





BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.<sup>a</sup> SALA

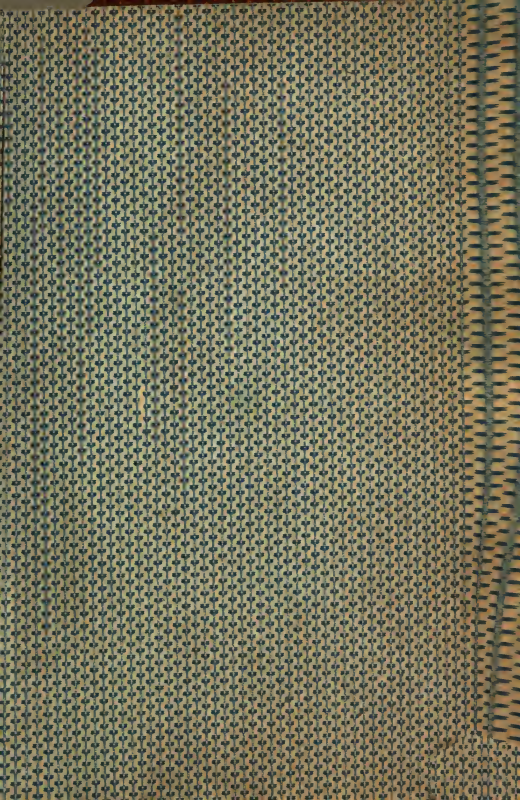
SCAFFALE 0

PLUTEO 1

N.<sup>o</sup> CATENA 17

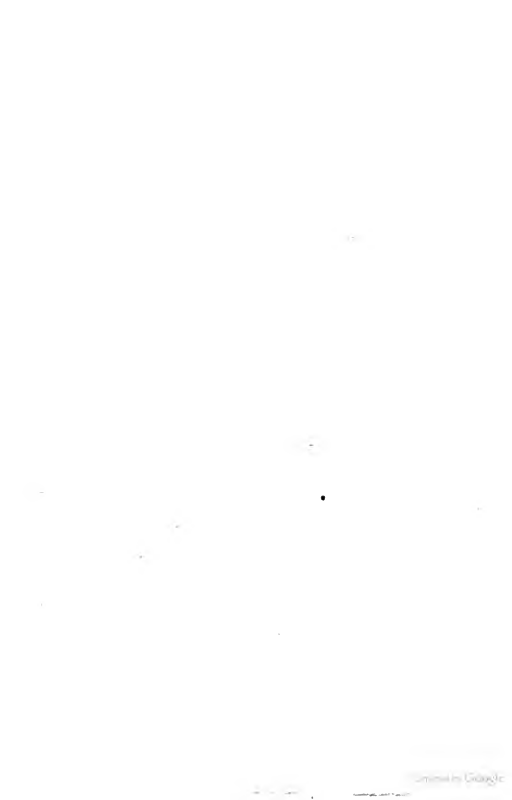
III

*Q. VIII. 2<sup>a</sup>*









31658

# THÉÂTRE D'ÉDUCATION

PAR

P. IS. BOUBÉE

---

Recueil des pièces de théâtre composées  
pour les élèves de son Institution

---



À NAPLES  
TYPOGRAPHIE DU FIBRENO  
Pignatelli a san Giovanni maggiore  
1869



*La présente édition est placée sous la protection des lois.  
Toute reproduction, toute traduction est interdite.*

## A MES ANCIENS ELÈVES

---

C'est à vous que je dédie et consacre ces bluettes dramatiques ; à vous qui me les avez inspirées , et pour qui je les ai écrites ; à vous surtout qui y avez joué un rôle , après avoir parfois servi de modèle au personnage que vous représentiez. Vous vous rappelez , j'en suis sûr avec attendrissèment , ces représentations annuelles , qui étaient pour nous des fêtes de famille. Je suis persuadé encore que dans ce touchant souvenir l'image de votre vieil éducateur n'est pas trop effacée , et qu'elle attire plus d'un regard affectueux de votre part.

La lecture de ce recueil , dont vous m'avez si souvent demandé l'impression , fera revivre pour vous les jours heureux de votre enfance et de votre adolescence ; ces jours qui sont , pour toute âme bien née , sinon les plus chers , du moins les plus doux à rappeler. Les pièces qu'il renferme ont été patiemment élaborées , dans le but de vous instruire et de former votre cœur , en vous montrant sans cesse le bonheur attaché à l'accomplissement du devoir. Maintenant que l'âge a mûri votre esprit , vous pourrez mieux saisir l'ensemble et la portée de chaque œuvre en particulier. Vous verrez qu'outre l'avantage

que vous leur supposiez seulement de vous faire acquérir, en les récitant, un débit élégant et facile, elles composent, réunies, un véritable théâtre d'éducation, aussi bien qu'un livre de lecture unissant l'agréable à l'utile.

Agréez donc, ô vous que j'appelais naguère mes enfants, et que je dois aujourd'hui qualifier du nom d'amis, agréez cette humble dédicace, et souvenez-vous toujours de moi, comme je me suis souvenu de vous au moment de livrer ce volume à la publicité.

*Naples, 15 Septembre 1869.*

P. IS. BOUBÉE.

**LE RAT DE VILLE**  
**ET**  
**LE RAT DES CHAMPS**

---

# PERSONNAGES

---

## ACTE PREMIER

### LE RAT DE VILLE.

LE COMTE DE RANTZBOURG.

EUGÈNE DE MONTMORIN.

JEANNOT, *paysan breton.*

ARTHUR

ÉDOUARD } *amis d'EUGÈNE.*

LÉON

JOSEPH, *maître-d'hôtel du Comte.*

GABRIEL, *domestique.*

## ACTE SECOND

### LE RAT DES CHAMPS.

MONSIEUR DE MONTMORIN.

EUGÈNE, *son fils.*

BERNARD, *son fermier.*

JEANNOT, *son fils.*

JOSEPH, *maître-d'hôtel du Comte de Rantzbourg.*

MOUTONNET, *garçon de ferme.*

**Paysans chantants et dansants.**

*Au premier acte la scène se passe à Paris;  
au second, en Bretagne dans la ferme de M.<sup>r</sup> de Montmorin.*



# LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

DRAME-COMÉDIE EN DEUX ACTES.

---

## ACTE PREMIER.

### LE RAT DE VILLE.

La scène représente un riche salon. — A droite du spectateur, premier plan, une petite table et ce qu'il faut pour écrire; deuxième plan, porte d'entrée. A gauche du spectateur, premier plan, pupitre de musique; deuxième plan, porte donnant dans un cabinet de travail; troisième plan, porte donnant dans l'appartement d'Eugène. Chaises, fauteuils etc.

#### SCÈNE I.

**Joseph, appelant à la cantonade.**

Gabriel! Antoine! Constant! (*paraissant*) Tous dorment encore, et huit heures vont sonner: ces coquins ont oublié la besogne que nous avons aujourd'hui. Il est vrai que l'on se couche si tard dans cette maison, surtout depuis l'absence de monsieur le Comte de Rantzbourg, notre maître! Monsieur Eugène, son factotum intime, ne nous laisse pas le temps de respirer: déjeuners, diners, soupers, soirées dansantes, soirées musicales, tables de jeu, etc. etc. tout cela se succède de la manière la plus délirante... c'est délicieux! nous sommes tous sur les dents; mais ça va bien!... (*appelant*) Gabriel! Gab...

## SCÈNE II.

**Joseph, Gabriel** *paraissant l'habit moitié mis.*

**Joseph**

Ah ! te voilà enfin ! tu dormais, fainéant.

**Gabriel**

Dame ! M.<sup>r</sup> Joseph, quand on ne peut pas dormir la nuit, il faut bien dormir le jour.

**Joseph**

Tu te plains, je crois ?

**Gabriel**

Non, M.<sup>r</sup> Joseph ; mais vous conviendrez que M.<sup>r</sup> Eugène mène et nous fait mener une drôle de vie depuis que M.<sup>r</sup> le Comte n'est plus ici.

**Joseph, prenant une prise de tabac.**

Je conviendrai seulement que tu n'as pas le sens commun. Je t'ai dit cent fois pour une, moi, ton maître-d'hôtel, que la conduite publique et privée de ceux dont nous dépendons ne nous regarde pas. Silence et discrétion, telle est ma devise ; surtout dans une maison comme la nôtre, où les honoraires sont assez discrets, et les profits... silencieux assez honnêtes. M.<sup>r</sup> le Comte de Rantzbourg, notre maître n.<sup>o</sup> 1, dépense raisonnablement, traite bien, paie encore mieux. M.<sup>r</sup> Eugène, son homme de confiance, son prête-nom, que l'on regarde en général comme le souverain maître de céans, mais qui n'est en réalité que notre maître n.<sup>o</sup> 2, est encore plus libéral : tu vois depuis huit jours comme ça marche ici ; qu'y trouves-tu à redire ?

**Gabriel**

Oh ! rien... absolument rien.

**Joseph**

Gabriel, je t'aime et je veux te pousser.

**Gabriel**

Monsieur est bien bon.

**Joseph**

Mais si tu veux arriver, retiens bien cette maxime d'un sage économiste : l'ordre et l'économie des maîtres sont le fléau et la ruine des domestiques.

**Gabriel**

Paroles sublimes, M.<sup>r</sup> Joseph; soyez sûr que je ne les oublierai jamais . . . . Cependant si M.<sup>r</sup> le Comte venait à savoir le train dont nous allons?.....

**Joseph**

C'est l'affaire de M. Eugène (*on entend du bruit en-dehors*). J'entends déjà dans l'antichambre la voix de ses amis, M.<sup>r</sup> Arthur et M.<sup>r</sup> Léon; ils viennent déjeuner avec lui. En voilà des farceurs qui aiment le Champagne! (*On entend sonner dans l'appartement d'Eugène*) M.<sup>r</sup> Eugène appelle, cours vite: chacun à son poste; de l'activité et de la discrétion.

**Gabriel, sortant par la droite de l'acteur.**

Je profiterai de vos sages avis.

SCÈNE III.

**Arthur, Léon, Joseph.**

**Arthur et Léon**

Bonjour, Joseph, bonjour.

**Joseph, s'inclinant.**

Messieurs!...

**Léon**

Eugène repose encore?

**Joseph**

M.<sup>r</sup> le Vicomte s'habille, Messieurs. Il est à vous dans un instant, à moins que quelques actionnaires ne l'arrêtent au passage.

**Arthur**

Il paraît donc que la nouvelle entreprise de notre cher Vicomte commence à prendre.

**Joseph**

Comment, Monsieur, si cela commence! je le crois bien: une affaire superbe, une oeuvre philanthropique s'il en fut jamais: le défrichement des Landes depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Ah! M.<sup>r</sup> le Comte de Rantzbourg est un grand homme! Plus de dunes, plus de terres sablonneuses et stériles, plus d'habitants réduits à cheminer sur de longues échasses; mais partout la culture, une heureuse fertilité, l'abondance, une population à pied . . . ou en voiture. Quel âge fortuné que le nôtre, Messieurs!

**Léon**, *lui frappant sur l'épaule.*

Quel feu! quel enthousiasme! M.<sup>r</sup> Joseph, je vous proclame la perle des maîtres-d'hôtel.

**Joseph**

M.<sup>r</sup> Léon est trop indulgent.

**Léon**

Non, foi d'écrivain journaliste, je ne m'entendrais pas mieux à faire mousser une affaire. Je vous promets l'immortalité dans mes écrits.

**Arthur**

Oui, dans le feuilleton du journal *la Mode*.

**Joseph**

C'est bien capricieux, bien inconstant.

**Léon**

*La mode*, oui, mais un feuilleton de moi!

**Arthur**

C'est si léger, que cela s'envole de soi-même....

**Léon**, *avec emphase.*

Jusqu'au temple..... (*il s'interrompt à la vue d'Eugène qui entre*) Enfin le voilà.

**Joseph**, *à part.*

Va, nous connaissons le temple où s'envolent tes écrits!

#### SCÈNE IV.

**Eugène, Arthur, Léon, Joseph.**

**Arthur et Léon**, *prenant la main d'Eugène.*

Comment cela va-t-il ce matin?

**Eugène**

Bien, mes amis; un peu fatigué cependant.

**Arthur**

Après une nuit délicieuse comme celle que nous avons passée, c'est permis; mais on recommence, et la fatigue s'évanouit.

**Eugène**

C'est bien dit. — Joseph!

**Joseph**

M.<sup>r</sup> le Vicomte.

**Eugène**, *à ses amis.*

Vous permettez... (*à part à Joseph*) Est-il venu quelqu'un ce matin?

**Joseph**

Une vingtaine de personnes environ.

**Eugène**, *bien marqué et lentement.*

Et qui donc?

**Joseph**

D'abord quatre ou cinq actionnaires fort pressés de toucher leur dividende arriéré.

**Eugène**, *de même.*

Et tu les as prudemment renvoyés?

**Joseph**

Cela ne se demande pas. — Puis quelques capitalistes sont venus prendre des prospectus de votre nouvelle société en commandite, pour le défrichement des Landes de nos départements de l'Ouest.

**Eugène**, *de même.*

Ensuite?

**Joseph**

J'ai reçu la note du café de Paris : elle ne s'élève qu'à 749,50 fr. — une bagatelle ! celle de votre sellier et de votre tailleur sont un peu plus fortes.

**Eugène**

Passons là-dessus ; c'est tout?

**Joseph**

Non, Monsieur : il y a encore une petite chose assez insignifiante... une lettre de change de 4000 fr. que le porteur s'est vu forcé de faire protester, parce qu'hier avant midi vous n'avez pas versé les fonds, comme vous vous y étiez engagé.

**Eugène**

Nous arrangerons cette affaire plus tard.

**Joseph**

Votre banquier sera ici à une heure, pour régler votre compte courant.

**Eugène**

Je n'y serai pas... (*haut, et revenant près de ses amis*) Occupez-vous du déjeuner, voilà l'essentiel.

**Arthur**

Entendez-vous, Joseph ? Voilà l'essentiel !

**Léon, appuyant.**

Voilà l'essentiel !

**Joseph, sortant.**

Je vais tout disposer.

SCÈNE V.

**Eugène, Arthur, Léon.**

**Eugène**

Édouard ne paraît pas encore.

**Léon**

Oh ! celui-là est toujours en retard depuis qu'il aspire à la diplomatie ; il ne sort pas de l'Anglais.

**Eugène**

En effet, en est-il entiché !

**Arthur**

Que veux-tu ? la tutelle paternelle l'y oblige !.. Mais concevez-vous cela, vous autres ? Édouard diplomate ! un farceur comme lui !

**Léon**

Cependant observez, messieurs, que depuis quelque temps il est plus sérieux.

**Eugène**

Effet indubitable de la langue anglaise. Par la langue ne juge-t-on pas du caractère d'un peuple ? Voyez, par exemple, la langue allemande : à la marche lente et grave de sa phraséologie, toujours compliquée, parfois embarrassée, tant les périodes en sont patiemment élaborées ; à la profusion de ses consonnes, qui, par la rareté des voyelles, la privent de brillant et de sonorité ; à son accentuation forte et concentrée, qui ne reconnaît un peuple plus spéculatif que pratique, ami des abstractions métaphysiques, aimant à lutter contre les difficultés de la science ; préférant le solide à de vains ornements, aimant mieux être riche dans le fond, que poli et agréable à la surface ? De l'Allemagne passons au-delà des Alpes, parcourons la terre antique de Saturne et de Rhée, la mère féconde des moissons et des fruits : sa nature luxuriante, son ciel étincelant de lumière et d'azur, ne sont-ils pas merveilleusement reflétés dans le luxe et l'harmonie de sa langue poétique ? Lisez ses

grands poètes, et dans leur langage suave, abondant, musical, reconnaissez un peuple dont l'imagination vive et passionnée à préféré jusqu'ici les charmes paisibles des beaux arts, à la vie active et prosaïque des nations du nord, dont les langues sèches ne semblent faites, au premier abord, que pour les débats orageux du forum. Quant à la langue anglaise...

SCÈNE VI.

*Les précédents, Edouard.*

**Edouard**, paraissant.

Good morning!...

**Arthur et Léon** -

Justement notre anglomane.

**Eugène**

Il achèvera mieux que moi notre dissertation.

**Edouard**, serrant la main d'Eugène puis celle  
d'Arthur et de Léon.

How do you do?... Well? I am very glad.

**Arthur**

J'étais sûr qu'il nous parlerait anglais en entrant.

**Edouard**

Pardon, mes amis, c'est par distraction : après deux heures de leçon avec mon professeur.

**Léon**

C'est cela, tu croyais être encore avec lui.

**Edouard**

C'est, ma foi, vrai ; ne soyez pas étonnés de ma persévérance : je me hâte d'apprendre vite pour être plus tôt débarrassé.

**Arthur**

C'est comme moi, lorsque j'ai étudié l'Italien.

**Edouard**

L'Italien, c'est si facile !

**Arthur**

Facile ! dix fois moins que l'Anglais.

**Edouard**

Laisse-moi donc tranquille.



**Arthur**

Quand tu sais prononcer le *th*, la moitié de la besogne est faite.

**Edouard**, *se promenant avec suffisance.*

Je ne relève pas de semblables sottises.

**Arthur**

J'en appelle à ton jugement, Eugène, toi qui connais l'une et l'autre langue. N'est-il pas vrai que la langue Italienne est plus riche, plus rationnelle que l'Anglaise?

**Eugène**

Eh bien?

**Arthur**

Eh bien! plus une langue est riche dans ses éléments, dans son vocabulaire, dans sa phraséologie, plus elle offre de difficultés dans son étude.

**Eugène**

C'est juste.

**Edouard**

Nego majorem, minorem, et consequentiam.

**Eugène** (*Edouard se promène de nouveau*).

Le voilà dans ses extravagances.

**Arthur**

Laissons-le se pavaner dans ses monosyllabes et dans sa prononciation barbare.

**Edouard**

L'Anglais est monosyllabique comme le chinois, *concedo*; c'est ce qui prouve la sympathie des peuples de la Tamise pour ceux de l'Hoang-ho; mais si tu m'attaques sur la prononciation Anglaise.....

**Léon**

Tu ne la compareras pas, j'espère, à l'Italienne.

**Edouard**

Messieurs, ne calomniez pas la prononciation Anglaise. —  
(*Déclamant*)

Must I thus leave thee, Paradise? thus leave  
Thee, native soil, these happy walks and shades,  
Fit haunt of Gods!...

(*Se frappant le front*) Fit haunt of Gods!...

## SCÈNE VII.

*Les précédents, Joseph.***Joseph**Une lettre pour M.<sup>r</sup> le Vicomte.**Edouard**, *à part*, *mettant les mains dans les poches*  
*et les ôtant ensuite.*

Elle arrive fort à-propos.

**Eugène**, *à Joseph*, *en prenant la lettre.*

De la part de qui?

**Joseph**

D'un jeune paysan. Il dit que c'est très pressé ; il attend la réponse.

*(Joseph se retire au fond. Arthur va rejoindre ses amis à droite. Eugène s'avance sur l'avant-scène à gauche et lit).***Eugène**Voyons. *(Lisant)* « Dans trois mois il y aura douze ans que vous avez quitté le pays... » *(à part)* que signifie cela ? *(lisant)* « Probablement, au milieu des beaux messieurs de la capitale, vous aurez oublié un pauvre petit paysan de votre âge, votre frère de lait, avec lequel vous avez passé les douces et rapides années de votre enfance. Faut-il vous rappeler son nom ? *(lisant avec une émotion croissante)* Dans ces temps heureux, à jamais perdus pour nous, vous l'appeliez Jeannot. » *(s'interrompant)* Jeannot ! lui, ici !**Arthur**, *observant Eugène et s'adressant à ses amis.*

Qu'a-t-il donc ?

**Léon**, *de même.*

Comme il est ému !

**Eugène**, *à part.*Quels souvenirs ce nom vient de réveiller dans mon cœur ! *(après un moment de silence il continue sa lecture) : « Il est là, à votre porte ; il attend ; car, si vous l'avez oublié, vous, lui n'a jamais cessé de penser à vous, et de soupirer après l'heureux instant de revoir son cher Eugène.**Signé — Jeannot, fils de Bernard,*  
*fermier de M. Montmorin, votre père.**(avec sentiment)* Mon père ! *(il reste pensif et fort agité)*

**Joseph**, à *Eugène*.

Quelle réponse?

**Eugène**, *sortant de sa rêverie*.

Faites entrer. (*Joseph sort; — à ses amis*) Mes amis, une visite inattendue, que je ne puis m'empêcher de recevoir... Vous-driez-vous bien?...

**Arthur**

Te laisser seul?... volontiers; nous allons t'attendre dans la salle à manger.

**Eugène**

J'irai bientôt vous y rejoindre.

**Edouard**, *s'en allant*.

C'est cela : d'abord les affaires, ensuite le plaisir.

(*Arthur, Léon, Edouard sortent par la gauche*)

#### SCÈNE VIII.

**Eugène**, *debout et pensif près de la table à droite;*

**Joseph**, *introduisant Jeannot*.

**Joseph**

Par ici, mon ami, par ici; voilà M.<sup>r</sup> le Vicomte.

**Jeannot**, *étonné*.

M.<sup>r</sup> le Vicomte! alors ce n'est pas ça... Je demande M.<sup>r</sup> Eugène de Mont....

**Eugène**, *vivement à Joseph*.

Laissez-nous, Joseph. (*Joseph sort*)

**Jeannot**, *regardant Eugène qui l'observe avec émotion*.

Quand je dis que ce n'est pas ça, c'est qu'il me semble que c'est ça.

**Eugène**, *de même avec sentiment*.

Jeannot!

**Jeannot**, *avec joie*.

C'est lui! (*Il veut courir dans ses bras, il s'arrête*)

**Eugène**, *courant à lui les bras ouverts*.

Là, là, sur mon cœur! douteras-tu maintenant que c'est moi?

**Jeannot**, *essuyant une larme*

*avec le revers de sa main*.

Non, car lui seul pouvait m'embrasser ainsi... on disait qu'il était changé! je le savais bien, moi, qu'il était toujours le même.

**Eugène**

Ce bon Jeannot!... Mais comment te trouves-tu dans Paris?

**Jeannot**

Comment?... Je te raconterai ça plus tard, car c'est une longue histoire; parlons de toi d'abord. Comment t'es-tu fait si beau? ce luxe, cette magnificence... (*montrant l'appartement*) sais-tu que c'est joliment ficelé tout cela! Si c'est à toi, je t'en fais mes compliments; tu dois être fameusement heureux!

**Eugène**

Oui, je ne suis pas malheureux. Assieds-toi là, (*il avance un fauteuil élastique*) et je vais te narrer l'origine de ma fortune. (*il s'assied*)

**Jeannot, s'asseyant.**

Dieu! comme l'on enfonce là-dedans! (*à Eugène*) Je t'écoute.

**Eugène**

Tu sais que mon père m'avait envoyé à Paris, pour achever mes études ébauchées en province. Quand j'eus pris mes licences en droit...

**Jeannot**

Ah! tu avoues donc que tu avais pris des licences...!

**Eugène**

Sans doute, et avec honneur encore: cinq boules blanches!

**Jeannot, étonné.**

Cinq boules blanches! c'est superbe. (*à part*) je n'y comprends rien, mais c'est égal. (*à Eugène*) Eh bien? Quand tu fus *licencieux*?...

**Eugène**

Licencié, veux-tu dire.

**Jeannot**

*Licencieux*, licencié...., pardonne à ma simplicité villageoise, si en parlant d'un étudiant en droit, j'ai confondu ces deux termes; continue.

**Eugène**

Mon père me rappela en province.

**Jeannot**

Hélas! Oui.

**Eugène**

Mais comment m'arracher aux délices de Paris, de cette ville enchanteresse, mille fois plus attrayante que la Capoue de la Grande-Grèce? Comment renoncer à ce brillant prestige, à ces

plaisirs enivrants qu'elle offre à tous ceux qui vivent dans son sein? Je m'étais fait des amis, des protecteurs; j'étais admis dans les sociétés les plus à la mode. Jeune, recherché, bien accueilli partout, je voyais devant moi l'avenir le plus délicieux; pouvais-je l'échanger contre la vie monotone d'une pauvre province? Abandonner Paris pour un village, c'était impossible: vivre ailleurs qu'à Paris, ce n'est pas vivre.

**Jeannot**

Tu crois? je t'assure cependant qu'en Bretagne nous nous portons tous bien. Te souviens-tu comme nous étions gais autrefois? Eh bien! c'est toujours la même chose dans le pays.

**Eugène**

Veux-tu savoir pourquoi, mon pauvre Jeannot? C'est que vous n'avez pas soulevé le voile qui cache les vraies jouissances de la vie; et ce n'est qu'ici qu'il l'est entièrement. J'espère te faire connaître Paris, tu m'en diras des nouvelles après.

**Jeannot**

Je conviens que si c'est partout comme chez toi, on doit être furieusement tenté d'y rester. Mais de quelle manière t'es-tu procuré tout ce bien-être?

**Eugène**

Avec un peu de talent et d'adresse. Ne pouvant me résoudre à quitter la capitale,—et tu conviendras toi-même que ç'aurait été une folie que de sacrifier la magnifique position que je m'y étais faite,—j'écrivis à mon père ma résolution de m'établir ici; il refusa et me retira ma pension. Mais je m'étais lié avec un seigneur suédois, nommé le Comte de Rantzbourg. Il m'associa à ses entreprises industrielles et philanthropiques.

**Jeannot**

Philanthropiques! J'étais sûr que mon Eugène vivait à Paris en faisant le bien... Mais, dans quel genre sont ces entreprises?

**Eugène**

Nous entreprenons le dessèchement des marais; nous ouvrons des routes à travers les montagnes; nous faisons communiquer les grands fleuves entre eux; nous fouillons dans les entrailles de la terre pour en extraire les métaux et la houille, aussi importante aujourd'hui que le fer même; nous fertilisons les sols les plus stériles; nous fondons des asiles pour la veuve et l'orphelin; nous répandons l'abondance et le bonheur parmi les populations; enfin.... nous nous enrichissons.

**Jeannot**

C'est merveilleux ! tu me fais venir l'eau à la bouche. *Sapristi !* comme ça m'irait !

**Eugène**

Laisse-moi faire ; je te pousserai ; tu feras fortune à ton tour , car tu ne me quittes plus.

**Jeannot**

Moi !

**Eugène**

Sans doute ! est-ce que c'est possible autrement ?

**Jeannot**

C'est-à-dire que tu te figures que je renoncerai facilement comme toi au clocher de mon village, à mes champs de genêts, à mon vieux père.

**Eugène**

Ton père est raisonnable : il veut le bonheur de son enfant. Tu lui écris la brillante position que je t'offre ; il est trop sage pour ne pas dire : mon fils , sois riche , sois heureux !

**Jeannot, rêveur.**

En effet mon père est sage ; il m'aime ; il m'a dit cent fois : Jeannot, mon cher Jeannot, nous sommes pauvres : ne te laisserai-je donc en héritage que le travail et la pauvreté !

**Eugène**

C'est toi qui l'enrichiras.

**Jeannot, avec feu en se levant.**

Oui, c'est ça : j'enrichirai mon père ; car, vois-tu bien , Eugène, les premiers 10 francs que j'aurai dans ma poche seront pour lui.

**Eugène**

Bon Jeannot, conçois-tu quelle félicité ! Mais il faut te nettoyer. Tu as de l'esprit naturel ; il ne s'agit que de te façonner. Cela demande un peu de temps ; mais avec une nature féconde comme la tienne , on va vite. Présidons d'abord à ta toilette.

**Jeannot**

Tu vas peut-être me couvrir d'un habit aussi cossu que le tien ?

**Eugène**

Mon ami, l'habit fait la moitié de l'homme qui veut réussir.

**Jeannot, à part vivement.**

Et moi qui venais à Paris seulement pour négocier notre ré-

colte de foin, et voilà que je trouve... c'est cocasse tout de même!

**Eugène, au fond appelant.**

Joseph!

# SCÈNE IX.

*Les précédents, Joseph.*

**Joseph**

Monsieur.

**Eugène**

Conduisez M.<sup>r</sup> de la Jeannotière...

**Jeannot, étonné.**

De la Jeannotière!...

**Eugène, lui impose silence et continue.**

Dans ma garde-robe, et aidez-lui à s'habiller.

**Joseph**

Suivez-moi, Monsieur.

**Eugène, passant à la droite de Jeannot.**

Va t'habiller, mon ami; je t'attends.

**Jeannot, sortant.**

Si c'est un rêve, c'est le plus beau de ma vie.

# SCÈNE X.

**Eugène, seul se promenant avec émotion.**

Excellent Jeannot! mon bon frère de lait! Oh! oui, tu es bien le meilleur de mes amis, le plus sincère, le plus désintéressé! Quelles émotions sa présence à réveillées dans mon cœur! Que de souvenirs doux et pénibles à la fois! Je lui vante le bonheur dont je jouis, je veux qu'il le partage, mais ne lui enlevé-je pas une paix préférable à tous les biens du monde?

*(Il reste quelques instants absorbé, la tête appuyée dans sa main et le conde sur le pupitre à droite, puis il chante la suivante Romance)*



Romance

1. Couplet

Pourquoi des regrets inutiles,  
 Dans cet asile fastueux,  
 Me font rêver les jours tranquilles  
 De mon enfance et de ses jeux ?  
 Eh quoi ! l'éclat de la richesse,  
 Ne suffit donc plus à mes vœux ?  
 Ici, quand on me croit heureux,  
 Tout bas je répète sans cesse :  
 Toujours, toujours  
 Mon pays sera mes amours.

2. Couplet

Pourquoi, grand Dieu ! ce vide immense  
 Que rien ici ne peut combler ?  
 Ainsi quand on perd l'innocence  
 On ne saurait la rappeler !  
 Rendez-moi la terre chérie  
 Où ma mère me mit au jour :  
 De ma Bretagne, ma patrie,  
 Non rien ne vaut le doux séjour.  
 Toujours, toujours  
 Mon pays sera mes amours.

Jeannot, en dehors.

Laissez-moi donc tranquille, mon cher, vous m'étranglez. (*il paraît à droite, sans habit et une cravate à la main*) Si c'est à ce prix que vous les rendez, je me passerai fort bien de vos services. (*il entre ; Joseph le suit, un habit sur le bras*)

SCÈNE XI.

Eugène, Jeannot, Joseph.

Jeannot, à Eugène.

Mets-moi ce collier, toi ; je n'ai pas envie de périr suffoqué par les mains de cet homme-là.

**Joseph**

Je vous assure, Monsieur....

**Eugène**

Taisez-vous.

**Jeannot, l'imitant.**

Taisez-vous.

**Eugène**

Vous êtes un maladroit.

**Jeannot, de même.**

Vous êtes un maladroit.

(*Eugène arrange la cravate de Jeannot*).

**Jeannot, tirant un peu la langue.**

Toi aussi, tu ne serres pas mal!

**Eugène**

Ecoute donc, c'est la mode.

**Jeannot**

Si c'est la mode, je me sou mets.

**Joseph, à part.**

Quelle docilité!

**Eugène, lui arrangeant le gilet.**

Le gilet un peu plus pincé.

**Jeannot**

Ouf! — c'est encore la mode?

**Eugène**

Sans doute: une taille svelte, dégagée, est de rigueur.

**Jeannot**

Dans ce cas, va toujours, sangle-moi tant qu'il te plaira. —  
(*s'avançant*) O mon père, qu'il faut avoir envie de vous enrichir!

(*Il passe l'habit que Joseph lui présente*)

**Léon, Arthur, Edouard, en dehors.**

Eugène! Eugène! le déjeuner se refroidit.

**Eugène**

Me voilà! (*à Joseph*) Allez dire que je viens.

(*Joseph sort par la gauche*)

**Jeannot**

Qu'est-ce que ce vacarme?

**Eugène**

Ce sont mes amis qui s'impatientent et qui veulent déjeuner.  
Dépêchons-nous; je vais te présenter.

**Jeannot**

Me présenter! moi, Jeannot, à ces beaux Messieurs!

**Eugène**

Ne crains rien : on rira peut-être sous cape de ton air provincial... un peu gauche; mais tu verras faire, et tu te formeras. D'ailleurs imite-moi, et suis de point en point tout ce que je ferai.

**Jeannot**

Je ne te perds pas de vue.

**Eugène**, *lui passant un lorgnon.*

Ah! ce lorgnon, pour te donner de la contenance.

**Jeannot**

Ce lorgnon! (*il regarde à travers*) Dieu comme on y voit trouble avec ça! Je t'assure que je vois mieux avec mes yeux.

**Eugène**

Moi aussi, mais c'est du bon ton. (*il fait tourner son lorgnon, Jeannot l'imité*)

**Jeannot**, *affectant.*

Allons donc, puisque c'est du bon ton!

**Eugène**, *continuant et mettant le lorgnon à son oeil, ce qu'imité Jeannot.*

Sais-tu que tu as de grandes dispositions...

**Jeannot**

A paraître ridicule, c'est possible.

**Léon, Arthur, Edouard**, *en dehors.*

Eugène! Eugène!

**Eugène**

Je suis à vous. — Viens donc, n'aie pas peur.

**Jeannot**

Moi, peur! tu m'offenses, Eugène. Quand on a la conscience en paix on n'a jamais peur de rien.

**Eugène**, *à part montrant Jeannot qui remonte la scène.*

Il est plus heureux que moi!

(*Ils sortent par la gauche*)

## SCÈNE XII.

**Joseph, seul, par la droite.**

Or ça ! quel est donc ce petit joufflu de campagnard que notre maître affuble ainsi en jeune élégant ? - Ils se tutoient..... ! Est-ce que par hasard M.<sup>r</sup> le Vicomte ne serait pas plus Vicomte que moi, Joseph Gautier, ex-marmiton, ex-valet d'office, ex... Doucement, M.<sup>r</sup> Joseph ! vous êtes aujourd'hui maître-d'hôtel ; cela ne vous regarde pas : ce qui vous intéresse, c'est le *doit* et l'*avoir* de la maison où vous êtes.... (*apercevant à droite 2.<sup>e</sup> pl. le Comte de Rantzbourg*) M.<sup>r</sup> le Comte de Rantzbourg ! (*avec une surprise mêlée de terreur*)

## SCÈNE XIII.

**Le Comte de Rantzbourg, Joseph.**

**Le Comte**

Moi-même, Joseph ; pourquoi cet étonnement ?

**Joseph**

Pour rien, Monsieur le Comte, pour rien. Certainement nous ne vous attendions pas si tôt, mais nous sommes charmés de vous voir de retour.

**Le Comte**

Peut-être !

**Joseph**

Peut-être ! non, M.<sup>r</sup> le Comte : quand on a le bonheur d'avoir pour maître un homme tel que vous, si noble, si grand, si généreux, si....

**Le Comte**

Assez ! vous savez que je n'aime pas les flatteurs.

**Joseph**

Ni moi non plus.

**Le Comte**

Ce qui prouverait que vous ne vous aimez pas vous-même.

**Joseph**

J'abhorre l'égoïsme.

**Le Comte**

Laissons cela. Que fait Eugène?

**Joseph**

Eh!... dans ce moment, il répare un peu ses forces épuisées par la fatigue et les veilles.

**Le Comte**

Il dort encore?

**Joseph**

Non... Monsieur,... il déjeune.

**Le Comte**

A la bonne heure... et vous dites qu'il se fatigue, qu'il veille.....

**Joseph**

Toutes les nuits depuis votre départ.

**Le Comte**

C'est pour cela sans doute que dans la journée on est si peu occupé: à dix heures les bureaux sont à peine ouverts.

**Joseph**

Qui vous a dit cela? calomnie, Monsieur le Comte, calomnie.... ça va admirablement au contraire.

**Le Comte, sévèrement.**

Silence! je sais tout.

**Joseph, effrayé.**

Tout!

**Le Comte, de même.**

Oui, M.<sup>r</sup> Joseph, tout! Sortez, et pas un mot sur mon arrivée.

**Joseph, sortant.**

Ça va mal!

SCÈNE XIV.

**Le Comte, seul.**

Mon retour imprévu, va surprendre bien du monde. Il était urgent: sans cela mon crédit était compromis et ma fortune détruite! Ah! M.<sup>r</sup> Eugène, vous voulez voler de vos propres ailes! Comme mes opérations industrielles ne pouvaient se faire au nom du Comte de Rantzbourg, et que vous m'avez prêté le vôtre, vous croyez qu'il est temps d'agir entièrement par vous-

même, et que vous pouvez impunément renier à votre profit celui qui vous aura enrichi ! Vous vous êtes trop pressé, M.<sup>r</sup> Eugène ! J'ai pris mes précautions depuis longtemps. Vous êtes mon débiteur : l'écrit signé de vous, que je possède comme garantie de mes droits sur tout ce que cette maison renferme, assure ma vengeance. Vous avez trop tôt oublié que vous êtes chez moi, et que je n'ai qu'un mot à dire pour vous en faire sortir avec ignominie.

Que dis-je, ma vengeance ! c'est vous-même qui l'avez assurée d'une manière bien plus honteuse. Obéré de dettes, et ne pouvant rompre avec vos habitudes de luxe et de dépenses folles, vous vous trouvez en face d'un déficit que vous tâchez en vain de me cacher. On m'assure même que pour le couvrir, vous seriez disposé à recevoir une somme assez forte d'un capitaliste ambitieux de me supplanter dans ma dernière entreprise, si vous la faites échouer entre mes mains. Ah ! s'il était vrai.... ! tremblez : votre chute sera bien terrible si je retire la main qui seule fait votre force et votre appui. *(Il reprend son chapeau. — cris en dehors : Du Champagne ! Bravo !)* Le Comte ironiquement : Riez, mes amis, chantez : nous nous verrons plus tard. *(Il sort par la droite)*

## SCÈNE XV.

Eugène, Léon, Edouard, Arthur, Jeannot,  
*entrant par la gauche.*

Eugène

Nous prendrons le café dans cette salle.

Tous

C'est cela.

Jeannot, *un peu gai.*

Sais-tu, Eugène, que c'était du soigné que le déjeuner que tu nous as servi ! je n'ai jamais eu tant de plats à mon diner.

Léon, *à ses amis.*

Est-il naïf.

Jeannot

Et puis, quels vins ! Le dernier surtout, celui qui écume.

*Tous rient, excepté Eugène.*

**Eugène, à Jeannot.**

Qui mousse veux-tu dire?

**Jeannot**

Qui mousse, qui écume, c'est égal.... celui-là enfin qui vous pétille au nez; ça vous ravigote le cœur d'une manière..... tiens, j'en boirais bien encore un verre.

**Edouard, à part.**

Il n'est pas dégouté, le campagnard.

**Eugène, bas à Jeannot.**

Tais-toi donc. (*haut*) Mes amis, je vous en prie, un peu d'indulgence. Je vous l'ai déjà dit: M.<sup>r</sup> de la Jeannotière n'est jamais sorti de ses domaines; par conséquent il ignore les usages de Paris; c'est un jeune novice qu'il nous faudra former.

**Arthur**

Est-il riche?

**Eugène**

Millionnaire.

**Arthur**

Dans ce cas nous le formerons.

**Edouard et Léon**

Nous le formerons.

**Jeannot, naïvement.**

J'ai donc fait bien des gaucheries?

**Eugène, souriant.**

Mais, pas mal.

**Edouard, soupirant.**

Oui.... pas mal.

**Jeannot**

J'en suis bien capable; mais le fond est bon, Messieurs; ensuite on a du cœur. Si quelqu'un voulait affirmer le contraire, (*à Arthur*) vous, par exemple, Monsieur le rieur, je lui ferais voir sur-le-champ qu'il ne faut pas toujours juger de l'arbre par l'écorce. (*il s'approche en le menaçant et en retroussant ses manches*)

**Eugène**

Allons! encore une incongruité.

**Jeannot, s'échauffant.**

Est-ce que par hasard, il s'aviserait de rire à mes dépens?

**Eugène**

Non... non...



**Jeannot**

A la bonne heure, parce que vois-tu...

## SCÈNE XVI.

*Les précédents, Joseph et Gabriel, portant un plateau.***Joseph**

Messieurs, le café.

**Jeannot**, *tendant la main à Arthur.*Voilà qui me réconcilie avec vous; touchez-là. (*Joseph sert du café à Eugène et à Edouard puis aux autres*)**Arthur**, *à part.*

C'est un bon garçon tout de même.

**Edouard**, *prenant le café.*

Very good.

**Joseph**, *présentant une tasse à Jeannot.*M.<sup>r</sup> de la Jeannotière prend-il du café?**Jeannot**Tiens, si j'en prends! il est bon là le domestique! Et le petit verre encore. (*à Gabriel qui verse*) Verse, mon garçon, verse toujours, verse encore: j'aime le bain de pieds. (*dégustant le café*) Pas mauvais: véritable moka! (*avalant tout avec avidité*) n, i, ni, disparu.**Edouard à Jeannot**, *posant ensemble leurs tasses.*Il paraît que M.<sup>r</sup> de la Jeannotière est un connaisseur.**Jeannot**

Eugène, viens ici.

**Eugène**

Qu'est-ce?

**Jeannot**, *riant niaisement en montrant Edouard.*Pouh! ton bon Monsieur qui me demande si je suis un connaisseur... (*à part*) sont-ils jobards dans ce Paris!**Eugène**Tais-toi donc. (*à part*) Il me fait souffrir le martyre! (*à Joseph*) La voiture est-elle prête?**Joseph**Oui, M.<sup>r</sup> le Vicomte.**Eugène**

Mes amis, ma calèche est à vos ordres.

**Léon**

Et tu ne viens pas avec nous?

**Eugène**

Impossible; j'ai affaire; nous nous reverrons à 5 heures.

**Arthur**

Oui à diner.

**Edouard**

C'est cela.

**Léon** à *Jeannot*, avec affection.

Et M.<sup>r</sup> de la Jeannotière nous fera-t-il l'honneur de nous accompagner au bois?

**Jeannot**, vivement.

Au bois? Vous allez à la chasse?

**Tous**, riant.

Ah! Ah! Ah! (*Édouard rejoint ses amis*)

**Jeannot**, étonné.

Pourquoi ces rires?

**Eugène**

Nous appelons ainsi une des plus jolies promenades de Paris, le bois de Boulogne, où se rend l'élite de la société parisienne.

**Jeannot**

C'est différent. Ma foi, Messieurs, j'ai vécu jusqu'ici à la campagne, par conséquent au milieu des bois; veuillez m'excuser, je préfère rester à la ville avec mon ami.

**Edouard**, à *Léon et Arthur*.

Tant pis, il nous aurait amusés.

**Arthur**

Eh bien! au revoir.

**Tous**

Au revoir.

(*Édouard, Léon, Arthur sortent par la droite*)

SCÈNE XVII.

**Eugène, Jeannot.**

**Eugène**

Je serai forcé de te laisser seul quelques instants; j'ai à sor-

tir pour des affaires d'importance. *(il prend son chapeau sur la table à droite)*

**Jeannot**

Ne te gêne pas. On est si bien chez toi, que j'y resterai sans peine. D'ailleurs, si je m'ennuie d'être à la maison, j'irai faire un tour par la ville que je ne connais pas encore.

**Eugène**

Sans adieu alors. *(Il lui tend la main et sort par la droite)*

**Jeannot**

Fais comme si tu étais chez toi.

#### SCÈNE XVIII.

**Jeannot, seul.**

*(Pendant qu'il prend le fauteuil)* Comme si tu étais chez toi!... que je suis bête! Comme s'il n'y était pas et qu'il fut chez moi!... *(s'asseyant)* Récapitulons un peu nos impressions de ce jour. D'abord, joie inespérée de revoir mon cher Eugène, tel que je l'avais rêvé, en dépit de tout le monde, de mon père Bernard lui-même qui, dans sa franchise bretonne, le traitait de *polisson*, rien que ça;... ensuite, promesses, assurance de fortune; excellent déjeuner, suivi du café, et d'une proposition d'aller me promener au bois; enfin, en dernier lieu... me voilà assis délicieusement dans un fauteuil élastique... *(on entend marcher à droite)* qui vient là? *(apercevant le Comte)* Dieu! Quelle figure sévère et rébarbative! *(il se lève)*

#### SCÈNE XIX.

**Le Comte Jeannot.**

**Le Comte**

Quel est ce jeune homme-là?

**Jeannot**

C'est moi, Monsieur.

**Le Comte**

Parbleu! je le vois bien que c'est vous; mais qui êtes-vous et que demandez-vous?

**Jeannot**

Il me semble que je pourrais vous adresser la même question. Mais comme je n'ai pas la même curiosité que vous, je me bornerai à satisfaire la vôtre, quoique je n'aie pas l'avantage de vous connaître. Je suis en ces lieux M.<sup>r</sup> de la Jeannotière, ami d'enfance de M.<sup>r</sup> le Vicomte Eugène de Montmorin; mais dans les environs de Ploërmel en Bretagne, je ne suis que Jeannot, fils de Bernard, fermier de M.<sup>r</sup> Montmorin, lequel est notre maire, pour vous servir.

**Le Comte, à part.**

Au moins celui-là est candide et naïf. (*haut*) Eh bien! M.<sup>r</sup> de la Jeannotière, puisque vous êtes tel en ces lieux, je vous dirai que votre franchise me plaît.

**Jeannot**

La franchise plaît toujours.

**Le Comte**

Permettez-moi de vous demander ce que vous venez chercher en ces lieux.

**Jeannot, présentant un siège au Comte.**

Prenez donc la peine de vous asseoir.

**Le Comte**

Merci, je suis fort bien.... Vous êtes venu ici pour..?

**Jeannot, vivement.**

Pour vendre du foin, Monsieur.

**Le Comte**

Du foin!

**Jeannot**

Du foin d'abord; ensuite pour embrasser mon cher Eugène.

**Le Comte**

Votre cher Eugène!

**Jeannot**

Oui, Monsieur: depuis douze ans je ne l'avais pas vu; jugez quel plaisir! Quelle fête pour nous! je dis pour nous, car il a été aussi heureux que moi. Oh! c'est beau de sa part, Monsieur: il est riche, puissant, comme vous voyez: Eh bien! je l'ai retrouvé simple, bon, affectueux, ni plus ni moins que quand nous allions ensemble à notre petite école du village.

**Le Comte**

Vraiment!

**Jeannot**

De plus, il veut me rendre riche comme lui.

**Le Comte**

Et vous userez de vos richesses comme lui?

**Jeannot**

Je l'espère bien!

**Le Comte**

Alors, voici ce que vous ferez : Cet ami qui vous aura tiré de votre obscurité pour vous donner une brillante position sociale, cet ami à qui vous devrez tout, vous deviendra odieux ; vous ne tarderez pas à vouloir vous soustraire à l'obligation que vous auront imposée ses bienfaits...

*Jeannot, comme offensé.*

Monsieur !

**Le Comte**

Cet ami vous aura confié ses intérêts les plus chers, et vous le trahirez...

*Jeannot, indigné.*

Ah ! ça, Monsieur, trêve de plaisanteries, s'il vous plait....

*Le Comte, avec force.*

Vous le trahirez ! (*mouvement de Jeannot. Le Comte doucement et s'approchant de lui*) N'aurez-vous pas abandonné votre père pour le luxe et l'ambition ?

*Jeannot, pensif.*

Que dit-il ?

**Le Comte.**

Ah ! c'est que vous ignorez ce que renferme le temple de la faveur et de la fortune ! Les autels de ces deux divinités du siècle ne sont desservis que par les passions les plus forcenées, les plus honteuses. Pour en approcher, il faut se dépouiller de la robe d'innocence de ses premières années ; il faut dire adieu à ces doux liens de la famille, que l'on pleure toujours et que rien ne saurait remplacer. Plus de repos, plus de foi, plus d'honneur, plus d'amitié, rien de sacré. Une main invisible et fatale vous pousse sans cesse en avant, pour aboutir... où ? au crime peut-être, mais certainement à la honte et au remords.

*Jeannot, stupéfait.*

Vous m'avez terrifié, Monsieur. Je vous prie de croire cependant que si j'acceptais les offres de mon ami, c'était pour mon pauvre père.

**Le Comte, gravement.**

Je le crois : votre cœur n'est encore qu'au début, il n'a pas perdu sa candeur primitive. Conservez-là, jeune homme : on n'y renonce jamais impunément. Croyez-vous, par exemple, votre ami heureux sur le bord de l'abîme où il est près de tomber?

**Jeannot, effrayé.**

Grand Dieu ! que dites-vous ?

**Le Comte, sortant.**

Nous nous verrons plus tard. — Adieu.

**Jeannot, courant après le Comte.**

Monsieur, Monsieur, ... de grâce, encore un mot ! *(revenant)* il ne m'écoute pas. Dans quelle perplexité il me plonge ! Eugène ! ... Mon père ! ... Oh ! Que je souffre.

SCÈNE XX.

**Eugène, Jeannot.**

**Jeannot**

Eh ! arrive donc.

**Eugène**

Qu'est-ce ? tu es tout bouleversé.

**Jeannot**

Tu es perdu !

**Eugène**

Perdu !

**Jeannot, mystérieusement.**

Ecoute, Eugène : Je viens de voir un Monsieur fort respectable, qui m'a dit des choses épouvantables.

**Eugène**

Quel Monsieur ?

**Jeannot**

Je ne le connais pas ; mais lui paraît fort bien te connaître.

**Eugène, un peu troublé.**

Serait-ce une personne un peu plus grande que moi, les cheveux grisonnants, décoré ? ...

**Jeannot, l'interrompant.**

Justement. *(Eugène baisse la tête et réfléchit)* Vois-tu que cela te produit de l'effet, à toi aussi.

**Eugène**, *déguisant son trouble.*

A moi ? . . . non . . . toutes mes affaires sont maintenant arrangées.

**Jeannot**

Elles étaient donc dérangées ?

**Eugène**

Tais-toi, tu ne comprends rien à cela.

**Jeannot**

Mais ce Monsieur ?...

**Eugène**

Ce Monsieur ?... Je ne le crains plus.

**Jeannot**

Tu ne le crains plus ? tu me dis cela d'un ton qui me prouve le contraire.

**Eugène**

Bah ! ne songeons qu'à jouir du présent, sans nous inquiéter de l'avenir.

**Jeannot**

Et sans songer au passé ?

**Eugène**

Nous allons l'oublier à table. (*Posant son chapeau sur un guéridon, au fond et à gauche*) Justement voici nos amis qui reviennent de leur promenade.

#### SCÈNE XXI.

*Les précédents, Léon, Arthur, Edouard.*

**Léon**

Il me semble que nous sommes exacts.

**Jeannot**

Je le crois bien, une heure d'avance.

**Edouard**

I am hungry and thirsty.

**Arthur**

Nous avons poussé jusqu'à Bagatelle: Promenade charmante, mon cher.

**Edouard**

Delicious !

**Léon**

Il y avait de brillants équipages et des toilettes superbes.

**Edouard**

Very much.

**Eugène**

Léon, cela te fournira un article.

**Edouard**

Yes, an article.

**Jeannot**

Or ça, qu'est-ce qu'il baragouine donc celui-là depuis ce matin?

**Léon, à Edouard.**

Tais-toi donc avec ton Anglais: tu vois que M.<sup>r</sup> de la Jeannotière ne semble pas le goûter.

**Edouard**

Je me tais. I am silent.

**Arthur**

Le diner est-il prêt?

**Eugène**

Regarde à la pendule.

**Arthur**

Tiens, il n'est pas encore cinq heures!

**Léon**

Arthur est toujours pressé.

**Arthur**

Je distingue: d'aller à table, oui; d'en sortir, jamais!

**Edouard**

En attendant le diner, y aurait-il rien de plus délicieux que d'entendre une douce mélodie? Ce matin nous avons fait de l'es-crime, de la littérature; fessons maintenant de la musique.

**Eugène**

C'est cela: Léon va nous exécuter un morceau sur son violon.

**Léon**

Comment? tu veux que je joue?

**Eugène**

Sans doute: n'es-tu pas d'une force raisonnable sur le violon?

**Edouard et Arthur**

Adopté.

**Léon**

Mais un violon?



**Eugène**, *montrant l'orchestre.*

Tiens, en voilà quatre pour un.

*(Léon s'apprête à jouer, tous s'asseyent en demi-cercle).*

**Jeannot**, *s'asseyant.*

Voyons comment il va nous écorcher cela.

**Arthur**

Silence au parterre !

**Edouard**, *en anglais.*

Silence !

*(Léon joue ; tous applaudissent et crient Bravo).*

**Jeannot**

Petit bonhomme ; non, je me trompe : grand bonhomme, je ne m'attendais pas à cela de toi !

**Léon**

Bien obligé, M.<sup>r</sup> de la Jeannotière.

**Jeannot**

Non, vrai : je ne m'y attendais pas. Viens ça que je t'embra...  
*(s'arrêtant)* Non, je ne t'embrasserai pas : tu es trop goguenard pour que je prenne cette liberté avec toi.

## SCÈNE XXII.

*Les précédents, Joseph.*

**Joséph**

M.<sup>r</sup> le Vicomte, peut-on servir ?

**Eugène**

Servez.

**Arthur**

Juste sur la dernière cadence ; elle ne pouvait être plus heureuse.

*(On apporte une table servie, qu'on dispose à gauche entre le 2.<sup>e</sup> et le 3.<sup>e</sup> plan. Joseph et Gabriel circulent donnant des ordres et servant).*

**Tous**, *excepté Jeannot.*

À table !

**Eugène**, *à Jeannot.*

Tu ne t'assieds pas ?

**Jeannot**

Tiens, c'est vrai ; mon rêve continue.

**Tous**

Son rêve ! Que dit-il ?

**Arthur**

Asseyez-vous toujours, M.<sup>r</sup> de la Jeannotière : nous sommes dans le domaine de la réalité, je vous assure : ce potage exhale un parfum qui n'a rien de fantastique. *Che gusto !*

**Jeannot, s'asseyant et flairant.**

C'est, ma foi, vrai ; — c'est délicieux !

**Tous**

Vive notre amphytrion ! (*Ils mangent*)

**Jeannot**

Il paraît, à en juger par mon premier début, qu'à Paris la table est la grande affaire de la vie.

**Edouard**

Non seulement à Paris, mais partout : vivre, n'est-ce pas la préoccupation par excellence de tout être doué d'activité et de sentiment ? Le sauvage, comme l'homme civilisé, pense avant tout à se nourrir : c'est le verbe inspirateur de toutes ses actions. Ce qui distingue l'un de l'autre, c'est uniquement la manière de satisfaire ce besoin impérieux de notre nature.

**Arthur**

Voilà pourquoi un sage a dit : *dis-moi ce que tu manges, et je dirai qui tu es.*

**Jeannot**

Pensée profonde, Monsieur Arthur ; mais elle est incomplète : car il ne suffit pas de manger, il faut encore boire.

**Tous**

Charmant ! (*Joseph sert du vin à la ronde*)

**Léon**

Savez-vous que M.<sup>r</sup> de la Jeannotière a fait des progrès depuis ce matin ?

**Arthur**

Pour prix de nos leçons, il doit nous payer sa bienvenue.

**Edouard**

Yes, he shall pay his entrance.

**Jeannot**

À une condition, c'est que vous ne direz par un mot d'Anglais.

**Arthur**

Il paraît que l'Anglais ..

**Jeannot**

Je ne puis pas le digérer.

**Edouard**

Vous avez tort.

**Jeannot**

C'est possible!... (à *Joseph*) En attendant, verse mon garçon.  
Messieurs, je bois à votre santé.

**Tous, excepté Eugène.**

À la vôtre. (*Ils boivent*)

**Jeannot**

Sapristi! quel bon petit vin! — Eugène, j'e t'avoue que je commence à me faire joliment à ce genre de vie.

**Léon**

Il n'est pas dégoûté! (*bruit en dehors*)

**Jeannot**

Quel est ce bruit?

**Joseph, effrayé à Eugène.**

M.<sup>r</sup> le Vicomte.....

**Eugène, troublé.**

Qu'est-ce?

**Joseph, de même.**

M.<sup>r</sup> le Comte de Rantzbourg est là...!

**Tous**

Le Comte de Rantzbourg!

**Joseph, de même.**

Avec des huissiers, des recors...!

**Tous, se levant effrayés.**

Des recors!

**Le Comte, frappant à la porte d'entrée.**

Ouvrez!

(*Eugène reste confondu et terrifié*)

**Jeannot, à Eugène.**

Tu trembles, toi aussi!

**Edouard, Léon, Arthur**

Sauve qui peut! (*Ils fuient autour de la chambre, cherchant une issue pour s'échapper. Dans leur précipitation ils échangent leurs chapeaux, et leur empressement à les reprendre doit fournir une scène comique; — Joseph et Gabriel disparaissent en emportant la table*).

**Jeannot, à Eugène qu'il secoue par le bras.**

Viens donc... veux-tu te faire prendre comme dans une sou-  
ricière...!

*(Eugène fait quelques pas pour fuir avec Jeannot vers la porte; dans ce moment la porte cède, et le Comte leur barre le passage. À cette vue, Jeannot épouvanté s'écrie):*

C'est lui! l'homme de ce matin! *(il se réfugie dans le ca-  
binet à gauche, où il reste caché tout le temps de la scène sui-  
vante).*

SCÈNE XXIII.

**Eugène, Le Comte.**

**Le Comte, à Eugène.**

Arrêtez, Monsieur! D'ailleurs toute tentative d'évasion serait  
inutile: *(avec force)* il y a là des gens prêts à me prêter main-  
forte.

**Eugène, timidement.**

J'ignore, Monsieur, pour quel motif...

**Le Comte, souriant.**

Je viens interrompre vos plaisirs? Vous l'ignorez, dites-vous?  
Vous mentez, Monsieur! Vous savez fort bien pourquoi je ren-  
tre ainsi chez moi à l'improviste: c'est pour me venger d'un  
traître; et ce traître, c'est vous!

**Eugène, confondu, mais avec un peu plus d'assurance.**

Monsieur le Comte, un autre que vous ne me jetterait pas  
impunément une telle injure à la face.

**Le Comte**

Parce qu'un autre n'en aurait pas le droit comme moi.

**Eugène, un peu plus rassuré.**

Ce droit, qui vous l'a donné?

**Le Comte**

Votre ingratitude.

**Eugène, relevant la tête.**

Monsieur le Comte!

**Le Comte**

Je sais tout! *(Eugène baisse la tête)* — Eh bien! qu'est de-  
venu ce reste d'arrogance dont vous tâchiez de vous parer à mes  
yeux, pour me cacher votre honte et votre perfidie? Vous voilà

déjà muet, confondu ! Ah ! vous croyiez que l'on pouvait sans crainte se jouer de moi ! Vous avez mal fait vos calculs : or n'est jamais ingrat avec impunité.

**Eugène**

Monsieur le Comte, abrégeons, je vous prie, notre dernière entrevue. Je suis à votre discrétion, puisqu'on m'a trahi aussi auprès de vous ; parlez, qu'ordonnez-vous ?

**Le Comte**

Que vous soyez puni comme vous le méritez : vous ne sortirez d'ici que pour aller vous justifier devant les tribunaux.

**Eugène, effrayé.**

Votre vengeance irait jusque-là ?

**Le Comte, froidement.**

Jusque-là : mes dispositions sont prises à cet égard. (*Eugène ne reste anéanti*)

**Le Comte, s'approchant de lui, et avec bonté.**

Ecoutez, Eugène : je vous aimais. Je vous croyais même si digne de mon affection, que ne pouvant, sous mon nom, entreprendre les spéculations que j'ai faites jusqu'à ce jour, je me suis servi du vôtre. C'est toujours M<sup>r</sup> Eugène de Montmorin qui a figuré à la tête des sociétés que j'ai fondées. Ma maison était la sienne, et ma confiance sans bornes lui remettait mes intérêts les plus chers. J'ai mis dans ses mains ma fortune ; j'ai confié à sa loyauté ma réputation, mon honneur ; qu'en a-t-il fait ? Ayant la faculté de puiser à ma caisse, il s'est livré à ses passions insensées : il a ouvert ma maison à de jeunes débauchés comme lui ; il a joué comme un furieux, et chaque jour a grossi le déficit qui existe dans mes finances. Pour le combler, et me le cacher, il a fait des emprunts usuraires, qui ont précipité sa ruine.

**Eugène**

Votre déficit sera réparé, M<sup>r</sup> le Comte : j'ai de quoi y faire face.

**Le Comte**

Et de quelle manière ? En vendant mes secrets : horreur !

**Eugène**

Moi !

**Le Comte**

Vous. Chargé par la cour de Suède d'une mission secrète qui importe au bien-être de mon pays, et dont j'ai eu la faiblesse

de vous faire part, n'êtes-vous pas allé la révéler à ceux qui avaient intérêt à la voir échouer?.. Et cela pour la somme de 40,000 francs! (*avec dédain*)

**Eugène, avec noblesse.**

C'est faux, Monsieur le Comte. J'ai de grands torts envers vous, je l'avoue. Dans un fatal aveuglement, entraîné par des conseils perfides qui ont causé tous mes maux, j'ai abusé sans doute de votre confiance, de votre amitié pour moi. Oui, après avoir dissipé le bien qui m'appartenait, j'ai osé toucher au dépôt remis à mes soins; mais toujours avec la ferme intention de réparer ma faute. Les emprunts que j'ai contractés en sont un triste témoignage. Quant à la trahison que vous me reprochez, je suis innocent, M.<sup>r</sup> le Comte. Je puis être léger, dissipateur, un débauché même, si vous le voulez; mais un infâme, jamais!

**Le Comte**

Comment? Vous n'avez pas accepté l'offre qu'on vous a faite?

**Eugène, de même.**

Non, Monsieur; et la preuve, la voici. (*il lui remet un papier*)

**Le Comte lisant avidement.**

« Monsieur, la fougue de l'âge a pu me faire tomber dans quelques égarements, que je suis loin de vouloir excuser auprès de vous; mais ils ne vous autorisent pas à croire que tout sentiment d'honneur soit éteint dans mon âme. Je ne trahis point le secret de l'amitié; je le vends encore moins. »—Bien!—« Quelle que soit votre position, songez que le mépris peut arriver aussi haut que le point d'où l'insulte est partie, et qu'une offense fait descendre l'offenseur au rang de l'offensé ».

« Je vous salue.

**Eugène de Montmorin.**

(*Avec joie*). Bien! très-bien! Une telle lettre répare beaucoup de torts, Eugène. Et vous alliez l'envoyer en réponse aux propositions qu'on m'avait assuré avoir été acceptées par vous?

**Eugène**

Ce soir même.

**Le Comte**

Je m'en charge.—Je vois que vous avez été plutôt faible que méchant; que le vice n'a pas encore étouffé en vous ces précieux sentiments de délicatesse et d'honneur, qui vous avaient mérité ma confiance et mon attachement. Il en est temps encore: rompez avec ce passé honteux qui vous déshonore, et vous

conduit rapidement à votre perte. À ce langage, vous reconnaissez que je ne puis me résoudre à vous mépriser.... à ne plus vous revoir.....

**Eugène, confus.**

Monsieur le Comte, votre bonté m'achève...

**Le Comte, lui tendant la main.**

Voyons, répondez-moi: voulez-vous être encore mon ami?

**Eugène, voulant se jeter à ses pieds.**

Si je le veux.. !

**Le Comte, le retenant.**

Vous savez à quel prix?

**Eugène**

Je le sais : je serai digne de vous.

**Le Comte**

Eh bien! tout peut se réparer. Votre sincère retour à la vertu vous rendra encore plus cher à mon cœur. Attendez-moi ici. J'étais venu pour vous perdre; je sors pour vous sauver. — Adieu. (*il sort*)

**Eugène**

Oh! le meilleur des hommes! mon bienfaiteur, mon second père! — Et toi, mon Dieu, sois béni, et donne-moi la force de redevenir juste et bon, comme tu désires que soient tes enfants! (*Il reste absorbé près de la table*)

#### SCÈNE XXIV.

**Eugène, Jeannot, qui a repris son premier costume de paysan.**

**Jeannot, à part, et sortant du cabinet.**

Ce vilain matou de Comte m'a-t-il fait peur! Que j'ai souffert pendant cette scène déchirante! Eugène cru un traître, un infâme! Oh il ne l'était pas; il ne pouvait pas l'être... Et c'est là le bonheur dont il jouit! Celui qu'il veut me faire partager. Ah! plutôt que ne puis-je l'arracher à ce Paris qui cache tant d'ennuis et de souffrances sous le brillant prestige de ses plaisirs!

**Eugène, sortant de sa rêverie et apercevant Jeannot.**

Ciel! Jeannot!

**Jeannot**

Oui, Jeannot; est-ce que je te fais peur aussi?

**Eugène**

Peur! non;.... mais j'ai honte devant toi!—tu étais là (*montrant le cabinet à gauche*)

**Jeannot, l'embrassant.**

Embrasse-moi alors!... Si tu es tombé, tu t'es relevé noblement; je t'en aime encore davantage.

**Eugène, l'embrassant aussi.**

Jeannot! mon bon frère!

**Jeannot, attendri.**

Allons! courage! plus de bêtises, entends-tu; flanque-moi à la porte tous tes gentils buveurs de Champagne, l'*Englishman* surtout.

**Eugène, résolu.**

Laisse-moi faire. Je ne veux plus à côté de moi, comme mon ami, mon conseil, que toi Jeannot, toi la sincérité, la vertu même.

**Jeannot**

Moi? Impossible.

**Eugène**

Tu me quittes?

**Jeannot, montrant sa veste.**

Tu vois : je suis en habit de voyage.

**Eugène**

En effet.

**Jeannot**

Mon ami, chacun a ses goûts dans ce monde, chacun sa destinée! A toi les délicatesses du luxe, l'ivresse de l'orgueil et de la magnificence; à toi le besoin d'être emporté dans un tourbillon d'affaires et de plaisirs factices, de vivre sans se sentir vivre; de se croire heureux pourvu que l'on parvienne à oublier le temps qui s'envole d'une aile si rapide. Pour moi, c'est tout différent: il me faut des jours doux et paisibles; peu m'importe qu'ils soient brillants, pourvu qu'ils soient calmes et sereins. Je ne suis point d'humeur à marcher dans les ténèbres, à affronter les tempêtes, pour un rayon de la faveur ou de la fortune. À vous autres, messieurs, les palais somptueux, les meubles dorés, et tous les raffinements de la civilisation; à moi la paix des champs et les splendeurs de la nature; à moi les joies in-



nocentes du village où l'on danse si gaiement le Dimanche ; à moi un frugal repas qu'aucune crainte ne vient interrompre ; à moi la modeste chaumière qui m'a vu naître, où mon vieux père m'attend pour finir tranquillement ses jours !

**Eugène**

Heureux Jeannot ! Que ne m'est-il permis de te suivre !

**Jeannot, vivement.**

Vraiment tu désirerais.....

**Eugène**

Mais le puis-je ?

**Jeannot**

Pourquoi pas ?

**Eugène**

Et mon père ?....

**Jeannot**

Ton père ?—Ecoute-moi. (*Il lui prend la main et le conduit à droite du théâtre, sur le devant*) Avant mon départ pour Paris, M.<sup>r</sup> de Montmorin, ton père, vint à la ferme. Je l'instruisis du voyage que j'allais faire, et lui demandai s'il n'avait pas quelques commissions à me donner pour la Capitale. Il soupira, puis me prenant la main à peu près comme j'ai pris la tienne, il me dit avec une émotion profonde : « Jeannot, tu vas à Paris ; tu verras probablement mon fils ;... si, par hasard, il te parle de moi, tu ne lui répondras que ces mots : il est seul ! » il se tut, et s'éloigna en essuyant une grosse larme qui s'échappait de ses yeux.

**Eugène, profondément ému, s'asseyant près de la table à droite.**

Assez ! Assez ! (*mettant la tête entre ses mains*) Mon Dieu ! mon Dieu !

**Jeannot, allant à lui avec bonté.**

Pardonne, ami. J'ai sondé, je le sens, une plaie bien douloureuse, mais c'est pour la guérir.

**Eugène**

La guérir ! — Est-ce possible ?

**Jeannot**

Oui.

**Eugène**

Et comment ?

**Jeannot**

En faisant ton devoir.

**Eugène**

Mais parle donc, que dois-je faire?

**Jeannot**

Me suivre. (*Mouvement d'Eugène, qui reporte le mouchoir à ses yeux et reste ainsi absorbé*) Sans doute ce que je te propose est bien dur, bien pénible : il est difficile de rompre avec ces habitudes que tu as contractées de luxe, de jouissances délicates, avec les raffinements d'une vie de séductions à la quelle j'ai failli me laisser prendre moi-même. Mais, dis-moi : au milieu des splendeurs et des délices qui t'entourent, ne trouves-tu pas le vide et le mensonge ? Peux-tu comparer tes plaisirs présents, si fragiles, si inconstants, si mêlés de crainte et de remords, à ces jours d'innocence de tes premières années, à cette douce paix que rien ne saurait troubler, à ce bonheur sans nuage dont le toit paternel est le seul et véritable asile ?

**Eugène, ému.**

Oui!... tu as raison.

(*Eugène prend une plume et écrit une lettre. Jeannot l'observe un moment en silence, puis il continue, pendant que l'orchestre reprend PIANISSIMO la romance d'Eugène*).

Romps donc tes chaînes, esclave de la fortune et de l'ambition : elles ne sont pas moins lourdes pour être dorées ! Sois homme enfin, ou plutôt sois bon fils : ton père t'attend ! (*avec attendrissement*).

Il ne répond rien... Qu'écrit il donc ?—(*pendant le CRESCENDO de la musique*) Eugène ! Eugène ! un mot, de grâce !... t'ai-je en vain rappelé à ton devoir ? — Ne pourrais-je te rendre heureux !

**Eugène, se levant et agitant une sonnette.**

Je serai digne de toi. (*Joseph paraît*)

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

**Eugène à Joseph, lui remettant la lettre.**

Cette lettre au Comte de Rantzbourg !... Elle l'instruit des raisons impérieuses qui m'obligent à quitter Paris.

**Joseph**, *étonné.*

Puis-je demander à M.<sup>r</sup> le Vicomte quand il reviendra?

**Eugène**

Jamais! (*Il prend son chapeau qui a dû rester à gauche sur un guéridon*)

**Jeannot**, *avec joie et à part.*

Ah! Je le savais bien, moi, que je le ramènerais à son père!

(*Eugène prend sous le bras Jeannot et chante en s'éloignant le refrain de sa romance*).

Toujours, toujours,  
Mon pays sera mes amours.

(*Eugène et Jeannot se trouvent au fond du théâtre à droite;— Joseph étonné au milieu ; la toile tombe*).

PIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE SECOND.

### LE RAT DES CHAMPS.

Le théâtre représente un site champêtre. A droite, la maison de Monsieur de Montmorin. Au 1<sup>er</sup> plan, une fenêtre; au 2<sup>e</sup> plan, la porte de la maison. A gauche, la ferme; un banc à droite, près de la fenêtre; unetable à gauche. Au 3<sup>e</sup> plan, route de la province.

#### SCÈNE I.

*Musique de danse champêtre. Au lever du rideau, les villageois entrent deux à deux en dansant. Lorsqu'ils ont fini leur danse, ils se rangent sur trois lignes, l'une à droite, l'autre à gauche, et une au fond. Entrent Bernard, Jeannot et Moutonnet.*

#### Bernard

Voilà qui est bien, mes enfants: tous exacts au rendez-vous, et vous trémoussant avec une énergie qui fait honneur à l'élasticité de vos jambes. — (*D'un ton déclamatoire*). Enfants, je suis content de vous! mais cela ne suffit pas: il s'agit, comme vous savez, de fêter dignement notre excellent maître M.<sup>r</sup> de Montmorin, pour lequel chacun de nous, non seulement se jetterait au feu, mais encore se mettrait en quatre, ce qui est bien plus extraordinaire.

#### Moutonnet

Oui, père Bernard.

#### Bernard

Moutonnet, tu n'as pas la parole.

#### Moutonnet

Oui, père Bernard.

**Bernard**

Silence !

**Moutonnet**

Oui, père Bernard.

**Bernard, à part.**

Ce garçon-là avec son éternel *père Bernard*, a le talent inouï de me crisper les nerfs au point de me les atrophier. Déjà je ne sais plus ce que je disais. (*aux paysans*) Voyons, où en étais-je de mon discours ?

**Jeannot**

Au plaisir que nous devons éprouver de fêter dignement notre bon maître M.<sup>r</sup> de Montmorin.

**Moutonnet**

Ah ! Oui, père Bernard.

**Bernard, il regarde d'abord Moutonnet de travers,**  
*puis il continue :*

C'est cela même. Vous n'êtes pas, mes amis, sans vous être aperçus que depuis bien des années cet excellent homme a perdu l'humeur enjouée qu'il avait autrefois.

**Moutonnet**

Oui, père Bernard.

**Bernard**

Que souvent il est même bien chagrin...

**Moutonnet**

Oui, père Bernard.

**Bernard**

Bien abattu....

**Moutonnet**

Oui, père Bernard.

**Bernard, à part montrant Moutonnet**

Voilà l'écho en pleine activité ! (*aux paysans*) C'est à nous de le distraire de ses ennuis, de lui montrer qu'il a en nous autant d'enfants qui l'aiment, comme s'il était réellement leur père.

**Moutonnet**

Oui, père Bernard.

**Bernard**

Moutonnet, tais-toi, ou je t'expulse de mon toit hospitalier ; et j'en serais fâché, car sans ton interminable kyrielle de *père Bernard*, tu pourrais être le meilleur gardeur de vaches et de moutons de tout le pays.

**Moutonnet**, *froidement*.

Oui, père Bernard.

**Bernard**, *à part*.

Encore! (*aux paysans*) Je vais vous exposer succinctement le programme de la journée. D'abord *campo* pour tout le monde, suspension générale des travaux.

**Les Paysans**

Bravo! merci, père Bernard.

**Bernard**

Chacun ira de ce pas à son domicile respectif pour manger un morceau sur le pouce; puis à dix heures nous nous rendrons tous ensemble à l'Eglise pour y prier Dieu, comme à l'ordinaire, de répandre ses bénédictions sur notre bon maître. Dans cette circonstance les livrées de toutes les couleurs, les aubades, les décharges plus ou moins conditionnées de vos armes à feu sont autorisées.

**Les Paysans**, *battant des mains*.

Bravo!

**Moutonnet**, *avec enthousiasme*.

Vive le père Bernard!

**Bernard**

Ensuite nous reviendrons tous ici pour souhaiter la bonne fête au patron de ces lieux.

**Moutonnet**

Oui, père Bernard.

**Bernard**

Enfin pour couronner la journée, vous goûterez tous le vin du père Bernard; nous trinquerons ensemble, et en avant la contredanse et le cotillon.

**Les Paysans**

Vive le père Bernard!

**Moutonnet**

Quel brave homme que le père Bernard! Hein! vous autres, avez-vous jamais vu de meilleur patron que le père Bernard? Oui, le père Bernard, l'honnête père Bernard, le... bon enfant de père Bernard, le.... (*Jeannot, voyant que son père regarde Moutonnet avec impatience marche sur le pied de celui-ci pour le faire taire*) Aïe! il m'a écrasé un orteil.

**Jeannot**

C'est mon procédé pour faire taire les orateurs ennuyeux.

Boubée, Théâtre etc.

**Moutonnet, boitant.**

Je vous demande, vous autres, si c'est une bonne manière.

**Bernard**

Quand tu m'assassines de ton père Bernard, oui; dans tout autre cas, non; as-tu compris?

**Jeannot**

Mais, mon père, à qui destinez-vous l'honneur de complimenter M.<sup>r</sup> de Montmorin?

**Bernard**

C'est mon affaire; je vous assure qu'il sera complimenté par quelqu'un qui ne lui déplaira pas. Allez, mes enfants: au revoir, et que je ne voie aucun visage triste aujourd'hui.

*(La musique recommence et tous les paysans sortent).*

## SCÈNE II.

**Bernard, Jeannot.**

**Bernard**

Toi, Jeannot, aie l'œil un peu partout. Je veux que les choses marchent bien, mais sans profusion pourtant. Que la soupe au lard pour tous soit abondante et de haut goût; que le veau soit rôti à point et bien juteux. De la piquette dans le cours du repas; à la fin seulement tu feras servir le petit vin du crû.

**Jeannot**

Soyez sans inquiétude, mon père. Vous serez content du festin, et ce n'est pas vainement que vous vous en serez remis à mon activité et à mon zèle, surtout dans un jour comme celui-ci qui va, je l'espère, ramener le bonheur et la joie dans plus d'un cœur.

**Bernard**

Il paraît que tu m'as compris, Jeannot: oui, je crois que le moment est venu de mettre un terme à l'état de choses qui nous afflige si cruellement. Déjà, tu t'en es aperçu, M.<sup>r</sup> de Montmorin a remarqué notre cher Thomas: il semble avoir deviné que sous ce costume grossier de garçon de ferme il y a autre chose qu'un modeste manœuvre.

**Jeannot**

En effet, Eugène a beau faire; il se déguise en vain: sa dé-

marche, ses manières, son langage le trahissent malgré lui; il sent l'élégant de Paris une lieue à la ronde.

**Bernard**, *avec humeur*.

Laisse-moi la paix avec ton élégance parisienne : tu en as vu les tristes conséquences. Pour cette élégance on abandonne son vieux père; on se plonge dans tous les désordres; et quand on revient de tant d'illusions mensongères, on se trouve comme l'enfant prodigue réduit à ambitionner les miettes qui tombent de la table paternelle, où l'on ne s'estime plus digne de s'asseoir.

**Jeannot**

Mais Eugène s'y rassiéra, mon père. Vous-même vous m'avez dit qu'aujourd'hui en ménageant un peu les choses...

**Bernard**

On les ménagera, mais réussirons-nous? Je me suis permis quelquefois de mettre M.<sup>r</sup> de Montmorin sur le chapitre de son fils; mais il m'a toujours brûlé la politesse.

**Jeannot**

Comme à moi!

**Bernard**

Comment? tu as osé....!

**Jeannot**

Pardienne! Est-ce qu'avant mon départ pour Paris M.<sup>r</sup> de Montmorin ne m'avait pas à peu près insinué de m'informer de son fils? J'ai cru à mon retour pouvoir lui en donner des nouvelles, mais sans lui dire qu'il était chez nous! Monsieur, lui dis-je en tremblant, je l'ai vu, et je puis vous assurer qu'il vous aime toujours. — « Lui! il m'aime toujours! me répondit-il avec véhémence; il ne lui manquait plus que de joindre l'imposture à l'ingratitude! il prétend qu'il m'aime...? qu'il m'aime...? » Et notre maître me laissa là comme un nigaud, en répétant ces derniers mots avec une ironie des plus amères. Depuis lors, je n'ai plus soufflé mot.

**Bernard**

Et cependant les choses ne peuvent pas en rester là; il faut... Voici Eugène... *Motus!* va préparer le déjeuner.

*(Jeannot dispose tout pour le déjeuner sur la table à gauche devant la ferme. Eugène entre par la droite, au 3.<sup>e</sup> plan qui est censé donner accès dans la campagne).*



## SCÈNE III.

*Les mêmes, Eugène.***Bernard**

Et arrivez donc, M.<sup>r</sup> Thomas: pourquoi ce visage triste dans un jour où tout doit respirer la gaieté?

**Eugène**, *en paysan, mais sans la veste.*

Moi! Bernard; je suis moins triste que vous ne le supposez, je vous assure. Sans doute mon cœur doit souffrir, en me voyant depuis un mois auprès d'un père bien-aimé, dont j'ai troublé si amèrement l'existence, sans avoir pu encore obtenir mon pardon, sans que ses bras se soient ouverts pour m'embrasser. Mais lorsque je compare la douce paix dont vous jouissez à la vie agitée et malade que je menais dans la capitale, oh! soyez sûr que je ne me plains pas; que je m'estime heureux au contraire de m'abriter sous votre toit de chaume, et après les travaux de la journée de partager votre rustique repas du soir.

**Jeannot**, *avec un plat dans les mains.*

Comme ses phrases sont toujours bien tournées! (*à Eugène*) Va, Eugène, tu ne seras jamais le gros Thomas que tu affectes de paraître, mais un charmant muscadin comme devant. — À table.

**Bernard**, *à Jeannot, en allant s'asseoir.*

On dirait, ma foi, à t'entendre parler, que tu t'es laissé séduire par les fades allures des muscadins de Paris!

**Jeannot**

Moi? Par exemple! Regardez ma tournure: y a-t-il là l'étoffe d'un muscadin? (*à part*) Cependant la fine redingote ne m'allait pas mal! (*Il se met à table; tous s'asseyent*)

**Bernard**

Comment va l'appétit ce matin?

**Eugène**

Dévorant, comme d'habitude.

**Jeannot**

Et cependant nous sommes loin d'avoir de ces mets délicats

dont l'aspect et le parfum réveillaient la sensibilité des estomacs les plus engourdis.

**Bernard**

Un morceau de ce petit salé, reste de notre souper d'hier.

**Eugène**

Volontiers, il était délicieux.

**Jeannot**

Et froid il le sera encore davantage.

**Bernard**

Excusez si nous ne pouvons pas vous offrir quelque chose de meilleur.... un coup de piquette.

**Eugène**

Je vous l'ai dit, Bernard, et je vous le répète: je savoure les mets simples que vous me présentez cent fois mieux que tous les plats recherchés des tables les plus splendides.

**Jeannot**

Quel changement, hein! A Paris, pour aiguillonner ton appétit émoussé, que d'art n'exigeais-tu pas de ton cuisinier! Les vins les plus exquis te souriaient à peine. Je te voyais avec tes beaux messieurs manger du bout des dents, effleurier en quelque sorte chaque nouvelle merveille de l'art culinaire... ici tout est simple, grossier même, comme les champs à demi-sauvages que nous habitons; et cependant tu trouves tout bon, tout succulent; tu dévores.

**Eugène**

Je vous en donne des preuves tous les jours.

**Bernard**

Comment voulez-vous digérer sans un air libre et pur?...

**Jeannot**

Et comment est-il possible de manger et de n'avoir pas d'indigestion, lorsque vous vous asseyez à table entre la satiété et les soucis rongeurs; lorsque vous êtes continuellement sur le qui vive; et que quelque bruit indiscret, ou quelque apparition intempestive, vient vous faire avaler de travers? J'en sais quelque chose.

**Bernard**, *un morceau au bout de la fourchette.*

Vois-tu, mon garçon, ici les morceaux descendent tout droit à leur destination, sans s'arrêter au passage.—Un peu de fromage, et un petit coup par là-dessus.

**Eugène**

Volontiers!... Ah! Jeannot, que n'es-tu venu plus tôt à Paris!

**Jeannot**

Tu aurais fait plus tôt cet excellent déjeuner.

**Bernard**

Quand j'y pense, avec quelle joie je t'ai vu reparaitre! Tiens, c'est quasiment comme si notre Jeannot était revenu, après l'avoir cru perdu pour toujours. Ta confiance en venant directement à moi ma plu, quoique tu eusses pu franchement...

**Eugène**

Aller chez mon père?... sans aucun ménagement?..

**Bernard**

J'aime, moi, à brusquer les choses, quand elles n'ont rien que de très-louable en elles-mêmes.

**Jeannot, à Bernard.**

Mais tout-à-l'heure vous parliez de ménagement....

**Bernard**

Jeannot, je ne vous interroge pas.

**Eugène**

Non, mes amis, je n'aurais jamais osé descendre directement chez mon père, ni affronter sa juste indignation contre moi: ç'aurait été porter un coup trop violent à sa sensibilité; et puis, quoiqu'en dise Jeannot, suis-je certain de mon pardon?

**Bernard**

C'est juste. Dieu! comme ces enfants apprennent à bien parler dans ce gucu de Paris!

**Jeannot**

Je suis sûr que si j'y avais passé seulement six mois....

**Bernard, avec dédain.**

Tu aurais fait comme lui, n'est-ce pas? une belle équipée, en effet! (*s'échauffant peu à peu*) Tu serais devenu un beau mirliflor, un élégant diseur de riens, un dissipé, un libertin...

**Eugène, appuyant, mais en souriant.**

Un polisson!

**Bernard, interdit, puis regardant Jeannot.**

Qui vous a dit que j'ai accolé à votre nom cette épithète incongrue?

**Eugène**

Oh! calmez-vous; je sais tout, et je ne m'en offense pas: vous aviez raison.

**Bernard**, *étonné et pesant ses mots.*

J'avais raison de traiter de polisson !... Est-ce qu'à Paris on apprend aussi à se rendre justice ?

**Jeannot**

Comme chez nous : seulement cela coûte un peu plus cher.

**Bernard**

Dans ce cas il valait mieux, en restant ici, faire les choses avec économie. (*il se lève de table avec Eugène; Jeannot dessert*)  
Bref, mon garçon, voici le moment de te rapprocher de ton père.

**Eugène**

Déjà ! et comment ?

**Bernard**

Les voies sont préparées.

**Jeannot**, *à part.*

Oui, elles le sont joliment !

**Bernard**

C'est la fête de M.<sup>r</sup> de Montmorin; je t'ai choisi pour le complimenter.

**Eugène**

Moi !

**Bernard**

Toi-même; le rapprochement devient ainsi tout naturel.

**Eugène**

Hélas ! cela ne suffit pas !

**Bernard**

Laisse-moi finir mon discours. M.<sup>r</sup> de Montmorin sera frappé évidemment d'un compliment aussi bien tourné que celui que tu lui débiteras : il te questionnera, tu répondras; tes réponses amèneront d'autres questions; bientôt l'émotion vous gagnera l'un et l'autre; tu pleureras, il pleurera, nous pleurerons tous, et de fil en aiguille... (*ouvrant les bras comme pour embrasser*)

**Eugène**, *soupirant.*

Nous sommes encore bien loin de ce dénouement.

**Jeannot**, *lui prenant la main.*

Courage, Eugène, accepte...

**Eugène**

Comment oser... ?

**Bernard**

Il le faut ! Est-ce qu'à Paris on devient ainsi poule-mouillée en présence du danger ? en avant, morbleu !

**Jeannot**, *après avoir regardé.*

M.<sup>r</sup> de Montmorin s'avance de ce côté.

**Eugène**, *avec effroi.*

Mon père ! . . . je ne puis supporter sa présence. (*il sort par la gauche*)

**Bernard** à **Jeannot**.

Suis-le, et décide-le à faire ce que j'ai dit.

**Jeannot**, *sortant.*

J'y cours.

#### SCÈNE IV.

**M.<sup>r</sup> de Montmorin**, **Bernard**.

**Montmorin**, *toujours triste et pensif.*

Pourquoi votre nouveau garçon de ferme s'est-il enfui si précipitamment à mon approche ? Est-ce que je lui fais peur, par hasard ?

**Bernard**

Non certainement, notre maître ; mais Thomas est un peu timide.

**Montmorin**

Dites plus, M.<sup>r</sup> Bernard : ce garçon est triste parfois, rêveur, préoccupé ; il doit avoir quelque peine secrète de cœur... Vous avez dû vous en apercevoir.

**Bernard**, *un peu embarrassé.*

Mais.... pas précisément. Je le vois au contraire gai en famille, de bonne humeur au travail....

**Montmorin**

C'est possible, quand il est avec vous ; mais quand il est seul !...

**Bernard**

Je conviens que seul... je ne l'ai jamais observé.

**Montmorin**

Faites-le désormais : c'est un devoir pour vous, puisqu'il est à votre service ; tâchez de découvrir la cause de ses chagrins... peut-être parviendra-t-on à les adoucir.

**Bernard**

Oui, certainement, Monsieur.... et dire que dans tout cela je n'ai vu que du feu.

**Montmorin**

Comment Thomas s'est-il présenté chez vous ?

**Bernard**

Mon Dieu, d'une manière toute simple. Un soir, il y a un mois de ça, je vois arriver notre fils Jeannot, justement lors de son arrivée de Paris. Père, me dit-il après m'avoir embrassé, me voici enfin de nouveau près de vous, et ce n'est pas sans peine.—Mais tu n'es pas seul, lui dis-je : quel est ce particulier qui t'accompagne ?—C'est, me répondit-il, un honnête garçon des environs de Ploërmel qui cherche de l'ouvrage. Nous avons fait ensemble la route depuis là jusqu'ici. Sa conversation, ses manières m'ont plu; nous nous sommes liés d'amitié; et comme je savais que nous avions besoin d'une autre paire de bras pour la saison d'été et d'automne, ma foi, je lui ai proposé de descendre chez nous, espérant qu'il pourrait nous convenir. — En effet, j'envisageai le nouveau camarade de Jeannot; je vous avoue que son air intelligent et doux, plein de franchise, me prévint en sa faveur... il me montra en outre un livret parfaitement en règle. Eh bien! lui dis-je, en lui tendant la main, sois le bien venu, mon garçon; je te prends à l'essai, et si tu es aussi brave à la besogne que tu le parais, tu resteras avec nous. Voilà, Monsieur, comment Thomas se trouve à notre service, et je dois avouer à sa louange que je suis parfaitement content de lui. (*avec intention*) N'est-ce pas qu'il est gentil ?

**Montmorin**

Vous pouvez en juger mieux que moi, maître Bernard.... je n'ai fait que l'entrevoir. (*à part*) Ne lui disons pas ce que j'ai vu.

**Bernard**

Et puis vous verrez la jolie surprise qu'il vous ménage, lui que vous soupçonnez d'avoir peur de vous.

**Montmorin**

Quelle surprise ?

**Bernard**

N'est-ce pas aujourd'hui la S. Antoine ?

**Montmorin, avec sentiment.**

Ma fête !... Vous le savez, Bernard: depuis que je suis seul, je désire que ce jour soit oublié !

**Bernard**

Impossible, notre maître ! Vous êtes trop bon pour ne pas

agréer aujourd'hui nos vœux et nos hommages : les refuser, ce serait affliger des cœurs qui vous sont bien dévoués.

**Montmorin, à part.**

Bonnes gens ! ils me croient heureux !... Oui, ne troublons pas ce jour de fête, puisque c'en est un pour eux... (*à Bernard*) C'est bien, Bernard : je conçois que vous pensiez encore à des plaisirs, vous !... vous avez un fils !

**Bernard**

Vous aussi, notre maître.

**Montmorin, avec douleur.**

Je n'en ai plus !

**Bernard**

Ne dites pas cela : il vous reviendra... que sait-on ? il est peut-être déjà en route.

**Montmorin, avec sévérité.**

Je vous ai ordonné, Bernard, de ne jamais me parler de ce fils ingrat... respectez un peu mieux ce que j'exige de vous ; laissez-moi.

**Bernard, s'inclinant.**

Oui, notre maître. (*à part*) La chose n'est pas aussi facile que je croyais.

(*Il rentre dans la ferme*).

## SCÈNE V.

**Montmorin seul.**

(*Il s'assied sur le banc, puis après un moment de silence*)

Il me reviendra !... lui ! non, il n'oserait pas ! il sait trop bien que ce cœur n'est plus ouvert pour lui... Dieu ! Quelle solitude affreuse autour de moi ! Seul, toujours seul !... que dis-je ? non, n'ai-je pas tous ces bons paysans qui paraissent tant m'aimer ? Ne dois-je pas travailler à leur bien-être ?... Ne puis-je pas être joyeux de leur joie, heureux du bonheur que je tâche de leur procurer ?.. Oui, (*il se lève*) chassons ces idées sombres qui m'assiègent sans cesse : voilà les enfants que le ciel m'a donnés... mes enfants !... (*après une autre pause*) Bernard saura-t-il bien s'y prendre pour pénétrer le mystère dont paraît s'environner le jeune Thomas ? J'ignore pourquoi depuis hier le sort de ce garçon m'intéresse tant ! Ah ! c'est que peut-

être il est le fils d'un père aussi malheureux que moi !... — Hier au soir, vers le coucher du soleil, j'aperçus dans le chemin creux Thomas avec Jeannot. Ils semblaient venir du cimetière de la paroisse. Thomas, la tête inclinée sur sa poitrine, pleurait, et Jeannot semblait le plaindre et le consoler. D'abord ils ne m'aperçurent pas à cause de leur préoccupation profonde; mais quand ils furent près de moi, et qu'ils ne pouvaient faire à moins que de me voir, il se découvrirent avec respect. Thomas essuya à la hâte deux grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux, et me salua avec une grâce qui se rencontre plutôt dans les gens du grand monde que chez les bons paysans de nos contrées. En passant ensuite plus tard devant la porte de la ferme, j'entendis sa voix: quelle douceur! quelle pureté de langage! — Oui, Thomas n'est pas ce qu'il dit être.... Si l'occasion se présente, je le ferai parler moi-même, et sans aucun doute j'en apprendrai plus que par le père Bernard. Mais tâchons d'abord de gagner sa confiance.

## SCÈNE VI.

**Montmorin, Joseph, en habit de voyage, puis Jeannot**

**Joseph, regardant autour de lui.**

Cela doit être ici, d'après les indications qu'on m'a données.

**Montmorin, à part.**

Quel est cet individu, et que vient-il chercher en ces lieux?  
(il l'observe à l'écart)

**Joseph, apercevant Montmorin.**

Un Monsieur! Je vais éclaircir tous mes doutes. (*saluant Montmorin*) Monsieur, me seriez-vous le plaisir de me dire si ce n'est pas ici la ferme de M.<sup>r</sup> de Montmorin!

**Montmorin**

C'est ici même... que désirez-vous?

**Jeannot, sortant de la ferme et courant à eux.**

Parler à M.<sup>r</sup> de la Jeannotière, fils de Jérôme Bernard, fermier de M.<sup>r</sup> de Montmorin. (*prenant la main de Joseph et lui faisant des signes d'intelligence*) N'est-ce pas, M.<sup>r</sup> Joseph? (*à part*) Il était temps que j'arrivasse!



**Joseph**, *étonné.*

Certainement... c'est vous que je cherche, M.<sup>r</sup> de la Jeannotière.

**Montmorin**

M.<sup>r</sup> de la Jeannotière ! — m'expliquerez-vous, Jeannot ?

**Jeannot**

Bien volontiers, notre maître. M.<sup>r</sup> Joseph est l'intendant ou le maître-d'hôtel, comme vous voudrez, de M.<sup>r</sup> le Comte de Brienne, à qui nous avons vendu nos soins et nos avoines ; il vient naturellement s'assurer de la qualité de nos produits et en surveiller la prompte expédition. N'est-il pas vrai, M.<sup>r</sup> Joseph ?

**Joseph**, *toujours stupéfait.*

C'est cela même ! (*à part*) Je fais ici une drôle de figure !

**Jeannot à Montmorin.**

Quant à ce nom de la Jeannotière qui vous étonne à juste titre, sachez que c'est une petite plaisanterie de M.<sup>r</sup> Joseph, qui se plaisait à me qualifier ainsi pour divertir les gens de la maison de M.<sup>r</sup> le Comte. Car tout interloqué que vous le voyez en votre présence, M.<sup>r</sup> Joseph est un des farceurs les plus aimables de la capitale. N'est-ce pas M.<sup>r</sup> Joseph ?

**Joseph**

Comment donc?... je le crois bien... (*à part*) Je ne sais que lui répondre : je me sens bête comme une oie.

**Montmorin**, *à part, après avoir observé Jeannot et Joseph.*

On veut m'en imposer ! il y quelque chose là-dessous qui peut-être n'est pas étranger à notre faux Thomas... Je saurai la vérité. (*haut*) Puisque M.<sup>r</sup> Joseph est venu pour vous, M.<sup>r</sup> de la Jeannotière, ma présence devient inutile ici. Je vous recommande seulement de bien traiter l'intendant de M.<sup>r</sup> le Comte de Brienne. (*ces derniers mots doivent être prononcés avec une intention marquée de doute mêlé d'ironie*)

(*il rentre chez lui*).

SCÈNE VII.

Joseph, Jeannot.

Joseph

Enfin nous sommes seuls . . . vous allez, j'espère, m'expliquer....

Jeannot

Tout, M.<sup>r</sup> Joseph; mais promettez-moi la plus grande discrétion; n'allez pas nous trahir.

Joseph

Je vous le promets.

Jeannot

Vous venez indubitablement pour voir Eugène?

Joseph

Vous l'avez deviné.

Jeannot

Eh bien! Eugène est ici, mais la réconciliation avec son père n'a pas encore eu lieu.

Joseph

Ils étaient donc divisés?

Jeannot

Malheureusement...! je vous conterai cela plus tard : sachez seulement pour le quart d'heure qu'Eugène est caché chez nous sous le nom de Thomas, en attendant une occasion favorable de reprendre sa place dans la maison paternelle qu'il n'aurait dû jamais quitter.

Joseph

C'est donc pour cela qu'il s'est échappé si brusquement de Paris avec vous?

Jeannot

Précisément! — M.<sup>r</sup> Joseph, vous êtes un brave homme?

Joseph

Je m'en flatte.

Jeannot

Vous aviez de l'attachement pour Eugène?

Joseph

En douteriez-vous?

**Jeannot**

Dans ce cas , rendez-nous le service de vous en aller.

**Joseph, souriant.**

Ce que vous dites-là n'est guère poli.

**Jeannot**

Excusez-moi... mais partez sans revoir M.<sup>r</sup> de Montmorin, sans voir Eugène.

**Joseph**

Vous demandez là une chose impossible. Il faut que je voie absolument M.<sup>r</sup> Eugène : je dois lui parler de la part de M.<sup>r</sup> le Comte de Rantzbourg qui m'envoie. C'est un devoir indispensable dont il faut que je m'acquitte.

**Jeannot**

Puisqu'il le faut de toute nécessité, voyez-le; mais différez de quelques instants votre entrevue. J'ai des raisons pour cela que je vous ferai connaître. Suivez-moi, et ne vous montrez que quand je vous dirai qu'il en est temps.

**Joseph**

Comme il vous plaira, M.<sup>r</sup> Jeannot. Pourvu que je remplisse ma mission, je vous seconderai de tout mon pouvoir. (*à part*) Mon ambassade commence d'une façon bien singulière!

(*Il entre dans la ferme avec Jeannot*)

#### SCÈNE VIII.

**Eugène, seul, un livre à la main.**

(*Il entre par la porte du jardin à droite; il semble lire, puis tomber dans une profonde rêverie; enfin, après une pause, il commence le monologue suivant*)

Ainsi dans quelques instants je serai près de lui... Je vais lui parler... Comment soutiendrai-je son regard? ma voix pourra-t-elle articuler un son? — En vain depuis que j'ai cédé aux sollicitations de Bernard et de Jeannot, je cherche à réunir deux idées . . . je sens mon émotion croître de plus en plus, voilà tout. — Je souffre, oui, sans doute; et cependant, quel charme secret j'éprouve à respirer cet air natal, sans cesse renouvelé et cependant toujours le même! Que de touchants souvenirs! que de douces images du passé! Tout semble renaître autour de moi avec le prestige d'autrefois, pour me rendre les

poétiques tableaux de mon enfance. Je me sens revivre moi-même! Oui, à l'aspect de ces lieux, je recommence une nouvelle vie, et je comprends toute l'amertume et la sublimité de tes vers, ô chantre de Marie, tendre et mélodieux écho de tout ce que l'on souffre loin de son pays! (*il ouvre le livre de Marie, par Brizeux, et lit*):

### Le Pays.

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,  
 Le devant de la porte où l'on jouait jadis;  
 L'Église, où tout enfant d'une voix douce et claire,  
 Vous chantiez à la messe auprès de votre mère;  
 Et la petite école où, traînant chaque pas,  
 Vous alliez le matin, oh! ne la quittez pas.  
 Car une fois perdu parmi ces capitales,  
 Cet immense Paris aux tourmentes fatales,  
 Repos, douce gâtté tout s'y vient engloutir,  
 Et vous le maudissez sans en pouvoir sortir.  
 Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être  
 Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,  
 A l'Église avec vous s'asseoir au même banc,  
 Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

(*Pendant la lecture de ces vers, M.<sup>r</sup> Montmorin est entré doucement; il s'approche d'Eugène et regarde le livre par-dessus son épaule, puis, il s'éloigne un peu. Eugène, apercevant son père, reste interdit et baisse la tête*).

### SCÈNE IX.

Montmorin, Eugène.

Montmorin

Il paraît que ma présence n'a pas le don de vous agréer beaucoup!

Eugène, *timidement*.

Oh! Monsieur!

Montmorin

Ce matin vous me fuyiez; maintenant vous voilà confus, interdit...

**Eugène**

C'est qu'en me voyant près de vous ainsi à l'improviste...

**Montmorin**

Mon aspect a donc quelque chose de bien terrible!

**Eugène**

Bien loin de là : sans doute votre caractère, votre maintien imposent, mais la bienveillance et la bonté se lisent dans vos regards.

**Montmorin**

Peste, M.<sup>r</sup> Thomas, comme vous vous entendez à tourner un compliment! Je n'ai jamais rencontré, je vous jure, un paysan s'exprimant avec autant d'élégance.

**Eugène, à part.**

Je me serai trahi!

**Montmorin, à part**

Il se trouble! rassurons-le; si je veux savoir quelque chose. *(haut)* Vous aimez la lecture, à ce que je vois, et même la poésie! c'est rare parmi les habitants de nos campagnes.

**Eugène**

Mes parents m'ont procuré l'avantage d'apprendre à lire, et dans mes moments de loisir, tout en le récréant, j'aime à nourrir mon esprit par quelque lecture qui l'élève et qui intéresse mon cœur.

**Montmorin**

Je vous approuve et vous loue; mais votre langue que vous parlez avec tant de pureté?

**Eugène**

J'ai eu le bonheur d'avoir dans mon village un bon maître élémentaire; puis à force de lire et de m'exercer par moi-même...

**Montmorin**

Je vois que la nature vous a doté d'heureuses dispositions! mais la musique? comment l'avez-vous apprise?

**Eugène balbutiant.**

La musique! qui vous a dit?

**Montmorin**

Hier, pendant mon absence, n'avez-vous pas accompagné dans mon petit salon votre ami Jeannot, lorsqu'il y est allé renouveler les fleurs de ma jardinière? Et pendant qu'il s'acquittait de ce soin, ne vous êtes-vous pas assis au piano?

**Eugène**

Je l'avoue ; mais veuillez me pardonner mon indiscrétion...

**Montmorin**

Tenez, Thomas, parlez-moi à cœur ouvert : si, comme vous l'avez annoncé, vous êtes le fils d'un simple laboureur, ces talents, comment les avez-vous acquis ?

**Eugène, hésitant.**

Monsieur !... *(à part)* Je ne sais que répondre.

**Montmorin, voyant son trouble.**

Remettez-vous : croyez que si je vous sou mets à ce petit interrogatoire, c'est uniquement par l'intérêt que vous m'inspirez.

**Eugène**

Serais-je assez heureux pour cela ?

**Montmorin, avec bonté.**

Oui, Thomas, je m'intéresse à vous, et beaucoup.—Je suis père, et père malheureux... ! *(Eugène reste tourné du côté du public)*. J'ai fait une fatale expérience de ce que doit souffrir le vôtre, si vous avez pu le quitter. *(Eugène baisse la tête)* Je me figure également les tourments d'un fils, lorsqu'il rentre en lui-même, dans ces moments de trêve que lui laisse la passion qui l'a égaré.

**Eugène, avec expansion, mais sans se retourner.**

Oui, vous dites vrai : ses tourments doivent égaler ceux dont il a pu être cause.

**Montmorin**

Eh bien ! alors, pourquoi ne pas faire cesser cet état ?

**Eugène, ému.**

Pourquoi?... Pourquoi?... et c'est vous qui me le dites ?

**Montmorin**

Parlez.

**Eugène, hésite.**

Plus tard !

**Montmorin**

Pourquoi plus tard ?

**Eugène**

Je vous en prie, Monsieur, au nom de cet intérêt qui m'honore et me fait oublier bien des peines, ne m'interrogez pas davantage. Plus tard, j'espère, moins agité, moins ému.... je pourrai mieux répondre aux demandes qu'il vous plaira de m'adresser.

**Montmorin**

Eh bien ! quand vous me jugerez digne de toute votre confiance, vous viendrez à moi, et comptez sur ma protection et mon appui.

SCÈNE X.

*Les précédents, Moutonnet.*

**Moutonnet**, de loin à Eugène.

Pst ! Pst ! *(il lui fait signe de venir).*

**Montmorin**, se tournant.

Qu'est-ce ?

**Moutonnet**, de même.

Pst ! Pst !

**Eugène**, à Moutonnet.

C'est bien ! — *(à Montmorin)* C'est probablement pour quelque service que Bernard me fait appeler.

**Montmorin**

Avance, Moutonnet, et acquitte-toi de ta commission. *(à part)* On dirait vraiment que je fais peur à tout le monde.

**Moutonnet**

C'est que voyez-vous, père Bern... *(se reprenant)* non, c'est notre maître que je veux dire ; c'est que je ne puis m'expliquer devant vous, parce que c'est une surprise que l'on vous mène, et le père Bernard me ferait une fameuse secouée si je vous disais que c'est pour...

*(Eugène lui fait signe de se taire ; comme il ne le comprend pas, il lui marche sur le pied)*

**Eugène**

Tais-toi !

**Moutonnet**

Aïe ! Encore celui-là ! belle invention pour imposer silence aux gens que de les faire crier !

**Eugène**

Je sais de quoi il s'agit... je te suis.

**Montmorin**

Moutonnet, entrez chez Bernard, et dites à l'étranger qui vient d'arriver que j'ai à lui parler d'une affaire qui m'intéresse.

**Moutonpet**

Oui, père Bern....

**Montmorin**

Mais non, c'est inutile car le voici avec Jeannot. Laissez-nous.

**Eugène, apercevant Joseph.**

Joseph ici! Je suis perdu.

*(En sortant il fait signe à Joseph d'être discret. Joseph d'un geste le rassure. Jeannot le prend par la main et lui dit : Ne crains rien. — Ces divers mouvements sont aperçus par Montmorin qui se met à réfléchir.)*

# SCÈNE XI.

**Montmorin, Joseph.**

**Montmorin, à part.**

Plus de doute, ce M.<sup>r</sup> Joseph est venu pour Thomas. *(haut)* Je désirerais avoir avec vous un moment d'entretien, Monsieur Joseph.

**Joseph**

Monsieur, je suis à vos ordres. *(à part)* Tenons-nous sur nos gardes.

**Montmorin**

Je ne prendrai aucun détour avec vous, et j'aborderai franchement la question. J'ai pour habitude de respecter les secrets de chacun, afin que l'on respecte les miens; mais quand il s'agit du repos, du bonheur d'un tiers, je me permets quelquefois de violer cette réserve que je me suis toujours imposée; et c'est ici le cas. Je m'intéresse vivement à un jeune homme connu ici sous le nom de Thomas. — Vous l'avez vu?

**Joseph**

Oui, Monsieur.

**Montmorin**

Et vous le connaissez?

**Joseph**

Je ne puis pas dire le contraire.

**Montmorin**

N'est-il pas vrai que vous n'êtes venu ici que pour lui...?



**Joseph**, *après avoir hésité.*

C'est la vérité. (*à part*) Il me semble que cela ne compromet personne.

**Montmorin**

Il serait superflu par conséquent de vous demander si vous connaissez intimement sa famille.

**Joseph**

Tout-à-fait superflu, car elle m'est entièrement inconnue.

**Montmorin**, *avec incrédulité.*

Vraiment? Voyons, M.<sup>r</sup> Joseph, un peu plus d'abandon avec moi.

**Joseph**

Je crois en faire preuve en ce moment. Je ne puis dire que ce que je sais.

**Montmorin**

C'est-à-dire?...

**Joseph**

Que je connais d'une manière toute particulière votre jeune protégé.

**Montmorin**

Qu'il est fils de...

**Joseph**

D'un riche propriétaire avec lequel je n'ai jamais eu de rapport; mais avec le fils, c'est différent: je puis dire même, que je lui ai été toujours fort attaché. C'est un brave jeune homme, rempli d'esprit et de talent, aimable, généreux jusqu'à la prodigalité...

**Montmorin**

Mais un peu...

**Joseph**, *se laissant entraîner*

Léger, trop confiant, trop expansif... vous comprenez... aimant à l'excès... (*à part*) Je crois que je vais un peu trop loin.

**Montmorin**

Continuez.

**Joseph**

Je m'aperçois que j'ai trop d'abandon: permettez-moi d'en rester là.

**Montmorin**

Un mot encore. Vous avez une mission à remplir auprès de lui?

**Joseph**

Fort simple. Une lettre à lui remettre.

**Montmorin**

De la part...?

**Joseph**

D'une personne fort recommandable qui l'a toujours aimé comme un fils, et qui est fort pressée de le revoir.

**Montmorin, à part.**

Plus de doute: mes soupçons se changent en réalité. Thomas est un fils égaré comme le mien!... Comme le mien?... non, Thomas est repentant, il pleure ses erreurs passées, il voudrait essuyer les larmes de son père, lui!... il est même attendu dans la maison paternelle; tandis que mon ingrat n'y reparaitra jamais!

**Joseph, à part.**

Qu'a-t-il à ruminer ainsi? aurais-je dit quelque sottise?

**Montmorin**

Vous n'avez plus rien à me confier, M.<sup>r</sup> Joseph?

**Joseph**

M.<sup>r</sup> Thomas seul peut vous en dire davantage.

**Montmorin**

C'est bien... Je vous remercie, M.<sup>r</sup> Joseph; nous nous reverrons avant votre départ. (*il sort; Joseph l'accompagne en le saluant*)

SCÈNE XII.

**Joseph, puis Eugène.**

Je ne m'en suis pas mal tiré... Je l'ai toujours dit: silence et discrétion, et l'on arrive à tout. Mais au milieu de toutes ces réticences, voilà que je néglige les ordres de M.<sup>r</sup> le Comte de Rantzbourg, aujourd'hui mon seul et unique maître. Il est temps de voir M.<sup>r</sup> Eugène, et de décamper de ces lieux qui me semblent bien stériles pour un maître-d'hôtel.

**Eugène, sortant vivement de chez Bernard.**

Joseph! vous venez de parler à mon père?

**Joseph**

Oui, M.<sup>r</sup> Eugène.

**Eugène**

Mais vous avez été prudent, discret?

**Joseph**

Tranquillisez-vous ! J'ai eu l'art de dire la vérité sans rien apprendre à M.<sup>r</sup> de Montmorin.

**Eugène**

Merci ! Maintenant venons à l'objet de votre mission... C'est probablement de la part du Comte de Rantzbourg ?

**Joseph**

Qui ne peut se persuader que vous ayez ainsi abandonné pour toujours la capitale. Il trouve fort naturel qu'après tant d'années vous ayez désiré revoir et votre père et les lieux qui vous ont vu naître ; mais il ne saurait admettre que vous renonciez tout-à-fait à la brillante existence dont vous avez joui jusqu'ici, et que M.<sup>r</sup> le Comte vous offre encore avec de nouveaux avantages. Du reste cette lettre vous instruira de ses intentions affectueuses pour vous.

**Eugène, prenant la lettre.**

Je remercie M.<sup>r</sup> le Comte de cette nouvelle preuve de confiance et d'amitié qu'il veut bien me donner en me rappelant à Paris ; mais je ne puis accepter.

**Joseph**

Vous refusez ?

**Eugène**

Ma résolution est irrévocable, ainsi que je le lui ai marqué dans la lettre que je vous ai remise à mon départ.

**Joseph**

M.<sup>r</sup> le Comte a cru, avec tous vos amis, que ce n'était qu'un moment d'humeur, une boutade...

**Eugène**

Un enfantillage, n'est-ce pas ?

**Joseph**

M.<sup>r</sup> Eugène, ce n'est pas moi que me permettrai de semblables expressions.

**Eugène**

Eh bien ! qu'ils le sachent tous : loin d'être un caprice passager, ma détermination est réfléchie et invariable. Je conçois qu'habitué à vivre dans un monde factice où tout est conventionnel, ils ignorent les biens naturels et les vraies jouissances de la vie. Moi, retourner à Paris ! dans ce gouffre enchanté, qui, comme les sirènes antiques, engloutit et dévore tout imprudent qui n'a pas la sagesse d'Ulysse ; pour reprendre ce bril-

lant fardeau de soucis et de peines, sous lequel je me suis courbé si longtemps moi-même ; pour suivre avec anxiété ce mirage chatoyant de plaisirs fébriles, dont l'erreur m'a été si fatale ! Non, Joseph : après avoir revu des lieux qui me sont si chers, où tant d'affection sincère m'est acquise, je ne reviendrai plus dans ce Paris où l'amitié même n'est plus qu'une plante parasite, qui dessèche l'arbuste auquel elle s'attache. Dites à celui qui vous envoie, que son esclavage doré ne peut plus me séduire. Dites à mes prétendus amis, que je commence à goûter le vrai bonheur, seulement depuis que je me suis rendu à mon devoir. — Voilà ma réponse aux sollicitations que M.<sup>le</sup> le Comte de Rantzbourg veut bien me faire. Du reste je lui écrirai, pour confirmer le message que vous lui apporterez de ma part. Vous êtes libre de repartir quand il vous plaira.

**Joseph, à part.**

Allons ! à peine arrivé, tout le monde me congédie . . . Une belle ambassade que j'ai faite là !

### SCÈNE XIII.

**Eugène, Joseph, Bernard, Jeannot.**

**Bernard, à Eugène.**

Eh bien, es-tu prêt ? nos amis seront ici dans une demi-heure... (*apercevant Joseph*) Oh ! M.<sup>r</sup> Joseph, soyez le bienvenu. (*lui tendant la main*) Je n'ai pas eu encore le plaisir de vous voir, mais notre fils Jeannot m'a si bien parlé de vous, qu'il me tardait de faire votre connaissance.

**Joseph**

Comme moi la vôtre, M.<sup>r</sup> Bernard. Mais nous n'aurons guère le plaisir de la cultiver, car du moment que l'objet de ma mission est manqué...

**Jeannot, à Eugène avec joie.**

Tu as refusé, n'est-ce pas ?...

**Bernard, à Eugène.**

C'est bien ! alors la victoire est à nous.

**Eugène**

Est-ce que vous doutiez de moi par hasard ?

**Jeannot**

Non ; mais c'est mon père qui...

**Bernard**

Quî?... quoi?... (*avec autorité*) Jeannot, vous prenez à tâche de compromettre aujourd'hui l'autorité paternelle.

**Jeannot**

Dieu m'en préserve: je voulais dire seulement...

**Bernard**

Que tu ferais bien mieux de te taire. — Je commence à croire que j'ai mal fait de t'envoyer à Paris.

**Jeannot**

Comment cela ?

**Joseph**

Non, M.<sup>r</sup> Bernard, non: vous n'avez pas mal fait. Je vous assure que votre fils avait des dispositions extraordinaires à devenir un charmant cavalier.

**Bernard**

Qu'est-ce que cela veut dire? *charmant cavalier!*

**Eugène**

Cela veut dire que Jeannot s'est conduit à Paris avec tant d'intelligence, de savoir-vivre...

**Jeannot**

Disons la vérité, Eugène, et ajoute: il s'est conduit avec tant de sottise qu'il a prêté à rire à bien des gens. Ce que je dis là vous étonne, M.<sup>r</sup> Joseph; mais ici nous sommes un peu plus francs que chez vous, et quand nous avons fait quelque bêtise, nous ne craignons pas de l'avouer.

**Joseph, à part.**

Ces paysans, avec leur gros bon sens, sont d'une naïveté qu'on serait tenté de qualifier de bêtise.

**Bernard**

Chut! M.<sup>r</sup> de Montmorin s'avance de ce côté.

**Eugène, avec effroi, passant à droite de Jeannot.**

Mon père!

**Jeannot, observant Montmorin.**

Oui, c'est lui-même... Courage, Eugène; te voilà tout tremblant!

**Joseph**

Cela se rencontre à merveille. Je vais prendre congé, et me remettre en route.

SCÈNE XIV.

*Les précédents, Montmorin*

**Jeannot, observant Montmorin.**

Comme il paraît soucieux !

**Bernard, à Jeannot.**

Silence !

**Montmorin, à lui-même à part.**

Je ne saurais rester en repos... J'étais plus tranquille ces jours derniers... pourquoi donc mes douleurs se sont-elles ainsi réveillées ? Ah ! ce jeune homme en est cause. Oui, c'est lui qui, en évoquant de cruels souvenirs, a rouvert toutes mes plaies mal cicatrisées... Décidément, il faut qu'il parte avec M.<sup>r</sup> Joseph, qu'il rentre auprès de celui qui le rappelle avec tant d'instance... Tâchons de l'y déterminer : c'est pour son bonheur et pour ma tranquillité.

**Joseph, s'avançant.**

Monsieur, ayant accompli ce que j'avais à faire en ces lieux, il ne me reste qu'à vous présenter mes respects.

**Montmorin**

Vous partez seul ?

**Joseph**

Scul.

**Jeannot, passant à gauche.**

Oui, notre maître, oui, grâce au ciel, Thomas nous reste.

**Montmorin**

C'est ce que je ne voudrais pas.

**Eugène**

Grand Dieu !

**Montmorin, à Eugène.**

Oui, jeune homme, je désirerais que vous accompagnassiez M.<sup>r</sup> Joseph, qui est chargé de vous rappeler dans une maison, d'où peut-être vous n'auriez pas dû vous éloigner.

**Eugène, à part.**

Joseph lui aurait-il tout dévoilé ?

**Jeannot, vivement à Montmorin.**

Non, Monsieur, non : Thomas a très-bien fait au contraire

de rester près de nous. Si vous saviez combien ses motifs sont légitimes et louables !

**Montmorin**

Et quels sont ces motifs ? Moi seul ne puis-je les connaître ? Je vous avoue qu'à la vue de tant de mystère et de réticences, l'intérêt que m'inspirait M.<sup>r</sup> Thomas commence à s'évanouir. La dissimulation n'est pas mon fait. J'ai peu d'estime pour certaines vertus cachées : elles me sont suspectes. Ainsi je désire que l'on s'explique, ou que Thomas parte, ainsi qu'à mon avis il aurait déjà dû faire. *(il remonte la scène)*

**Jeannot, à Montmorin.**

Monsieur !...

**Montmorin, se retournant.**

Que voulez-vous ?

**Jeannot**

Et si ces motifs vous étaient connus, ordonneriez-vous encore son départ ?

**Montmorin**

C'est selon !... Que ne vous expliquez-vous alors ? — A moins que Thomas ne veuille me les confier lui-même.

**Bernard**

Tenez, il vaut cent fois mieux en effet que ce soit lui... qu'en dis-tu, Thomas ? — *(bas à Eugène)* Admire comme nous t'avons ménagé cela.

**Montmorin**

Dans ce cas, qu'on nous laisse ensemble. *(à Joseph)*. M.<sup>r</sup> Joseph, vous l'emmènerez avec vous... différez votre départ. *(Ils entrent dans la ferme. Montmorin passe à gauche)*.

**Eugène, passant à droite.**

Mon Dieu ! assistez-moi.

#### SCÈNE XV.

**Montmorin, Eugène.**

**Montmorin, gravement.**

Nous voici seuls !... Feindre encore avec moi, ce serait me prouver que vous n'êtes plus digne de mon estime. D'ailleurs ce serait chose inutile : vous sentez que je dois avoir tout deviné. *(mouvement d'Eugène)* Ou vous êtes un jeune homme qui

pour des actions plus ou moins condamnables, que je ne puis et ne veux apprécier, a fui son pays, en se dérochant ainsi au mépris de tous et à la juste indignation de son père, et qui, sous le nom obscur de Thomas, est venu cacher ici sa honte et son déshonneur (*geste de dénégation d'Eugène*); ou bien vous êtes un fils qui, ayant délaissé son vieux père et oublié ses devoirs les plus sacrés, a dissipé sa jeunesse dans la tourmente fatale des séductions du monde, mais qui aujourd'hui, soit dégoût, soit repentir, désire retourner dans le sein de sa famille abandonnée. — Répondez : mes soupçons... ?

**Eugène, avec expansion.**

Sont des réalités... ! Oui, je suis ce fils dénaturé, qu'une ambition désordonnée, que l'attrait impérieux des plaisirs égarément au point de lui faire oublier et le foyer où il s'assit enfant, et les auteurs de ses jours vieillissant dans un triste abandon !

**Montmorin, avec sentiment.**

Comme lui !

**Eugène**

Oui, je le confesse, je suis cet enfant si longtemps aveuglé, dont les yeux se sont enfin dessillés, et qui, pleurant amèrement ses erreurs passées, voudrait les expier au prix de tout son sang.

**Montmorin, avec amertume.**

Ce n'est pas comme lui !

**Eugène**

Maintenant que vous avez reçu cet aveu de ma bouche, je m'en remets entièrement à vous, Monsieur. Prescrivez-moi la règle de conduite que je dois suivre.

**Montmorin**

Votre soumission me touche, et votre confiance en moi ne sera pas trompée. La lettre que vous a remise M.<sup>r</sup> Joseph, n'est-elle pas de votre famille ?

**Eugène**

Non, Monsieur ; mais d'un protecteur qui pendant plusieurs années a eu pour moi les plus grandes bontés.

**Montmorin**

Et ce protecteur n'a-t-il pas quelque influence auprès de vos parents ?

**Eugène**

Aucune... Il ne les connaît pas.



**Montmorin**

Eh bien ! alors partez seul : qu'avez-vous besoin d'appui, de recommandation ? votre sincère retour, vos larmes de repentir plaideront en votre faveur auprès de votre père.

**Eugène**

Et s'il me repousse ?

**Montmorin**

Votre mère sera votre avocate.

**Eugène, avec beaucoup de sentiment.**

Je n'ai plus de mère !

**Montmorin, ému.**

Comme lui !

**Eugène**

Vous voyez, Monsieur, combien je suis malheureux !

**Montmorin**

Je vois seulement qu'une fausse honte vous empêche de faire votre devoir, en sollicitant un pardon que vous jugez difficile à obtenir. Rester ici, vous ne le pouvez plus, vous ne le devez plus. — Vous craignez d'aller seul vous jeter aux pieds d'un père justement irrité ? — Eh bien, nous irons ensemble ; marchez devant moi, je vous suis... (*voyant qu'Eugène fait un pas en avant et reste pensif*) Vous hésitez encore ! — Qu'y a-t-il donc ?

**Eugène**

Rien de plus que ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, mais... vous ne pouvez aller trouver mon père.

**Montmorin**

Pourquoi ?

**Eugène**

Vous pouvez vous épargner cette peine.

**Montmorin**

Je ne vous comprends pas. — Peut-être préférez-vous que je lui écrive ? Mais quel crédit une lettre de moi peut-elle avoir sur l'esprit de quelqu'un que je n'ai pas l'honneur de connaître ?

**Eugène**

Un bien puissant : celui d'un père qui, ainsi que vous me l'avez avoué, a souffert autant que lui pour l'ingratitude de ses enfants, et qui cependant pardonnerait au fils repentant qui viendrait lui demander grâce et pitié.

**Montmorin, avec ressentiment.**

Qui vous l'a dit, Monsieur, que je pardonnerais ?

**Eugène**

La démarche que naguère vous vouliez entreprendre en ma faveur, m'autorisait à le croire.

**Montmorin**, *après un moment d'hésitation.*

Eh bien, soit! j'écirai... sous votre dictée même: car le langage d'une telle lettre doit être mesuré à l'offense et au caractère de l'offensé, et vous connaissez l'un et l'autre mieux que moi. Mais vous me promettez que muni de cette lettre...

**Eugène**

Oh! j'irai me jeter aussitôt aux pieds du meilleur des pères.

**Montmorin**

Entrons dans mon cabinet.

**Eugène**, *ouvrant le tiroir de la table.*

Voici dans ce tiroir tout ce qu'il faut pour écrire.

**Montmorin**

Fort bien. — *(s'asseyant à la table)* Je suis prêt.

**Eugène**, *dictant timidement, et la main appuyée sur le dossier de la chaise de son père.*

« Monsieur, je suis père, et père... malheureux. » *(Montmorin s'arrête et regarde Eugène)* C'est vous-même qui me l'avez dit ce matin.

**Montmorin**, *écrivant.*

Continuez.

**Eugène**, *dictant.*

« Comme vous j'ai un fils... il m'a cruellement offensé...

**Montmorin**

Oh! bien cruellement!

**Eugène**, *de même.*

« Cependant s'il venait humble et confus, les yeux baignés des larmes du repentir... implorer à mes genoux son pardon... et me redemander cette part immense qu'il eût jadis dans mon affection... »

**Montmorin**, *ému et répétant les derniers mots.*

Dans mon affection..!

**Eugène**, *avec effort.*

« Je sens... Je sens...

**Montmorin**

Eh bien?.. Achevez.

**Eugène**

« Je sens que je ne serais pas plus inexorable que Dieu, lorsqu'un pécheur converti revient sincèrement à lui...! »

**Montmorin, se levant.**

Vous vous trompez, Monsieur; faut-il vous répéter que je ne pardonnerai jamais.

**Eugène, s'avançant un peu à droite, et baissant la tête tristement.**

Dès-lors il ne me reste plus en partage qu'un malheur éternel!

**Montmorin**

Comment cela?

**Eugène**

Mais si vous ne pardonnez pas, vous si bon, si généreux, si sensible à mon repentir, comment voulez-vous que mon père soit plus indulgent?

**Montmorin**

Ah! si mon fils vous ressemblait!

**Eugène**

Il ne saurait être plus coupable que moi.

**Montmorin, se rasseyant.**

Achevons.

**Eugène, dictant.**

« Celui qui vous remettra cette lettre est digne, par son retour sincère à la vertu, que vous lui rouvriez vos bras, et que vous lui disiez: mon fils, je te pardonne!... je te rends toute ma tendresse!... »

**Montmorin, essuyant une larme, à part.**

Ah! si c'était lui! *(haut)* C'est tout, n'est-ce pas?

**Eugène**

Vous n'avez plus qu'à signer.

**Montmorin, pliant la lettre.**

Maintenant dites-moi l'adresse de votre père.

**Eugène, hésitant.**

Mais puisque je dois porter la lettre moi-même... il est inutile...

**Montmorin**

Que je sache son nom?... *(se levant)* Comme il vous plaira. — *(lui remettant la lettre)* Tenez... Adieu! *(Il s'éloigne agité; Eu-*

*gène tremblant fait un pas en avant. Montmorin au moment d'entrer chez lui se retourne, et voyant le trouble d'Eugène, il lui dit :*

Vous hésitez encore à parler?...

**Eugène, tremblant.**

Monsieur!...

**Montmorin**

*(Musique en sourdine jusqu'à la fin de la scène. Après 16 mesures de musique un peu agitée, on entend le refrain de la romance d'Eugène).*

Vous tremblez!... Pourquoi ce trouble?... *(Eugène s'approche lentement de Montmorin)* Que voulez-vous encore de moi...? *(fort agité)* Parlez!... *(Eugène lève lentement la main qui tient la lettre)* Quel soupçon...! Mais non... C'est impossible... *(air de la romance)* Eugène! *(Eugène tombe à genoux et lui tend la lettre)* C'est lui!... lui!...

**Eugène, voyant le trouble et l'agitation de son père, s'écrie timidement.**

Mon père?

**Montmorin, l'attirant doucement dans ses bras.**

Non, non, pas là... mais ici, sur ce cœur dont tu as connu la faiblesse et l'amour, mieux que ton père lui-même. *(Ils restent dans les bras l'un de l'autre).*

SCÈNE XVI. et dernière.

*Les précédents, Jeannot, Bernard, Joseph.*

*(Jeannot, Bernard, Joseph, sont entrés sur les derniers mots de Montmorin, et se sont arrêtés au fond).*

**Bernard, lorsque la musique a cessé.**

Tout est sauvé!

**Jeannot, s'avançant.**

Père, rien ne manque plus à notre bonheur.

**Bernard**

Non, et j'en demande pardon à feu ta mère, Madame Bernard, c'est le plus beau jour de ma vie.

**Eugène, à Jeannot.**

Et de la mienne aussi. Jeannot, mon bon frère, c'est à toi que je le dois. *(Il l'embrasse)*

**Jeannot**

Je ne sais vraiment qui est l'obligé.

**Montmorin**

Bernard, je n'oublierai jamais le service que vous nous avez rendu dans cette circonstance.

**Bernard**

Laissez donc, notre maître : je suis assez récompensé par le bonheur qui va désormais régner dans ces lieux. Et puis, Eugène n'est-il pas aussi notre fils? *(il passe à gauche de Jeannot en tendant la main à Eugène ; celui-ci veut l'embrasser)* Tiens, tu as raison, cela vaut encore mieux.

**Jeannot, allant au fond, et appelant.**

Vite, vite, accourez tous... grande nouvelle et redoublement de fête pour nous : le fils de notre bon maître est de retour, et le voilà !

**Tous les paysans, accourant.**

Thomas !

**Jeannot**

Lui-même.

**Bernard**

Thomas n'était paysan que pour la frime.

**Tous les paysans.**

Vive M.<sup>r</sup> le maire !

**Moutonnet, étonné.**

Comment ! Thomas... ?

**Bernard**

Tais-toi, animal.

**Moutonnet**

Oui, père Bernard.

**Jeannot, à Joseph.**

Je vous le disais bien que vous repartiriez seul !

**Joseph**

Je ne m'en plains pas, puisque c'est pour la consolation de tous.

**Montmorin, passant au milieu.**

Ce jour, mes amis, était depuis longtemps un jour de deuil pour moi ; mais, à dater d'aujourd'hui, je désire qu'on le fête avec solennité. Comme le père de la divine parabole, j'ai retrouvé mon fils, et avec lui le bonheur que j'avais perdu. Je veux aussi que l'on tue le veau gras, que vous tous, mes amis,

vous preniez part au festin. Loin désormais de fuir vos jeux et vos danses, j'y assisterai avec mon fils.— Bernard, vous ferez en attendant distribuer des rafraîchissements à ces braves gens.

**Bernard**

Nous y avons déjà pensé, notre maître.

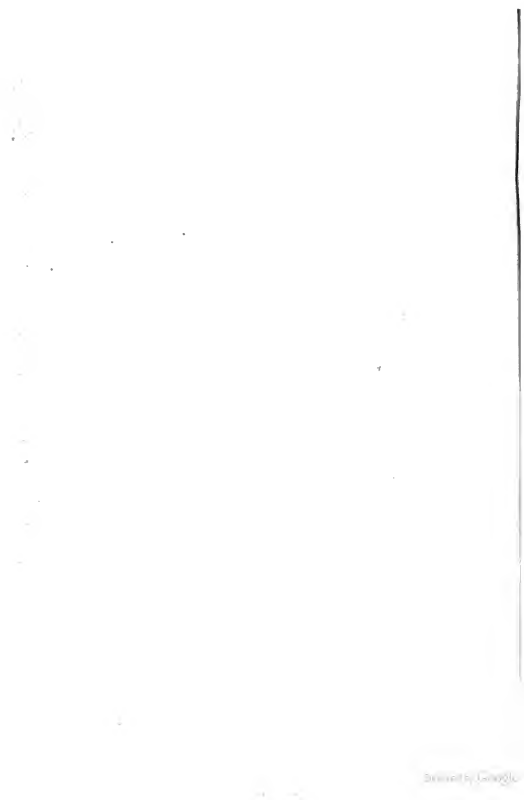
**Jeannot**

Eh bien ! alors, comme disait mon père ce matin : En avant la contredanse et le cotillon.

*(Montmorin, Eugène, Joseph, s'asseyent à droite, pendant la danse des paysans ; le rideau tombe sur le dernier tableau).*

FIN DE LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

---



# UN VERRE D'EAU

---





## PERSONNAGES

---

JOSEPH BONNEAU, *vieux magister de village.*

LE COMTE DU BOCAGE, *chef Vendéen.*

MARIUS, *commandant d'un corps de troupes contre les Chouans.*

SCIPION (*Lodoik Brunet*), *lieutenant de Marius.*

JOSUÉ, *paysan, serviteur de Bonneau.*

ANNIBAL, *artisan de la suite du Comte.*

DANIEL, *artisan, père de Scipion.*

*La scène se passe dans le village de Saint Hilaire-aux-Bois :  
au premier acte, en 1796; au second, en 1816.*

---

# UN VERRE D'EAU

DRAME-COMÉDIE EN DEUX ACTES.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une école de village. Une table à gauche avec un vieux fanteuil; deux bancs à droite; une armoire et trois ou quatre chaises au fond.

### SCÈNE I.

**Daniel, Josué.**

**Daniel**, *assis près d'une table.*

Quelle nuit, mon Dieu ! quelle nuit !

**Josué**

Affreuse, maître Daniel ! ce n'est pas que j'aie eu peur le moins du monde : mon sang-froid est connu, non seulement dans notre bon village de Saint-Hilaire, mais encore dans tout le Bocage ; cependant, je l'avouerai, je n'ai pu me défendre... d'un sentiment d'horreur.

**Daniel**

Eh bien, moi, j'ai eu peur ; aussi je suis venu me réfugier ici, aussitôt que mes jambes me l'ont permis. — C'est que la fusillade n'a cessé que vers quatre heures du matin !

**Josué**

Après avoir commencé à neuf heures du soir. Quels enragés ! s'écharper ainsi la nuit, comme si les jours n'étaient pas assez longs ; au mois de Juin !

**Daniel**

Ce sera quelque surprise, quelque embuscade de la part de nos braves Vendéens.

**Josué**

Ou plutôt quelque vigoureuse attaque de cet endiable de général Hoche, qui, depuis qu'il commande les troupes du Directoire en Vendée, ne laisse plus un moment de trêve à nos braves Chouans.

**Daniel**

Et quand je pense, Josué, que mon fils Lodoïk a pu se trouver là..!

**Josué**

Il a pu?... oui; mais pourquoi vous figurer cela? Vous savez que lorsqu'il partit d'ici, il y deux ans, pour aller s'engager à Nantes comme volontaire, il nous écrivit qu'il serait probablement incorporé dans l'armée commandée par Pichegru, ou dans celle de Dumouriez, ou bien dans celle de Moreau : il me semble que c'est clair et positif; vous ne devez avoir aucun doute à l'égard de votre fils.

**Daniel**

Oui, mais il ajoutait dans une seconde lettre qu'il ferait cependant tous ses efforts pour entrer dans un corps sédentaire, afin, disait-il, de se rapprocher de moi.

**Josué**

Quelle bêtise aussi de nous quitter!

**Daniel**

Dis plutôt: quel malheur, Josué! mais garde-toi de condamner trop vite notre cher enfant: c'est pour sauver son père qu'il s'est engagé.

**Josué**

Pour vous sauver!

**Daniel, se levant.**

Oui, mon cher Josué... Du moins c'est ainsi que ton excellent maître, M.<sup>r</sup> Bonneau, me l'a expliqué. Et M.<sup>r</sup> Bonneau, quoique simple directeur d'une modeste école de village, en sait plus long que toi et moi. C'est lui qui a élevé Lodoïk, trop bien peut-être; car sans cela il n'aurait jamais eu les idées extravagantes que tu sais, et qui sont cause qu'il est loin de son père.

**Josué**

C'est vrai : Lodoïk était un sujet distingué de notre école. Comme il lisait couramment ! comme il écrivait ! c'était moulé.

**Daniel**

Je t'avouerai franchement que les beaux raisonnements de M.<sup>r</sup> Bonneau ne m'ont pas entièrement persuadé. Il avait beau m'assurer que notre fils accomplissait un devoir envers moi et envers son pays alors menacé et envahi de toutes parts, ce n'est qu'avec bien de la peine que je consentis à un départ que je n'avais pas la force d'empêcher.

**Josué**

Est-ce qu'il ne valait pas mieux combattre dans les rangs du brave Charrette ?

**Daniel**

Ou ne pas combattre du tout ?

**Josué**

Non, maître Daniel, je ne suis pas de votre avis : un bon citoyen doit avant tout défendre son pays... quand il le peut.

**Daniel**

Pourquoi alors ne l'as-tu pas fait, toi-même ?

**Josué**

Moi ? . . . Certainement j'en avais bonne envie. Au récit de tant de dangers, de combats, de victoires, mon sang bouillonnait, ma tête s'exaltait. . . c'est connu ; mais, vous comprenez, je ne pouvais quitter mon maître . . . sans moi que deviendrait ce brave homme ? C'est, sans doute, un savant ; mais il n'entend rien à ses intérêts. Je lui ai vu jusqu'à 60 élèves à 40 sous ; ce qui lui faisait 120 livres par mois ; eh bien ! est-ce qu'il a jamais eu un centime dans son tiroir ? Il donne tout aux autres, et ne garde rien pour lui, sans s'inquiéter du lendemain. Je lui répète sans cesse : Maître Bonneau, prenez-y garde : dans les temps difficiles où nous vivons, les élèves ont bien diminué ; ceux qui vous restent ne sont guère exacts à vous payer ; vos ressources sont épuisées ; souvent le nécessaire vous manque ; pensez enfin un peu à vous, après avoir tant pensé aux autres. Mais lui, pour toute réponse, ouvre le livre des Saints Evangiles, et me lit ces paroles, que je sais par cœur à force de les avoir entendues : « Quiconque aura donné à boire

sculement un verre d'eau fraîche en mon nom à l'un de ces petits, je vous dis en vérité qu'il ne perdra point sa récompense.

**Daniel**

C'est bien beau, Josué!

**Josué**

Oui, sans doute, si le cher homme se bornait à donner un verre d'eau; mais c'est qu'à l'ombre de ce verset tout son argent y passe; ses petites provisions sont dévorées par quiconque en demande sa part; son linge, ses habits même sont partagés avec ceux qui en ont besoin. Nous n'avons plus rien chez nous, Daniel; c'est une désolation. Par exemple, pourquoi croyez-vous qu'il soit sorti ce matin, à la pointe du jour? Soyez certain qu'il est allé près du lieu du combat, pour voir si quelqu'un réclame ses secours.

**Daniel**

Je le reconnais bien là: homme vraiment évangélique, ne vivant que pour Dieu et son prochain. Eh! pourquoi ne l'as-tu pas accompagné?

**Josué**

Pourquoi?.. pour ne pas laisser la maison seule: car ne croyez pas que ce soit la crainte de me trouver dans ces lieux dangereux qui m'ait retenu.... mon courage est connu! Depuis trois ans, nous en avons assez vu de batailles et de sanglantes mêlées.

**Daniel, à part.**

Oui, de loin! (*haut*) Mais voici notre bon maître d'école.

## SCÈNE II.

*Les précédents, Bonneau.*

**Bonneau, déposant sa canne et son chapeau.**

Enfin, Dieu merci, tout est rentré dans le repos, et le nombre des morts et des blessés est moins grand que je ne craignais. — (*Apercevant Daniel*) Ah! te voilà Daniel! Bonjour, mon ami, bonjour. Sois le bien venu: tu vas venir avec moi et m'aider un peu, car nous aurons de la besogne aujourd'hui.

**Daniel**

Comment voulez-vous que je vous aide dans les soins de votre école?

**Bonneau**

De mon école ! Il s'agit bien de mon école maintenant.

**Josué, effrayé.**

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

**Bonneau**

Tranquillise-toi, mon garçon : comme ton courage m'est connu, ce n'est pas à toi que je m'adresse.

**Josué, avec dignité.**

En doutant de moi, vous me calomniez, M.<sup>r</sup> Bonneau.

**Bonneau**

C'est bon... Daniel m'accompagnera. — Voyons, va prendre dans l'armoire quelques vieux draps, des chemises...

**Josué**

Pourquoi faire ?

**Bonneau**

Cela ne te regarde pas.

**Josué**

Mais vous savez bien qu'il ne nous reste plus que trois draps. Quant à vos chemises, il est facile de les compter : une sur votre corps, une dans l'armoire, et deux à laver.

**Bonneau**

Eh bien ! donne toujours.

**Josué, à Daniel.**

Vous voyez la vérification de ce que je vous disais.

**Daniel, à Bonneau.**

Mais que voulez-vous en faire ? — Où faut-il vous accompagner ?

**Bonneau**

Tu le sauras, Daniel.

**Josué**

Et moi, je le sais déjà. C'est pour aller soigner les pauvres blessés de la nuit dernière.

**Daniel**

Tu crois ?

**Josué**

Et les derniers draps que nous possédons doivent servir à faire de la charpie et des bandages.

**Bonneau**

Comment ! tu as deviné cela, et tu n'as pas encore obéi ?

**Daniel**

Mais quand vous aurez sacrifié ce peu de linge qui vous reste, comment ferez-vous ensuite?

**Bonneau**

Est-ce que l'on doit s'inquiéter de cela, lorsque tant de malheureux attendent ce petit secours? Ne devons-nous pas au contraire remercier Dieu de ce qu'il daigne nous choisir de préférence à tant d'autres, pour être les instruments de sa providence et de sa miséricorde?

**Daniel, ému.**

Vous avez raison, M.<sup>e</sup> Bonneau; et je veux aussi me rendre digne de cette grâce. Mais vous conserverez vos hardes : j'ai du linge dont je puis disposer, ... attendez-moi; je suis de retour dans quelques minutes, et je suis à vous.

**Bonneau, lui prenant la main.**

C'est bien, Daniel; je n'attends pas moins de ton bon cœur. Écoute: si tu as encore quelque bon flacon d'eau-de-vie?

**Daniel**

J'ai de plus une bouteille d'un certain vin!... laissez-moi faire.

**Bonneau**

Va, et Dieu te bénira, ainsi que ton cher Lodoïk; car tu le sais: celui qui donne un verre d'eau au nom du Seigneur, aura sa récompense.

**Daniel**

Que Dieu veille sur mon fils, et je suis assez récompensé.— Au revoir.

**Bonneau**

Va, je t'attends. (*il l'accompagne jusqu'à la porte*)

**Josué, à part.**

Le ciel soit loué! grâce au bon cœur de Daniel, nous conservons nos draps et nos chemises!

SCÈNE III.

**Bonneau, Josué.**

**Bonneau**

Et moi, en attendant, je vais faire l'inventaire de toutes nos richesses.

**Josué**

Elles sont cossues, nos richesses !

**Bonneau**

Mon Dieu, Josué, que c'est mal à toi de murmurer ainsi ! Le Ciel nous a-t-il jamais abandonnés ? tu te plains toujours : tu prétends que nous n'avons jamais rien, et moi je trouve toujours quelque chose de superflu, dont je puis disposer en faveur de celui qui est moins heureux que moi.

**Josué**

Parce que vous appelez superflu, vous, ce qui ne vous sert pas au moment de la parole.

**Bonneau**

Mais, sans doute.

**Josué**

Et avec ce beau système nous arrivons à cet état fortuné où nous n'avons, comme aujourd'hui, rien à faire bouillir dans la marmite.

**Bonneau, étonné.**

Rien !—Et moi qui avais promis de porter un peu de bouillon au pauvre Benoît, qui est si malade et si faible !

**Josué**

Toujours le même refrain : les autres d'abord, et puis soi, s'il en reste. Tenez, Monsieur, voilà vingt ans que je suis à votre service ; que je soigne votre école, votre ménage ; que vos intérêts sont devenus les miens, et je ne puis m'expliquer votre conduite : je ne puis comprendre qu'un homme de bon sens comme vous, s'obstine à se priver du nécessaire, pour faire plaisir souvent à des individus qui n'en valent pas la peine.

**Bonneau**

Eh bien ! tu le comprendras un jour : j'espère que Dieu te fera cette grâce comme à Daniel, qui m'a compris, lui... Mais je perds le temps en discours inutiles. Au lieu d'attendre Daniel, je vais à sa rencontre. Allume le feu en attendant, et prépare...

**Josué**

Quoi ?

**Bonneau, allant prendre sa canne et son chapeau.**

Là... quelque chose... que sais-je ? Ce que tu trouveras... Il y en aura toujours assez pour nous deux : tu sais que je ne suis pas difficile.



**Josué**

J'en conviens ; mais encore faut-il...

**Bonneau, prêt à sortir.**

Bah ! Bah ! — Cherchez et vous trouverez , dit encore notre Seigneur. Par conséquent je ne suis pas en peine de trouver une bonne petite soupe à mon retour. (*il sort*)

SCÈNE IV.

**Josué, seul.**

Une bonno petite soupe ! Et avec quoi la préparer ? Décidément je commence à croire que j'ai eu tort de lui inspirer trop de confiance dans les ressources que j'ai su me créer au moment de la plus grande détresse. Car ce serait conscience que de laisser mourir de faim un si brave homme , dont les folles libéralités me font enrager , et que cependant je ne puis m'empêcher d'aimer. — Voyons , comment allons-nous nous y prendre aujourd'hui ? (*réfléchissant*) Il me reste encore un morceau de ce petit salé dont le père Mathieu nous fit cadeau dernièrement. — Procurons-nous un chou et deux raves , et voilà notre diner conditionné. Vite à la besogne : notre estomac y est intéressé. (*il sort par la gauche*)

SCÈNE V.

**Bonneau, paraît à droite, soutenant le Comte du Bocage blessé.**

**Bonneau**

Avancez... avancez... ne craignez rien , mon brave : vous êtes dans une maison amie.

**Le Comte, le regardant.**

Oui, il me semble que vous ne me trahirez pas, vous.

**Bonneau**

Il vous semble ! J'espère que bientôt vous en aurez la certitude. — Asseyez-vous là. (*il le fait asseoir près de la table à gauche*)

**Le Comte**

Donnez-moi quelque chose à boire , s'il vous plait : je me sens défaillir.

**Bonneau**

Sur-le-champ. — (*appelant*) Josué! Josué! (*au Comte en lui tâtant le poulx*) Votre poulx en effet est bien faible. — Josué!

SCÈNE VI.

*Les précédents, Josué.*

**Josué, paraissant un chou à la main.**

Monsieur . . ! (*apercevant le Comte*) Que vois-je là ? encore une des siennes !

**Bonneau**

Vite, un peu de vin, d'eau-de-vie, ce que tu auras.

**Josué**

Mais vous savez bien que . . . (*bas à Bonneau*) Monsieur, quelle imprudence d'amener ici un individu qui a si mauvaise mine..! Vous allez vous compromettre.

**Bonneau, avec impatience.**

Eh! va chercher dans le buffet les objets que je te demande.

**Josué**

Je chercherais vainement: nous n'avons plus une goutte de vin.... (*le tirant par l'habit*) prenez garde.

**Bonneau**

Alors va vite; cours t'en procurer.

**Le Comte**

Par grâce, donnez-moi au moins un verre d'eau.

**Josué, vivement.**

Un verre d'eau! C'est l'affaire de mon maître. (*à part*) Nous sommes un peu plus calés sur cet article. — (*à Bonneau*) Monsieur, de la prudence! (*il va chercher un verre d'eau*)

SCÈNE VII.

*Les précédents, Daniel une bouteille dans une main, un paquet sous le bras, et un panier à l'autre main.*

**Daniel**

Hé bien, maître Bonneau; me voilà à vos ordres, avec armes et bagages.

**Bonneau**, *soutenant la tête du Comte presque évanoui.*  
 Merci de ton exactitude, Daniel. Vite, à mon aide: le pauvre homme se meurt.

**Daniel**

Comment se trouve-t-il ici?

**Bonneau**

Par la grâce de Dieu! — Tu as apporté du vin?

**Daniel**

Et du Rhum encorc.

**Bonneau**

Faisons-lui en prendre quelques gouttes.

*(Bonneau prend le flacon des mains de Daniel, et en fait avaler un peu au Comte qui a toujours la tête penchée. Il lui en frotte les tempes, etc.).*

#### SCÈNE VIII.

*Les précédents, Josué.*

**Josué**, *avec un verre d'eau.*

Voilà le verre d'eau demandé.

**Bonneau**

Tais-toi, tais-toi... tu vois qu'il revient.

**Daniel**

Il me semble en effet que sa respiration est un peu plus libre.

**Josué**, *à part.*

Et il me semble à moi qu'il est près de finir, si ce n'est déjà fait. Nous voilà bien avec un homme mort dans la maison! Quand je disais que nous serions compromis..!

**Daniel**

Voyez donc comme ses vêtements sont imprégnés de sang!

**Bonneau**

Oui, autant que j'ai pu m'en apercevoir, il doit avoir une forte blessure à la cuisse. Nous allons lui médicamenter cela, dès qu'il aura repris ses sens.

**Bonneau**, *voyant que le Comte fait un mouvement.*

Comment cela va-t-il?

**Le Comte**, *d'une voix faible.*

Mieux...! merci.

**Josué**, *à part.*

Mieux! et moi qui le croyais mort!

**Le Comte**

Où suis-je? (*ouvrant les yeux*) où suis-je donc?

**Bonneau**

Chez des amis.

**Daniel**

Qui, avec l'aide de Dieu, vous sauveront.

**Josué**

Et qui vous défendront au besoin contre tous vos ennemis: notre courage est connu.

**Bonneau, au Comte.**

Maintenant pensons à votre blessure. Le sang que vous avez perdu doit être la cause de votre faiblesse.

**Le Comte**

Je le crois... le manque de nourriture aussi y contribue; car depuis 36 heures...

**Daniel**

Vous êtes à jeun?

**Le Comte**

Hélas! oui.

**Bonneau, à Josué.**

Plains-toi après cela. — As-tu de l'eau tiède?

**Josué**

Oui, Monsieur, celle que j'ai mise à bouillir pour la soupe.

**Bonneau**

Apportes-en dans une écuelle. (*Josué sort*) Soutiens le blessé, Daniel, pendant que je panserai sa blessure: ça me connaît mieux que toi.

**Daniel**

Faites, M.<sup>e</sup> Bonneau.

**Le Comte**

Que de peine, que d'embarras je vous donne, mes amis!

**Bonneau**

Laissez donc... c'est notre métier. — (*il va à l'armoire et en rapporte une chemise*) Voici justement le linge qu'il nous faut.

**Daniel**

Mais j'en ai apporté aussi.

**Bonneau**

Il nous servira plus tard... employons d'abord ceci. (*il déchire la chemise en deux; Josué entre dans ce moment*)

**Josué, rentrant.**

Là! je suis sûr que c'est notre chemise, la seule, l'unique...

**Le Comte, à Bonneau.**

Serait-il vrai...? tant de générosité!

**Bonneau**

Ne vous inquiétez pas de cela: il ne sait ce qu'il dit. (*à Josué*) pose là cette eau, et donne-moi un coup de main. (*Josué lui obéit*)

**Josué, à part.**

Il fait de moi ce qu'il veut; même un aide-chirurgien. — (*regardant la blessure*) Dieu! quelle horreur qu'une blessure!

**Bonneau, pansant le Comte.**

C'est moins grave que je ne croyais; mais il vous faudra quelques jours de repos.

**Le Comte**

Impossible! Je dois absolument repartir... le plus tôt possible.

**Bonneau**

J'entends bien... dans 7 ou 8 jours.

**Le Comte**

Non, aujourd'hui même; la nuit prochaine au plus tard.

**Bonneau**

Y pensez-vous? ce serait envenimer la plaie, et les conséquences pourraient vous être fatales.

**Le Comte**

À la garde de Dieu! le devoir m'appelle; je ne calcule plus rien.

**Josué, bas à Bonneau.**

Puisqu'il veut absolument s'en aller, laissez-le partir.

**Bonneau, à Josué.**

Malheureux! dans cet état! (*au Comte*) Arrangez-vous comme vous l'entendez; vous resterez ici avec nous, jusqu'à ce que votre blessure vous permette de vous remettre en route.

**Le Comte**

Quand vous saurez qui je suis, et quelle responsabilité pèse sur moi!

**Bonneau**

Cela ne changera rien à l'affaire. Voyez-vous? je suis entêté avec mes malades.—Mais vous avez besoin de prendre un peu de nourriture, avez-vous dit! (*appelant*) Josué!

**Josué**

Monsieur ?

**Bonneau, avec joie.**

Mets la table... trois couverts... et sers-nous lestement.

**Josué, à demi-voix, à Bonneau.**

Mais, Monsieur, la soupe n'est pas encore cuite.

**Bonneau**

Tu sais que je n'admets pas les raisons vides de sens : dépêche-toi.

**Daniel**

Va, Josué, d'autant plus que nous avons ici un petit renfort.  
(il montre son panier)

**Josué**

Renfort des plus heureux, car sans cela . . .

**Bonneau, prenant le panier et le montrant à Josué.**

Tu vois bien que les provisions ne nous manquent pas.—*(à part)* Ce garçon-là ne sait rien trouver. *(Daniel, Bonneau et Josué arrangent la table avec empressement, ce qui forme un jeu de scène comique).*

**Le Comte**

Mes amis, je vous vois tous empressés autour de moi, me prodiguant tous les secours d'une charité vraiment fraternelle; que le ciel vous le rende! sans vous je périssais.

**Bonneau**

Vous voilà mieux, c'est l'essentiel.—*(à Daniel)* Approchons un peu plus la table.

**Le Comte**

Ce que j'admire encore en vous, c'est votre discrétion: vous m'accueillez, vous m'assistez, sans vous préoccuper de ma condition, du parti que je sers, sans me demander même mon nom. Une telle vertu est rare dans ces temps de crise sociale.

**Bonneau**

Et quelle nécessité y a-t-il de s'occuper de cela? Vous me direz votre nom si cela vous convient. Pour moi, je n'ai vu en vous qu'un homme souffrant, abandonné dans un fossé, caché à demi par des broussailles. Peu m'importe qui que vous soyez.—Tenez, mangez-moi ça... cette tranche de bœuf. Malheureusement c'est froid et un peu sec, mais ça vous fera du bien.

*Bouffés, Théâtre etc.*

7

**Le Comte**

Merci! — De sorte que vous en auriez fait autant pour un autre, quand même il aurait été du parti de nos ennemis.

**Bonneau, mangeant.**

De nos ennemis! — Ma foi, je suis forcé de vous dire que je n'ai jamais bien compris le mot ennemi... (*il sert à boire*) ni comment il peut y avoir des ennemis sur la terre.

**Le Comte**

Ainsi, au milieu de nos discordes civiles, vous n'avez pris parti ni pour les *Blancs* ni pour les *Bleus*?

**Bonneau**

J'ai pris parti seulement pour l'humanité.

**Le Comte, stupéfait d'admiration.**

Quelle âme que la vôtre!

**Bonneau**

Cela vous étonne? Rien de plus simple cependant: il suffit d'être chrétien.

**Le Comte**

Expliquez-vous.

**Bonneau**

Volontiers. — Si ehaeun avait profondément gravé dans le cœur ce précepte du Divin Maître: *Aime ton Dieu par-dessus toutes choses, et ton prochain comme toi-même*, je vous le demande, est-ce qu'il y aurait des ennemis parmi les hommes? Ne formeraient-ils pas une communauté de frères, unis par les liens de la charité?

**Le Comte**

Sans doute.

**Josué**

Et puis on donne un verre d'eau.

**Le Comte, à Josué.**

Personne ne vous interroge, mon cher...

**Bonneau, à Josué.**

Veux-tu te taire? — Change les assiettes.

**Josué, à part.**

Il est un peu fier, le citoyen! — Ce sera quelque aristocrate renforcé.

**Bonneau, buvant.**

Ton vin est exquis, Daniel!

**Daniel**

Enchanté, maître Bonneau, que vous le trouviez tel.

**Bonneau, au Comte.**

N'est-ce pas que cela vous restaure?

**Le Comte**

Parfaitement: je vous assure que je sens mes forces revenir, au point que je serais capable, je crois, de reprendre ma course. *(il essaie de se lever)*.

**Bonneau**

Ne bougez pas, je vous en supplie. Laissez votre jambe en repos, pour ne pas irriter la blessure davantage: elle est encore fraîche.

**Le Comte**

Je le crois bien: ce n'est que vers la fin du combat que je l'ai reçue.

**Bonneau**

Et vous avez pu, malgré cela, vous trainer jusqu'au lieu où je vous ai rencontré?

**Le Comte**

Oui, avec l'aide de ce brave serviteur...

**Bonneau**

Qui s'est éloigné, d'après votre ordre, après m'avoir aidé à vous remettre sur pied. Il pouvait venir avec vous.

**Le Comte**

Il avait une mission importante à remplir . . . Dieu veuille seulement qu'il ait pu arriver à sa destination! ce qui est bien difficile, car nous sommes cernés de tous côtés.

**Josué, effrayé:**

Cernés...! alors...

**Bonneau, souriant.**

Alors tu rappelleras ton antique courage.

**Josué**

Sans contredit... mais si nous sommes cernés...! Qui vient là?

SCÈNE IX.

*Les précédents, Annibal.*

**Annibal, entrant d'un air effaré.**

Où est-il?



**Le Comte, le reconnaissant.**

Annibal ! je te vois bouleversé... qu'y a-t-il encore ?

**Annibal**

M.<sup>r</sup> le Comte...

**Josué, Bonneau, Daniel**

M.<sup>r</sup> le Comte !

**Annibal**

Il n'y a pas un moment à perdre. Les troupes ennemies commandées par le capitaine Marius, enhardies par leur succès de cette nuit, s'avancent de ce côté.

**Tous, excepté le Comte.**

Grand Dieu !

**Le Comte**

Et nos braves partisans ?

**Annibal**

Ils se sont ralliés tant bien que mal dans le bois des Herbières, sur la route de Mortague. Cinq minutes encore, et il ne nous sera plus possible de les rejoindre.

**Le Comte**

Pourquoi ne pas battre en retraite sur Saint-Florent ?

**Annibal**

Pris, occupé et incendié !

**Le Comte**

Et ma femme, mon enfant qui étaient là ! (*Annibal baisse les yeux*). Parle, Annibal : je veux tout savoir. (*il se lève avec effort ; Bonneau et Daniel veulent le soutenir, il les écarte de la main*)

**Annibal**

Ils sont au pouvoir des ennemis.

**Le Comte, avec anxiété.**

Partons .. il faut les délivrer, Annibal . . . Dieu sera pour nous. (*il fait un pas en avant*)

**Bonneau**

Mais vous ne pouvez partir ainsi ; c'est vouloir empirer le mal. Laissez-moi au moins changer l'appareil.

**Le Comte**

C'est inutile, M.<sup>r</sup> Bonneau : je me sens bien... fort bien même. Ce n'est qu'une égratignure. — Adieu ! mes amis... merci de vos bons soins... (*il serre affectueusement la main à Bonneau et à Daniel*) Priez pour moi et pour ceux que j'ai peut-

être perdus pour toujours! (*il sort en s'appuyant sur l'épaule d'Annibal*)

SCÈNE X.

Bonneau, Josué, Daniel.

Bonneau

Le brave homme! Que Dieu le conduise!

Daniel

Ça vous fend le cœur, vrai, M.<sup>r</sup> Bonneau.

Josué

Mais si pourtant nous sommes cernés, il faudrait aussi songer un peu à nous.

Bonneau

Songer à nous! songer à nous! en présence de maux semblables! Josué, que je n'entende plus de telles paroles sortir de ta bouche, ou bien... nous ne serons plus bons amis.

Daniel

Oui, Josué, ne dis plus ces paroles honteuses... Il est vrai que notre position n'est pas très-rassurante.

Bonneau

Et que crains-tu? As-tu quelque chose à te reprocher, Daniel?

Daniel

Non, Dieu merci.

Bonneau

Dans ce cas, faisons notre devoir, et laissons à Dieu le soin de tout le reste. (*on entend un bruit lointain*)

Josué

J'entends du bruit en dehors.

Daniel, *regardant dans le fond.*

Ce sont, je crois, les troupes du gouvernement que nous a annoncées Annibal.

Bonneau

Voyons! (*il regarde*) Oui, ce sont elles.

Josué, *tremblant.*

Nous sommes perdus!

Bonneau

Perdus! Pourquoi?

**Daniel**, *un peu épouvanté*.

Écoutez donc... ces soldats effrénés pourraient fort bien...

**Bonneau**

Sommes-nous leurs ennemis?

**Daniel**

Non, mais...

**Bonneau**

Si tous les deux vous tremblez de cette manière, il vaut mieux vous retirer.

**Josué**

Certainement... ce n'est pas que je sois effrayé, quand même ils seraient dix mille, vingt mille... mais...

**Bonneau**

Josué, nous savons ce que tu vaux : ainsi va te coucher, mon garçon.

**Josué**

Moi ! me coucher ! Non , Monsieur , je ne m'éloigne pas de vous.

**Bonneau**

Mon Dieu ! ne fais pas tant de façons : ta présence m'est parfaitement inutile. D'ailleurs Daniel reste près de moi.

**Daniel**

Je ne vous quitte pas. (*on entend le roulement du tambour*)

**Josué**

Puisque Daniel reste, je vais voir si notre soupe bout. Rappelez-vous que je suis là, à côté, pour vous prêter main-forte au besoin. (*2.<sup>e</sup> roulement de tambour*) Ne craignez rien, je suis là ! (*il se sauve*)

## SCÈNE XI.

**Bonneau, Daniel.**

**Daniel**

Le pauvre garçon n'en peut plus.

**Bonneau**

Si te veux aller le rejoindre, libre à toi.

**Daniel**

Non, M.<sup>r</sup> Bonneau. Sans doute je ne puis me défendre d'une certaine émotion ; mais auprès de vous, je puis la surmonter.

Il me semble que rien de mal ne peut m'arriver; je partage, sans savoir pourquoi, votre confiance en Dieu.

**Bonneau**

Eh bien! alors, allons à leur rencontre, c'est le moyen de leur prouver que nous n'avons ni haine ni rancune contre eux.

*(bruit en dehors, tambour)*

**Daniel, regardant.**

Ils s'arrêtent sur la place.

**Marius, en dehors.**

Halte! — Reposez... armes! — Avancez à l'ordre!

**Daniel, à part.**

Courage, Daniel!

**Bonneau**

Le capitaine et son lieutenant se disposent à entrer chez nous. *(il va à leur rencontre)*

SCÈNE XII.

*Les précédents, Marius, Scipion.*

**Bonneau**

Entrez, capitaine; ma maison est à vous.

**Marius, toujours d'un ton emphatique.**

Merci, citoyen! Ce n'est pas de refus.

**Scipion, à l'entrée.**

Et moi, puis-je en disposer aussi?

**Daniel, vivement.**

Quelle voix? Serais-ce lui?

**Bonneau**

Lodoïk!

**Daniel, s'élançant.**

Mon fils!

**Scipion, courant dans ses bras.**

Oui, lui-même, mon bon père!

**Daniel, suffoqué par les larmes.**

Tiens, laisse-moi respirer... ça m'étouffe. C'est bête aussi d'arriver ainsi à l'improviste.

**Scipion**

Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici. Vous voyez que je ne suis pas allé directement chez nous.

**Bonneau, à Scipion.**

Et pour ton vieux maître, n'y a-t-il pas une petite accolade?

**Scipion, l'embrassant avec effusion.**

Deux et trois encore! ne trouvez pas étrange que mon bon père ait passé avant vous.

**Bonneau**

Je te gronderais si tu avais agi autrement. Comme il est changé à son avantage! déjà lieutenant! qu'il est bien comme cela!

**Daniel**

Il l'a toujours été à mes yeux!

**Scipion, au milieu de Bonneau et de Daniel.**

Mon bon père!.. mon cher maître! que je suis heureux aujourd'hui de me revoir dans ces lieux où mon enfance s'est écoulée!

**Bonneau**

Où je t'ai mis la plume à la main. (*Indiquant une table*) C'était là ta place.

**Scipion, avec émotion.**

Oui, là..!

**Marius, à part.**

(*Pendant le dialogue précédent, il s'est approché de la table et s'est mis à boire*).

Ils n'en finiront pas avec leurs embrassades et leurs élégies! (*il tousse*).

**Scipion, à Marius.**

Capitaine Marius, excuse-moi si je ne t'ai pas fait encore les honneurs de la maison, mais tu comprends...

**Marius**

Oui, je comprends... les épanchements de la nature... mais il faut penser à nos soldats.

**Scipion**

Ordonne, et tu seras obéi.

**Bonneau**

Tout ce que nous possédons est à votre disposition.

**Daniel**

Oui, Capitaine, tout.

**Marius, se levant de table, après avoir vidé les bouteilles apportées par Daniel.**

Dans ce cas, je vais communiquer mes ordres à Scipion.

**Daniel, étonné.**

À Scipion ! il t'appelle Scipion, Lodoïk !

**Scipion, à Daniel et à Bonneau.**

C'est le sobriquet qu'on m'a donné à l'armée, et que par prudence j'ai adopté : je vous expliquerai cela.

**Marius, à Bonneau et à Daniel.**

Voyons ! de quoi pouvez-vous disposer pour mes hommes ?

**Bonneau**

De tout, Capitaine.

**Daniel**

Commande, citoyen.

**Marius, à part.**

Sont-ils arriérés, ces campagnards ! (*haut à Daniel*) Désormais on ne commande plus... On ordonne.

**Scipion, à Marius.**

Excuse leur ignorance ; tu sais que nous sommes dans un pays...

**Marius, avec suffisance.**

Encore à régénérer, je m'en aperçois. Un pays imbu d'idées retrogrades, où le niveau civilisateur n'a pas encore passé ; mais nous voici, et les choses changeront de face. Scipion ! j'établis ici mon quartier général : la compagnie va bivouaquer sur la place. Tu connais les lieux mieux que moi, puisque tu y as reçu le jour. Je te délègue mes pouvoirs pour les soins que réclament nos soldats (*il sort*).

**Scipion**

C'est bon, Capitaine. — Père, vous allez m'aider en ceci.

**Daniel**

Parle.

**Bonneau**

Ne m'épargne pas non plus.

**Scipion, à Bonneau.**

Mon cher Bonneau, contentez-vous de faire servir la table du Capitaine...

**Bonneau**

À l'instant. — Josué !..

**Scipion, à Daniel, en cachette.**

Prenez cette bourse ; faites acheter des provisions en votre nom, entendez-vous... ? faites apporter ici ; nous ferons la distribution.

**Daniel**Je cours ! (*il sort*)

## SCÈNE XIII.

**Bonneau, Scipion, puis Josué.****Bonneau**

Josué ne paraît pas !

**Scipion**

En effet je ne le vois pas...

**Bonneau**Il est à la cuisine... (*appelant*) Josué, veux-tu venir...?**Josué, montrant seulement la tête.**

La soupe n'a pas encore assez bouilli.

**Scipion**

Eh ! laisse-la bouillir, et avance.

**Josué, s'approchant.**

Lodoïk !

**Scipion, lui prenant la main.**

Oui ! mon garçon, lui-même, mais que pour le moment tu dois appeler Scipion.

**Josué**

Scipion ! et pourquoi ?

**Scipion**

Parce que c'est aujourd'hui l'usage de s'affubler de noms romains.

**Josué**

Quelle drôle d'idée de se débaptiser ainsi !

**Bonneau**

N'importe le nom, pourvu que l'on fasse son devoir. — Mais nous perdons le temps en paroles inutiles. Que pouvons-nous servir à ton capitaine ?

**Scipion**

Ce que vous aurez de mieux.

**Bonneau**

J'entends bien... Allons, à l'œuvre, Josué.

**Josué**

Vous avez encore un convive ?

**Scipion**

Oui, mon capitaine qui va rentrer.

**Josué, avec crainte et méfiance.**

Qui va rentrer.... avec ses farouches soldats?

**Scipion**

Non, mon garçon, tout seul... sois sans crainte, quand même quelque soldat l'accompagnerait. D'ailleurs je suis là.

**Josué**

Ne crois pas que ce soit la peur qui me fasse parler ainsi: mon courage naturel est connu.

**Scipion, souriant.**

Je le sais.

**Bonneau**

Personne n'en doute de ton courage... en attendant, va tremper ta soupe qui doit avoir assez bouilli.

**Scipion**

Et puis sers-nous tout ce que tu as de meilleur.

**Josué**

Tout ce que nous avons de meilleur... c'est notre soupe.

**Scipion**

Ensuite?

**Josué**

Ensuite, comme dit notre maître, un bon verre d'eau...

**Scipion**

Le capitaine Marius abhorre ce liquide.

**Bonneau**

Sois tranquille: il nous reste encore... (*secouant une bouteille achevée par Marius*) Plus rien! Vidée!

**Scipion**

Et vous n'en avez pas d'autre?

**Bonneau, fouillant dans le panier de Daniel.**

Non, mais voici quelques pommes qui, comme l'on dit, nous serviront de poire pour la soif. Il y a encore ce reste de bœuf... et... voilà tout.

**Scipion**

Tout?—Alors vite, Josué, vole à l'auberge du *Cheval blanc*; je pense qu'elle est toujours ouverte?

**Bonneau**

Toujours.



**Scipion**

Prends ce panier, et rapporte ce qu'il y aura de prêt et de bon à manger.

**Josué**

J'y vais... mais tu es bien sûr que tes camarades n'y trouveront pas à redire.

**Bonneau**

Tu vois, Scipion, que l'intrépidité de Josué est toujours à la même température.

**Scipion**

Je m'en aperçois. Va, mon garçon: tu n'as rien à redouter.

**Bonneau**

Il vaut mieux que j'y aille avec lui; d'autant plus que je saurai mieux que lui choisir ce qu'il nous faut.—Suis-moi, Josué.

**Josué, à Bonneau, en sortant.**

Avouez cependant, Monsieur, que si vous aviez moins écouté votre bon cœur, vous n'auriez pas offert les provisions de Daniel à ce Comte blessé, auquel vous avez donné asile, et nous ne serions pas obligés de sortir.

**Scipion**

Quel est ce Comte blessé !

**Bonneau**

Un excellent homme, je t'assure. Je te conterai cela à mon retour.—(à Josué) Marche donc après moi. *(il sort avec Josué)*

#### SCÈNE XIV.

**Scipion, seul.**

Ce Comte dont vient de me parler Josué, et qui a trouvé un refuge auprès de Bonneau, serait-ce par hasard le Comte du Bocage, ce chef intrépide que nous poursuivons avec tant d'acharnement depuis quelques jours ? Il a été blessé, dit-on, dans l'affaire de cette nuit ; on l'a vu se diriger de ce côté, puis on l'a perdu de vue. Tâchons que Marius n'en soupçonne rien : cet acte d'humanité de mon vieux maître, serait à ses yeux un crime capital . . . Le voici. Il a l'air de bien mauvaise humeur : attention !

SCÈNE XV.

Scipion, Marius.

Marius

Mille tonnerres! il nous a peut-être encore échappé!

Scipion

Qui? Capitaine.

Marius

Qui donc, si ce n'est ce maudit du Bocage? Il paraît qu'il était dans ce village, il y a une heure à peine.

Scipion, à part.

C'était lui! (*haut*) Comment le sais-tu?

Marius

Une de nos vedettes vient de l'apercevoir dans le défilé qui conduit aux Herbiers. Il est blessé, et paraît marcher avec effort.

Scipion, à part.

Plus de doute.

Marius

Faisons prendre au plus vite quelques rafraîchissements à nos hommes, une heure de repos, et en route.

Scipion

Mais nos compagnons d'armes sont épuisés de fatigue. Après six heures de combat, et les marches forcées des jours précédents...

Marius

Il faut le rejoindre. Sa femme et son petit enfant sont en notre pouvoir; il faut qu'il y soit aussi, et que sa bande soit détruite.

Scipion

Elle le sera! Il me semble que nous n'y allons pas de main morte.

Marius

Oui, mais un bon capitaine croit n'avoir rien fait, quand il lui reste encore quelque chose à faire. Scipion, il faut nous montrer dignes de la mission qu'on nous a donnée. Hoche, notre général, tu sais, est un *dur-à-cuire* qui ne plaisante pas. Il veut dans cette campagne écraser la chouannerie et en finir

avec cette abominable guerre civile qui désole la France. Il compte sur nous ; et par la mort de tous les traîtres ! on verra si Marius , aidé de Scipion est capable aussi d'exterminer les Cimbres et les Teutons de notre malheureuse patrie.

**Scipion**

Tu peux compter sur moi.

**Marius**

Ah ! Si je pouvais découvrir l'infâme qui a donné aide et protection à du Bocage , je t'assure que je lui ferais passer un bien mauvais quart-d'heure.

**Scipion**

Il faudrait examiner cependant dans quelle intention il a accueilli le ci-devant Comte du Bocage ; si même il le connaissait pour ce partisan qui nous donne tant de tablature.

**Marius**

Scipion , je te l'ai déjà dit , tu es trop modéré. Quel qu'il soit , qu'il ait agi sciemment ou non , il est coupable comme recéleur et complice de nos ennemis.

*(On entend plusieurs voix qui se répondent en dehors).*

**1.<sup>e</sup> Voix , éloignée.**

Aux armes !

**2.<sup>e</sup> Voix , plus rapprochée.**

Aux armes !

**3.<sup>e</sup> Voix , encore plus rapprochée.**

Aux armes !

*(roulement de tambour)*

**Marius**

Qu'arrive-t-il , Scipion ?—Quelque fausse alerte , sans doute , car je ne puis supposer une attaque.

**Scipion**

Je vais voir , capitaine , et je reviens t'en instruire. *(il sort en courant ; en ce moment Josué entre effrayé ; Scipion le heurte sans le reconnaître et s'écrie)*

Laisse-moi donc passer , animal !

SCÈNE XVI.

Marius, Josué.

Josué

Animal ! — Animal toi-même..! *(tout en regardant derrière lui, il s'avance de manière à venir tomber sur Marius qui ré-  
fléchit)* Mais... c'était Lodoïk... dans la précipitation je ne  
l'avais pas reconnu... mais lui! c'est différent... *(il heurte Ma-  
rius qui le saisit vigoureusement par le bras)*

Marius, menaçant.

Qui es-tu ?

Josué

Pardon, capitaine, je ne vous avais pas aperçu tout d'abord.

Marius, marchant sur lui.

Qui veux-tu ? Que viens-tu chercher ici ?

Josué

Je vais voir, si vous le permettez, si notre soupe est prête,  
pour vous la servir.

Marius

Tu es donc de la maison ?

Josué

Je le crois bien : je suis le bras droit, l'ami, j'ose le dire, de  
maître Bonneau.

Marius

Son associé ?

Josué

Oui, capitaine.

Marius

Malheur à toi, si tu mens. *(il le repousse rudement)*

SCÈNE XVII.

*Les précédents, Scipion, Daniel.*

Scipion

Ce n'est point une fausse alerte, capitaine : les insurgés se  
disposent à nous attaquer.

**Daniel**

Ils débouchent sur les flancs de la colline.

**Marius**

Courons, Scipion; chacun à son poste. Puisqu'ils n'ont pas assez de la leçon de cette nuit, qu'ils en reçoivent une autre qui suffise à tout jamais. (*Marius sort*)

**Daniel, à Scipion qui suit Marius.**

Quoi! tu me quittes dans ce moment critique!

**Scipion**

Rassurez-vous, mon père; nous nous reverrons bientôt: à en juger par les apparences, l'affaire sera bientôt expédiée; nous n'en dînerons que plus gaiement après. — Adieu. (*il sort*)

# SCÈNE XVIII.

**Daniel, Josué.**

**Daniel**

Il s'éloigne! qu'allons-nous devenir, grand Dieu!

**Josué**

Et nous qui avons acheté tant de provisions! qu'en ferons-nous?

**Daniel**

De quoi vas-tu t'inquiéter maintenant? (*mouvement en dehors; on entend les troupes qui s'éloignent*) Écoute plutôt.

**Josué**

Ils s'en vont... je sens maintenant tout l'avantage qu'il y a à avoir du courage.

**Daniel**

Mais où as-tu laissé ton maître?

**Josué**

Au Cheval blanc, je crois.

**Daniel**

Comment? tu n'en es pas sûr?

**Josué**

Pas précisément .. parce que dans la confusion, quand j'ai vu ce mouvement parmi les soldats, qui en toute hâte apprêtaient leurs armes... j'ai perdu de vue M.<sup>r</sup> Bonneau. J'ai songé à battre en retraite; car que pouvais-je seul contre tous? J'ai

préféré venir défendre nos foyers.—Mais, vous-même, comment vous trouvez-vous ici?

**Daniel**

Je revenais tranquillement avec deux porteurs, lorsque j'ai entendu l'appel aux armes. Je me suis dit : puisqu'ils pensent à combattre, il est inutile de leur apporter à boire et à manger. — J'ai renvoyé momentanément les gens qui m'accompagnaient, et j'ai accouru à toutes jambes auprès de mon fils.— Mais voici Bonneau.

SCÈNE XIX.

*Les précédents, Bonneau.*

**Bonneau**

Enfin me voilà, et ce n'est pas sans peine.

**Daniel**

Où avez-vous été pendant tout ce temps-là?

**Bonneau**

Je n'ai pas bougé de chez Joseph, l'aubergiste, où tout était sens dessus dessous. Figurez-vous, mes amis, que quelques instants après que Josué m'a eu prudemment planté là, la femme de Joseph, en entendant retentir le cri *aux armes*, s'est mise à trembler de tous ses membres ; une pâleur mortelle s'est répandue sur ses traits ; bref, elle est tombée évanouie entre mes bras. Il n'y avait aucun siège à côté, de sorte que j'ai dû la soutenir pendant que son mari lui fesait respirer du vinaigre, et lui jetait un peu d'eau à la figure. Vous connaissez le volume de la commère... je n'en pouvais plus, et j'allais défaillir moi-même, lorsque fort heureusement quelques voisins effrayés, qui venaient chercher un refuge à l'auberge, m'ont prêté secours. Nous avons transporté la pauvre femme sur son lit, et voyant qu'elle se remettait à vue d'œil, je me suis esquivé, et me voilà.

**Josué**

Si vous étiez venu avec moi, vous n'auriez pas eu tout cet embarras.

**Bonneau**

Pouvais-je abandonner Joseph dans un moment semblable?— Josué, j'ai beau prêcher, je m'aperçois que tu ne seras jamais qu'un égoïste.

**Josué**

Un égoïste ! moi, qui depuis ce matin m'occupe avec un zèle infatigable à préparer à manger pour les autres ; moi, qui ai bravé tous les dangers en traversant une foule de soldats... féroces ; moi, qui avec une audace... *(on entend un coup de feu dans le lointain ; il s'arrête interdit)* Avez-vous entendu ?

**Bonneau, allant vers le fond.**

Oui, le combat est engagé.

**Daniel**

Et mon fils qui est là.. !

**Josué**

Et nous qui sommes ici !

**Daniel**

Ici, nous sommes en sûreté, n'est-ce pas, M.<sup>r</sup> Bonneau ? Mais lui !

**Bonneau**

Ne vous tourmentez pas ainsi, père Daniel : ce n'est qu'une escarmouche. Un peu plus de confiance dans la bonté de Dieu. Il veillera sur votre fils, ainsi que sur ce pauvre Comte que nous avons reçu ici ce matin, et qui combat, j'en suis persuadé, avec toute l'ardeur que donne le désespoir, pour délivrer sa femme et son enfant des mains de ses ennemis !

**Daniel**

Ainsi vous faites des vœux pour les deux partis qui en sont aux mains ?

**Bonneau**

Pourquoi pas ? Ce sont tous des français, des frères, également braves, autant à plaindre après leur triomphe qu'après leur défaite. Mais le bruit se rapproche... *(Autre coup de feu ; il va vers le fond avec Daniel)*

**Daniel**

Quelle horreur ! M.<sup>e</sup> Bonneau ; quelle abomination qu'une bataille !

**Josué**

Dites donc, notre maître, et vous papa Daniel, si au lieu de rester là nous allions à la cuisine, chambre plus sombre et plus sourde que celle-ci, il me semble que nous ne pourrions voir ni entendre une chose si horrible ; et, par la même occasion, nous surveillerions notre marmite qui bout je ne sais comment depuis ce matin.

**Bonneau**, *regardant*.

Si je ne me trompe... les partisans du Comte sont repoussés.

**Daniel**

Voyez en effet: ils se dispersent...

**Bonneau**

Un gros des nôtres seulement fait résistance au bord du ravin, où tous les efforts paraissent concentrés.

**Josué**, *à part*.

J'ai de bons yeux, et pourtant il m'est impossible de rien distinguer de tout cela.

**Bonneau**

Le régiment de Lodoïk se rabat de nouveau sur notre village. — Je le disais bien que ce n'était qu'une escarmouche.

**Josué**, *avec effroi*.

Ils reviennent par ici?

**Daniel**

Oui, viens voir.

**Josué**, *de même*.

Puisque vous le dites, cela me suffit.

**Daniel**

Comme ils avancent le pas! — on dirait qu'ils poursuivent quelqu'un...

**Bonneau**

Quelque fuyard... (*s'avançant sur le devant*) Dieu! qu'ai-je aperçu, mes amis..?

**Daniel**

Parlez, vous m'épouvantez.

**Bonneau**, *ému*.

Le Comte... c'est lui que l'on poursuit.

**Josué**

C'est fait de nous! (*il se laisse tomber sur une chaise*)

SCÈNE XX.

*Les précédents, Le Comte.*

**Bonneau**

Monsieur le Comte..!



**Le Comte**

Moi-même. Mais ne croyez que je vienne encore vous demander asile et protection.

**Bonneau**

Pourquoi pas?

**Le Comte**

Non, maître Bonneau: j'ai pour vous trop d'estime et d'affection pour vous précipiter dans ma ruine. Je suis vaincu, perdu sans ressource; je ne saurais échapper aux mains de mes ennemis. Que mon sort s'accomplisse! j'ai rempli jusqu'à la fin ce que ma conscience me faisait regarder comme un devoir.

**Bonneau**

Mais peut-être parviendrons-nous à vous sauver?

**Le Comte**

Vous le tenteriez en vain.—Mais vous pouvez me rendre un dernier service.

**Bonneau**

Parlez.

**Le Comte, bas et très-ému.**

Là-bas dans le ravin... sous des broussailles... une femme... morte...!

**Bonneau, Daniel et Josué**

Morte!

**Le Comte**

Oui, le sein percé d'une balle, au moment où je l'emportais après l'avoir arrachée des bras de ses ravisseurs.

**Tous, excepté le Comte.**

O ciel!

**Le Comte**

À côté d'elle... un petit enfant... qui peut-être respire encore...! Je les recommande à votre charité... Tenez cet anneau... c'est tout ce qui me reste et que je puis vous offrir, comme un gage éternel de ma reconnaissance.

**Bonneau, à part, prenant l'anneau.**

Pauvre cher homme!

**Le Comte**

Vous me promettez, n'est-ce pas, d'aller les visiter?

**Bonneau, avec effusion, prenant la main du Comte.**  
En douteriez-vous...?

**Le Comte**

Adieu donc... Un peu de terre à la pauvre mère, et les soins d'un père à l'orphelin! (*Bruit en dehors; le Comte s'apprête à sortir*)

**Josué**

Voilà-t-il pas que moi aussi je pleure comme un imbécile!

SCÈNE XXI.

*Les précédents, Marius et Scipion.*

**Marius, en dehors.**

Je vous dis qu'il est ici; (*à Scipion*) tu dois l'avoir vu comme moi...

**Scipion, en dehors.**

Oui, il me semble qu'il a dû prendre cette direction. Cependant je ne saurais affirmer...

**Marius**

Et moi, je l'affirme. (*il entre suivi de Scipion*)

**Le Comte**

Vous ne vous trompez pas, capitaine Marius: me voici votre prisonnier.

**Marius, à Scipion.**

M'étais-je trompé?—Appelle quatre hommes; qu'on le garrotte, et que sous bonne escorte il soit conduit à Nantes pour y être jugé et fusillé comme il le mérite. (*2 soldats se placent à la porte*)

**Bonneau et Daniel, à part.**

Malheureux!

**Scipion, à part.**

Plus d'espoir pour lui!

**Marius**

Mais il est juste de lui donner un compagnon de voyage.— Qu'on arrête également son complice.

**Bonneau**

Lequel?

**Marius**

Toi!

**Bonneau**

Moi?

**Scipion**

Comment cela?

**Marius**

Où le trouvons-nous caché..? N'est-ce pas ici que peut-être encore ce matin il a reçu asile et protection?

**Bonneau, naïvement.**

Oh! pour cela, je ne puis le nier: c'est vrai.

**Marius**

Tu vois bien..! il avoue lui-même sa culpabilité.

**Scipion, bas à Bonneau.**

Taisez-vous donc, ou vous vous compromettez.

**Bonneau, stupéfait.**

Je me compromets!

**Daniel, bas à Bonneau.**

Oui, vous vous compromettez..!

**Josué, de même.**

Sans doute, vous vous compromettez, et vous nous compromettez aussi.

**Bonneau**

Laissez-moi donc en paix: vous ne savez ce que vous dites ni les uns ni les autres. Que venez-vous me chanter de compromission et de culpabilité; je ne sais ce que c'est, et ne l'ai jamais su de ma vie.

**Marius, fort étonné.**

Comment tu ne conçois pas l'énormité de ton crime?

**Bonneau, froidement.**

Ma foi, non.

**Marius**

Non? (*Bonneau fait un signe négatif*)

**Le Comte**

Et sans doute: qu'a-t-il fait pour encourir la rigueur des lois?

**Marius**

Ce qu'il a fait? Il a favorisé, secouru, protégé, un scélérat tel que toi.

**Le Comte**

Capitaine, il ne savait pas même mon nom quand il m'a recueilli blessé et presque mourant sous son toit hospitalier. Il n'a vu alors en moi qu'un homme malheureux et souffrant, et il a fait pour le Comte du Bocage ce qu'il aurait fait aussi

bien pour toi-même, s'il t'eût rencontré, baigné dans ton sang, abandonné de tous au bord d'un fossé.

**Bonneau**

Ça, c'est encore vrai.

**Scipion**

Tu peux en être persuadé, Marius. Je connais cet excellent homme depuis mon enfance. Jamais son âme candide et pure n'a connu la haine ni le fiel; sa vie s'est écoulée en faisant le bien, sans distinction de couleur ou de parti: tâchant toujours d'imiter l'Être suprême, qui fait luire le soleil aussi bien sur les bons que sur les méchants.

**Marius**

Tu m'assures donc que ce n'est point par esprit d'inimitié contre nos armes qu'il a agi comme il l'a fait?

**Scipion**

Je te le jure... N'as-tu pas vu avec quelle bonté et quelle franchise il t'accueillait?

**Marius**

Dans ce cas, en route, Scipion. Tu escorteras le prisonnier jusques à Beaupréau où tu rencontreras notre illustre général; tu le lui consigneras, et tu viendras me rejoindre aux Herbiers.

**Scipion**

C'est bien, capitaine. (à *Daniel*) Adieu, père... au revoir.

**Daniel**

Déjà séparés...! pas même un jour ensemble!

**Scipion**

Que voulez-vous? mon devoir est d'obéir. (à *Bonneau*) Adieu, cher maître...

**Bonneau**

Adieu, mon garçon; reviens... le plus tôt que tu pourras. — (bas) Je te recommande ton prisonnier... si tu peux faire quelque chose pour lui...

**Scipion, lui serrant la main.**

Silence!

**Marius, rudement.**

Ces adieux sont bien longs! En route, morbleu! (*Scipion fait signe au Comte de marcher; celui-ci fait un signe d'intelligence à Bonneau qui le lui rend, et sort entre les deux soldats suivi de Scipion et de Marius. Bonneau, Daniel et Josué les regardent partir avec un sentiment de pitié pour le Comte*)

## SCÈNE XXII.

**Bonneau, Josué, Daniel.****Josué, à Bonneau.**

Il me semble que vous l'avez échappé belle ! Allez maintenant prodiguer vos soins au tiers et au quart. J'espère bien que vous n'y reviendrez plus.

**Bonneau, sans l'écouter à Daniel.**

Daniel, nous avons contracté envers le Comte un devoir sacré : car tu n'as pas oublié sa dernière recommandation, ni la promesse que nous lui avons faite.

**Josué**

Quoi ! Monsieur, vous voulez encore.. ?

**Bonneau**

Ce n'est pas à toi que je parle, mais à Daniel, qui, j'en suis sûr, ne me fera pas défaut dans une entreprise si sainte.

**Daniel**

Je vous remercie d'avoir cette bonne opinion de moi.

**Bonneau**

Eh bien ! mon ami, partons.

**Daniel, hésitant.**

Peut-être serait-il plus prudent d'attendre la nuit.

**Bonneau**

Attendre la nuit.. ! La mère n'est plus, nous a dit le Comte ; mais le petit enfant vit encore. Une heure de retard, et nous ne serions plus à temps de le sauver.

**Josué**

Mais qu'en ferez-vous ? où l'apporterez-vous ?

**Bonneau**

Ici donc ! N'est-ce pas, Daniel, nous le soignerons bien, ce pauvre petit être ; nous l'élèverons ; ce sera notre enfant. . . C'est bien là, si je ne me trompe, l'intention de Dieu, puisqu'il nous l'a fait léguer par son père infortuné.

**Josué**

Mais, Monsieur, songez donc que vous n'avez pas assez de quoi vivre pour vous seul : comment pourrez-vous.. ?

**Bonneau**

Comment je pourrai ? — Daniel, il me demande comment je

pourrai nourrir cet enfant! Ingrat, que tu es! Âme de peu de foi! Tiens, si mes paroles ne peuvent te convaincre, que celles de notre Divin Maître te confondent et te remplissent d'une confiance sans bornes en sa providence infinie. *(il prend le livre des Évangiles dans le tiroir de sa table, et lit)* « Quiconque aura « donné en mon nom à boire un verre d'eau fraîche à l'un de ces « petits, en vérité je vous dis qu'il ne perdra point sa recom-  
« pense! »

*(Le rideau tombe)*

FIN DU PREMIER ACTE

---

## ACTE SECOND

Le théâtre représente la place du village de Saint-Hilaire-aux-Bois. La maison de Bonneau est à gauche du spectateur. Dans le fond une fort jolie petite maison de campagne.

### SCÈNE I.

Scipion, *seul*.

Ma curiosité est excitée au plus haut point. Il faut décidément que je sache qui est ce jeune Antonin, qu'après 20 ans d'absence, j'ai trouvé ici auprès de mon vieux maître. Il l'appelle son père, et Bonneau son fils ! Je ne puis admettre cependant que ce digne homme, à l'âge où je l'ai quitté et dans l'état de détresse où il a dû vivre, ait pu songer au mariage et surtout en avoir un fruit si charmant ; car il faut en convenir, Antonin est un beau garçon. De retour seulement depuis 15 jours, j'ai respecté son secret, espérant que lui-même s'ouvrirait à moi, et me découvrirait le mystère de la présence de ce jeune homme dans sa maison. Mais puisqu'il s'obstine à garder le silence, je veux savoir à quoi m'en tenir là-dessus. Je vais voir Josué en particulier... j'espère qu'il sera moins discret que son maître. (*il va pour frapper à la porte de Bonneau, Marius paraît*)

### SCÈNE II.

Scipion, Marius.

Marius, *ironiquement*.

Tu es un gentil garçon, et tu t'entends joliment à faire les honneurs de chez toi !

**Scipion**

Comment cela?

**Marius**

Comment? tu t'esquives de la maison sans me rien dire, et tu vas faire ta promenade matinale.

**Scipion**

Écoute donc: je croyais que tu dormais encore. J'ai respecté ton sommeil...

**Marius, avec incrédulité.**

Et tu croyais que je dormais?

**Scipion**

Sans doute; pourquoi pas?

**Marius**

Il semble en effet, après avoir visité durant 15 ans toutes les capitales de l'Europe au pas de charge, que nous devrions avoir besoin d'un peu de repos.

**Scipion**

Tu vois qu'on a songé à nous le donner: ne sommes-nous pas licenciés et congédiés?

**Marius**

Oui, chacun dans ses foyers: ce qui peut arranger ceux qui en ont, des foyers; — mais ceux qui n'en ont pas..!

**Scipion, souriant.**

Ils couchent à la belle étoile; cela leur rappelle le bivouac.

**Marius**

Voyons, assez plaisanté, Scipion. Tu t'imagines bien que je ne suis pas venu te rendre visite pour enfiler des perles, ou chanter ensemble l'air de Malborough.

**Scipion**

J'en suis persuadé.

**Marius**

Depuis l'an 96, où tu étais mon lieutenant dans la guerre de Vendée, nous avons été des compagnons d'armes inséparables. Nous avons fait ensemble les campagnes d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de Russie, et en dernier lieu celle de France. J'étais Colonel, toi Capitaine, avec des espérances magnifiques de monter plus haut. Mais voilà que l'*Autre* a eu un beau jour l'idée de s'embarquer sur le Bellérophon, et de nous planter là. Nous fesions partie de l'armée de la Loire; on nous a poliment remerciés de nos services, et nous voilà sur le pavé.



**Scipion**

J'avoue que c'est un peu rude après 20 ans de combats, de fatigues et de souffrance.

**Marius**

D'autant plus vexant que nous n'étions pas habitués à faire des économies. Au milieu des exercices gymnastiques auxquels nous nous livrions dans tous les coins de l'Europe, qui avait le loisir de penser au lendemain ?

**Scipion**

Et d'économiser sur sa solde ?

**Marius**

Et du train dont nous allions, qui était certain de pouvoir en jouir ? Tu sais comme l'on descendait la garde, et combien chaque jour manquaient à l'appel !

**Scipion**

Mon seul regret, c'est de n'avoir pas été du nombre de ceux-là !

**Marius**

Tu parles ainsi, et tu 'as un foyer ! que dirais-tu donc, si tu étais comme moi ?

**Scipion**

Il est vrai, j'ai la modeste chaumière que m'a léguée ici mon pauvre père, avec le petit enclos qu'il cultivait lui-même. Séjour bien cher à mon cœur, mais bien triste puisque mon père n'y est plus ! Avec lui, j'aurais peut-être pu m'y habituer, et finir mes jours comme lui ! Mais le ciel m'a ravi cette consolation : aussi je ne saurais y rester.

**Marius**

C'est ce que je me suis dit ; et voilà pourquoi hier au soir tu m'as vu arriver à ton domicile, certain que tu partagerais mes sentiments, et qu'après la vie active que nous avons menée si longtemps, il te serait impossible de t'adapter à la vie sédentaire que nous avons en perspective.

**Scipion**

Tu as donc quelque projet ?

**Marius**

Oui, mon garçon.

**Scipion**

Parle.

**Marius**

Le repos n'est pas fait pour nous : il nous faut de l'action , du mouvement , et puis de quoi vivre largement comme par le passé. Tu ne saurais t'assujettir à travailler la terre comme ton père Daniel , de même que je ne pourrais me résoudre à reprendre l'humble métier de charpentier dont j'avais fait l'apprentissage avant de m'engager comme soldat. D'où il suit que puisque nous n' avons plus de quoi vivre dans notre pays, il ne nous reste qu'à le quitter.

**Scipion**

Quitter la France ! pour aller... où ?

**Marius**

En Amérique.

**Scipion**

Quoi faire ?

**Marius**

Prendre du service dans les troupes de l'Union, ou bien nous y livrer à quelque industrie. C'est un pays encore vierge , où l'exploitation est dans l'enfance , et où nous sommes presque certains de nous enrichir.

**Scipion**

Ton projet est hardi , Marius : avant de l'embrasser , il mérite qu'on y réfléchisse.

**Marius**

Tu refuses de m'accompagner ?

**Scipion**

Non pas absolument , mais on y regarde à deux fois quand il s'agit de prendre une détermination si hasardée.

**Marius**

Hasardée ! est-ce que nous n'avons pas fait des choses plus hasardées que celle-là ?

**Scipion**

Je ne te dis pas non ; mais nous avons pour guide un gailard qui savait un peu mieux que nous trancher les difficultés. Nous en reparlerons. En attendant je vais te faire renouveler connaissance avec l'homme que je respecte le plus sur la terre.

**Marius**

Qui donc ?

**Scipion**

Te souviens-tu de ce bon maître d'école où tu arrêtas le Comte du Bocage, pendant les troubles civils de cette province?

**Marius, cherchant.**

Oui, il me semble.... me rappeler... Un petit... cheveux gris....

**Scipion**

Affable, affectueux avec tous, ne pensant qu'au bien qu'il pourrait faire; d'une abnégation à toute épreuve, d'une charité d'autant plus édifiante qu'elle s'ignore en quelque sorte elle-même dans son incessante activité. Tiens, Marius, faut-il te l'avouer? Nous avons exécuté de bien grandes choses sous le Capitaine couronné que nous avons servi pendant 15 ans: tant d'actions éclatantes et glorieuses nous ont fascinés, ravivis d'admiration. Mais il me semble qu'ici je respire plus à l'aise: tant de vertus cachées me touchent, m'attendrissent; pour moi, il s'exhale de la demeure de ce brave homme comme un parfum d'innocence et de paix, que je ne puis m'empêcher de préférer à la fumée décevante de toutes nos victoires.

**Marius**

Je comprends...! mais à chacun son lot ici-bas.

**Scipion**

Qu'entends-tu par là?

**Marius**

Que c'est fort beau... tant de vertu, mais qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être maître d'école comme M.<sup>r</sup> Bonneau... Moi, par exemple, je ne me sens aucune vocation pour cette honorable profession.

**Scipion, souriant.**

J'en suis persuadé.! — Chut! Voici M.<sup>r</sup> Bonneau.

**SCÈNE III.**

*Les précédents, Bonneau.*

**Bonneau, à part.**

Grâce au ciel, le pauvre Mathieu va beaucoup mieux... le petit cordial que je lui ai administré l'a restauré tout-à-fait.. Ah! bonjour, Scipion. C'est bien gentil à toi d'être venu ainsi de

bonne heure. Avant d'arriver, mon cœur me disait que j'allais te rencontrer.

**Scipion**

Vraiment !

**Bonneau**

Oh ! je connais ton affection pour moi.

**Scipion**

Comme je connais celle que vous me portez.

**Bonneau**

Tu as raison : je t'aime bien, un peu moins que mon Antonin, il est vrai... mais tu me le pardonnes, n'est-ce pas ?

**Scipion**

Comment donc ? C'est si naturel.. un fils ?

**Bonneau**

Oui, et un digne garçon, je t'assure... (*apercevant Marius*)  
Mais tu n'es pas seul ?

**Scipion**

C'est mon ami le colonel Dutertre, qui est venu hier au soir me rendre visite.

**Bonneau, à Marius, le saluant.**

Je suis votre très-humble serviteur, Monsieur.

**Marius**

Enchanté de vous revoir, M.<sup>r</sup> Bonneau.

**Bonneau, étonné.**

De vous revoir !

**Scipion**

Mais oui, vous êtes d'anciennes connaissances.

**Marius, à Bonneau stupéfait.**

Eh ! sans doute ; je suis ce même capitaine Marius qui, il y a 18 ans, bivouaqua ici avec sa compagnie.

**Bonneau, l'interrompant.**

Attendez.... et qui voulait m'arrêter, et peut-être me faire fusiller pour tenir compagnie à un malheureux chef de partisans.....

**Scipion**

Justement.

**Marius**

Mais qui aujourd'hui n'a plus les mêmes intentions qu'autrefois.

**Bonneau**

J'en suis persuadé... mais dites-moi, puisque nous sommes maintenant sur ce chapitre douloureux, le pauvre Comte du Bocage fut-il... ?

**Scipion, l'interrompant.**

Il me semble, cher maître, que je vous ai donné sur son compte des détails...

**Bonneau**

Qui ne m'ont pas satisfait le moins du monde. Quand je t'ai interrogé là-dessus, il y a quelques jours, tu m'as raconté une histoire... un peu invraisemblable.

**Scipion**

Rien de plus vrai cependant que ce que je vous ai dit.

**Bonneau**

Soit!... mais je désirerais bien, si ce n'est pas une indiscretion, que le colonel me rapportât...

**Marius**

Ce que j'en sais ? Je n'ai rien connu de la triste fin du Comte que par le rapport de Scipion qui l'escortait à Nantes. Par conséquent je ne puis que vous répéter ce que mon ami vous en a raconté.

**Bonneau**

C'est-à-dire ?

**Marius**

Qu'avant d'arriver à Mortague, la blessure du Comte s'était tellement envenimée par la marche, qu'il lui fut impossible de continuer: il était épuisé de sang et de fatigue; une fièvre ardente s'était en outre déclarée.... il fallut s'arrêter. Le prisonnier fut déposé dans la cabane d'un pauvre paysan située près de la route; et c'est là que le Comte expira le lendemain matin, malgré tous les soins que Scipion lui prodigua.

**Bonneau, à part.**

Son récit est conforme à celui de Scipion !

**Scipion**

Ainsi vous doutiez de la véracité de mon rapport ?

**Bonneau**

Non... ! mais j'attendais quelque autre chose de Scipion !

**Marius**

Que pouvait-il faire de plus ?

**Bonneau**

S'il ne l'a pas compris, je n'ai rien à lui apprendre.

**Scipion, à part.**

Je l'ai compris... et j'ai fait ce que j'ai pu.

**Bonneau, pensif à part.**

Ainsi le Comte n'est plus! Et moi qui espérais toujours...

Pauvre Antonin! cher enfant... je suis si vieux!

**Marius, à Scipion, à part.**

Qu'a-t-il donc, ton cher Maître Bonneau?

**Scipion, de même.**

Je crois l'avois deviné.

**Marius, de même.**

Tant mieux, mais pour moi c'est une énigme.

SCÈNE IV.

*Les précédents, Antonin.*

**Antonin, à Bonneau.**

Bonjour, père!

**Bonneau**

Bonjour, mon garçon. (*à part*) Comme cela me fait du bien de m'entendre appeler ainsi! Père! c'est une parole si douce.

**Antonin, à Scipion.**

Oh! Scipion, que je suis aise de vous voir!

**Scipion**

Et moi de même, M.<sup>r</sup> Antonin. Je vous présente mon ami, le colonel Dutertre.

**Antonin, à Marius.**

Je suis charmé de faire votre connaissance, Colonel.

**Marius**

Comme moi la vôtre. (*à part*) Ce jeune homme-là est charmant!

**Scipion, à Antonin.**

Vous êtes sorti de bonne heure?

**Antonin**

Oui, (*bas*) je vous cherchais.

**Scipion, bas.**

Pourquoi?

*Bonneau, Théâtre etc.*

**Antonin, de même.**

J'ai à vous parler.

**Scipion, de même.**

C'est bien. *(ils parlent entre eux et s'éloignent un peu)*

**Bonneau, qui pendant ce temps s'est approché de Marius.**

N'est-ce pas qu'il est gentil mon garçon? quelle vivacité et en même temps quelle candeur dans ses yeux!

**Marius**

Ensuite élevé par vous.

**Bonneau**

Non pas entièrement. Sans doute il a été un des élèves les plus distingués de mon école, mais je désirais le pousser un peu plus que mes moyens ne me le permettaient: aussi, quand il eut atteint sa 15<sup>e</sup> année, j'obtins par la protection de notre bon curé une place dans le lycée de Nantes, où il a passé trois ans et terminé ses études. Puis j'ai eu le bonheur de le situer auprès d'un excellent notaire de mes amis, qui l'a pris en affection, et lui fait faire son chemin dans son étude. Antonin a déjà même de petits appointements. Il a eu de son patron une quinzaine de jours de vacance, et il est venu les passer auprès de son vieux père.

**Marius**

C'est bien à lui! je m'aperçois que son cœur est aussi bon que sa physionomie l'annonce. Quelle consolation pour vous que d'avoir un tel fils!

#### SCÈNE V.

*Les précédents, Josué, sortant de la maison.*

**Josué, à Bonneau.**

Monsieur, votre café est prêt; ne le laissez pas refroidir.

**Scipion**

Du café!

**Bonneau**

Ce luxe t'étonne Scipion, et tu as raison: mais c'est Josué qui nous fait cette galanterie depuis que notre fils est auprès de nous.

**Scipion**

En effet ce sont des jours de fête pour vous.

**Antonin**, à *Scipion* et à *Marius*.

Et pour la rendre complète ces messieurs voudront-ils bien accepter une tasse avec nous?

**Josué**, à *part*.

Vlan! voilà une invitation intempestive qui m'arrive encore! (*Bas à Bonneau*) n'invitez pas vous aussi, car j'en ai juste deux tasses.

**Scipion**, qui a aperçu l'embarras de *Josué*.

Je vous remercie, mon cher Antonin: mon ami et moi nous ne sommes guère habitués à prendre du café le matin.

**Marius**

Plutôt la goutte...

**Scipion**, *vivement*.

Que nous allons prendre à la maison... n'est-il pas vrai, Marius? (*il lui fait un signe d'intelligence*).

**Marius**

Oui, c'est cela... au revoir, M.<sup>r</sup> Bonneau, ainsi que vous, M.<sup>r</sup> Antonin.

**Bonneau**

Je suis fâché que vous ne vouliez rien accepter ce matin; mais nous dînerons ensemble.

**Josué**, à *part*.

Toujours des invitations!

**Scipion**

Volontiers; à une condition cependant, c'est que nous soyons libres d'apporter notre plat.

**Bonneau**

Comme il vous plaira. — Au revoir donc... Viens-tu, Antonin?

**Antonin**

Je vous suis. (*vivement à Scipion*) Je viens vous rejoindre. (*il entre dans la maison*).

**Scipion**

Je vous attends. (*il sort avec Marius*).

SCÈNE VI.

**Le Comte**, seul (*il arrive par le fond*).

Ma voiture vient d'avoir une roue cassée à un mille d'ici: mais dans mon impatience de revoir ces lieux si funestes pour moi,



je me suis mis à franchir la distance à pied, laissant à mon fidèle Annibal le soin de faire réparer le petit accident qui m'est arrivé. — Il me semble que c'est bien ici... Mais retrouverai-je ce bon maître d'école qui m'accueillit avec tant de bonté, à qui je recommandai les malheureux objets de mon affection...? aura-t-il tenu sa promesse? Que dis-je? sera-t-il encore en vie? Il était déjà âgé...! Au bout de 18 ans d'une cruelle émigration, enfin je rentre en France à la suite de mes souverains légitimes : mais la France, pour moi, se réduit à un humble tertre funéraire, à l'image d'un enfant qui m'apparaît sans cesse dans mes rêves, et dont une illusion de tous les instants me fait soupçonner la présence dans tous les jeunes gens de l'âge qu'il aurait aujourd'hui. — Il faut que ce doute cruel cesse... la vérité sera peut-être plus affreuse pour mon cœur que l'incertitude où je vis... N'importe; me voici sur les lieux, que tout s'éclaireisse : je ne saurais rester plus longtemps dans l'état où je suis !

## SCÈNE VII.

**Le Comte, Antonin.**

**Antonin, sortant, à part.**

Allons vite rejoindre Scipion.

**Le Comte, à part, apercevant Antonin.**

Quelqu'un! Si je lui demandais quelques renseignements...  
(saluant) Monsieur!

**Antonin, lui rendant le salut.**

Monsieur. !

**Le Comte**

Voudriez-vous me faire la faveur de m'indiquer une auberge dans ce village, ou du moins une maison où je pourrais loger pendant deux ou trois jours?

**Antonin**

Volontiers, Monsieur. Nous avons ici à droite l'auberge du *Cheval blanc*... Vous n'y serez pas confortablement sans doute...

**Le Comte**

N'importe, cela me suffit... Vous êtes de ce pays?

**Antonin**

Oui, Monsieur; et voici la maison de mon père. Si pendant

vosre séjour parmi nous, nous pouvons vous être utiles, mon père et moi....

**Le Comte**

Je ne refuse pas vos services, et peut-être en profiterai-je.—  
(*à part*) C'est un jeune homme fort bien élevé! (*il le regarde avec intérêt*)

**Antonin**

Croyez, Monsieur, que ce sera un honneur et un plaisir pour nous que de vous être agréable. Permettez-moi cependant de vous quitter pour quelques instants: je suis attendu chez un amid pour une affaire importante...

**Le Comte, avec bonté.**

Allez, mon digne jeune homme; que je ne vous dérange pas.

**Antonin**

Pardonnez-moi surtout mon incivilité, si je ne vous accompagne pas jusqu'au *Cheval blanc*; mais je ne puis manquer à mon rendez-vous.

**Le Comte**

Allez. — Promettez-moi seulement que vous viendrez à l'auberge demander le Comte du Bocage, qui sera trop heureux de vous revoir. (*il lui tend la main*)

**Antonin, prenant sa main.**

Antonin Bonneau n'y manquera pas! (*il sort*).

**Le Comte, frappé de ce nom.**

Antonin Bonneau! serais-ce le fils de ce bon maître d'école que précisément je viens chercher en ces lieux? — Il faut m'en assurer... On vient: si je ne me trompe, c'est mon vénérable magister. Il est bien changé! Mais c'est toujours le même aspect de bonté. (*il s'éloigne un peu*)

SCÈNE VIII.

**Bonneau, Le Comte.**

**Bonneau, à part.**

Je ne sais pourquoi Antonin m'a quitté si brusquement;— où sera-t-il passé? Je lui trouve aujourd'hui un air préoccupé... il n'a pas été comme d'habitude avec moi... aurait-il quelque chagrin? je ne pense pas: il me l'aurait confié.— Je veux m'en expliquer avec lui: je n'entends pas que mon enfant ait une

peine dont il ne décharge pas tout le poids dans mon cœur... De quel côté aura-t-il dirigé ses pas ? (*apercevant le Comte*) un étranger !... (*Le Comte s'approche*) il s'avance vers moi... ! Monsieur, (*saluant*) qu'y a-t-il pour votre service ?

**Le Comte**

Ma demande va vous paraître indiscrette, puisque je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Une affaire qui m'intéresse beaucoup m'oblige à m'arrêter dans S. Hilaire-aux-Bois. Sans façon, oserai-je vous demander l'hospitalité jusqu'à demain, M.<sup>r</sup> Bonneau ?

**Bonneau, étonné.**

M.<sup>r</sup> Bonneau ! Vous me connaissez donc ?

**Le Comte**

Ne vous étonnez pas que je sache votre nom : je viens de causer avec votre fils, qui me parait un jeune homme accompli.

**Bonneau, avec complaisance.**

Oh ! oui, n'est-ce pas ? c'est un aimable et joli garçon que mon Antonin ! — Pardon si je vous en parle ainsi moi-même ; mais, voyez-vous, c'est mon orgueil, ma richesse ; il me semble que je ne vis qu'en lui et pour lui... Je sens bien que cette tendresse pour cet enfant est trop excessive ; mais c'est plus fort que moi...

**Le Comte**

Je trouve au contraire cette tendresse toute naturelle ; et à votre place je serais peut-être moins sage que vous.

**Bonneau**

Antonin vous a donc plu ?

**Le Comte**

Beaucoup, et c'est même pour avoir le plaisir de me retrouver avec lui, qu'au lieu d'aller m'installer au *Cheval blanc* qu'il m'a indiqué, je vous ai prié de m'accorder un asile jusqu'à demain.

**Bonneau**

Entrez chez nous, et soyez le bienvenu. — Si vous désirez vous rafraîchir en attendant le dîner ?

**Le Comte**

Volontiers ! — (*à part*) Je ne suis venu que pour revoir et interroger cet honnête vieillard, et quand je touche à ce moment que j'appelais de tous mes vœux, j'hésite... je tremble de demander ce qui m'intéresse tant à savoir... ! (*voyant que Bon-*

*neau regarde avec anxiété vers le fond*) que regardez-vous donc ainsi?

**Bonneau**

Il me semble que j'aperçois là-bas Antonin.

**Le Comte**

Oui, c'est lui-même : il est avec un Monsieur....

**Bonneau**

Probablement avec Scipion.

**Le Comte**

Scipion, dites-vous?

**Bonneau**

Oui, Scipion Brunet : est-ce que vous le connaissez par hasard?

**Le Comte, ému.**

Oui, je crois...! (*à part*) Dieu soit loué! je pourrai aujourd'hui lui rendre en partie ce que je lui dois.

**Bonneau**

Eh! bien, il doit dîner avec nous.

**Le Comte, avec joie.**

Tant mieux, M.<sup>r</sup> Bonneau, tant mieux!

**Bonneau**

Mais vous avez des yeux meilleurs que les miens : que font-ils là-bas?

**Le Comte**

Ils parlent avec assez d'animation.

**Bonneau**

Qu'y a-t-il donc?

**Le Comte**

Vous paraissez inquiet...!

**Bonneau**

Je ne saurais vous le cacher. — Antonin depuis hier au soir n'est plus le même : il est distrait, agité... Il est sorti ce matin sans me dire un mot ; ce n'est pas naturel. Si vous le permettez, j'irai rejoindre nos jeunes gens. Entrez, reposez-vous... je reviens. (*il s'éloigne*)

**Le Comte, seul.**

Oh! le meilleur des hommes...! Je comprends ta sollicitude pour un fils tel que celui que le ciel t'a donné. — Ménageons-le; ne lui portons pas un coup trop brusque, trop violent. — Mais entrons dans cette maison pour moi jadis si fatale, et que je

brûle cependant de revoir! Acquittons d'abord la dette de la reconnaissance. (*il entre dans la maison*)

## SCÈNE IX.

**Annibal**, *entrant par le fond à gauche.*

Dans une heure notre voiture sera ici... je viens en avertir M.<sup>r</sup> Le Comte; mais où le trouver? Il est vrai que le village n'est pas considérable; par conséquent je ne tarderai pas à le rencontrer.

## SCÈNE X.

**Annibal**, **Josué.**

**Josué**, *sortant de la maison tout effrayé.*

Au voleur! au secours! (*en courant il tombe sur Annibal*)  
Dieu! encore un! probablement son complice!

**Annibal**

Qu'a-t-il donc à crier ainsi, cet imbécile?

**Josué**, *vers le fond.*

M.<sup>r</sup> Bonneau! M.<sup>r</sup> Scipion! — Venez vite! au secours!

## SCÈNE XI.

*Les précédents*, **Le Comte.**

**Le Comte**, *entrant, d'un ton ferme.*

Veux-tu te taire, Josué!

**Josué**

Josué! il me connaît.

**Le Comte**

Silence!

**Josué**

Je me tais.... mais je me sauve.

**Le Comte**

Reste.

**Josué**

Je reste.

**Le Comte, à Annibal.**

Considère un peu ce poltron-là qui voulait un jour, je m'en souviens, me défendre, à lui seul, contre tous mes ennemis! comme les temps sont changés!

**Josué**

Moi! j'ai voulu vous défendre:..! J'espère que vous ne l'avez jamais cru.

**Annibal, à Josué.**

Remets-toi, mon garçon: tu as affaire avec d'honnêtes gens, je t'assure.

**Le Comte**

Pour qui donc m'as-tu pris?

**Josué, hésitant.**

Ma foi... je vous ai pris... pour...

**Le Comte**

Un voleur...! n'est-ce pas.

**Josué**

C'est vous qui l'avez dit.

**Le Comte**

Tiens: *(lui jetant une bourse)* voilà qui te prouve le contraire.

**Annibal**

Il me semble que c'est une preuve convaincante!

**Josué, prenant la bourse.**

En effet, les voleurs n'ont pas l'habitude de s'introduire dans les maisons pour donner de l'argent à ceux qui les habitent.

**Annibal**

Du moins, c'est assez l'usage.

**Josué**

Écoutez donc, Monsieur: en vous voyant ainsi à l'improviste circuler dans notre maison, il était permis de soupçonner vos intentions.

**Le Comte**

Sache au contraire que je suis aujourd'hui un commensal de ton maître, qui vient de m'inviter avec sa cordialité accoutumée.

**Josué**

J'en suis persuadé: M.<sup>r</sup> Bonneau a toujours l'habitude d'engager les gens à partager un dîner souvent problématique pour lui-même.

**Le Comte**

Il est donc toujours pauvre?

**Josué**

Comme Job, lorsqu'il couchait sur son matelas peu odoriférant. Mais lui se croit toujours assez riche, et si ce n'était l'avenir de M.<sup>r</sup> Antonin qui l'inquiète un peu, il s'imaginerait même avoir du superflu.

**Le Comte**

Mais son école ?

**Josué**

Son école ne va pas trop mal... mais ça rend si peu! et puis M.<sup>r</sup> Bonneau, avec son éternel verre d'eau, a eu toujours la manie de distribuer aux autres le peu qu'il pouvait gagner; de sorte que dans sa vieillesse...

**Le Comte**

Je comprends, il est dans un dénuement complet. Dans ce cas conserve cette bourse, en attendant mieux.

**Josué**

Non, Monsieur, veuillez la reprendre: je ne puis la garder... Si M.<sup>r</sup> Bonneau le savait!

**Le Comte**

Garde-la, te dis-je: c'est une partie de la dette que j'ai contractée envers ton maître.

**Josué**

Vous êtes débiteur envers M.<sup>r</sup> Bonneau?

**Le Comte**

Oui, mon garçon; le moment est venu où je puis m'acquitter... Va préparer le dîner, et ne dis rien encore à ton maître de notre entrevue. (*à Annibal*) Viens Annibal. (*à Josué*) Je serai bientôt de retour. (*il s'achemine*)

**Annibal, à Josué en s'en allant.**

Eh bien! nous prends-tu encore pour des voleurs?

**Josué**

Moi? Pourriez-vous le supposer?

**Annibal**

Prie le ciel au contraire qu'il t'en envoie souvent de semblables. (*il sort à la suite du Comte*)

**Josué, seul.**

Voyez donc ce qui nous arrive aujourd'hui! Jamais une semblable fortune ne nous est échue en partage. Serait-ce le commencement de la récompense promise aux centaines de verres d'eau que nous avons donnés? — Mais voici notre maître

avec M.<sup>r</sup> Antonin et Scipion — Motus! puisque c'est la consigne. (*il sort*)

SCÈNE XII.

Bonneau, Antonin, Scipion.

Bonneau

Non, mes enfants, ce n'était pas précisément de l'inquiétude: je cherchais à m'expliquer seulement pourquoi Antonin m'avait laissé si brusquement (*à Scipion*) pour aller te trouver...

Antonin

Mais vous voilà tranquillisé.

Bonneau

Oui... jusqu'à un certain point.

Scipion

Et non tout-à-fait?

Bonneau

Tenez, parlons franchement: vous me cachez quelque chose tous les deux... Mais, vous ne voulez pas me faire de la peine, n'est-ce pas? par conséquent je suis persuadé que vos intentions sont pures et sages.

Scipion

Sachez donc que c'est une affaire qui me regarde entièrement... N'est-il pas vrai, Antonin?

Antonin

Sans doute, vous et le colonel Marius.

Bonneau

Soit... je te recommande seulement de n'avoir pas désormais de secret pour ton vieux père, et de respecter son affection.— (*prenant la main de Scipion et d'Antonin*) Mes enfants! nous avons peu de temps à rester encore ensemble... ménagez le pauvre vieillard qui vous aime tant tous les deux!

Antonin

Et qui vous le rendent bien, je vous assure.

Scipion, *avec effusion*.

Oh! oui, mon bon maître.

Bonneau

C'est bien! ne nous attendrissons pas ainsi... je veux que nous soyons gais aujourd'hui; d'autant plus que je vous ménage à dîner une surprise qui ne vous déplaîra pas, à toi surtout, Antonin.



**Antonin**

Quoi donc?

**Bonneau**

Laisse-moi faire, petit curieux.—Mais pour cela j'ai recours à toi, Scipion. Si je fais bien mon compte, nous serons cinq à dîner.

**Antonin**

Qui donc avez-vous invité?

**Bonneau**

Tu le verras...! et tu en seras enchanté comme moi.—De sorte qu'il me manquera deux couverts...

**Scipion**

J'irai les prendre chez moi.

**Bonneau**

Et de plus apporte des serviettes si tu en as : celles que j'ai sont peu présentables.

**Scipion**

C'est bien.

**Bonneau**

Et moi je vais donner mes ordres à Josué, et m'occuper de mon hôte que j'ai par trop négligé. Adieu, Antonin... pense à ton père! Scipion, je te le confie... Adieu, mes enfants, au revoir. (*il sort*)

SCÈNE XIII.

**Antonin, Scipion.**

**Antonin**

Vous le voyez, Scipion: n'est-ce pas un devoir pour moi que de défendre ses cheveux blancs? Quoi! souffrirai-je qu'on me jette en public le mépris et l'injure à la face, parce que je me dirai son fils! Mais je me fais gloire de lui appartenir. Que d'autres s'enorgueillissent des titres et des richesses dont leur père un jour leur lèguera le superbe héritage; pour moi, je suis fier du nom modeste de Bonneau, dont les vertus et la bonté sont les seules armoiries.

**Scipion**

Et vous avez raison, Antonin. Mais vous avez eu tort dans cette circonstance de ne pas imiter la sagesse de votre père. Le fils du vertueux Bonneau ne devait point défier le fils du comte

Latour, ni aller jouer sa vie contre celle d'un fat orgueilleux.

**Antonin**

Vous avez donc oublié la nature et la gravité de l'insulte qui m'a été faite?

**Scipion**

Non: je sais qu'invité par votre camarade au lycée de Nantes, M.<sup>r</sup> Arthur de Montfort, vous vous êtes rendu à la soirée que son père donnait à son château ici près; que là vous avez rencontré M.<sup>r</sup> Armand de Latour, qui a affecté des airs insolents avec vous, divulguant notre naissance pour la faire mépriser des jeunes étourdis comme lui.

**Antonin**

Ajoutez: et cherchant de livrer au ridicule M.<sup>r</sup> Bonneau, le vieux maître d'école. Il savait pourtant qu'il est mon père, et l'insolent osait le rendre le jouet de la risée du groupe moqueur dont il était entouré. Vous êtes militaire, Scipion, et j'en appelle à votre conscience, à votre honneur: à ma place, auriez-vous gardé le silence?

**Scipion**

Non...

**Antonin**

Donc j'ai bien fait de le prier d'abord honnêtement de se taire, et sur son refus, de lui imposer comme un devoir de ne pas outrager un vieillard vénérable, que je m'honorais d'appeler mon père.

**Scipion**

Mais vous avez eu tort de pousser les choses au point d'en venir à un défi. Vous deviez penser à M.<sup>r</sup> Bonneau, à qui une telle nouvelle pourrait porter un coup mortel.

**Antonin**

C'est vrai... dans le transport de mon indignation je n'y ai pas pensé: mais à présent, le défi est fait et accepté pour onze heures; il n'y a plus à reculer.

**Scipion, à part.**

Que lui répondre? il a raison; j'aurais fait pis à sa place. *(haut)* Écoutez, Antonin: vous m'avez choisi pour votre second; par conséquent c'est à moi de m'entendre d'abord avec celui de votre adversaire. Vous êtes, je crois, peu au fait des règles habituelles d'un combat singulier... Laissez-moi faire: je vous assure que nous nous en tirerons en tout honneur.

**Antonin**

Je m'en rapporte entièrement à vous.

**Scipion**

Rentrez auprès de votre père, pour n'éveiller aucun soupçon; je vous appellerai quand il sera temps.

**Antonin**

Adieu donc... je vous attends avec impatience. (*il sort*)

SCÈNE XIV.

**Scipion, seul.**

Ce serait conscience que de laisser battre un si brave garçon, qui, j'en suis sûr, ne s'entend nullement au maniement des armes. Ses motifs sont si louables que je ne trouve aucune raison pour l'en dissuader; aussi, tout en respectant ses intentions, il faut cependant l'en empêcher par quelque honorable subterfuge. Je crois l'avoir trouvé. Voici justement Marius qui va m'instruire du succès de la mission dont préalablement je l'ai chargé. (*à Marius qui entre*) Eh bien! Marius?

SCÈNE XV.

**Scipion, Marius.**

**Marius**

Eh bien! j'ai vu nos individus. À peine étais-je arrivé à l'entrée du parc, que j'ai aperçu deux *pékings* qui causaient ensemble, et se dirigeaient vers le château. Un secret pressentiment m'a fait suspecter que c'étaient ceux que je cherchais. Je les rejoins: Messieurs, leur dis-je, l'un de vous ne serait-il pas M.<sup>r</sup> Armand, fils du comte Latour?—C'est moi, me répond aussitôt un jeune muscadin en gants jaunes et à la cravate irréprochable; qu'y a-t-il pour votre service?—Monsieur, ai-je répliqué sur-le-champ, supprimons des préambules inutiles, d'autant plus que je suis pressé. Il paraît que vous vous êtes permis sur le compte d'un honnête vieillard, sur un père respectable, des propos injurieux qui ont blessé, comme de juste, son fils M.<sup>r</sup> Antonin—Ah! c'est pour cette bagatelle que vous venez, m'a-t-il dit en souriant d'un air goguenard qui a failli lui attirer une gifle; il me semble que c'est une affaire entendue: à 11 heures, derrière le mur du cimetière de la paroisse—Vous vous trompez, Monsieur, ai-je répondu: il y a encore une

autre bagatelle. — Laquelle? — Monsieur, vos propos ont également vexé mon ami intime, le capitaine Scipion, qui regarde aussi M.<sup>r</sup> Bonneau comme un père, de sorte qu'il vous en demande à l'instant réparation.

**Scipion**

Bravo, Marius! Et qu'a-t-il répondu?

**Marius**

Quelle réparation? un second défi! a-t-il dit un peu étonné. Puis reprenant son air dédaigneux: quel est ce capitaine Scipion, si jaloux de la réputation de Maître Bonneau? — Un noble militaire qui porte sur sa poitrine l'étoile des braves, et qui, si vous avez du cœur, vous apprendra à le connaître tout-à-fait, quand il vous fera l'honneur de croiser le fer avec vous. — A ces mots, j'ai vu sa figure se contracter; il allait répliquer, lorsque son camarade s'est mis entre nous deux et m'a dit assez posément: Monsieur, il me semble que vous trahissez votre rôle de médiateur entre mon ami et le vôtre. Loin d'employer des paroles de conciliation, comme c'était votre devoir, vous poussez la provocation presque jusqu'à l'insulte. Si le capitaine Scipion se trouve offensé, nous lui en rendrons raison ainsi qu'à M.<sup>r</sup> Antonin. Sachez que vous avez affaire à des gens d'honneur; et quelque légers qu'ils vous paraissent, ils ont l'âme assez haut placée pour savoir réparer le tort qu'ils ont pu faire, et répondre au besoin à tout appel honorable qui peut leur être fait. Vous savez l'heure du rendez-vous, nous y serons des premiers; que M.<sup>r</sup> Scipion s'y rende également, et nous nous entendrons avec lui.

**Scipion**

Il faut en convenir, ce jeune homme s'est fort bien exprimé.

**Marius**

C'est ce que j'ai trouvé aussi; il n'y avait pas grand'chose à répliquer à cela: cependant cela ne faisait pas ton compte, puisque ton but est d'empêcher la rencontre des deux antagonistes, en exigeant du petit comte une rétractation, et s'il refuse, de te battre avec lui afin de le mettre dans l'impossibilité de se mesurer avec Antonin.

**Scipion**

Sans doute...

**Marius**

Alors je me suis contenté de demander à mon jeune homme

d'avancer d'une demi-heure le rendez-vous, ce qui m'a été accordé : de sorte que pendant cette demi-heure nous aurons le temps d'expédier nos adversaires, et quand Antonin arrivera, la besogne sera déjà faite.

**Scipion**, *prenant la main de Marius*.

Merci, Marius : tu as parfaitement agi selon mes intentions, sauf les formes que tu as un peu trop mises de côté.

**Marius**

Que veux-tu ? Je n'ai jamais été fort là-dessus.

**Scipion**, *apercevant le Comte*.

Silence ! on vient.

#### SCÈNE XVI.

*Les précédents, Le Comte.*

**Le Comte**, *entrant, à part*.

Mes ordres sont donnés en conséquence. Voyons maintenant le bon M.<sup>r</sup> Bonneau.

**Scipion**, *à part, à Marius*.

C'est probablement le convive dont m'a parlé mon vieux maître.

**Marius**, *à part*.

Connais pas !

**Le Comte**, *apercevant Scipion et Marius*.

Ces figures ne me sont pas inconnues.

**Marius**, *à Scipion*.

Qu'a-t-il donc à nous considérer ainsi, le particulier ?

**Scipion**, *à Marius*.

Tais-toi... je crois que c'est lui !

**Marius**, *à Scipion*.

Qui ? lui ?

**Le Comte**, *s'approchant, à Scipion*.

Pardonnez-moi mon indiscrétion, Monsieur il me semble que nous nous sommes vus autrefois.

**Scipion**

Il me le semble aussi, M.<sup>r</sup> le Comte !

**Marius**, *étonné*.

M.<sup>r</sup> le Comte !

**Le Comte, avec dme.**

Scipion ! Il m'est enfin permis de vous presser dans mes bras.

**Scipion**

Et à moi, de vous presser dans les miens ! *(ils s'embrassent)*

**Marius, à part.**

Qu'ont-ils donc à s'embrasser de la sorte ?

**Le Comte**

Oh ! combien j'ambitionnais ce moment fortuné !

**Scipion**

Croyez qu'il est bien doux aussi pour moi !

**Le Comte, regardant Marius.**

Mais, si je ne me trompe, Monsieur doit être le capitaine Marius ?

**Marius**

Lui-même.

**Le Comte**

Et vous ne me remettez pas comme votre ami ?

**Marius**

Ma foi, non : je n'ai pas cet avantage.

**Scipion, à Marius.**

Regarde bien... est-il possible que tu ne reconnaisse pas le Comte Du Bocage ?

**Marius**

Le Comte du Bocage... ! il n'est donc pas mort, comme tu l'affirmais dans ton rapport ?

**Scipion**

Non, Dieu merci !

**Le Comte, à Marius montrant Scipion.**

Et voici mon sauveur.

**Marius**

Toi, Scipion ! tu commis alors cette trahison ?

**Le Comte**

Dites plutôt cet acte d'humanité.

**Marius**

Comment cela ?

**Le Comte**

D'une manière toute naturelle, et qui ne devait éveiller les soupçons de personne.

**Marius, à Scipion.**

Dans ce cas tu laissas dans la chaumière M.<sup>r</sup> le Comte encore vivant?

**Le Comte**

Et de plus environné de tous les soins que réclamait son état.

**Marius, faisant le geste d'écrire.**

Et tu fis...?

**Scipion, l'interrompant.**

Ce qu'en partant m'avait recommandé M.<sup>r</sup> Bonneau ; ce que tu aurais fait à ma place.

**Marius**

Sans doute... je ne dis pas non.

**Le Comte**

Et avec les secours que son cœur généreux me laissa, je me rétablis. Au bout d'un mois, sous divers déguisements, je parvins jusqu'à la baie de Quiberon, où croisaient encore quelques vaisseaux anglais ; sur une simple barque je gagnai le bord de l'un d'eux, et là je fus sauvé.

**Scipion, à Marius.**

Dis à présent : ne vaut-il pas mieux que nous soyons ici réunis ?

**Marius**

Tu as raison ! à quoi nous servirait qu'il eût été fusillé ? M.<sup>r</sup> Le Comte, je suis enchanté de vous retrouver en vie, et de renouveler connaissance sous de meilleurs auspices qu'autrefois.

**Le Comte**

J'ai une dette avec vous... croyez que je ne l'ai pas oubliée.

**Scipion**

Ne pensez pas à nous ; mais plutôt à cet excellent maître d'école...

**Le Comte**

À qui je dois tout autant, je le sais. — Le voici, je crois : mes amis, laissez-moi un instant seul avec lui... j'ai à lui parler d'une affaire qui m'est à cœur plus que vous ne pensez.

**Scipion**

Nous vous laissons.

**Marius**

Ça se trouve à merveille pour aller à notre rendez-vous.

**Le Comte**

Au revoir bientôt, mes amis... N'oubliez pas que nous devons dîner ensemble chez M.<sup>r</sup> Bonneau.

**Marius**

Nous ne l'avons pas oublié.

**Le Comte**

Adieu! (*Marius et Scipion sortent; entre Bonneau*).

SCÈNE XVII.

**Bonneau, Le Comte, puis Josué.**

**Bonneau**

Ah! vous voilà, Monsieur...! excusez de nouveau mon incivilité. A mon retour, j'espérais vous trouver chez moi.

**Le Comte**

J'étais allé voir si ma voiture avançait, et si mon domestique s'était conformé à mes intentions.

**Bonneau**

Vous avez un domestique avec vous?

**Le Comte**

Et qui va venir me rejoindre. — M.<sup>r</sup> Bonneau, en attendant le dîner pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien?

**Bonneau**

Volontiers. — Que je donne seulement une petite instruction à Josué.

**Le Comte**

Faites.

**Bonneau, appelant.**

Josué!

**Josué, paraissant.**

Monsieur...

**Bonneau, à Josué, à part.**

Va-t'en chez la mère Simonne; recommande-lui l'épaule de mouton au four... qu'elle soit prête pour midi précis. — Ah! donne-nous deux chaises ici, au frais, à moins que Monsieur ne préfère entrer dans la maison.

**Le Comte**

Ici nous serons parfaitement. (*Josué donne 2 chaises, et sort par la droite*)



Josué, *en sortant.*

Si cet aimable inconnu pouvait commettre encore un vol comme celui de ce matin !

SCÈNE XVIII.

Bonneau, Le Comte.

Le Comte, *assis.*

Vous me permettez, n'est-il pas vrai, de vous adresser quelques questions ?

Bonneau

Je n'ai pas motif de craindre un interrogatoire.

Le Comte, *à part.*

Procédons avec prudence. (*haut*) Dites-moi... êtes-vous bien content de votre école ?

Bonneau

Je n'ai qu'à remercier Dieu, car elle m'a fourni jusqu'à présent de quoi vivre.

Le Comte

Et même de quoi faire un peu de bien.

Bonneau

Oh ! bien peu... C'est tout au plus si de temps en temps il m'a été possible de donner un verre d'eau au nom du Seigneur.

Le Comte

Et ce verre d'eau n'a jamais été refusé à personne, je le sais.

Bonneau

C'est bien le moins.

Le Comte

Mais comment avez-vous pu faire si bien élever votre fils ?

Bonneau

D'une manière fort simple. Je l'ai gardé auprès de moi jusqu'à l'âge de 15 ans ; et comme il était fort docile, très-appliqué, il s'est trouvé qu'il en a su bientôt autant que moi, et même plus, ce qui me faisait un plaisir inouï... ; ensuite j'ai obtenu pour lui une place gratuite au lycée de Nantes : par exemple j'ignore à quel titre on me l'a accordée !

Le Comte

Mais indubitablement pour récompenser vos services dans la carrière de l'enseignement.

**Bonneau**

C'est possible. Quoi qu'il en soit, Antonin s'est distingué dans ses classes : si bien qu'un de mes anciens amis me l'a demandé dans son étude de notaire, se chargeant en quelque sorte de son avenir.

**Le Comte**

De sorte qu'Antonin est aujourd'hui clerc de notaire auprès de votre ami?

*(Antonin sort furtivement de la maison, jette un coup d'œil attendri sur Bonneau, et s'éloigne par le fond).*

**Bonneau**

Oui, Monsieur; et l'on est enchanté de lui. Antonin gagne déjà 25 fr. par mois, ce qui est bien gentil.

**Le Comte**

Et un grand soulagement pour vous.

**Bonneau**

Sans doute... Et puis voyez quel excellent cœur a ce cher enfant : les premiers appointements qu'il reçut, eh bien ! il me les envoya intégralement. Père, m'écrivit-il, c'est à vous que je dois tout ce que je suis et tout ce que je possède; veuillez donc accepter le premier produit de mon travail, ou plutôt du vôtre qui commence enfin à fructifier.

**Le Comte**

Excellent cœur en effet ! Fils digne d'un tel père.

**Bonneau**

Ce n'est pas tout : il veut absolument que j'accepte chaque mois une partie de ses honoraires; il ne garde que 15 fr. pour lui, n'aspirant qu'au moment où il gagnera assez pour me faire reposer.

**Le Comte**

Il a raison : vous avez besoin de repos, M.<sup>r</sup> Bonneau.

**Bonneau, souriant.**

Bientôt, je me reposerai... et pour longtemps !

**Le Comte**

Que voulez-vous dire ?

**Bonneau**

Est-ce que je ne touche pas aux portes de l'éternité ? Il me semble que là on a le temps de se reposer.

**Le Comte**

J'espère que vous aurez encore un bon petit trajet à faire

avant d'y arriver tout-à-fait. — Écoutez, j'ai un projet; mais j'ai besoin de votre concours pour le réaliser.

**Bonneau**

De moi?

**Le Comte**

Oui, de vous. Ce pays-ci me plaît et je désirerais m'y fixer, ou du moins y venir passer quelques mois de l'année. J'ai aperçu, en venant, une forte jolie propriété à vendre...

**Bonneau**

Oui, ici près : le domaine des Rosiers.

**Le Comte**

Je l'achette; mais à une condition : c'est que vous veniez vous y installer avec votre fils.

**Bonneau**

Mais mon école..?

**Le Comte**

Laissez-moi achever. Vous venez habiter là avec Antonin et votre fidèle Josué. Vous n'aurez qu'à surveiller avec Antonin les travaux qu'exigera notre campagne.

**Bonneau**

Mais Antonin, Monsieur, doit suivre une carrière.

**Le Comte**

Et je veux lui en assurer une. — M.<sup>r</sup> Bonneau, je suis seul... point de parents qui puissent prétendre à mon héritage, car ils ont tous péri dans nos temps de désastres, ou sur l'échaffaud ou en combattant pour la cause de leurs rois; de sorte que...

**Bonneau**

Vous voudriez que j'accepte?... à quel titre?

**Le Comte, se levant.**

Vous souvient-il d'un chef vendéen que vous recueillîtes blessé, là-bas dans ce ravin...?

**Bonneau, ému se levant.**

Hélas!

**Le Comte**

Vous pansâtes ses blessures avec le peu de linge qui vous restait...

**Bonneau**

Monsieur...!

**Le Comte**

Et lorsque arrêté par les ennemis victorieux il vous recom-

manda sa femme qui réclamait un peu de terre sur son corps inanimé, et son enfant abandonné dans un fossé... la mère reçut la sépulture, n'est-ce pas...? et l'enfant...?

**Bonneau**

Fut sauvé, et il fait aujourd'hui mon orgueil; M.<sup>r</sup> Le Comte Du Bocage, c'est vous...!

**Le Comte, le pressant dans ses bras.**

Moi-même...!

**Bonneau, attendri.**

Enfin je vous revois...! Ah! je ne l'espérais plus! Scipion donc...?

**Le Comte**

Me sauva!

**Bonneau**

Brave jeune homme! — Mais appelons Antonin.

**Le Comte**

Oui, que j'embrasse enfin ce cher enfant...!

**Bonneau**

Attendez... Il faut ménager sa sensibilité.

**Le Comte**

Laissez-moi faire.

SCÈNE XIX.

**Bonneau, Le Comte, Josué.**

**Josué, accourant essoufflé.**

M.<sup>r</sup> Bonneau...!

**Bonneau**

Qu'y a-t-il, Josué?

**Josué**

Ah! Monsieur, un grand malheur...!

**Bonneau et Le Comte.**

Un malheur! parle...

**Josué**

M.<sup>r</sup> Antonin...

**Bonneau et Le Comte.**

Eh bien!

**Josué**

Est allé derrière le mur du cimetière...

**Bonneau et Le Comte.**

Après.....

**Josué**

Et là... se trouvent Scipion et M.<sup>r</sup> Marius avec deux autres individus... armés jusques aux dents d'épées et de pistolets.

**Bonneau et Le Comte.**

Un duel..!

**Bonneau**

Lui ! Antonin ! ce n'est pas possible.

**Josué**

Rappelez-vous son air préoccupé...

**Bonneau**

C'est vrai.

**Josué**

Vous le croyiez chez vous, et il est là..!

**Le Comte**

Mon fils..!

**Josué, à part.**

Son fils..! Mon voleur est le Comte Du Bocage.

**Le Comte**

Courons, M.<sup>r</sup> Bonneau.... Non, restez, vous: j'arriverai plus promptement. — Marche devant, Josué, pour m'indiquer le chemin.

**Josué**

Marche ! et les jambes me flageolent. Décidément c'est la première fois que le courage me manque.

**Le Comte**

Viens donc !

**Josué**

Je vous suis... mais ne vous alarmez pas tant, il y a Scipion.  
(*Ils vont sortir lorsque arrivent Scipion, Antonin et Marius*)

SCÈNE XX et dernière.

*Les précédents, Scipion, Marius, puis Antonin.*

**Scipion**

Où courez-vous donc ainsi? vous paraissez alarmés..!

**Josué**

On le serait à moins!

**Bonneau**, *avec inquiétude.*

Scipion, il n'est rien arrivé à Antonin?

**Scipion**

Rien du tout puisque le voilà.

**Bonneau**

Où donc?

**Antonin**, *se précipitant vers Bonneau.*

Ici, mon père!

**Le Comte**, *à part.*

Son père!

**Bonneau**

Voilà donc ce que tu me cachais..?

**Antonin**

Quoi?

**Josué**

C'est inutile de feindre: on sait tout.

**Scipion**, *à Josué.*

Et c'est toi, j'en suis sûr, qui as surpris et divulgué un secret que nous cachions avec soin pour ne pas affliger ton maître.

**Marius**

C'est mal à vous, Josué.

**Le Comte**

Ne grondez pas ce pauvre garçon: il l'a fait dans une bonne intention.

**Antonin**

M.<sup>r</sup> le Comte, vous ici! pardon de ne pas vous avoir salué.

**Bonneau**

Mais enfin me sera-t-il permis de savoir...?

**Antonin**

Quoi?—Il n'y a rien eu de sérieux, je vous le certifie... quand je suis arrivé, tout était fini: Scipion recevait les excuses de son adversaire.

**Bonneau**

Mais pourquoi ce duel qui serait toujours une sottise, si ce n'était pas un crime?

**Scipion**

Vous voulez le savoir? Eh bien! comme c'est une affaire des plus honorables pour Antonin, je vais satisfaire votre curiosité. Sachez qu'un étourdi avait osé, dans une société assez nombreuse, parler un peu légèrement de M.<sup>r</sup> Bonneau; un bon

filz ne pouvait naturellement le supporter, et il a dû imposer silence à l'insolent.

**Bonneau**

Quoi c'était pour moi?

**Antonin**

Oui, pour venger votre nom, votre honneur dont on voulait se faire un jeu.

**Bonneau**

Et tu t'es battu pour cela?

**Antonin**

Malheureusement, non; je suis arrivé trop tard... Scipion avait pris les devants, et ce généreux ami...

**Le Comte**

J'ai compris: il s'est exposé à votre place; il a sauvé jadis le père, et aujourd'hui... (*il s'arrête*)

**Bonneau**

Achevez, M.<sup>r</sup> le Comte: et aujourd'hui avec le même dévouement il a voulu garantir les jours du filz.

**Tous, excepté Le Comte et Bonneau.**

Du filz!

**Josué**

Et sans doute, puisque c'est le Comte du Bocage!

**Scipion, à part.**

Je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons.

**Bonneau, à Antonin.**

Mon garçon, je te vois là confus, interdit; c'est bien naturel en entendant une semblable révélation. — Mais il n'est que trop vrai: Si je t'ai élevé avec tout l'amour d'un père, si tu as eu pour moi la tendresse d'un filz, tu ne me dois pas cependant la naissance. Lève les yeux: voilà l'auteur de tes jours; vois en lui un autre cœur que tu occupes déjà tout entier. Regarde comme le Ciel est bon pour toi! tu n'avais que moi, pauvre vieux père: maintenant nous serons deux à t'aimer comme un filz et à travailler à ton bonheur.

**Le Comte**

Antonin, que pourrais-je ajouter à ces paroles si bonnes, si affectueuses? Ah! venez sur ce cœur qui en effet ne bat que pour vous. Ce matin, vous vous sentiez de l'inclination pour moi... douteriez-vous de pouvoir jamais m'aimer comme un filz?

**Antonin**

Oh! mon...! (*il se jette dans les bras du Comte*).

**Le Comte**

Antonin, non enfant que j'ai tant pleuré! (*à Bonneau qu'il attire aussi dans ses bras*) Venez là vous aussi, ô le plus digne des hommes! Après vingt ans d'exil et de souffrance il m'est donné de goûter la plus grande jouissance qu'un mortel puisse avoir ici-bas: celle de presser dans ses bras un fils qu'il croyait perdu, et un ami vertueux qu'anime l'esprit de Dieu.

**Josué, à part.**

Voilà la deuxième fois que cet homme-là me fait pleurer comme un imbécile!

**Bonneau, à Antonin.**

Eh! bien? comment trouves-tu la surprise que nous t'avons ménagée?

**Antonin**

Mon bon père, que ne vous dois-je pas? — (*au Comte*) Pardon, si je l'appelle encore ainsi.

**Le Comte**

Toujours: il mérite trop ce nom pour que je sois jaloux de le lui ravir; je ne veux que le partager. D'ailleurs nous ne nous séparons plus. — Regarde désormais notre habitation. (*il lui montre le lieu où est sensé le domaine des Rosiers*)

**Antonin**

Là?

**Bonneau**

Oui, mon garçon: elle est à ton père...!

**Le Comte**

Et par conséquent à mon fils et à vous. (*s'approchant de Scipion*) Et vous, Scipion, vous restez muet au milieu de tout ce bonheur.

**Scipion**

Je le partage, M.<sup>r</sup> le Comte, et m'estime le plus fortuné des hommes, si j'ai pu y contribuer.

**Le Comte**

Sans vous, il me semble qu'il m'a serait difficile d'en jouir. Aussi j'ai avec vous une dette immense que je ne sais comment acquitter. Usez de mon crédit, de ma fortune; parlez franchement: que puis-je pour vous?



**Scipion, confus.**

**M.<sup>r</sup> Le Comte....**

**Marius**

Si Scipion n'ose pas s'expliquer, je le ferai à sa place : Militaires licenciés, nous n'avons plus rien à faire en France; procurez-nous les moyens de passer en Amérique.

**Le Comte, Antonin, Josué**

En Amérique !

**Bonneau**

Nous quitter...!

**Le Comte**

Et pourquoi vous éloigner de votre patrie ? parce que momentanément l'armée est dissoute ! mais elle va être reconstituée, et des braves comme vous ne manqueront pas d'être réintégrés.

**Scipion**

Vous croyez ?

**Le Comte**

Soyez-en persuadés. Des soldats qui ont comme vous versé leur sang pour la défense et la gloire de leur pays seront rappelés, récompensés de leurs services : je vous en donne ma parole. Vous continuerez votre noble carrière, et au lieu d'errer dans les savanes de l'Amérique, vous viendrez de temps en temps vous reposer de vos travaux à la ferme de Scipion, située près de S. Florent.

**Bonneau, et Antonin.**

Bravo, M.<sup>r</sup> le Comte !

**Le Comte, à Scipion qui veut parler.**

Point de refus ni de remerciement ! Ou bien, si vous l'aimez mieux, vous viendrez visiter vos trois meilleurs amis à leur terre des Rosiers.

**Antonin, à Scipion et à Marius.**

Vous acceptez, n'est-il pas vrai ?

**Bonneau, à Josué.**

Eh bien ! Josué, tu vois enfin comme Dieu est fidèle dans ses promesses. Quand je te disais que celui qui donne un verre d'eau en son nom ne perd jamais sa récompense ! Sans doute il pouvait la différer encore et nous la donner seulement dans un monde meilleur ; mais, dans son infinie bonté, il s'est plu à

nous en faire jouir même sur la terre. Te voilà, j'espère, convaincu?

**Josué**

Entièrement. Aussi pour consacrer un monument à la vérité de cette maxime sainte, je propose une chose.

**Tous, excepté Josué.**

Parle.

**Josué**

C'est de débaptiser la terre des Rosiers.

**Tous, excepté Josué.**

Et de l'appeler?...

**Josué**

Le domaine du Verre d'eau!

FIN DU SECOND ACTE.

---



# LA GRENOUILLE

QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

---



## PERSONNAGES

---

GAUTHIER, meunier ;

ALFRED }  
BAPTISTE } *ses fils ;*

BOULARD, propriétaire, parrain de Baptiste ;

JULIEN DES ESSARTS }  
LÉON DE VERTPRÉ } *amis d'Alfred ;*

LAPIERRE, domestique.

*La scène, au premier acte, se passe au moulin de Gauthier,  
dans le Berry ; au 2.<sup>e</sup> et 3.<sup>e</sup> acte, à Paris.*

---

# LA GRENOUILLE

qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf

DRAME EN TROIS ACTES

---

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente les dehors d'un moulin avec une maison rustique; à gauche du spectateur, une grange avec un hangar. Site pittoresque dans le fond.

### SCÈNE I.

**Gauthier**, *sortant de la maison à droite.*

Il dort paisiblement! — Qu'il est gentil! et quand je pense que moi, Gauthier, gros meunier berrichon, je suis le père d'un pareil trésor, je me sens là je ne sais quoi... je me trouve grandi de six pieds six pouces. Il est vrai que je n'ai rien épargné pour en faire un garçon distingué, accompli : dix ans dans le premier collège de la Capitale...! tout le monde criait après moi : le fils d'un meunier élevé comme un grand seigneur! Pourquoi pas? Le moulin ne rendait pas mal : pouvais-je mieux employer le fruit de mon travail? mais je les laissais dire, et aujourd'hui je leur montre avec orgueil mon Alfred : ils crèvent de dépit, et moi je pleure de joie en le regardant! il me prend parfois des dé-mangeaisons frénétiques de danser la gavotte... Mais voilà que je m'oublie en parlant de lui... (*appelant*) Baptiste! Baptiste!

BOUVÉS, *Théâtre etc.*

il ne répond pas... Je parie qu'il dort encore et fainéant...! C'est l'opposé de son frère, celui-là: il n'a jamais rien fait de bien en sa vie... garçon matériel, sans idées... larges; ne voyant rien au-delà de l'eau du moulin; m'abreuvent de chagrins continuels... Si je ne l'avais pas vu allaiter par ma défunte, je croirais qu'on me l'a changé en nourrice. Baptiste! Baptiste!

## SCÈNE II.

**Gauthier, Baptiste.**

**Baptiste, se frottant les yeux et baillant.**

Voilà, mon père!

**Gauthier**

Quand je vous disais qu'il dormait, ce paresseux, ee...

**Baptiste**

Pardine! il n'y a rien d'étonnant à cela: nous nous sommes couchés si tard, et le soleil est à peine levé.

**Gauthier**

Et moi, ne suis-je pas debout? Est-ce que l'idée de la fête que nous avons à préparer pour célébrer la bienvenue de ton frère et de ses deux nobles amis, messieurs Léon de Vertpré et Julien des Essarts, ne devait pas te tenir éveillé?

**Baptiste**

Sans doute... mais la fatigue a été plus forte que la volonté.

**Gauthier**

La fatigue! Depuis qu'Alfred est ici, je ne la sens pas, la fatigue... je suis jeune comme à vingt ans: je vais, je cours, je bois, je mange, je dors, sans m'en apercevoir. Mais toi, je comprends pourquoi tu es si nonchalant: c'est que tu n'as pas mon cœur; c'est que tu n'aimes pas ton frère.

**Baptiste**

Mon père, vous me calomniez: j'aime Alfred autant que l'on peut aimer un frère. Quoique vous ne m'ayez pas fait éduquer comme lui pour faire aussi de moi un beau Monsieur, je n'en suis nullement jaloux; je l'aime et je suis fier de ses talents; heureux comme vous de le voir près de nous; mais....

**Gauthier**

Quoi! mais! il te répugne de le servir peut-être? tu trou-

ves que c'est au-dessous de ta dignité? Réponds.... c'est cela, n'est-ce pas...? réponds-moi donc.

**Baptiste, timidement.**

Pas le moins du monde: je trouve seulement...

**Gauthier, avec force.**

Tais-toi; tu es un ingrat.

**Baptiste**

Moi!

**Gauthier**

Tu es ingrat.

**Baptiste**

Voilà que je suis un ingrat à présent, moi qui me mets en quatre...

**Gauthier**

Tais-toi, ou je t'applique une de ces calottes solennelles, que je tiens toujours en réserve pour les circonstances analogues à celle-ci.

SCÈNE III.

*Les précédents, Boulard.*

**Boulard**

Eh bien? Qu'est-ce encore, papa Gauthier? toujours à gronder le pauvre Baptiste!

**Gauthier**

Le pauvre Baptiste! plaignez-le, je vous le conseille. Vous ne savez donc pas combien il me rend l'existence amère; que je ne puis rien obtenir de lui; qu'il m'offense dans ce que j'ai de plus cher au monde; que lui seul altère le bonheur que j'ai d'avoir un fils comme mon Alfred; que sans ce cher enfant j'irais de désespoir me précipiter sous la roue de mon moulin, et là me faire broyer et réduire en farine?

**Boulard**

Allons, calmez-vous.

**Baptiste**

Je vous assure, mon parrain, que je n'ai rien dit qui puisse m'attirer ainsi les reproches de mon père.

**Gauthier**

Vous l'entendez: il n'a rien dit qui puisse... (*avec abatte-*



ment, montrant Baptiste) M.<sup>r</sup> Boulard, je suis de ce côté le plus malheureux des pères!

**Baptiste**

M.<sup>r</sup> Boulard, voulez-vous me permettre de vous expliquer comment cela est venu?

**Boulard**

Plus tard: pour le moment va faire ce que ton père t'a commandé.

**Baptiste**

Il ne m'a rien commandé.

**Boulard**

Rien ?

**Gauthier**

Et mes ordres d'hier au soir pour le dîner d'aujourd'hui, sont-ils exécutés? Es-tu allé au village chercher les provisions dont nous avons besoin? As-tu prévenu le père Crincrin de venir avec son violon pour faire danser cette jeunesse? As-tu...

**Baptiste**

Pas encore... mais soyez tranquille, rien ne sera oublié.

**Boulard**

Pars vite alors.

**Baptiste**

Vous ne désirez donc pas entendre l'explication?

**Boulard**

Va, te dis-je. *(il lui fait un signe d'intelligence)*

**Gauthier**

Voyez s'il partira..!

**Baptiste**

Je cours... C'est vexant tout de même de ne pouvoir pas donner ses raisons, quand on n'a pas tort! *(il sort)*

SCÈNE IV.

**Gauthier, Boulard.**

**Gauthier**

Direz-vous encore que j'ai tort de me plaindre de lui, de le tarabuster?

**Boulard**

Maintenant que nous sommes seuls, je puis vous répondre

franchement. Oui, père Gauthier, vous êtes souvent trop brusque envers cet enfant. Votre excessive tendresse pour son aîné vous aveugle au point de ne pas apercevoir les excellentes qualités du cadet.

**Gauthier**

Excellentes qualités...! Un fainéant, un étourdi!

**Boulard**

Vous seul le jugez ainsi. Baptiste, quoi que vous en disiez, est un garçon intelligent.

**Gauthier, ironiquement.**

Comme Alfred, n'est-ce pas?

**Boulard**

N'établissons pas de comparaisons inutiles. Je le vois actif à la besogne; il vous remplace avec zèle au moulin, quand vos affaires vous appellent à la ville; il est bon, affectueux, obligeant envers tous. (*Gauthier hausse les épaules*) Et tenez: voulez-vous une preuve de l'excellence de son cœur? C'est que toutes vos préférences pour son frère n'ont jamais altéré son caractère ni ses sentiments! Bien que souvent il ait motif d'être froissé, il ne le témoigne jamais: il est toujours le même pour vous et son frère. Il est content des succès d'Alfred dans ses études; il en parle avec enthousiasme, sans envie, sans arrière-pensée; on le voit empressé, plein d'égards et de tendres soins...

**Gauthier**

Bel effort qu'il fait! beau mérite! quand il a le bonheur d'avoir un frère comme mon Alfred!

**Boulard**

Que bien d'autres, à la place de Baptiste, auraient de la peine à aimer. (*Gauthier le regarde ébahi*) Songez donc à l'énorme différence que vous avez établie entre les deux frères. Pour le premier, vous avez prodigué au-delà de ce que votre position vous permettait. Vous l'avez élevé, non comme le fils d'un meunier, mais comme un jeune homme de famille, riche, noble, qu'attendent toutes les distinctions sociales. Toutes vos complaisances n'ont été que pour lui; tandis que Baptiste sait à peine lire: il a grandi ici dans le travail et la peine, toujours traité avec dureté par son père; sans jamais entendre de votre bouche une parole qui pût adoucir l'amertume d'une pénible

comparaison; sans recevoir de vous une de ces caresses dont vous êtes si prodigue envers son frère!

**Gauthier**

Est-ce qu'il s'en est jamais rendu digne? Ah! M.<sup>r</sup> Boulard, vous ne connaissez pas Baptiste. Dès son jeune âge, il a montré des dispositions... atroces, que j'ai dû corriger, autant que possible, par une juste sévérité. Son penchant à la paresse, son humeur récalcitrante, son amour pour le jeu et la dissipation, m'ont fait faire un mauvais sang que toutes les cures dépuratives du monde ne pourront jamais guérir. Et puis... et puis... je sais bien des choses que vous ignorez, M.<sup>r</sup> Boulard.

**Boulard, avec humeur.**

Vous ne savez rien du tout.

**Gauthier**

C'est-à-dire, d'après vous, que je suis un homme aveugle, injuste, en aimant de préférence mon Alfred, un fils qui ne m'a jamais donné l'ombre d'un chagrin! Un jeune homme modèle, instruit, modeste, rempli de cœur, qui fait l'admiration de tous ceux qui ont l'avantage de l'approcher. Sans doute j'ai dépensé de bons et beaux écus pour son éducation; mais ne croyez pas pour cela que la bourse de papa Gauthier soit à sec: il y a encore de quoi mettre du beurre dans les épinards.

**Boulard**

Tant mieux; mais que ferez-vous maintenant de votre fils?

**Gauthier**

Ce que j'en ferai...? Vous n'avez pas d'enfants, M.<sup>r</sup> Boulard: voilà pourquoi vous ne comprenez pas jusqu'où peut aller l'ambition d'un père. D'abord mon fils peut prétendre à tout: des amis de haut rang, des protecteurs, il en a déjà, il me l'a dit; et s'il faut encore quelques gros sous pour arriver, son père ne les fera pas attendre.

**Boulard**

Je respecte vos illusions, Gauthier. Je prie le ciel qu'elles ne vous coûtent pas de larmes.

**Gauthier, à part.**

C'est la jalousie qui le fait parler ainsi.

**Boulard**

Laissons ce discours: je m'aperçois que maintenant je ne serais pas entendu. Mais retenez bien ceci: Alfred est tout pour

vous, et peut-être le jour n'est pas éloigné où pour unique appui vous n'aurez que le bras de Baptiste.

**Gauthier**

Bel appui ! Baptiste ne sera jamais qu'un meunier comme son père.

**Boulard**

Il n'en sera pas plus malheureux pour cela.

**Gauthier**

Tenez, M. Boulard, une fois pour toutes, sachez que je n'entends pas raison sur ce chapitre. J'ai fait éduquer Alfred comme il m'a plu ; j'ai dépensé et je dépenserai encore pour lui ce qu'il me plaira ; personne n'a rien à voir là-dedans : chacun dispose de ses enfants et de son argent à sa guise.

**Boulard, un peu piqué.**

Aussi je vous demande pardon de m'être mêlé de vos affaires : mais en ma qualité de voisin et d'ami...

**Gauthier**

Je ne vous en veux nullement, M.<sup>r</sup> Boulard : vous savez l'estime et l'affection que j'ai pour vous... et je vous demande pardon, à mon tour, s'il m'est échappé quelque parole qui ait pu vous blesser... j'espère bien que vous nous ferez l'honneur de dîner aujourd'hui avec nous.

**Boulard**

Je crains de vous gêner... vous avez déjà du monde !

**Gauthier**

Qui ? les deux amis d'Alfred, qui sont venus passer quelques jours avec lui pour se livrer au plaisir de la chasse ? Ce sont de si braves jeunes gens qu'ils seront enchantés... mais voici Alfred. (*avec joie*) Regardez-le donc, M.<sup>r</sup> Boulard : quel air noble, distingué... ! Avouez que j'ai raison d'en être glorieux et d'en raffoler comme je fais.

**Boulard, à part.**

Pauvre père ! respectons sa tendresse.

## SCÈNE V.

*Les précédents, Alfred.*

**Gauthier**

Bonjour, mon petit chou...! Comment cela va-t-il ce matin? Bien, n'est-ce pas? t'as bien dormi?

**Alfred**

Médiocrement... ah! M.<sup>r</sup> Boulard! (*il le salue*)

**Boulard**

Bonjour, mon jeune ami.

**Gauthier**, *avec complaisance, à part.*

Comme ça vous salue avec grâce!

**Boulard**

Vous vous êtes levé de bien bonne heure! ce n'est cependant pas l'usage parmi les jeunes gens à la mode comme vous.

**Alfred**

C'est vrai; ce n'est pas du bon ton... mais ici, je ne sais pourquoi je m'éveille à l'aube du jour.

**Gauthier**

C'est que l'air est ici plus vif, plus élastique... cela fait du bien à la santé.

**Alfred**

J'en doute: mes nobles amis, que j'ai laissés à leur toilette, se plaignent également. Ce régime de vie n'est pas du tout leur fait.

**Boulard**

Je le crois bien: des gens habitués à fouler seulement les tapis moelleux d'un salon, ou à suivre nonchalamment les allées unies et sablées d'une promenade publique, se trouvent mal à leur aise dans nos sentiers raboteux, ou sur le penchant inégal de nos collines escarpées. Puis la chasse, pour leurs membres délicats, était un exercice dont ils devaient bien vite se dégoûter.

**Alfred**

Vous comprenez qu'ils ne sont venus ici que pour rompre la monotonie de la vie parisienne, et ensuite pour me donner des marques de leur amitié en arrivant ainsi à l'improviste.

**Boulard, à part.**

Ou plutôt pour s'assurer de la condition de ta famille, et rire ensuite à tes dépens.

**Gauthier**

Mais je pense qu'ils sont enchantés de la manière splendide dont ils ont été reçus et traités par ton père ?

**Alfred, avec embarras.**

Oui..! (*à part*) si mon père savait combien je me sens humilié à leurs yeux!

**Gauthier**

Quoi qu'il en soit, je vais aujourd'hui me surpasser; et je t'assure qu'ils seront contents de moi: j'ai envoyé Baptiste faire les approvisionnements nécessaires; j'aurai l'œil à tout, et tu sais que quand je me mêle d'une chose, il faut que cela marche. D'ailleurs il s'agit de te faire honneur..! je vous laisse... Sois sans inquiétude, mon cher cœur: Papa Gauthier est là, et par la Morguenne! on verra de quoi il est capable. Embrasse-moi, mon petit chéri; ça me fait tant de bien..! au revoir. (*à part en s'en allant*) Décidément il faut aujourd'hui que je danse la gavotte. (*il sort*)

SCÈNE VI.

**Alfred, Boulard.**

**Boulard**

Vous avez là un père qui vous aime bien, M.<sup>r</sup> Alfred!

**Alfred**

Oh! oui, Monsieur.

**Boulard**

Les sacrifices qu'il a faits et qu'il fait encore pour vous, vous imposent de grands devoirs envers lui.

**Alfred**

Je le sais... me croiriez-vous capable d'y manquer?

**Boulard**

Volontairement, non.

**Alfred**

Qu'entendez-vous par là?

**Boulard**

Écoutez, Alfred. — J'ai toujours aimé votre famille; je m'in-

téresse à vous; et je voudrais prévenir, s'il est possible, sinon les malheurs, du moins les chagrins que je prévois pour vous tous.

**Alfred**

Quels malheurs? quels chagrins?

**Boulard**

Vous voilà, grâce à l'éducation que vous avez reçue, placé dans une sphère au-dessus de votre naissance, de votre condition. Je vous vois des tendances à vivre dans un monde où vous ne pourrez vous soutenir que par de nouveaux sacrifices, qui comprometttront ou absorberont la petite fortune de votre père déjà un peu ébréchée.

**Alfred**

Et quand cela serait, ne me serai-je pas élevé d'ici là à une position sociale telle, que j'aurai devant moi un avenir brillant de fortune et d'honneurs? Quand j'aurai pour protecteurs et amis les personnages les plus hauts placés...

**Boulard**

Qui vous méconnaîtront le jour où vos ressources seront épuisées, et qu'il ne vous restera que l'orgueil et la suffisance.

**Alfred, offensé.**

Monsieur..!

**Boulard**

Je vous parle un peu durement; mais l'amitié m'en fait un devoir. Si vous m'étiez indifférents, vous et votre excellent père, je me tairais. Je comprends que vous teniez à vos illusions, et qu'il me sera difficile de vous dessiller les yeux.

**Alfred**

Ce ne sont point des illusions, M.<sup>r</sup> Boulard: je sais par quelles voies on arrive, et je sens là quelque chose qui me dit: marche! et tu ne seras pas confondu dans la foule; marche! et tu iras de pair avec tout ce que la société moderne offre de grand, de noble, d'éclatant; marche! et tu feras partie de cette classe privilégiée où dominent ceux qu'on nomme avec tant de raison les heureux du siècle.

**Boulard**

Ces prétendus heureux sont trop jaloux du gâteau qui leur est échu en partage, pour permettre au fils d'un meunier d'y mordre avec eux.

**Alfred, à part.**

Le fils d'un meunier !

**Boulard**

Et si vous parvenez à vous asseoir à la même table qu'eux, ne comptez-vous pour rien les humiliations que cela vous aura coûtées ? Voyez : vos amis Léon et Julien sont venus vous rendre visite ici, avec les démonstrations d'une parfaite amitié : avez-vous remarqué leurs signes d'intelligence, leurs sourires moqueurs, leurs compliments ironiques à votre père ainsi qu'à votre frère Baptiste ? Vous croyez-vous plus épargné dans leurs railleries ? Si des camarades de collège se conduisent ainsi avec vous, que sera-ce dans les riches salons aristocratiques où votre folle ambition vous fait rêver le bonheur ?

**Alfred**

Eh bien ! C'est précisément ce qui aiguise mon courage, redouble mon ardeur. Il est beau de corriger les injustices du sort, d'effacer les inégalités qui montraient notre infériorité et nous attireraient le mépris ou le ridicule ; de prouver qu'on était digne de marcher aussi le front haut, et de voir à son niveau, ou seulement à son épaule, ceux qui vous jetaient autrefois le dédain et la raillerie à la face. Chacun a son humeur dans ce monde. La vôtre, M.<sup>r</sup> Boulard, est de jouir paisiblement et modestement de votre fortune. Peu vous importe que l'on vous regarde de haut en bas. Pour moi, c'est différent : je préfère qu'on soit obligé de lever les yeux pour me regarder. C'est mon faible, ou plutôt ma noble ambition. C'est également celle de mon père ; et morbleu ! l'on verra si le fils du meunier Gauthier, dont on a l'audace de se moquer aujourd'hui, ne sera pas bientôt de la taille de M.<sup>r</sup> Léon de Vertpré et de M.<sup>r</sup> Julien des Essarts.

**Boulard**

Rappelez-vous la fable du bon La Fontaine.

**Alfred**

Laquelle ?

**Boulard**

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf !

**Alfred, avec dédain.**

Bonne pour amuser les enfants.

**Boulard**

Et pour instruire les imprudents qui veulent sortir de l'état



que la nature leur a assigné! — Mais voici, je crois, vos nobles amis. Je vous laisse: nous nous reverrons plus tard. (*il sort et dans le même temps entrent Léon et Julien*)

## SCÈNE VII.

Alfred, Léon, Julien.

Léon, paraissant.

Sortons un peu de ce taudis... je me sens suffoqué.

Julien

Et moi les nerfs agacés.

Léon, poussant sa respiration.

Ah! je respire.

Julien, de même.

Je renais.

Alfred

Qu'est-ce donc, mes amis?

Léon

Parbleu! c'est facile à deviner.

Julien

Tu conçois bien que des gens de condition comme nous...

Alfred

Mais encore?

Léon

Je voudrais ménager ton amour-propre, mais, ma foi, je n'y tiens plus.

Julien

Tu nous excuseras; mais entre amis pourquoi se gêner?

Alfred

Expliquez-vous.

Léon

Puisque tu le désires, je vais te parler avec la sincérité que tu me connais. Franchement, ton moulin est un véritable guet-à-pens. (*Alfred fait un mouvement*) Ne te fâche pas: je ne t'en veux nullement! je sais fort bien que tout le monde ne peut pas avoir des appartements parquetés et des meubles couverts de damas. Mais ce que je te pardonne avec peine, c'est de nous avoir fait à Paris une pompeuse description de la campagne de ton père, des amusements, des plaisirs qu'on peut s'y procu-

rer. Sur cette assurance, Julien et moi, nous voulons te ménager une surprise : nous quittons la capitale dans une chaise de poste que nous louons exprès ; nous arrivons... que trouvons-nous ?

**Julien**

Hélas ! que trouvons-nous ? D'abord des chemins abominables, rompus, remplis d'ornières profondes, où nous avons failli verser cent fois.

**Alfred, à part.**

Quelle honte ! mais je me vengerai.

**Léon, continuant.**

Une campagne demi-sauvage, où, pour toute plantation, nous n'apercevons que du blé, du sarrasin et des pommes de terre !

**Julien**

Et pour habitation un vieux moulin délabré, où tout craque et se démentibule, magnifiquement posé sur un ruisseau de deux mètres de largeur ; moi qui, d'après ta description, espérais trouver au moins une rivière comme la Marne ou la Saône.

**Léon**

Pas une seule allée de platanes ou de marronniers, pour faire une promenade confortable.

**Julien**

Pas une touffe de fleurs ; point de bosquet *imperméable* aux rayons solaires. Je n'ai pas rencontré un seul point de perspective artistement ménagé.

**Léon, frappant sur l'épaule d'Alfred.**

Dis donc : est-ce que tu nous avais pris pour des braconniers ? Nous offrir, pour chasser, ces repaires agrestes et désolés, ces fondrières, ces casse-cou sauvages, hérissés de broussailles épaisses et épineuses, où j'ai crevé déjà deux paires de bottes !

**Julien**

Sans compter les écorchures aux genoux ! Mon ami, les gens *comme il faut* vont à la chasse dans un parc bien aligné, aux allées ombragées, aux fouillis pittoresques, où pullule un gibier innocent et facile.

**Léon, avec un ton protecteur, mais amical.**

Te voilà tout mortifié ! tu as tort : nous ne te parlons pas ainsi pour t'humilier ; tu es notre ami quand même.

**Julien**

Tu nous as offert gentiment l'hospitalité qui dépendait de toi : une mauvaise chambre, il est vrai, des lits atroces, de la soupe à l'ail et à l'oignon...

**Léon**

Mais en revanche, de la crème excellente et une cordialité biblique.

**Alfred**

Vous triomphez, mes amis, en voyant cette apparence de pauvreté. Puisque vous m'honorez encore du titre d'ami, vous pouviez cependant m'épargner ces reproches ironiques, ces airs moqueurs dont je ne suis nullement la dupe depuis votre arrivée. Mais rira bien qui rira le dernier. Sachez que sous ces dehors d'indigence, il y a dans la maison de mon père de quoi éclipser votre luxe et marcher votre égal.

**Léon**

Allons, te voilà fâché !

**Alfred**

Sans doute la noblesse est une chose fort respectable : une particule placée devant un nom a sa valeur ; mais nous vivons dans un siècle où un titre a besoin d'être étayé par la fortune. Entassez les parchemins de vos aïeux dans l'un des plateaux d'une balance, et mettez dans l'autre de l'or avec un certain capital de mérite personnel, et vous verrez lequel des deux l'emportera.

**Léon, souriant.**

C'est-à dire que tu aurais la prétention...

**Alfred**

Nous nous verrons à Paris. *(il passe à droite)*

**Julien, bas à Léon.**

Laisse-le faire... ce sera une bonne aubaine pour nous.

**Léon, à Julien.**

Une vache à lait dans les besoins extrêmes, tu as raison. — *(à Alfred avec aménité)* Alfred, tu as mal interprété nos paroles. Je te jure que nous n'avons pas eu l'intention de t'offenser... nous savons ce que tu vauds ; les qualités qui te distinguent te sont un sûr garant de notre amitié. Crois-tu que nous ignorions que l'honneur, les sentiments élevés et délicats peuvent s'abriter aussi sous le chaume ?

**Julien**

Sois persuadé que nous te rendons justice, que nous t'estimons comme tu le mérites. Nous savons apprécier également ton bon père dont la franchise et la bonhomie nous ont charmés. Certains bois ont une écorce rude et grossière, et ce sont le plus souvent ceux qui ont le plus de prix.

**Léon, lui prenant la main.**

Ainsi tu ne nous en veux plus.

**Julien**

Point de rancune... C'est fini, n'est-il pas vrai?

**Alfred**

Je n'y pense plus.

**Léon**

Embrassons-nous alors!

**Julien, l'embrassant aussi.**

Et soyons toujours les trois inséparables.

**Alfred**

Vous restez encore aujourd'hui, j'espère?

**Léon**

Oui, nous restons; mais ce soir, nous filons.

**Alfred**

Demain matin...

**Léon**

Ce serait trop tard. Il y a bal après-demain chez M.<sup>r</sup> de Verneuil, impossible d'y manquer.

**Julien**

Absolument impossible. Songe donc qu'il y aura toute la haute aristocratie nobiliaire et financière de la capitale.

**Alfred, avec regret.**

Et je ne puis y être!

**Léon**

Qui t'en empêche?

**Julien**

Pars avec nous.

**Alfred**

Mais quitter si brusquement mon père!

**Léon**

Bah! ton père est si bon, si indulgent!

**Alfred, hésitant.**

C'est vrai . . . nous en reparlerons. (*On entend la voix de Baptiste qui chante derrière la scène :*

C'est la belle Lisette  
Qui chante dans le bois;  
Tais-toi, gentie fauvette,  
Ne trouble point sa voix.)

**Léon**

C'est, si je ne me trompe, le petit espiègle de Baptiste.

**Julien**

Lui-même! (*Baptiste paraît chargé de provisions*)

## SCÈNE VIII.

*Les précédents, Baptiste.*

**Léon, à Baptiste.**

Et bravo, M.<sup>r</sup> Baptiste! toujours de bonne humeur, toujours gai comme un pinson!

**Baptiste**

Que voulez-vous, M.<sup>r</sup> Léon! nous autres pauvres campagnards nous n'avons rien de mieux à faire.

**Julien**

Et puis quelle belle voix! d'une étendue et d'une justesse admirables!

**Baptiste, à part.**

Il me goguenarde! Est-ce qu'il voudrait se moquer de nous, le parisien? Qu'il prenne garde à lui, ou je lui administre un croc-en-jambe qui lui servira de leçon pour marcher à quatre pattes.

**Alfred, qui s'est aperçu que son frère était piqué de l'ironie de Julien.**

Baptiste, je t'en prie...

**Baptiste, à Alfred.**

C'est bon, puisque tu es là; mais qu'il n'y revienne pas.

**Léon, à Alfred.**

Qu'est-ce qui lui prend?

**Alfred**

Rien...

**Julien**, à *Baptiste*.

Te voilà devenu muet comme un poisson, toi qui étais naguère si joyeux, si sémillant.

**Baptiste**

C'est que je réfléchissais si par hasard...

**Alfred**

Tu n'avais rien oublié?

**Baptiste**

C'est cela même.

**Léon**, à *Julien*.

Vois donc comme il est chargé ce pauvre Baptiste!

**Baptiste**

Ça? ce n'est rien: j'en porterais le double sans m'en apercevoir. L'idée ensuite que c'est pour faire fête à mon bon frère, pour célébrer son retour définitif parmi nous, cela me rend tout léger, tout facile.

**Léon**, à *Alfred*.

L'excellent petit cœur de frère que tu as là!

**Baptiste**

Quoique nous n'ayons pas mal trimé depuis ce matin, vous verrez que cela n'y paraîtra pas ce soir, quand le père Crin-crin raclera son violon: si vous n'avez jamais été témoins d'une bourrée furibonde, échevelée, ces jambes vous en donneront un échantillon.

**Léon**

Alfred, qu'est-ce qu'une *bourrée*?

**Alfred**

Une danse originale du pays.

**Baptiste**

Comment? ces messieurs ignorent ce que c'est qu'une bourrée! Je les plains: car c'est la danse prototype, la seule, l'unique qui puisse vous faire goûter le plaisir de vous trémousser en cadence.

**Julien**

Vous aurez donc bal aujourd'hui?

**Baptiste**

Et un bal soigné: tout le village est invité.

**Léon**

Vraiment!

*Bourrée, Thédre etc.*

**Baptiste**

C'est une surprise que notre père vous ménage.

**Léon**

Mais je ne sais si nous pourrons...

**Alfred, l'interrompant, un peu bas.**

Ne dites rien de votre départ.

**Gauthier, en dehors.**Je vous attends, M.<sup>r</sup> Boulard; n'y manquez pas au moins.**Baptiste**Mon père! vite détalons: s'il me trouvait ici à bavarder, il pourrait m'en cuire. Allons allumer le feu et préparer le déjeuner. — Au revoir, Messieurs. (*il sort*)

## SCÈNE IX.

**Alfred, Léon, Julien, puis Baptiste.****Léon et Julien, à Gauthier qui entre.**M.<sup>r</sup> Gauthier, nous avons l'honneur...**Gauthier**Bonjour, Messieurs, bonjour... Vous voilà tous trois réunis, c'est charmant! — (*à Alfred*) Baptiste est de retour?**Alfred**

Oui, mon père.

**Julien**

Chargé comme un baudet.

**Gauthier**

Ce sont les provisions de la journée. — Vous excuserez, Messieurs, si je ne puis vous offrir rien de meilleur; mais ici, à la campagne, éloignés de la ville...

**Léon**Ne vous mettez pas en peine, M.<sup>r</sup> Gauthier: nous sommes gens à savoir nous accommoder de tout.**Julien, à part.**

Excepté de la soupe à l'oignon.

**Gauthier, à Léon.**Vous êtes trop indulgent, M.<sup>r</sup> Léon: si c'est peu de chose ce que nous faisons, c'est du moins offert de bon cœur.**Léon**

Et c'est le meilleur assaisonnement.

**Julien**

Sans contredit. — C'est pourquoi ne vous donnez pas tant de tracas désormais : à la campagne, il faut de la simplicité ; un bon bouillon, une volaille rôtie, c'est ce qu'il y a de meilleur, de plus sain...

**Gauthier**

Oh ! Messieurs, je sais trop ce que je dois à des personnes comme vous.

**Léon**

Non, faites comme dit Julien.

**Julien**

Sans façon... (*à part à Léon*) comme cela, nous n'aurons pas encore aujourd'hui de la fricassée et du miroton.

**Alfred**

Mon père, si vous fesiez servir le lait et le café.

**Gauthier**

À l'instant.

**Alfred, à Léon et à Julien.**

Vous n'êtes pas fâchés de déjeuner, quoiqu'il soit de bonne heure ?

**Léon**

Au contraire.

**Gauthier, appelant.**

Baptiste !

**Baptiste, en dehors répondant.**

Papa !

**Gauthier**

Sommes-nous prêts ?

**Baptiste, de même.**

Quoi ! prêts ?

**Gauthier**

Le déjeuner.

**Baptiste, paraissant.**

Quel déjeuner ?

**Gauthier, avec impatience.**

La crème, le café !

**Baptiste**

Ah ! oui, la crème, le café... (*froidement*) ce n'est pas prêt.

**Gauthier, menaçant.**

Pas prêt ! —



**Alfred**

Mon père!

**Léon, et Julien.**M.<sup>r</sup> Gauthier!**Gauthier**

Alfred, retiens-moi, ou vous allez être spectateurs d'un événement sinistre.

**Baptiste**

Mais, mon père, pardon : pendant que j'étais au village je ne pouvais traire la vache ; il me semble que Michel pouvait s'en charger... ; quant au café, vous m'avez dit : Baptiste, c'est une affaire délicate ; c'est moi que cela regarde ; et je n'ai pas insisté pour vous épargner cette peine, parce que l'apparition du café est chez nous comme celle d'un météore ; c'est si rare...

**Léon**

Que vous ne savez pas le préparer, c'est naturel.

**Gauthier**

Veux-tu te taire... ! Il raisonne encore : il veut me prouver que lorsqu'on manque à tous ses devoirs les plus essentiels...

**Léon**

Ne vous irritez pas ainsi, M.<sup>r</sup> Gauthier : il n'y a pas grand mal à cela.

**Gauthier**

Pas grand mal ! lorsque je désire que tout ici marche à la baguette ; que mon Alfred et vous, messieurs, soyez servis à la minute, il faut que ce drôle me mette dans la nécessité de faire la plus triste figure du monde.

**Baptiste**

Comment diantre ! voyez-vous que vous faites une triste figure, vous qui êtes si gai depuis l'arrivée de mon frère ?

**Gauthier**

Je suis gai... c'est vrai ! mais...

**Léon**

Allons, tout est fini. Tenez, M.<sup>r</sup> Gauthier : croyez-moi, allumez votre pipe ; nous allons avec Alfred et Julien fumer un cigare ; pendant ce temps on traitera la vache, et le café passera à l'alambic.

**Julien**

Et nous ferons une petite promenade sur les bords enchantés de votre grand canal.

**Alfred, à part.**

Toujours de l'ironie !

**Baptiste**

Vous n'allez pas un peu à la chasse ce matin ?

**Léon**

Non, mon garçon ! nous en avons assez comme cela.

**Julien**

J'ai les pieds couverts d'ampoules.

**Baptiste**

Je le crois bien avec des bottes si fines, si délicates : comment voulez-vous marcher avec ça sur nos côteaux et dans nos ravins ?

**Léon**

Vous avez raison. Aussi une autre fois nous apporterons de gros souliers ferrés ou des sabots.

**Julien**

La seule chaussure solide que la mode puisse adopter dans ces pacifiques contrées. *(il fait un signe d'intelligence à Léon)*

**Gauthier, à Alfred.**

Qu'ont-ils donc tes bons amis, ce matin ? Je leur trouve un air goguenard.

**Alfred, embarrassé.**

Non, je ne trouve pas....

**Léon, qui pendant ce temps a pris un cigare, avec un signe d'intelligence.**

Viens-tu, Alfred ?

**Alfred**

Je vous suis... ! *(à Gauthier)* mais je reviens : j'ai à vous parler.

**Gauthier**

Quand tu voudras.

**Julien**

Au revoir, papa Gauthier.

**Léon, d'un ton protecteur.**

Sans adieu, mon petit Baptiste.

**Gauthier**

Ne tardez pas trop longtemps, n'est-ce pas ? *(il remonte un peu la scène)*

## SCÈNE X.

## Gauthier, Baptiste.

**Baptiste, à part, sur le devant du théâtre.**

Je ne sais pourquoi ces muscadins de parisiens-là ne me sont plus aussi sympathiques qu'au commencement...! Il me semble que j'aurais du plaisir à les voir décamper au plus vite: nous y gagnerions tous, et Alfred tout le premier, car ce n'est pas une société convenable pour lui. Combien je préfère celle du gros Thomas et du farceur de Guillaume: quelles bonnes taloches on se donne pour rire; comme on en dégoise le Dimanche après les vêpres! voilà qui est amusant, et non pas ces grands flandrins qui ont peur de se meurtrir les pieds et de se brunir la peau des mains! Quand mon frère se sera fait à ce nouveau genre de vie, il verra la différence! il verra...

**Gauthier**

*(Pendant cet aparté il s'approche de Baptiste, croise les bras devant lui et le regarde)*

Sais-tu ce qu'il verra? comment on étrille ceux qui se mettent à bavarder tout seuls, au lieu d'aller à leur besogne.

**Baptiste**

Quoi? je ne pourrai pas même dire un mot?

**Gauthier**

Pas un mot.—Comment, vaurien, tu as vu la honte, la confusion dont, par ta faute, j'ai été couvert aux yeux de ces messieurs, et tu n'as pas couru réparer autant que possible le mal que tu as fait! Tu te mets là à bayer aux corneilles, sans songer à venger l'honneur de ton père.

**Baptiste**

Votre honneur...!

**Gauthier**

Oui, mon honneur et celui de ton frère qui se trouve compromis auprès de ses nobles amis.

**Baptiste, s'animant.**

Ah! il s'agit de vous venger tous les deux! comment ces gentils freluquets, après la réception splendide que nous leur avons faite, ont osé offenser mon père et mon frère! ça me regarde: je vais leur flanquer une pile...

**Gauthier, l'arrêtant.**

Veux-tu te taire..!

**Baptiste**

Quelque chose me disait que c'était des *rien du tout*... je ne pouvais pas les digérer.

**Gauthier**

Te tairas-tu..! il ne s'agit pas de cela.

**Baptiste, étonné.**

Non ?

**Gauthier**

Et non, tu ne m'as pas compris.

**Baptiste**

Expliquez-vous alors.

**Gauthier, à part.**

Est-il possible que j'aie pu procréer un imbécile comme lui, après avoir produit un fils comme on n'en voit pas.

**Baptiste**

Et un autre comme on en voit beaucoup.

**Gauthier, cherchant ses mots.**

J'ai voulu te dire que dans les circonstances actuelles... lorsque nous avons l'honneur, grâce aux relations de ton frère... de recevoir sous notre toit... non pas des gens à la bonne, mais des gens qui... par leur rang, par leur influence... peuvent, ou plutôt exigent de notre part... Comprends-tu ?

**Baptiste, bonnement.**

Pas trop.

**Gauthier**

Il me semble cependant que c'est clair.

**Baptiste**

Mais comme je suis un imbécile, il n'y a rien d'étonnant que je ne comprenne pas.

SCÈNE XI.

*Les précédents, Alfred qui arrive un peu troublé.*

**Gauthier, allant à lui.**

Alfred, tu parais inquiet! qu'y a-t-il, mon garçon ?

**Alfred**

Rien; tranquillisez-vous... j'ai laissé mes amis avec M.<sup>r</sup> Boulard que nous avons rencontré, et je viens vous parler.

**Gauthier**, *avec sollicitude.*

Dis vite : de quoi s'agit-il ?

**Alfred**, *à Baptiste, avec amitié.*

Est-ce que tu n'as rien à faire dans la maison ?

**Baptiste**

Beaucoup au contraire.

**Alfred**

Alors va, dépêche-toi d'aller où ton devoir t'appelle.

**Gauthier**, *à Baptiste.*

As-tu compris cette fois ?

**Baptiste**

Sans aucune difficulté : mon frère m'a dit en bon français qu'ici je suis de trop, et que je n'ai rien de mieux à faire que de vous débarrasser de ma présence qui vous gêne. C'est ce que je fais sur-le-champ.

**Gauthier**

Occupe-toi du déjeuner.

**Baptiste**

Ne soyez pas en peine. (*à part*) Je m'en vais, mais je saurai de quoi il s'agit ; et c'est tout naturel : je suis fils aussi de mon père ; Alfred est mon frère, à moins que...

**Gauthier**

Décampe donc !

**Baptiste**, *sortant précipitamment.*

Me voilà éclipsé.

## SCÈNE XII.

**Alfred, Gauthier.**

**Gauthier**, *avec bonté.*

Nous sommes seuls : voyons, parle, ton père t'écoute.

**Alfred**

Mon père, je vais peut-être vous affliger, mais je ne puis faire à moins que de vous ouvrir mon cœur tout entier.

**Gauthier**

Ouvre, mon garçon, ouvre : tu me mets sur les épines.

**Alfred**

Mon père, vous sentez qu'avec l'éducation que je dois à vos bontés, les talents que j'ai pu acquérir, et les brillantes con-

naissances que j'ai déjà su me ménager à Paris, il me serait impossible de vivre ici, enseveli dans cette campagne solitaire. En restant près de vous, tout le fruit de vos sacrifices serait perdu. Puis devant mon père, il m'est permis de le dire sans être taxé d'orgueil : je me sens appelé à de grandes choses. Je dois élever notre nom, aujourd'hui obscur et méprisé d'une certaine classe d'individus, au niveau de ceux que l'on respecte le plus. Oui, je veux qu'Alfred Gauthier occupe une position sociale qui fasse oublier sa naissance, ou du moins qui ne la rappelle que pour exciter l'admiration de tous, quand on mesurera la distance du point de départ à celui qu'il aura atteint. N'est-ce pas votre avis ?

**Gauthier**, *hésitant un peu*.

Sans doute... mais pour cela il faudra que tu me quittes !

**Alfred**

Est-ce possible autrement ?

**Gauthier**

Je comprends du moins que c'est difficile... mais, mon fils, je t'avoue que j'espérais te garder auprès de moi. Pense donc que tu es ma consolation, ma joie, ma vie. Ne plus te voir, ce serait la mort pour ton père.

**Alfred**

Mais nous nous verrons, mon père : les distances maintenant s'effacent de jour en jour. Et puis, quand je serai fortement établi à Paris, vous y viendrez.

**Gauthier**

Laisser mon moulin.. !

**Alfred**

Sans doute... Est-ce que je souffrirai alors que mon père exerce encore sa profession de meunier ! Mon frère viendra aussi ; il est vrai qu'il est un peu maussade, mais il se dégourdira.

**Gauthier**, *avec attendrissement*.

Quel excellent cœur ! quel noble orgueil pour toute sa famille ! Que sa pauvre mère serait fière, si elle vivait encore.. ! Et l'on me blâme d'en raffoler comme je fais ! On crie après moi !

**Alfred**

J'étais sûr que vous consentiriez.

**Gauthier**

Oui, je consens, et fais-les tous promptement crever d'envie.

**Alfred**

Pour le moment cela va exiger de votre part de nouveaux sacrifices...

**Gauthier**

Qu'importe ! pourvu que je te voie heureux. N'est-ce pas pour toi que j'ai travaillé et mis de côté ? Combien te faudra-t-il par mois ?

**Alfred**

Par mois ! non, mon père, ne comptons pas ainsi. Vous me donnerez 10,000 francs pour les premiers frais d'installation, et puis nous verrons.

**Gauthier**

Dix mille francs !

**Alfred**

Une bagatelle qui dans mes mains en vaudra 100,000.

**Gauthier**

C'est bon... j'y réfléchirai. Quand comptes-tu partir ?

**Alfred**

Aujourd'hui même.

**Gautier, étonné.**

Aujourd'hui ! me quitter si tôt ! non, mon fils, non, tu ne le feras pas.

**Alfred**

Il le faut.

**Gauthier, avec douleur.**

Mais il n'y a que deux jours que nous sommes ensemble !

**Alfred**

Croyez que cela m'afflige autant que vous. Mais sachez qu'après demain il y a chez M.<sup>r</sup> de Verneuil une réunion éclatante, où je me trouverai en contact avec tous les gens d'élite que renferme la capitale. Je ne puis laisser échapper cette occasion de me produire. Pour peu que dans une soirée comme celle-là on fasse de l'effet, on fixe l'attention, votre affaire est faite : il ne s'agit plus ensuite que de se ménager avec art, de manœuvrer avec sagesse, d'éblouir par son faste jusqu'à ses antagonistes. Vous m'objecterez qu'il y a des obstacles, qu'il y a foule sur la route de la fortune et des honneurs : mais à force de couder ceux qui s'opposent à votre passage, on fend la presse, on se pousse, on avance, on arrive !

**Gauthier, à part.**

Ce garçon-là a toujours le talent de me persuader.

**Alfred**

Ainsi c'est convenu... dans une heure...

**Gauthier**

Écoute, Alfred: Je ne demande pas mieux que de seconder tes désirs; mais aujourd'hui je me trouve dans l'impossibilité...

**Alfred**

Cette somme de 10,000 francs vous manque?

**Gauthier**

Non, pas précisément: j'ai de l'argent dans mon armoire, Dieu merci! mais j'ai fait ces jours derniers des achats de grains considérables; je dois payer, et je ne puis disposer de ce que tu me demandes. Par conséquent, attends encore quelques jours...

**Alfred**

Attendre!

**Gauthier**

Que diable! les grandes réunions comme celle de M.<sup>r</sup> de Verneuil ne sont pas rares à Paris; tu en auras vingt pour une de manquée. Reste encore: ne me prive pas si vite du bonheur de t'avoir auprès de moi. Souviens-toi ensuite que j'ai invité aujourd'hui beaucoup de monde en ton honneur; je te ménage une petite fête... pas aussi brillante sans doute que celle où tu te trouverais à Paris, mais où il y aura des cœurs qui t'aiment, et qui ne battent que pour toi.

**Alfred, à part.**

Dois-je insister? mes amis m'attendent au village voisin... Que faire..?

**Gauthier, le regardant, à part.**

Il réfléchit... il gémit peut-être de mon refus... mais il restera.

**Alfred, apercevant Boulard.**

M.<sup>r</sup> Boulard s'avance... et tout seul!

SCÈNE XIII.

*Les précédents, Boulard.*

**Boulard**

Oui, mon jeune ami, seul, et j'en bénis le ciel.



**Gauthier**

Comment cela?

**Boulard**

A-t-on jamais vu des fats pareils ! Des cerveaux plus vides de sens ! Et puis quel ton impertinent ! (*Les imitant*) Dis donc, Julien, comment trouves-tu cette palissade de ronces et d'épines ? — D'un effet piquant ! — et de rire de cet insipide jeu de mots. — M.<sup>r</sup> Boulard, vous pourriez faire une bonne spéculation avec les entrepreneurs du pavage de Paris. — Comment cela, M.<sup>r</sup> Léon ? — Vous ne voyez donc pas la quantité de pierres qui encombrent la route que nous suivons : c'est le véritable chemin déparé (*des pavés*). — Et les ricanements de recommencer ! J'étais excédé. Enfin nous arrivons à l'entrée du village, près de la petite au berge de la Comète, où nos jeunes gens ont remis leur chaise de poste. — Dis-moi, Léon, s'écrie en soupirant M.<sup>r</sup> Julien, si nous fesions atteler ?

**Alfred**

Atteler !

**Boulard**

Et si nous partions pour Paris ?

**Alfred**

Partir !

**Gauthier**

Comment ils nous feraient cette incivilité ?

**Alfred**

Oh ! non, mon père : ils en sont incapables.

**Boulard**

Ils en sont fort capables au contraire ; car ils ont commandé de donner l'avoine aux chevaux. Pour moi, que leur impertinence avait poussé à bout, je leur ai dit adieu, et me voilà.

**Alfred, prenant Gauthier à part.**

Mon père, je cours les rejoindre ; les ramener si je puis ; mais pensez à ce que j'espère de vous : n'entravez pas l'avenir de votre fils bien-aimé... ne me réduisez pas au désespoir.

**Gauthier**

Mais... tu seras bientôt de retour ?

**Alfred**

Le plus tôt que je pourrai. — Sans adieu, M.<sup>r</sup> Boulard. (*il sort en courant ; Gauthier remonte la scène*)

SCÈNE XIV.

**Gauthier, Boulard, puis Baptiste.**

**Boulard, à part.**

Il nous quitte... il va les rejoindre... ! quel est son dessein?

**Baptiste, qui est entré doucement et s'est glissé  
près de Boulard.**

Son dessein, Monsieur Boulard ? C'est de s'enfuir avec ses amis.

**Boulard, bas à Baptiste.**

Je le crains.

**Baptiste**

Et moi j'en suis sûr : j'ai entendu la conversation d'Alfred avec mon père.

**Boulard, à Baptiste.**

Alors, cours vite sur les pas de ton frère. Il faut l'empêcher de partir.

**Baptiste**

Comment ?

**Boulard**

Je l'ignore ; mais dans cette circonstance tous les moyens sont bons.

**Baptiste, vivement.**

Tous les moyens sont bons ! alors j'en ai trouvé un infail-  
lible.

**Boulard**

Lequel ?

**Baptiste, avec joie.**

Je l'ai trouvé, vous dis-je.

**Gauthier, à Baptiste.**

Qu'as-tu trouvé ?

**Baptiste, un peu interdit.**

Moi ! j'ai trouvé...

**Gauthier**

Quoi ? voyons.

**Baptiste**

Un moyen infailible . . . Mon parrain va vous conter cela

pendant que je vais le mettre à exécution. — N'est-ce pas, M.<sup>r</sup> Boulard? Au revoir. (*il sort*)

## SCÈNE XV.

Gauthier, Boulard.

Gauthier, *étonné*.

Il s'échappe. — M'expliquerez-vous?..

Boulard

Quoi? son moyen infaillible? je vous assure que je l'ignore: tout ce que je puis vous dire c'est qu'il va rejoindre Alfred.

Gauthier

Pourquoi?

Boulard

Pour épargner peut-être un chagrin à son père!

Gauthier, *inquiet*.

Qu'y a-t-il donc?

Boulard

Gauthier, j'ai de l'estime, de l'affection pour vous. Je prévois des événements fâcheux pour vous et pour votre fils.

Gauthier

Vous savez donc quelque chose que j'ignore?

Boulard

Pas plus que vous ne savez vous-même: seulement votre tendresse pour Alfred vous aveugle, et vous empêche de voir les fâcheuses conséquences qui doivent nécessairement découler de sa folle ambition favorisée par vous.

Gauthier

Vous n'avez pas autre chose à me dire? Dans ce cas je respire.

Boulard

Eh bien, sachez, puisqu'il faut tout vous dire, que votre fils a l'intention de partir avec ses amis.

Gauthier

Je le sais: il m'en a prévenu lui-même.

Boulard

Et vous y avez consenti?

Gauthier

Non pas... pour le moment.

Mais plus tard...?

**Boulard**

**Gauthier**

Plus tard, je ne dis pas non.

**Boulard**

Vous voulez donc votre ruine et la perte de votre fils ?

**Gauthier**

Je veux son bonheur. Tenez, M.<sup>r</sup> Boulard: nous suivons l'un et l'autre deux routes opposées, par conséquent il est impossible de nous rencontrer. Il est une chose cependant que vous devriez comprendre et approuver. Comment? Après tant de sacrifices pour faire de mon fils un homme distingué, vous voulez que je laisse mon œuvre incomplète? Non, ventrebleu, non: Alfred ira à Paris, puisque ce n'est que là qu'il peut s'ouvrir une carrière digne de lui. Je lui fournirai l'argent nécessaire: Il lui faut 10,000 francs, m'a-t-il dit, il les aura...

**Boulard**

Dix mille francs? Et vous croyez que cette somme suffira, avec le luxe et le train de vie qu'il se propose d'afficher?

**Gauthier, s'exaltant.**

Si elle ne suffit pas, j'en trouverai une autre plus forte; je vendrai mon moulin, s'il le faut.

**Boulard**

Allez, vous êtes un fou!

**Gauthier**

C'est possible: mais mon fils ne l'est pas. Il va revenir... Il vous expliquera ses projets; c'est quelque chose de magnifique, de sublime...

**Boulard**

Savez-vous, Gauthier, ce que vous mériteriez lorsque vous parlez ainsi ?

**Gauthier**

D'être approuvé par tous les gens raisonnables.

**Boulard**

Non, mais d'être interdit.

**Gauthier**

Interdit!

**Boulard**

Rien que cela: car enfin Alfred n'est pas votre seul enfant. Baptiste a des droits égaux à ceux de son frère.

**Gauthier**

Des droits ! Lui !

**Boulard**

Sans doute. Et comme son parrain je saurai au besoin les faire valoir.

**Gauthier**

Je vous en défie. — D'ailleurs Baptiste n'a besoin de rien : il a un état ; il travaillera comme son père ; comme lui il pourra faire venir l'eau au moulin... mais je l'aperçois courant à toutes jambes.

**Boulard**

Mon Dieu ! sera-t-il arrivé trop tard ?

## SCÈNE XVI.

*Les précédents, Baptiste.***Baptiste, essouffé.**

Ouf ! je n'en puis plus !

**Gauthier**

Qu'est-il arrivé ?

**Boulard**

Parle, Baptiste.

**Baptiste**

Laissez-moi reprendre haleine, car j'avons gigoté une fameuse galope depuis le village jusqu'ici. Figurez-vous donc, mon parrain, que je pars comme un lièvre que l'on dépiste... j'arrive à la Comète : M.<sup>r</sup> Léon et M.<sup>r</sup> Julien étaient déjà en voiture...

**Gauthier**

Et Alfred ?

**Baptiste**

Alfred était au milieu d'eux.

**Gauthier**

Il tâchait sans doute de les retenir, les engageait à rester...

**Baptiste**

Probablement... mais quand je me suis approché il écrivait sur son genoux. La voiture allait se mettre en mouvement... d'après vos instructions, mon parrain, je m'élance et je saisis les rênes des chevaux, en m'écriant ; Arrêtez, Messieurs, je vous en prie : Alfred, descends ; notre père t'attend. — Pour

toute réponse M.<sup>r</sup> Julien crie d'une voix impérative: « Postillon, en route! » Celui-ci fait claquer son fouet; je retiens avec force les quadrupèdes; mais ils se cabrent, et un coup de fouet artistement allongé m'oblige à lâcher prise. Alors je veux recourir à mon moyen infailible dont je vous avais parlé, et qui consistait à casser une roue de la voiture: j'empoigne une grosse perche qui était là... mais il était trop tard: l'équipage roulait déjà sur la route de Paris.

**Gauthier, avec douleur.**

Par conséquent Alfred est parti!

**Boulard**

Du courage, papa Gauthier.

**Gauthier**

Je ne m'attendais pas à cela de lui...! Après sa promesse de revenir... partir sans m'embrasser!

**Baptiste**

Ne vous affligez pas ainsi, mon petit père. Voyez-vous, Alfred est moins coupable qu'il ne paraît: il avait besoin de se trouver à Paris pour cette grande affaire que vous savez... et alors il s'est laissé plus facilement entraîner par ses amis.

**Gauthier**

Ça, c'est possible: n'est-il pas vrai, M.<sup>r</sup> Boulard?

**Baptiste**

Et puis Alfred a été peut-être enlevé par surprise... il était monté dans la voiture pour dissuader ses camarades; mais M.<sup>r</sup> Julien a crié: fouette, cocher!... et mon pauvre frère s'est trouvé pris comme dans une souricière sans pouvoir s'échapper.

**Gauthier, avec enthousiasme.**

C'est cela! — Je le disais bien, moi, que mon Alfred était incapable de laisser ainsi son père! Et s'il l'a fait, c'est un garçon qui sait mieux que nous ce qui lui convient de faire. Vous connaissez son esprit, son jugement, la portée de ses vues...

**Baptiste**

Certainement!

**Gauthier**

L'affection qu'il a pour nous... où donc avais-je la tête de soupçonner...?

**Boulard, à part.**

Pauvre père!

**Baptiste**

Ah ! mon Dieu, voici tout le village, avec la père Crin-erin en tête.

**Gauthier, déconcerté.**

C'est vrai... nous avions invité tout le monde pour la fête et il n'est plus là..! c'est drôle, comme j'ai envie de danser!

**Baptiste**

Que faire maintenant?

**Boulard**

Il faut leur dire que la fête est remise.

**Gauthier**

Jusqu'au retour de mon fils... car il reviendra bientôt, n'est-ce pas?

**Baptiste**

Sans doute, mon père. (*bas à Boulard*) Ménagez-le, mon parrain!

**Gauthier**

Mais jusque-là, comme je vais me trouver seul!

**Boulard**

Je le comprends: vous étiez déjà habitué à sa présence.

**Gauthier, avec effort.**

C'est vrai...

**Baptiste, avec affection.**

Mais consolez-vous, mon père: votre petit Baptiste sera là, doux, soumis, affectueux; vous verrez comme vous serez choyé..!

**Gauthier, lui prenant la main.**

Ah ! Oui, Baptiste... (*avec douleur*) Mais ce ne sera pas lui!

(*En prononçant ces derniers mots, Gauthier se dirige lentement vers la maison à droite.*)

**Baptiste, cachant sa tête dans le sein de Boulard.**

Ah ! mon parrain, que ce mot est cruel!

**Boulard, attendri.**

Pauvre enfant ! (*le rideau tombe*)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND

Le Théâtre représente un salon élégant.

### SCÈNE I.

Alfred, à la cantonnade.

Disposez toutes ces fleurs dans le grand salon; les arbustes dans la salle d'entrée — Bien! (*Entrant*) Ce sera un coup-d'œil ravissant. Oui, ma soirée éclipsera celle de M.<sup>r</sup> de Verneuil. Il le faut : ne reçois-je pas aujourd'hui les personnages les plus influents de la Capitale? Des envieux diront peut-être : il se ruine en donnant une fête semblable! Esprits étroits, qui ne voient dans un bal qu'une réunion où l'on danse! Sans doute l'on y danse; mais c'est là aussi que les intrigues se nouent, que les affaires les plus sérieuses marchent... Par exemple, ne puis-je pas après cela tout me promettre de mes illustres invités? Qu'auront-ils à refuser à celui qui les accueille avec cette magnificence, cette galanterie exquise? — Nous verrons la mine que feront ce soir mes chers amis Léon et Julien, et si, après ce triomphe, ils auront encore l'envie de railler! — (*il sonne; paraît un domestique*)

### SCÈNE II.

Alfred, Lapierre.

Alfred

Lapierre, vous irez chez le glacier. Dites-lui qu'à dix heures précises il doit être ici avec ses gens.



**Lapierre**

Monsieur a déjà fait sa commande?

**Alfred**

Oui, allez.

**Lapierre**, *il va pour sortir et revient.*

J'oubliais de vous prévenir que ce matin, de très-bonne heure, il s'est présenté un Monsieur qui désirait vous parler.

**Alfred**

Son nom ?

**Lapierre**

Il n'a pas voulu le dire; mais il reviendra plus tard ?

**Alfred**

C'est bien.

**Lapierre**, *qui a remonté la scène.*

Tenez, justement le voilà dans l'antichambre.

**Alfred**, *regardant et reconnaissant Boulard.*

M.<sup>r</sup> Boulard! lui ici!.. que me veut-il? Eh bien, qu'il entre: je ne suis pas fâché qu'il voie le point où je suis déjà arrivé.  
(*il fait signe à Lapierre d'introduire Boulard*)

### SCÈNE III.

**Alfred, Boulard.**

**Boulard**, *encore à la porte.*

Peut-on parler à M.<sup>r</sup> Alfred Gauthier?

**Lapierre**

Entrez, Monsieur: voici mon maître disposé à vous recevoir.  
(*il sort*)

**Alfred**, *avec aménité.*

M.<sup>r</sup> Boulard! quel bon vent vous amène? Vous, à Paris!

**Boulard**

Oui, M.<sup>r</sup> Alfred, depuis trois jours: cela doit vous étonner en effet, moi qui suis provincial par nature et par principes. Mais j'avais quelques amis à voir; et vous êtes du nombre.

**Alfred**

Je vous remercie de votre bon souvenir. Mais je ne vous recevrai pas ainsi sur deux pieds; nous allons passer au salon.

**Boulard**

Pour moi, je me trouve bien ici; d'ailleurs je pourrais déranger les préparatifs d'une fête que j'ai entrevus en passant.

**Alfred, négligemment.**

Oui, un bal que je donne ce soir, et auquel sont invitées quelques personnes haut placées, les célébrités du notre époque.

**Boulard**

Diable! Jeune homme, je conçois que pour subvenir à ce luxe qui vous environne, et aux dépenses qu'exige une telle réception, votre père ait eu besoin de vendre son moulin, et de se réduire avec votre frère à la vie misérable qu'il mène aujourd'hui.

**Alfred, avec ressentiment.**

M.<sup>r</sup> Boulard, je croyais recevoir la visite d'un ami.

**Boulard**

Et vous ne vous trompez pas: c'est en ami que je viens; mais en ami aussi de votre père et de votre frère Baptiste; et la preuve, c'est que je viens pour vous sauver.

**Alfred, souriant.**

Me sauver! moi? au moment où je touche au but désiré, où je vais traiter d'égal à égal avec les puissances du jour! Allons donc, M.<sup>r</sup> Boulard, vous voulez plaisanter.

**Boulard**

Moi, plaisanter! Malheureux enfant, j'ai le cœur trop navré pour cela.

**Alfred**

Tranquillisez-vous, cher Monsieur: vos alarmes sont intempestives. Comme à l'ami le plus dévoué de ma famille, je veux bien tout vous confier. Sachez que ce soir ici, doivent se rendre M.<sup>r</sup> de Montfort et M.<sup>r</sup> de Flavigny dont l'appui et la recommandation peuvent tout auprès du pouvoir actuel. J'ai été assez heureux pour leur être agréable dans une circonstance importante, et si ce soir je réussis, comme je n'en doute pas, dans une autre petite mission dont ils ont bien voulu me charger...

**Boulard**

Eh bien?

**Alfred, bas, mais bien articulé.**

J'ai demain une préfecture, et le titre de Baron pourra un jour s'accoler au nom de Gauthier.

**Boulard**

Bagatelle ! — Parole d'honneur, c'est une perspective magnifique !

**Alfred**

De l'ironie ! vous aussi, M.<sup>r</sup> Boulard ? Vous voulez dire que je n'y suis pas encore ?

**Boulard**

Oui, pas encore !

**Alfred**

Mais convenez au moins que j'en suis bien près.

**Boulard**

Pas encore ! — Mais parlons d'un objet plus important, de celui qui m'amène.

**Alfred**

De quoi donc ?

**Boulard**, *sévèrement.*

De votre père, Monsieur ! (*Alfred baisse la tête*) Oui de ce père qui s'est dépouillé de tout pour vous, afin de seconder votre folle ambition et la fatale vanité qui vous dévore. Pendant que gonflé d'orgueil, dans cet appartement somptueux, vous semez l'or à pleines mains pour soutenir un faste qui ne vous rend que ridicule, votre père, Monsieur, languit tristement dans une petite chambre du faubourg S. Antoine. Ne pouvant vivre loin de vous, il a quitté sa chère province : il est venu ici, dénué de tout, car il ne possède plus rien. Il savait fort bien que cet hôtel n'était pas fait pour lui, et qu'au milieu de tant de luxe, sa présence aurait gêné son fils.

**Alfred**

Pouvez-vous le supposer ?

**Boulard**

Non seulement je le suppose, mais encore j'en suis persuadé. Aussi il s'est retiré sagement à l'écart avec son second fils Baptiste : mais il espérait que son cher Alfred, pour qui il a tant fait, daignerait au moins lui accorder une petite audience de temps en temps, ou viendrait lui rendre visite.

**Alfred**

Est-ce que ma maison n'est pas toujours ouverte à mon père ?

**Boulard**

Voilà trois mois qu'il ne vous a pas vu, Monsieur, et que

vous ne vous êtes pas informé de ses nouvelles : il a été gravement malade, et je suis certain que vous l'ignorez.

**Alfred**

Pourquoi ne pas me faire prévenir ?

**Boulard**

C'était à vous à le savoir.

**Alfred**

Mais Baptiste pouvait venir.

**Boulard**

Baptiste avait trop à faire. Il remplissait nuit et jour un double devoir : celui de soigner son père, et celui de travailler afin de pourvoir à ses besoins.

**Alfred**

Excellent frère !

**Boulard**

Oh ! Oui, excellent frère, et meilleur fils encore ! La main sur la conscience : l'êtes-vous comme lui ?

**Alfred**

J'avoue que les apparences sont contre moi : mais, quoique l'on pense et que l'on dise, je chéris mon père, j'estime et j'aime mon frère.

**Boulard**

Vous allez m'en donner une preuve aujourd'hui. Par suite de sa maladie, votre père est dans un besoin extrême. Vous donnez ce soir une grande fête ; supprimez-la, et donnez ce qu'elle vous aurait coûté à ce pauvre père qui vous appelle, et qu'une telle preuve d'affection de votre part peut rendre si heureux.

**Alfred**

Sans doute, je serais prêt à faire ce que vous dites ; mais c'est impossible : toutes mes invitations sont faites ; de cette soirée dépend ma fortune, mon honneur.

**Boulard**

Je m'attendais à cette réponse... prenez alors dans votre secrétaire une somme quelconque.

**Alfred, hésitant.**

Je ne demanderais pas mieux ; mais la chose m'est impossible encore... tout l'argent dont je puis disposer m'est indispensable. Faut-il même vous l'avouer ? j'en manque. Je suis embarrassé au dernier point pour des paiements que je dois faire aujourd'hui.

**Boulard**

Je m'y attendais encore. Ainsi vous avez déjà dissipé le patrimoine de votre père, et dans une dernière fête vous jetez le reste de ce que vous possédez, ou plutôt que vous ne possédez déjà plus. Aujourd'hui encore les fumées de l'orgueil, et demain la désillusion et les remords qui l'accompagnent.

**Alfred**

Non, M.<sup>r</sup> Boulard : aujourd'hui les jouissances du luxe et de l'amour-propre satisfait ; demain un triomphe sur mes rivaux, et un avenir de richesses et d'honneurs. Alors je reverrai mon père, et je le dédommagerai au centuple de ses sacrifices. Alors mon frère quittera son humble travail, et jouira aussi des succès de son aîné qui connaît ses devoirs envers sa famille, et saura les remplir aussitôt que sa nouvelle position le lui permettra.

**Boulard, à part.**

Voilà pourtant où conduit une ambition insensée!

**Alfred**

Pardon M.<sup>r</sup> Boulard, si je suis obligé de vous quitter ; mais vous comprenez que dans un jour comme celui-ci... Venez me voir : votre visite me sera toujours des plus agréables. Adieu. Veuillez embrasser mon père pour moi : je le verrai ces jours-ci. *(il sort)*

## SCÈNE IV.

**Boulard, seul.**

Tu le verras ces jours-ci ! et dans quel état le trouverais-tu, si je n'étais pas là ? Partons ; laissons ce jeune insensé courir à sa perte, puisqu'il n'y a pas moyen de le retenir sur le bord de l'abîme. Allons consoler son malheureux père, qui n'a pas été moins imprudent ni plus sage que son fils. Heureusement, lorsque je me rendis acquéreur de son moulin et de sa propriété du Berri, j'eus la précaution de stipuler et de retenir une partie du prix de la vente pour Baptiste. Je l'ai convertie en rente, au nom de ce cher enfant qui peut ainsi aider son vieux père et subvenir aux premiers besoins. *(Bruit en dehors)* Mais quel est ce bruit ?

**Baptiste, en dehors.**

Je vous dis que je dois entrer... je veux voir mon frère.

**Boulard**

Baptiste ici ! que vient-il chercher ?

SCÈNE V.

**Boulard, Baptiste.**

**Baptiste**, *entrant comme de force.*

J'entrerai malgré vous... voyez ce grand gaillard-là qui veut empêcher un frère de venir parler à son frère.

**Boulard**

Baptiste, qu'y a-t-il donc ?

**Baptiste**

Ah ! mon parrain, que je suis heureux de vous rencontrer encore en ces lieux !

**Boulard**

Pourquoi donc ?

**Baptiste**

C'est que je cherchais après vous ; et sachant que vous étiez venu rendre visite à Alfred, je me suis dit : Allons à la maison de mon frère, si mon parrain n'y a pas encore paru, j'attendrai à la porte qu'il arrive ; s'il y est déjà, je monterai et je lui parlerai sans perdre de temps.

**Boulard**

Mais pourquoi cet empressement, ce besoin de venir me rejoindre jusque dans cette maison ?

**Baptiste**

Ah ! mon parrain, c'est qu'il y a un nouveau malheur qui nous menace.

**Boulard**

Lequel ?

**Baptiste**

Mon père, par un amour-propre que je ne puis comprendre, n'a pas voulu vous le confier, mais moi, malgré sa défense, je viens tout vous dire, parce que le péril est éminent et que vous seul pouvez nous sauver.

**Boulard**

Parle, de quoi s'agit-il ?

**Baptiste**

Vous savez combien la maladie de mon père a été longue et

ruineuse pour nos petites finances. Les dépenses qu'elle exigeait ne nous permettaient pas de payer exactement notre loyer, ni la mère Thomas à qui nous donnons une modeste pension pour notre petit ordinaire. Obligé de rester une partie de la journée à la maison pour soigner mon papa, je ne pouvais travailler comme d'habitude. Bref, nous devons trois mois, et le propriétaire, le plus grand chien que je connaisse, vient de nous déclarer à l'instant, que si à midi nous ne nous sommes pas acquittés, ce soir, il nous mettra honteusement à la porte. Vous êtes si bon, mon parrain ! ne nous abandonnez pas dans cette pénible circonstance.

**Boulard**

Non, mon garçon, non je ne vous abandonnerai pas. Combien devez-vous ?

**Baptiste**

Une assez forte somme.

**Boulard**

Mais encore ?

**Baptiste**

Soixante francs au propriétaire, et quarante francs à la mère Thomas.

**Boulard, lui donnant de l'argent.**

Tiens, voilà la somme voulue : va, mais ne dis pas à ton père que tu l'as reçue de moi.

**Baptiste**

Comme il vous plaira, mon parrain. Alors pour faire plaisir à papa, je dirai que c'est Alfred qui lui envoie cet argent. Ça va lui faire oublier tous ses chagrins.

**Boulard**

Ton intention est si louable que je n'ai pas le courage de t'en dissuader.

**Baptiste**

Pourquoi m'en dissuader ? Admettons que je ne vous eusse pas rencontré, je me serais adressé bravement à mon frère qui certainement ne m'aurait pas refusé cet argent.

**Boulard**

Peut-être !

**Baptiste**

Peut-être ! non, mon parrain. Permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu trop prévenu contre Alfred. Que voulez-

vous ? Il a la manie de faire le grand seigneur, mais cela n'empêche pas qu'il n'ait bon cœur au fond. (*on entend parler en dehors*)

**Boulard**

C'est possible ! Dieu me préserve de détruire la bonne opinion que tu as de ton frère. Mais on vient de ce côté.

**Baptiste**

Il me semble reconnaître ces voix. (*on entend de nouveau les voix de Léon et de Julien*) Oui, ce sont celles de Messieurs Léon et Julien; vous savez, ces deux grands flandrins...

**Boulard**

Qui vinrent l'an passé chez nous ? sortons ; je ne veux pas me trouver avec eux.

**Baptiste**

Ni moi non plus, et je répète volontiers ce que disait jadis M.<sup>r</sup> Julien à son postillon : fouette, cocher ! (*il sort avec Boulard par la droite; Julien et Léon entrent par la gauche*)

SCÈNE VI.

**Léon, Julien.**

**Léon, entrant.**

Il faut en convenir : les préparatifs ne sont pas mal.

**Julien, entrant.**

Alfred est un jeune homme qui sait se ruiner noblement.

**Léon**

Tu crois donc que nous sommes déjà au moment de faire la culbute ?

**Julien**

J'en suis sûr ! on dit qu'il est déjà menacé d'une saisie mobilière.

**Léon**

Bah !

**Julien**

Quel est le patrimoine qui pourrait fournir à des dépenses semblables ?

**Léon**

Tu as raison. Je me rappelle fort bien que lorsque j'avais la bêtise de vouloir donner à manger aux autres, au lieu de man-



ger à leurs dépens, je fis une telle brèche à mon héritage, que j'en fus effrayé: aussi dès-lors je fis serment de ne plus m'amuser que gratis.

**Julien**

Avouons qu'Alfred a été un charmant amphytrion, et que c'est dommage de le voir finir sitôt.

**Léon**

Nous allons perdre des dîners somptueux!

**Julien**

Des soirées délicieuses!

**Léon**

Mais il y aura aussi un arrogant de moins.

**Julien**

Qui se croyait déjà le droit de prendre avec nous un ton de protecteur.

**Léon**

Il n'y avait rien pour lui de trop grand, de trop élevé.

**Julien**

Il se figurait avec le luxe de gouverner le monde.

**Léon**

Et le monde, si sagement gouverné, mangeait ses entremets et buvait son vin de Champagne.

**Julien**

Mais le voici: silence.

**Léon**

Comme il l'air soucieux! — Retirons-nous un peu. (*ils remontent la scène à gauche, pendant qu'Alfred entre à droite*)

#### SCÈNE VII.

*Les précédents, Alfred.*

**Alfred, sans voir Léon et Julien.**

Impossible de me procurer l'argent qui m'est nécessaire! Deux maisons, d'où je sors, m'ont refusé... Ingrats! Ceux que j'ai le plus obligés, s'éloignent de moi quand j'ai recours à eux! Comment faire pour empêcher la saisie dont je suis menacé?— Lapierre vient de me dire encore que le glacier ne consent à me servir ce soir, qu'autant qu'il sera soldé de sa dernière note! — À qui recourir?

**Léon**, *bas à Julien*.

Tu disais vrai !

**Alfred**, *de même*.

Mais j'y pense ! mon père, quoi qu'en dise Boulard, n'est pas dans la détresse dont il m'a fait le triste récit. Non : je me rappelle la dernière fois que je le vis, qu'il m'assura avoir tout ce qu'il lui fallait pour vivre... une petite rente même... Envoyons-le chercher... Oh ! lui, ne me refusera pas !—Je suis sauvé. (*il va se retourner, Léon et Julien s'avancent*)

**Léon**, *à Julien*.

Avançons... (*à Alfred*) Bonjour, Alfred.

**Julien**

Comment cela va-t-il ?

**Alfred**

Vous étiez là ?

**Léon**

Nous entrons en ce moment... pourquoi cette question ?

**Julien**

Tu parais inquiet, agité...

**Alfred**

Moi ? *pas du tout*... j'ai tant à faire aujourd'hui, tant d'ordres à donner, que naturellement je dois vous paraître préoccupé.

**Léon**

Cela se comprend.

**Alfred**

On craint toujours d'oublier quelque chose... (*il sonne*) Permettez, une chose importante à recommander à mon domestique.

# SCÈNE VIII.

*Les précédents, Lapierre.*

**Lapierre**

Monsieur !

**Alfred**, *le prenant à part*.

Prenez une voiture ; courez ventre à terre rue du faubourg S. Antoine n.° 127, et de me part priez M.<sup>r</sup> Gauthier de venir à l'instant chez moi. Vous l'amènerez dans la même voiture.

**Lapierre**C'est bien, Monsieur. (*il sort*)

## SCÈNE IX.

. **Alfred, Léon, Julien.****Léon**

Quel tourment on se donne pour faire amuser les autres!

**Julien**

Sans compter que l'on se ruine souvent sans s'amuser soi-même.

**Alfred**

Et n'estimez-vous pour rien la satisfaction de voir circuler dans ses salons nos sommités aristocratiques, financières et artistiques, rivalisant de bon ton, de grâce et d'esprit? Quel murmure flatteur que ces mots sans cesse répétés : quel luxe de bon goût! quelle ordonnance délicate et distinguée dans tous ces ornements, ces meubles, ces draperies, ces vases, ces fleurs qu'inondent de leurs rayons éblouissants des milliers de lumières prodiguées avec art! Oh! croyez qu'alors on sent sa poitrine battre d'un noble orgueil. On plane sur cette foule à qui vous distribuez les plaisirs à pleines mains, et dont vous gouvernez les sensations à votre gré. Dites, cette jouissance ne mérite-t-elle pas qu'on l'achette par un peu de fatigue et de peine?

**Léon**

Diable! comme tu envisages la chose!

**Julien**

Cela t'étonne? Alfred a l'habitude de voir tout en grand.

**Alfred**

Tu veux railler encore, Julien: mais aujourd'hui cela te sied mal, mon garçon. Lorsque nous étions l'an passé à la campagne de mon père...

**Léon, d'un ton railleur.**

Ah! oui, au moulin..!

**Alfred**

Au moulin, soit. Je concevais vos moqueries hypocrites. J'avais parlé, je l'avoue, avec un peu trop d'exagération de nos propriétés du Berri: vous avez tâché de m'humilier, je me suis

tù alors. Mais il me semble que je me suis vengé noblement. Aussi bien que vous, et peut-être mieux que vous, je suis admis dans la haute société de la Capitale; de plus que vous, je reçois chez moi jusqu'à de grands dignitaires qui me témoignent leur estime, et me donnent des preuves de leur bienveillance. Vous êtes restés stationnaires, et moi je suis monté. Vous vous traînez dans l'ornière obscure et insipide des jeunes gens à la mode, et moi je commence à devoir baisser les yeux pour regarder où je vous ai laissés. Répondez : qui de nous a le droit de railler aujourd'hui ?

**Léon, à Julien.**

Sais-tu que, s'il n'était pas fou, il aurait déjà reçu ma cravache sur la figure.

**Julien, à Léon.**

Laisse-le dire... demain nous aurons notre tour; peut-être même ce soir.

**Alfred, à part.**

Enfin je les ai réduits au silence; me voilà vengé !

**Léon**

Ecoute, Alfred : tu n'es pas généreux. Tu abuses de ta position, pour tâcher d'humilier deux de tes amis les plus dévoués.

**Julien**

Nous sommes du moins les plus anciens, et tu l'oublies en ce moment.

**Léon**

Sais-tu que nous aurions le droit d'être fâchés ? lorsque tu étais simplement le fils du meunier Gauthier, nous avons cru pouvoir plaisanter, Julien et moi : le titre de camarade de collège nous y autorisait; mais nous n'avons jamais cessé de te tendre une main affectueuse, et aujourd'hui, parce que tu te crois arrivé au zénith social, tu parais vouloir retirer la tienne ?

**Alfred**

Non, vous me jugez mal : mais, je vous avouerai que votre persiflage continué m'est pénible, et je n'ai pu résister au besoin de vous le témoigner. J'ai été un peu trop loin peut-être; mais vous m'aviez provoqué.

**Léon**

Laissons cela, et ne pensons qu'au plaisir que tu vas nous procurer en ce jour mémorable.

**Alfred**, *regardant vers le fond.*

Il ne vient pas encore !

**Julien**

Tu attends quelqu'un, je crois ?

**Alfred**, *regardant toujours.*

Oui ; et ce retard... m'irrite,

**Léon**

Si nous te gênons...

**Alfred**

Pas précisément... mais j'agirai avec vous sans cérémonie :  
(*on entend un bruit de voiture*) je vous dis donc au revoir, et  
apportez-nous une bonne dose de gaieté,

**Julien**

Nous ne te ferons pas défaut.

**Léon**

Et tu peux ajouter cet article au menu de ton dîner.

**Julien**, *en sortant à part.*

On vient ; je saurai qui c'est. (*Léon et Julien sortent*)

#### SCÈNE X.

**Alfred**, puis **Gauthier**.

**Alfred**, *après que Léon et Julien sont partis.*

Je ne me trompe pas : voici mon père. J'étais bien persuadé  
qu'il viendrait à mon appel ! Pauvre père ! Je n'ai pu encore  
rien faire pour lui... J'ai porté une rude atteinte à sa fortune ;  
mais je le lui rendrai avec usure.

**Lapierre**, *annonçant.*

M.<sup>r</sup> Gauthier. (*il sort*)

**Alfred**, *à Lapierre qui s'éloigne.*

Je n'y suis pour personne ! (*allant à la rencontre de Gauthier*)  
Mon père, mon bon père, vous venez enfin !

**Gauthier**

Puisque tu m'appelles, me voilà ! tiens, embrasse-moi : j'en  
ai bon besoin ; c'est un bonheur que j'attendais depuis si  
longtemps ! (*après avoir embrassé Alfred*) Et l'on disait, que  
mon fils ne voulait plus me voir ; qu'il m'avait oublié... imbéciles !  
comme si c'était possible : pour m'embrasser plus vite,  
il vient au contraire de m'envoyer chercher en voiture !

**Alfred**,  *faisant asseoir Gauthier.*

Mon bon père, pardonnez-moi, si je ne vais pas vous voir aussi souvent que je désirerais; mais les affaires, les soins multiples que réclame ma position...

**Gauthier**

Je le sais, je le sais; quand on entreprend une carrière brillante comme la tienne...

**Alfred**

Pourquoi ne pas venir vous-même?

**Gauthier**

J'en aurais bonne envie, mais je comprends que cela ne convient pas. Que veux-tu que je fasse dans ces beaux salons, moi gros paysan berrichon, qui n'ai jamais vu plus loin que la roue d'un moulin et le ruisseau que la fait tourner? Puis, il y a continuellement ici de beaux messieurs, aux manières exquises, au langage recherché. En venant chez toi, je risquerais de tomber comme une mouche dans une tasse de lait. Ça te ferait de la peine; je n'en souffrirais pas moins que toi; par conséquent il vaut mieux que je reste chez moi, et que j'attende.

**Alfred**

Désormais vous n'attendrez plus si longtemps: je vais disposer les choses de manière... Vous serez content de moi. — Mais parlons de vous: vous avez été malade?

**Gauthier**

Une petite indisposition... un rien... je n'y pense plus seulement.

**Alfred**

Eh! dites-moi: vous avez tout ce qu'il faut pour être bien soigné?

**Gauthier**

Assurément... rien ne me manque... Pourquoi cette question?

**Alfred**

C'est que j'avais entendu dire qu'après les dépenses considérables que je vous ai occasionnées, vous étiez dans une gêne... extrême.

**Gauthier**

Extrême! non; tranquillise-toi. Nous avons encore de quoi suffire à nos petits besoins.

**Alfred**

Bien vrai?

**Gauthier**

Et même au-delà! (*à part*) ne tourmentons pas ce cher enfant!

**Alfred**

Cette assurance que vous me donnez ne saurait m'être plus agréable.—Sachez donc que votre fils touche à l'accomplissement de ses désirs. Ce soir mon sort se décide dans la splendide réunion qu'il y aura chez moi. On m'a promis une préfecture.

**Gauthier, se levant.**

Une préfecture!

**Alfred, se levant.**

Oui, mon père; et comme je me distinguerai dans mon administration, n'en doutez pas, votre fils Alfred montera encore plus haut: vous le verrez un jour décoré.

**Gauthier**

Chevalier de la légion d'honneur!

**Alfred**

Chevalier! Mieux que cela: qui est-ce qui n'est pas chevalier aujourd'hui?

**Gauthier, s'exaltant.**

Alors tu espères... quoi?

**Alfred**

D'être...

**Gauthier, avec anxiété.**

Parle donc!

**Alfred, épelant.**

B, a, ba; r, o, n, ron...

**Gauthier, l'interrompant.**

Baron...! embrasse-moi: je te donne mon consentement. (*avec exaltation*) Oui, sois préfet, chevalier, baron, je consens à tout. (*à part*) Et l'on vient toujours me calomnier ce bon garçon, dont les idées grandissent avec les années; dont l'excellent cœur m'envoie chercher en carrosse!... Un fils qui... sera baron un jour! Moi, père d'un Baron! (*il l'embrasse*)

**Alfred**

Cher père, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir, et j'ai voulu vous l'annoncer moi-même.

**Gauthier**

Et Boulard qui me disait encore hier...

**Alfred, à part, avec embarras.**

Il me faut aborder la question cependant.

**Gauthier, observant son hésitation.**

Qu'y a-t-il..? tu parais embarrassé...

**Alfred**

C'est que, voyez-vous, je n'ose vous avouer...

**Gauthier**

Quoi donc?

**Alfred**

Qu'aujourd'hui, la veille même de la réalisation de tous mes projets, j'ai besoin, pour faire face aux dépenses de la soirée que je suis obligé de donner, d'une somme...

**Gauthier, se calmant.**

Ah! Diable, tant pis.

**Alfred**

Je serais bien allé chez M.<sup>r</sup> Bordereau, le banquier qui m'a toujours ouvert sa caisse, ou bien chez quelque ami intime; mais j'ai craint que cela ne produisît un mauvais effet: le jour où l'on doit éclipser tant d'illustres rivaux et écraser tant d'envieux, aller emprunter au dehors! ce serait maladroit, une faute grave.

**Gauthier**

Comment faire alors?

**Alfred**

Il me semble que vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez au-delà...

**Gauthier, avec embarras.**

Sans doute... mais pour le moment...

**Alfred, avec inquiétude.**

Vous ne pouvez disposer de rien?

**Gauthier**

De rien?... non... (*à part*) S'il savait! (*haut*) j'ai seulement fort peu de chose.

**Alfred**

Dans ce cas, tout est perdu! (*il retombe sur sa chaise*)

**Gauthier**

Tout est perdu! Alfred, mon enfant!



**Alfred, avec amertume.**

Adieu, tous mes rêves si brillants et si beaux! adieu fortune, honneurs, dignités..!

**Gauthier**

Non, ne parle pas ainsi. *(vivement)* J'ai un moyen.

**Alfred, se levant.**

Parlez...

**Gauthier, à lui-même.**

Oui, Boulard me rendra ce service. Certainement il ne mettra pas que mon fils perde et sa position actuelle et celle qu'il est à la veille de conquérir... *(à Alfred)* laisse-moi faire. *(on entend un bruit de pas)*

**Alfred**

Qui vient là ?

SCÈNE XI.

*Les précédents, Baptiste.*

**Baptiste, à la porte.**

Cet escogriffe qui voulait encore m'empêcher d'entrer !

**Alfred et Gauthier**

Baptiste !

**Baptiste, entrant.**

Ah ! mon père !

**Gauthier**

Qui t'amène ici ?

**Baptiste**

Je vais vous conter cela. *(à Alfred)* Alfred, puis-je... ? *(il lui tend les bras)*

**Alfred, l'embrassant.**

Comment donc, si tu peux.. !

**Baptiste**

C'est que je craignais, vois-tu ? — après un si long jeûne, ça vous ravigote le cœur tout de même !

**Gauthier**

Enfin m'expliqueras-tu ?

**Baptiste**

Voici, papa. En sortant d'ici avec mon parrain...

**Gauthier**

Quoi ! tu es déjà venu chez ton frère ? Boulard aussi ?

**Baptiste**

Oui, mon père.

**Alfred, à Baptiste.**

Mais moi, je n'ai vu que...

**Baptiste, à Alfred.**

Tais-toi, ou tu vas tout gâter... Je continue : En quittant ces lieux, je me suis dirigé vers notre domicile, où j'avais hâte d'arriver pour payer ce que vous savez.

**Gauthier**

Et l'argent? où l'avais-tu pêché?

**Baptiste**

Où? vous me le demandez? Et vous ne devinez pas? (*il regarde son frère*).

**Gauthier, attendri.**

Alfred, c'est toi! (*il lui presse la main*) Et quoique gêné, tu as voulu pour moi te gêner davantage!

**Alfred**

Je vous certifie, mon père, que je ne suis pour rien dans cette affaire.

**Gauthier**

Tu veux faire l'ignorant...

**Baptiste**

C'est qu'il m'avait recommandé de n'en rien dire : ma foi, comme c'est un trait qui lui fait honneur, j'ai cru devoir vous le faire connaître.

**Alfred, à Baptiste.**

Baptiste! je t'en prie...

**Baptiste, bas à Alfred.**

Tais-toi donc...! tu sauras tout plus tard.

**Gauthier**

Ainsi Baptiste t'a dû raconter, contre mes ordres..?

**Alfred**

Rien du tout, mon père.

**Baptiste**

Absolument rien.

**Gauthier, à Alfred.**

Bien sûr?

**Alfred et Baptiste**

Bien sûr.

**Gauthier, à Alfred.**

C'est encore plus beau de ta part. (*à Baptiste*) Et tu as remis cet argent à sa destination ?

**Baptiste**

Pas encore ; parce que, quand je suis arrivé chez nous, et que l'on m'a dit qu'on était venu vous chercher en voiture de la part de mon frère, j'ai pensé aussitôt qu'il y avait quelque chose de nouveau et de très-important... et je suis accouru.

**Gauthier**

Tu as donc la somme tout entière dans ta poche ? — Donne-la-moi. (*Baptiste la lui remet*) Tiens, Alfred, reprends cela.

**Alfred, hésitant.**

Mon père..!

**Gauthier**

Reprends, te dis-je : Baptiste est un imbécile qui se figure toujours que tout nous manque... comme si nous avions besoin de cette misère-là.

**Baptiste, avec inquiétude.**

Mon père, vous oubliez...

**Gauthier, avec impatience.**

Quoi ? voyons, qu'est-ce que j'oublie ? (*bas, avec autorité*) Tais-toi, où je t'étrille d'importance en revenant à la maison. (*il passe à la gauche d'Alfred qui se trouve ainsi près de Baptiste*).

**Alfred, à Baptiste.**

Baptiste, m'expliqueras-tu.. ?

**Baptiste**

Garde cela pour le moment ; tu me le rendras après.

**Gauthier, à Alfred.**

Ça te suffira-t-il ? parle.

**Alfred**

Hélas ! non.

**Gauthier**

Non ? — (*à Baptiste*) Où as-tu laissé M.<sup>r</sup> Boulard ?

**Baptiste**

Dans la rue. Il viendra ce soir à la maison, ou bien demain matin.

**Gauthier, à Alfred.**

Et tu es bien pressé ?

**Alfred**

Plus que vous ne pensez: une heure de retard peut compromettre mon avenir.

**Gauthier, comme frappé d'une idée.**

Attends alors... attends. Aux grands maux les grands remèdes. Sois sans inquiétude, mon petit chéri. — Ta voiture est en bas?

**Alfred**

Et à vos ordres.

**Gauthier, partant précipitamment.**

Je reviens. — Va, nous sommes riches encore. (*il sort*).

SCÈNE XII.

**Alfred, Baptiste.**

**Baptiste**

Où court-il comme cela? quelle est son intention?

**Alfred**

Quoi! tu n'as pas compris? il va me chercher les fonds qui me sont nécessaires.

**Baptiste**

Mais à quel endroit?

**Alfred**

Eh! parbleu, chez lui.

**Baptiste**

Chez nous! Je l'en défie.

**Alfred**

Tu n'as donc pas entendu ses dernières paroles: va, nous sommes riches encore!

**Baptiste**

Nous, riches! — Alfred, si tu ne veux pas que nous couchions cette nuit dans la rue, rends-moi vite l'argent que tu viens de recevoir.

**Alfred**

Dis-tu vrai?

**Baptiste**

Trop vrai malheureusement. Sache que cet argent m'a été donné par mon parrain que je suis venu relancer jusque chez toi.

**Alfred**

Mais mon père est parti avec tant d'assurance...

**Baptiste**

J'ignore quel est son dessein ou son espoir; mais il n'en est pas moins certain que sans la générosité de la mère Thomas, pendant la maladie de notre père, nous aurions manqué souvent du nécessaire.

**Alfred**

Est-il possible !

**Baptiste**

Écoute: ce n'est pas pour t'adresser un reproche, ni par un sentiment de basse jalousie que je vais te dévoiler le secret de notre position, que papa Gauthier a voulu toujours te cacher. Mais il est temps, il est juste même que tu saches enfin que pour soutenir ton luxe, et te frayer le chemin des honneurs, nous sommes réduits à un état des plus misérables. Oui, mon cher Alfred, sans la sage prévoyance et les bontés de M.<sup>r</sup> Boulard, mon parrain, peut-être le pain aurait pu nous manquer.

**Alfred**

Malheureux que je suis !

**Baptiste**

Cela t'afflige, je m'en aperçois. — Tu l'ignorais; sans cela tu ne l'aurais pas souffert, n'est-ce pas? Tu aurais préféré rester simple fils de meunier, si tu avais prévu que tes airs de grand seigneur dussent entraîner notre ruine à tous.

**Alfred**

Sans doute... Mais le mal est fait; il s'agit de le réparer, et je m'en charge.

**Baptiste**

Toi! et comment?

**Alfred**

Que j'aie six mille francs, et la victoire est à nous.

**Baptiste**

Ah...! pour remettre notre petite fortune il te faut encore dépenser six mille francs! Le beau moyen!

**Alfred**

Le meilleur de tous, celui d'éblouir, afin qu'on ne voie goutte dans nos affaires ni dans nos projets.

**Baptiste**

Mais pour éblouir, il faut projeter de la lumière, et la lumière finit toujours par éclairer les gens.

**Alfred**

Tais-toi donc; tu n'entends rien à ces choses-là.

**Baptiste**

C'est vrai; mais tu conviendras à ton tour que c'est inconcevable qu'un homme sensé qui possède chez lui de l'aisance, du bien-être, des plaisirs doux et tranquilles, une existence enfin que rien ne peut troubler, parce qu'elle repose sur le travail et la paix des champs, puisse la sacrifier pour courir à la poursuite de ces fantômes vains, enfants de l'orgueil et de la vanité, qui jettent, si l'on veut, une vive clarté derrière eux, mais qui se déplacent sans cesse, et finissent par se dissiper au milieu d'un tourbillon de fumée. On était si heureux au moulin de mon père!

**Alfred**

Toi, oui; mais moi, impossible. Ce n'est qu'au milieu du faste où tu me vois, des cercles brillants où je suis admis, des fêtes somptueuses où je suis invité ou que je donne moi-même, que je me trouve dans ma sphère et que je puis croire au bonheur. Là seulement, je comprends la possibilité de vivre.

SCÈNE XIII.

*Les précédents, Lapierre.*

**Lapierre**

Monsieur, pardon de vous interrompre; mais l'heure est avancée, et le glacier...

**Alfred**

Dans un quart d'heure vous recevrez mes ordres.

**Lapierre**

J'ai vu entrer dans l'hôtel la voiture de M.<sup>r</sup> de Montfort. Il vient sans doute chez Monsieur..?

**Alfred, vivement.**

Oui, avec M.<sup>r</sup> de Flavigny; priez ces Messieurs de passer dans mon cabinet; je vais les rejoindre. (*Lapierre sort*) Je te laisse, Baptiste: reste ici jusqu'au retour de notre père; alors tu me feras appeler.

**Baptiste**

La visite de ces Messieurs t'intéresse donc beaucoup?

**Alfred**

Si elle m'intéresse ! ce sont mes protecteurs les plus puissants, des amis de cœur, dévoués, de qui dépend ma fortune... Adieu ; au revoir. (*il sort*).

## SCÈNE XIV.

**Baptiste, seul.**

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'Alfred n'est pas tranquille... il est préoccupé... Il a raison ; car si, comme il l'a dit, il compte pour sortir d'embarras sur les fonds que mon père peut lui procurer...

## SCÈNE XV.

**Baptiste, Léon, Julien.****Léon, paraissant.**

Où est-il ? où est-il, ce cher ami ?

**Julien**

Comment ? il n'est pas ici ? fasons-le appeler.

**Baptiste, à part.**Tiens, M.<sup>r</sup> Léon et M.<sup>r</sup> Julien !**Léon, apercevant Baptiste qu'il ne reconnaît pas d'abord.**

Mais voici un domestique, qui, par parenthèse, n'a pas encore fait sa toilette... n'importe ; demandons-lui... (*reconnaisant Baptiste*) Ne me trompé-je pas ? C'est le petit Baptiste.

**Julien**

Le frère intrépide d'Alfred !

**Baptiste**

Lui-même, Messieurs.

**Léon**

Enchanté de te revoir, parole d'honneur.

**Julien**

Mais comment te trouves-tu ici ? Je croyais que ce logis vous était interdit, à ton père et à toi.

**Baptiste**

Ce logis interdit à moi et à mon père ! Ah ! ça, est-ce que vous croyez que mon frère vous ressemble ? C'est-à-dire qu'il soit sans cœur, dénaturé au point de rougir de sa famille !

**Léon**

Ne t'échauffe pas tant, mon garçon : nous pouvions le supposer, puisque vous n'avez jamais montré votre nez ici dedans.

**Baptiste**

Parce que nous avons affaire ailleurs : peut-être même n'avions-nous aucun plaisir à nous rencontrer avec vous.

**Julien**

Tu n'es pas poli, Baptiste.

**Léon, à Julien.**

Je comprends : il a de la rancune contre nous depuis notre départ du Berri. Tu te rappelles l'affaire des chevaux, du coup de fouet ?

**Julien**

C'est cela.

**Baptiste**

Oui, j'ai de la rancune contre vous ; mais seulement parce que vous cherchez toujours à dénigrer mon frère, tandis que vous prétendez être ses amis.

**Léon**

Et où a-t-il de meilleurs amis que nous ? Pourquoi sommes-nous ici maintenant ? n'est-ce pas parce que nous avons appris le malheur qui le menace ?

**Baptiste**

Quel malheur le menace ?

**Léon, poursuivant.**

Et nous sommes accourus pour lui offrir nos services.

**Julien**

Et surtout nos consolations.

**Baptiste, alarmé.**

Messieurs, je vous en prie, répondez-moi : quel malheur menace mon frère ?

**Léon, froidement.**

Ne t'alarme pas ainsi... c'est une disgrâce assez commune aux gens qui ne s'inquiètent que de la dépense, sans penser à la recette. Nous avons passé par là, Julien et moi.



**Julien**

Hélas! oui.

**Baptiste**

Mais encore?

**Léon, froidement.**

Rien qu'une petite saisie des meubles de céans.

**Julien, négligemment.**

Et une petite contrainte par corps qui pourrait s'ensuivre.

**Baptiste, avec indignation.**

Et c'est avec ce ton que vous m'annoncez cette affreuse nouvelle! Et vous vous dites ses amis!

**Léon**

Nous voilà au moment du danger.

**Baptiste, avec douleur.**

Malheureux Alfred! Je conçois son inquiétude maintenant; l'empressement de mon père... Mais nous le sauverons; oui, mes gentils messieurs, nous vous épargnerons la peine de lui offrir vos consolations... Mais comment faire?

**Léon, soupirant.**

Oui, comment faire?

**Julien, de même.**

Comment faire?

## SCÈNE XVI.

*Les précédents, Gauthier; puis Alfred.***Gauthier, en dehors.**

Me voilà! me voilà!

**Baptiste**Mon père! (*il va à sa rencontre*)**Léon, à part.**

Papa Gauthier!

**Julien à Léon.**Il va y avoir du nouveau: (*Ils se cachent à gauche*) passons au salon.**Gauthier, à Baptiste.**

Où est ton frère?

**Baptiste**

Dans son cabinet!

**Gauthier**

Qu'on l'appelle.

**Baptiste**

Quoi! vous avez pu vous procurer!

**Gauthier**

Tout... quand je me mêle de quelque chose, moi... Appelons Alfred.

**Baptiste**

Tout de suite... mais le voici.

**Gauthier**

Arrive donc, mon petit chéri.

**Alfred**

J'ai entendu votre voix, et je me suis empressé...

**Gauthier, lui remettant un papier.**

Tiens, mon garçon, voilà un contrat de rente de six cents francs, que M.<sup>r</sup> Boulard avait fait au nom de ton frère lorsque je lui vendis notre moulin.

**Baptiste**

Quoi! mon père, c'est le titre de mon parrain, auquel vous avez promis de ne jamais toucher.

**Gauthier**

J'ai promis... c'est vrai, mais pouvais-je prévoir qu'il y aurait un cas urgent comme celui-ci?

**Alfred**

Sois en paix, Baptiste: nous le rachetterons ces jours-ci.

*(Julien et Léon se font des signes d'intelligence)*

**Baptiste**

C'est que, vois-tu, mon parrain...

**Gauthier, à Baptiste.**

Ah! je comprends pourquoi tu te permets de faire ces observations: c'est parce que le titre est en ton nom, et que tu le considérerais comme à toi...

**Baptiste**

Moi, avoir cette arrière-pensée! Et c'est mon père qui me fait cette injure! Il me semble que je ne l'ai point méritée.—*(à Alfred)* garde ce contrat, Alfred; je te l'abandonne, je n'y tenais que pour mon père. Prends encore ceci, s'il t'est nécessaire, *(il lui remet la bourse)* et qu'on ne dise pas que c'est la crainte de travailler un peu plus qui faisait hésiter Baptiste à s'en dessaisir.

**Alfred**, *avec émotion.*

Merci, mon bon frère, merci : où trouver un autre cœur comme le tien !

**Gauthier**, *à part.*

Baptiste est un excellent garçon tout de même !

**Alfred**

Allez, je vous rendrai au centuple le dernier sacrifice que vous faites pour moi.

**Gauthier**

J'en suis persuadé ! Mais ne perds pas de temps ; va à tes affaires.

**Alfred**

J'y cours ; excusez-moi de vous quitter ainsi. Demain j'irai moi-même vous voir. (*il sort en courant*) Adieu. (*Léon et Julien disparaissent*)

#### SCÈNE XVII.

**Gauthier, Baptiste, puis Boulard.**

**Gauthier**, *à Alfred qui s'éloigne.*

Va, et sois Baron. (*à Baptiste*)—Et nous, regagnons notre logis.

**Baptiste**

En effet nous n'avons plus rien à faire ici. (*ils vont pour sortir*)

**Boulard**, *à la cantonnade.*

Non ; c'est inutile de déranger votre maître : je viens seulement rejoindre M.<sup>r</sup> Gauthier père, qui, m'assure-t-on, est ici avec son second fils.

**Gauthier**

M.<sup>r</sup> Boulard !

**Baptiste**

Mon parrain !

**Boulard**

On dirait que depuis ce matin nous jouons à cache-cache : nous ne faisons que courir les uns après les autres.

**Gauthier**, *avec intention.*

Oui ; mais à force d'aller, on retrouve son trésor.

**Boulard**

Et moi, j'ai rencontré en revanche votre propriétaire furieux de n'avoir pas encore reçu son terme, comme vous le lui aviez promis ce matin.

**Gauthier**

Et vous ne l'avez pas prié d'attendre encore quelques jours?

**Boulard**

Ah! bien oui, attendre! si vous ne le payez pas dans une heure, vous n'avez qu'à faire vos paquets et à déguerpir.

**Gauthier**

Eh bien! nous déguerpirons.

**Boulard**

Mais aussi c'est ta faute, Baptiste: où es-tu donc allé ce matin en sortant d'ici?

**Baptiste**

A la maison; mais ayant appris que mon frère avait fait appeler mon père en toute hâte...

**Gauthier, appuyant.**

Oui, en voiture.

**Baptiste**

Je me suis remis en route pour ici.

**Boulard**

Et sans payer...! cours au plus vite; va porter ton argent.— Quoi! tu hésites? (*Baptiste baisse les yeux*) qu'y a-t-il donc?

**Gauthier**

Rien que de très-simple: nous avons trouvé Alfred un peu embarrassé pour ses paiements, et nous lui avons rendu la bourse avec la somme qu'elle contenait.

**Boulard**

Rendu! je ne comprends pas.

**Baptiste, avec intelligence.**

Parce qu'Alfred m'avait remis cette somme pour payer notre loyer. Vous comprenez maintenant?

**Boulard**

Oui, mon enfant.

**Baptiste**

Mais mon pauvre Alfred était dans une si grande inquiétude que nous avons dû ajouter...

**Boulard**

Ajouter!

**Baptiste**

Oui, mon père lui a donné...

**Gauthier, l'interrompant.**

Ce que j'avais en réserve pour les grandes occasions.

**Boulard**

Le coupon de rente de Baptiste? *(Baptiste fait signe que oui)*

**Gauthier**

Et quand cela serait? fallait-il laisser cet enfant dans l'état où il était? fallait-il pour quelques misérables centaines de francs l'arrêter dans sa carrière, au moment d'atteindre le but? car nous y touchons! *(avec orgueil)* Ce soir nous recevons toute l'aristocratie de France; demain nous avons la première préfecture de nos 89 départements, et dans un an nous sommes appelés au conseil d'état, au ministère, que sais-je? Enfin, nous sommes Baron!

**Baptiste**

C'est gentil, n'est-ce pas, mon parrain?

**Boulard, passant au milieu.**

*(à part)* Je crains qu'il ne devienne fou! *(haut)* Mes amis, mes bons amis, du calme; ne nous précipitons pas ainsi dans un monde d'illusions chimériques; mais pensons au monde réel, au présent. Gauthier, quel est votre avoir aujourd'hui?

**Gauthier**

Rien. Est-ce que j'ai besoin de quelque chose, moi?

**Boulard**

Mais votre propriétaire vous menace.

**Gauthier**

De nous mettre à la porte? Eh bien, nous irons nous promener.

**Boulard**

Mais il faut vivre.

**Gauthier, se ravisant.**

Ah! oui, il faut vivre, pour voir le bonheur de mon fils... *(avec feu)* Parbleu! nous travaillerons, n'est-il pas vrai, Baptiste?

**Baptiste**

Oui, mon père, et avec quelle ardeur encore!

**Gauthier**

Au fait, je ne sais pas pourquoi je serais le paresseux... j'ai

de la force encore, de l'énergie. C'est cela, je travaillerai, que m'importe le travail, la peine, la misère même..? mon fils sera Baron! (*il sort*)

**Boulard**

Suivons-le, Baptiste: je tremble pour sa tête!

**Baptiste**

Et moi aussi, mon parrain. Hélas! que deviendrons-nous si sa tête se détraque! (*il sort avec Boulard*)

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une mansarde : porte à droite et à gauche ;  
une autre dans le fond.

### SCÈNE I.

**Baptiste, seul, assis à une petite-table. Au lever  
du rideau, il paraît s'éveiller.**

Huit heures viennent de sonner à l'horloge de l'église voisine, et mon parrain ne paraît pas. Il m'avait promis cependant d'être ici à la pointe du jour. Il est vrai que la nuit a été bien froide, bien mauvaise. Pour les riches, pour les heureux du monde, Janvier est le mois privilégié, celui des fêtes, des plaisirs; mais pour les pauvres gens comme nous, c'est bien triste, bien dur! — Il me semble que j'entends remuer dans la chambre... (*il regarde*) Non, mon père, repose encore, et tranquillement, Dieu merci! Il a été si inquiet, si agité toute la nuit; appelant à chaque minute son fils, ou croyant entendre le bruit de ses pas..! — Alfred viendra-t-il? Mon parrain l'aura-t-il trouvé? Je l'espère; sans cela que deviendrons-nous? Sans sa présence, comment parvenir à rendre à mon père le calme et la raison? car depuis la catastrophe de mon frère... (*on sonne*) On sonne! Ce sera mon parrain... ouvrons vite.

### SCÈNE II.

**Baptiste, Alfred.**

**Baptiste**

Alfred!... enfin te voilà!

**Alfred**

Oui! — J'ai reçu de M.<sup>r</sup> Boulard un billet où il me dit que

si je désire prolonger les jours de notre père, il faut me hâter de me rendre auprès de lui; et je me suis empressé...

**Baptiste**

Oh! sois le bienvenu. Nous n'avons plus d'espérance qu'en toi en effet pour le sauver.

**Alfred**

Je doute cependant que la présence d'un fils si malheureux, si coupable, puisse être un soulagement à ses maux; ah! plutôt elle ne fera que les aggraver.

**Baptiste**

Non, Alfred, non: sache au contraire que notre père, depuis ton malheur, est tombé dans une espèce d'aliénation...

**Alfred**

Grand Dieu!

**Baptiste**

Il t'appelle à chaque instant du jour et de la nuit; il veut revoir, embrasser son fils; c'est son idée fixe..

**Alfred**

Pauvre père! Dans quel état je le retrouve! et moi-même dans quel état me présenté-je à lui! Ah! Baptiste, mon ambition vous a été bien fatale! elle a accumulé sur vous toutes les souffrances de la misère; mais vous avez été cruellement vengés, car rien ne saurait égaler les douleurs incessantes qui torturent ce misérable cœur!

**Baptiste**

Je le comprends: les déceptions de l'amour-propre sont les plus pénibles! Pourquoi ne pas venir plus tôt alors?

**Alfred**

Moi! reparaitre à vos yeux! écoute, Baptiste: après avoir été trahi par ceux à qui j'avais fait le plus de bien; dédaigné ou repoussé par ces amis et ces puissants protecteurs sur lesquels je croyais pouvoir étayer ma fortune et mon avenir; dépouillé de tout ce prestige qui fesait mon orgueil, et me donnait de si hautes espérances pour assurer mon bonheur et celui de ma famille, je n'ai songé qu'à cacher ma honte et mon désespoir. Eh! comment oser me montrer aux regards d'un père qui, par ma faute, gémit dans l'indigence? Comment affronter les tiens, Baptiste; toi, si bon, si aimant, si indulgent; toi, à qui j'ai légué une vie de travail et de chagrins sans cesse renaissants?



**Baptiste**

Oh ! que tu connais mal le cœur de ton père et le mien ! Nous avons pleuré sur ta chute, sur ta ruine ; mais plus encore sur ton éloignement de nous. Ah ! c'est ici seulement que tu pouvais retrouver un peu de calme après tant d'agitation ; c'est ici que t'attendaient les seules consolations qu'il te fût permis d'espérer ; et tu es allé les demander à des cœurs froids, indifférents , intéressés ! Ici, guéri de tes funestes illusions, tu serais revenu à des sentiments plus simples et plus vrais ; tu aurais compris peu à peu le charme que l'on éprouve à pratiquer son devoir, au milieu des plus grandes traverses ; ta fausse honte se serait dissipée ; tu n'aurais plus rougi de devoir ta naissance à un meunier ; et, devenu bon fils et bon frère, tu aurais vu des jours sereins luire encore pour toi.

**Alfred, avec force.**

Jamais, c'est impossible ! non, jamais un rayon de soleil doux et bienfaisant ne brillera pour moi ! Ah ! si tu connaissais l'état de mon âme, tu ne me tiendrais par ce langage : tu prierais plutôt le ciel de m'envoyer cette mort tant désirée, qui seule peut mettre un terme à mes maux.

**Baptiste, se jetant au cou de son frère.**

**Alfred ! Alfred !** tu me fais frémir !... calme-toi, je t'en conjure. Pense à notre malheureux père, pense à moi qui t'aime d'autant plus que tu souffres davantage.

**Alfred, attendri.**

Cher Baptiste ! que n'ai-je ton courage !

**Baptiste**

Tu l'auras... ! va, sois tranquille.

**Alfred**

Plût au ciel !

**Baptiste**

Tu le puiseras à une source certaine : dans les bras de ton père que tu dois sauver !

**Alfred**

Où est-il ?

**Baptiste, montrant la chambre à gauche.**

Là, sur son lit... il repose encore.

**Alfred, s'approchant.**

Que je l'aperçoive encore une fois.

**Baptiste**

Marche doucement pour ne pas l'éveiller.

*(Alfred va jusqu'à la porte à gauche, s'arrête plein d'émotion, et après avoir regardé dans la chambre, il porte la main à son cœur, puis à ses yeux)*

**Alfred**

Ah! comme il est changé! Et c'est moi qui suis cause...! misérable, et je vis encore! *(on sonne)* Qui peut venir à cette heure?

**Baptiste**

Mon parrain que j'attends. *(il va pour ouvrir; on entend la voix de Léon)*

**Léon, en dehors.**

Je vous assure qu'il est à cette adresse.

**Alfred, courant à Baptiste.**

Il n'est pas seul... attends... il me semble reconnaître cette voix.

**Baptiste**

Moi aussi; mais qu'importe!

**Alfred**

Non, Baptiste; je ne veux ici être vu de personne...

**Baptiste**

Entre alors dans cette chambre. *(il indique le cabinet à droite)*

**Alfred, entrant dans le cabinet.**

Et surtout pas un mot sur ma présence en ces lieux.

*(Baptiste va ouvrir)*

SCÈNE III.

**Baptiste, Boulard, Léon.**

**Léon, encore dehors.**

Ouvrez donc... *(Baptiste ouvre)* enfin! — Après vous M.<sup>r</sup> Boulard.

**Baptiste**

Bonjour, mon parrain. — M.<sup>r</sup> Léon! vous ici?

**Léon**

Pourquoi pas?

**Boulard**

Oui, M.<sup>r</sup> Léon a bien voulu m'aider à retrouver ton frère : sans lui je n'y serais, je crois, jamais parvenu.

**Léon**

Pour moi, c'était chose facile. Il s'est éloigné de moi; il m'a fui, c'est vrai, depuis que les fêtes ne sont plus à l'ordre du jour; mais, pour cela, je ne l'ai jamais perdu de vue; je l'ai toujours aimé, ce cher Alfred.

**Baptiste**

J'en suis persuadé!

**Léon**

Tu parais en douter, mon petit Baptiste? Eh bien! sache que si ton frère, après que ses créanciers l'eurent chassé de son riche appartement, a pu occuper auprès de M.<sup>r</sup> de Verdun une modeste place de secrétaire qui lui donne de quoi vivre, c'est à moi qu'il le doit. J'ai tort peut-être de m'en vanter, mais c'est pour te montrer que lorsque tout le monde s'est éloigné de ton frère, l'ami Léon a été là.

**Baptiste**

Je vous en remercie pour Alfred.

**Boulard**

Bref, Baptiste, c'est à M.<sup>r</sup> Léon que je dois d'avoir pu remettre un billet à l'adresse de ton frère. J'aurais bien voulu le voir moi-même, mais il était sorti à l'heure où je me suis présenté; cependant je ne doute pas qu'il ne vienne d'après ce que je lui ai écrit.

**Léon**

Il viendra.

**Baptiste**

J'en suis persuadé.

**Boulard**

Comment Gauthier a-t-il passé la nuit?

**Baptiste**

Mal... toujours en délire. — Maintenant il sommeille un peu, étendu sur son lit.

**Boulard**

Cela calmera ses sens. — (*écoutant*) il me semble entendre remuer dans la chambre...

**Gauthier, en dehors, appelant.**

**Baptiste!**

**Boulard**

Il t'appelle... va vite.

**Baptiste**

Oui, mon parrain... (*à part*) Et Alfred que je laisse dans le cabinet..!

**Gauthier, de même.**

**Baptiste!**

**Baptiste, sortant précipitamment.**

Voilà, mon père.

SCÈNE IV.

**Boulard, Léon**

**Léon**

Ne soyez pas surpris, M.<sup>r</sup> Boulard, que j'aie désiré vous accompagner jusqu'ici. Vous avez dû avoir, depuis que vous me connaissez, une fort mauvaise opinion de moi.

**Boulard**

Oh! M.<sup>r</sup> Léon...

**Léon**

Vous l'avez eue; et ce n'est par sans raison. Mes manières de petit-maitre, mon ton tranchant, mon langage léger, moqueur, parfois impertinent, et plusieurs autres qualités de la même nature, ne pouvaient que me rendre détestable à vos yeux, et me faire juger fort défavorablement. Vous voyez que je sais me rendre justice.

**Boulard**

Où voulez-vous en venir avec ce préambule?

**Léon**

Vous allez le voir. Vous vous êtes trop pressé de me condamner sur les apparences: sous cette enveloppe peu flatteuse, il y a un cœur, M.<sup>r</sup> Boulard. J'en conviens: j'ai souvent lancé des ironies peu charitables contre les folles prétentions d'Alfred; j'ai même eu la faiblesse d'applaudir à sa ruine; mais aujourd'hui il est dans le malheur, et, quoique ce soit par sa faute, il n'en souffre pas moins, et je le plains. La vue de cette famille surtout, jadis si heureuse dans sa simplicité, et maintenant dans une détresse si affreuse, m'afflige au dernier point; et je voudrais, M.<sup>r</sup> Boulard, pour vous convaincre de la sin-

cérité de mes sentiments, que vous m'indiquassiez un moyen de venir à son aide et de la soulager, sans blesser son amour-propre ni sa délicatesse.

**Boulard, lui prenant la main.**

Merci, M.<sup>r</sup> Leon, de ces bonnes intentions qui vous honorent et vous rendent toute mon estime. Mais je suis le parrain de Baptiste, et c'est à moi d'améliorer leur sort en les arrachant de ces funestes lieux. La santé du pauvre Gauthier m'empêche de réaliser mes projets.

**Léon**

Votre intention n'est-elle pas de le placer d'abord dans une maison de santé?

**Boulard**

J'y ai pensé, et j'avais même pris mes dispositions pour cela: mais j'ai réfléchi, et je ne crois pas que ce soit une erreur, la conviction où je suis que le meilleur moyen de rendre la raison à Gauthier, c'est de le ramener en province, dans ce cher moulin qu'il n'aurait jamais dû quitter, et dont l'aspect réveillera dans son cœur tant de douces émotions, tant d'agréables souvenirs.

**Léon**

Sagement imaginé, M.<sup>r</sup> Boulard: c'est ce qu'il faut exécuter au plus vite.

**Boulard**

Sans doute... mais comment décider Gauthier à partir, tant qu'il saura qu'Alfred est à Paris, et que là il espérera le revoir à chaque instant du jour?

**Léon**

Il serait bon alors qu'il ne le vît pas du tout; qu'il se persuadât enfin qu'il n'est plus ici, qu'il est parti pour l'Angleterre, la Russie...

**Boulard**

Mais comment priver ce malheureux père de cette consolation d'embrasser encore son fils bien-aimé? Sachez donc qu'hier il était comme furieux, lorsque Baptiste m'a fait appeler... mais le voici; silence pour le moment. (*Léon se tient un peu à l'écart*)

SCÈNE V.

*Les précédents, Gauthier, Baptiste.*

**Gauthier, à Baptiste, en entrant.**

Je te répète que je veux que cela soit ainsi : deux bonnes côtelettes, une volaille froide, des fruits choisis, ce qu'il y a de mieux ; puis tu pourras nous servir deux tasses de café, pur Moka.

**Baptiste**

Cependant, mon père...

**Gauthier, s'irritant.**

Je n'admets pas d'observation ; à l'instant tu vas t'occuper de ce que je t'ai ordonné.

**Boulard, faisant un signe d'intelligence à Baptiste)**

Oui, Baptiste, tu vas obéir à ton père.

**Gauthier**

M.<sup>r</sup> Boulard ! Soyez le bienvenu. Vous déjeunerez avec nous : J'attends Alfred... (*à Baptiste*) alors tu ajouteras une côtelette de plus.

**Baptiste, à qui Boulard fait signe.**

Oui, mon père !

**Gauthier, à Boulard, en montrant Baptiste.**

Ce nigaud qui voulait nous servir simplement du chocolat ! je vous demande si c'est une chose présentable à mon fils. Ah ! bien oui, du chocolat ! fameuse cochonnerie ! (*apercevant Léon*) quel est ce Monsieur ?

**Boulard**

C'est M.<sup>r</sup> Léon, un ami intime d'Alfred.

**Léon, s'avançant.**

Et le vôtre, M.<sup>r</sup> Gauthier.

**Gauthier, cherchant à se rappeler.**

M.<sup>r</sup> Léon ! Attendez donc ; je crois me rappeler...

**Baptiste**

Sans doute, M.<sup>r</sup> Léon, celui-là même qui vint autrefois chez nous, au moulin... qui creva deux paires de bottes...

**Gauthier**

Deux paires de bottes !... je ne me souviens pas.

**Léon**

Comment ! vous perdez ainsi le souvenir de vos bons amis ? Pour ma part je ne vous ai pas oublié ; aussi j'ai voulu venir m'informer de votre santé.

**Gauthier**

Trop honnête... ça va bien, Dieu merci.—On vous avait donc dit que j'étais malade ?

**Léon**

Sans doute.

**Gauthier**

Ce sont des imbéciles ceux qui vous ont donné cette nouvelle absurde ! jamais je ne me suis mieux porté. Or ça, M.<sup>r</sup> Boulard, je désirerais bien savoir pourquoi l'on veut absolument que je sois malade ?

**Boulard**

Personne ne le veut ; mais il y a des gens comme cela qui se plaisent à répandre de ces faux bruits.

**Baptiste**

Regardez la figure de mon père : est-ce là, je vous prie, la mine d'un malade ?

**Gauthier**

Je vous ferai voir aujourd'hui si je suis encore ingambe. M.<sup>r</sup> Léon, aimez-vous la chasse ?

**Léon**

Beaucoup.

**Gauthier**

Eh bien ! nous irons... Baptiste, tu prépareras mes fusils et des munitions en abondance. D'ailleurs il nous faut du gibier, pour traiter dignement Alfred qui vient d'arriver avec deux de ses nobles amis... Vous riez sous cape de ma simplicité rustique, Messieurs ; vous avez l'air de regarder avec mépris mon moulin... ! vous avez tort. Contemplez donc ces lieux pittoresques... (*se reprenant*) mais je n'aperçois plus mon ruisseau, ma grange, la colline qui l'abrite... ! pourquoi m'avez-vous conduit ici ? — Vous ne répondez pas... ?

**Baptiste, à part.**

Mon Dieu, voilà que ça le reprend.

**Gauthier, en délire.**

Est-ce que je rêve par hasard ? — Oui, c'est cela... hier au soir, je me le rappelle, je m'endormis après la visite d'Alfred,

et je ne me suis plus éveillé... mais ce rêve est pénible... Éveillez-moi donc, vous autres; que je me retrouve au plus vite dans mon Berri, à l'ombre de mes grands chênes et des saules qui croissent au bord de l'eau!

**Boulard**

Demain, vous y serez...

**Gauthier**

Non, aujourd'hui! — Alfred, comme vous savez, a acheté le domaine de Rochebrune, près de chez nous. C'est moi qui dois régir ses biens, à ce cher enfant. Baptiste gouvernera le moulin; c'est sa dot à lui: car je ne suis pas mauvais père, comme vous le prétendez, M.<sup>r</sup> Boulard. — Tenez, M.<sup>r</sup> Léon, je veux que nous allions ensemble au château de Rochebrune. Là, le Baron mon fils vous traitera un peu mieux que le meunier Gauthier. Je vais prendre un habit plus décent, ma canne et mon chapeau... attendez-moi là; nous partons sur-le-champ. *(il sort)*

SCÈNE VI.

**Baptiste, Boulard, Léon.**

**Boulard, vivement.**

Profitions de son erreur, et que son délire même serve à le guérir... emmenons-le dans le Berri.

**Baptiste, vivement.**

Oui, mon parrain; mais où? chez vous?

**Boulard**

Non, chez toi; tu as bien entendu ton père: le moulin, c'est ta dot.

**Baptiste**

Mon parrain, c'est trop..!

**Boulard**

Laisse-moi donc tranquille; et, au lieu de remerciements superflus, va faire tes paquets.

**Baptiste**

Ils seront bientôt baclés... mais est-ce que nous partirons sans attendre mon frère? vous savez qu'il doit venir ce matin; il ne peut tarder...

**Léon**

Mon avis est qu'il ne vienne pas dans ce moment.



**Boulard**

Si Gauthier voit Alfred, il nous devient impossible de l'em-  
mener.

**Baptiste**

Cependant, ce pauvre Alfred qui viendra ici, et ne trouvera  
personne...

**Léon**

Je me charge de le prévenir, et de lui expliquer la raison de  
votre départ précipité.

**Boulard**

C'est cela même. — Rendez-nous encore un service, M.<sup>r</sup> Léon.

**Léon**

Cent, si vous voulez.

**Boulard**

Courez chercher une voiture avec deux bons chevaux de po-  
ste, et faites-moi prévenir quand vous serez prêt.

**Léon**

À la minute. (*il sort*)

**Boulard**

Toi, Baptiste, dispose tout... je vais auprès de ton père pour  
l'entretenir dans son idée. (*il sort par la gauche*)

#### SCÈNE VII.

**Baptiste, puis Alfred.**

**Baptiste**

Allons, puisqu'il le faut, dépêchons-nous de quitter ces lieux  
où nous avons versé tant de pleurs... Mais Alfred qui est là et  
a tout entendu..!

**Alfred, pâle et défait, paraissant à la porte à droite.**

Tu es seul, Baptiste?

**Baptiste**

Oui, avance... Comme tu es pâle..!

**Alfred, comme égaré.**

Adieu... laisse-moi profiter de ce moment pour m'échapper.

**Baptiste**

Sans embrasser notre père?

**Alfred, de même.**

Tu viens de l'entendre : il ne le faut pas. Et puis, en suis-je

digne...? Non, Baptiste: à toi le noble et doux privilège de vivre auprès de notre père, de le soigner, de lui prodiguer les caresses d'un fils...!

**Baptiste**

Pourquoi ne pas le partager avec moi?

**Alfred**

Impossible : tu sais combien ma présence est fatale! le sort en est jeté... je sais ce qu'il me reste à faire!

**Baptiste, attendri.**

Alfred, tu me fais trembler!.. Quel est ton projet...? je t'en conjure... *(il l'embrasse avec effusion)*

**Alfred, ému.**

Cher et bon frère!—Mais on peut me surprendre ici...Adieu, encore une fois... *(il s'arrache de ses bras)*

**Baptiste**

Mais je te reverrai?

**Alfred, partant et dans le dernier égarement.**

Jamais!

**Baptiste**

Jamais!.. Dieu! aurait-il dessein...? *(appelant)* Alfred! Alfred! arrête... *(il court à la porte sur les pas d'Alfred)*

SCÈNE VIII.

Gauthier, Boulard, puis Baptiste.

**Gauthier**

Mais je vous dis qu'il est là...j'ai entendu sa voix...On a prononcé son nom... Alfred, Alfred, où es-tu, mon chéri?... viens donc dans mes bras... *(on entend un coup de feu)* Qu'est-ce, M.<sup>r</sup> Boulard?

**Boulard**

Je vais voir... *(il va pour sortir paraît Baptiste les yeux hagards, se soutenant à peine)* Baptiste!

**Baptiste, met d'abord un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à son parrain, puis articulant avec peine :**

Alfred...! mort...! tué...!

**Boulard, à part.**

Malheureux! un suicide! *(Baptiste fait signe que oui)*

**Gauthier**, *qui pendant ce temps, sur le devant de la scène, se sera tâté pour s'assurer s'il veille.*

Or ça, suis-je bien bien éveillé, ou bien est-ce mon rêve qui continue? Mais c'est affreux un doute semblable...! **Boulard**, **Baptiste**, **Alfred**, oh! ne me laissez pas dans cet état...! (*il chancelle et se laisse tomber sur la chaise près de la petite table*).

**Baptiste**, *se précipitant à genoux auprès de Gauthier.*

Ah! mon père! mon bon père!

**Gauthier**, *le regardant, après une pause.*

**Baptiste**! toujours **Baptiste**! et jamais lui! n'ai-je donc que lui d'enfant?

**Boulard**, *à part.*

Infortuné, il n'est que trop vrai!

#### SCÈNE IX.

*Les précédents, Léon.*

**Léon**, *les traits bouleversés, paraît à la porte du fond; il veut parler; Boulard l'arrête.*

**Boulard**, *à Léon en lui montrant Gauthier.*

Silence!

(*Le rideau tombe sur ce tableau*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

# LE CHEMIN DE TRAVERSE

ou

L'ÉDUCATION À LA MODE

---



## PERSONNAGES

---

M.<sup>r</sup> DESCHAMPS, *oncle et tuteur de Roland, 60 ans.*

ROLAND DE SAVENAY, *18 ans.*

ERNEST, *son ami, 16 ans.*

MICHEL DURUISSON, *18 ans.*

M.<sup>r</sup> BONNEFOI, *riche négociant.*

PASCAL, *domestique de Deschamps.*

FORTEMAIN, *huissier.*

*La scène, au premier acte, est à Paris; au 2.<sup>e</sup> dans une maison  
de campagne aux environs.*

---

# LE CHEMIN DE TRAVERSE

OU

l'éducation à la mode

COMÉDIE EN DEUX ACTES

---

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant, mais meublé à l'antique.

### SCÈNE I.

**Pascal, seul, des lettres, des journaux et des cartes  
de visite à la main.**

Voilà les lettres et les journaux de M.<sup>r</sup> Deschamps, mon maître; ensuite les cartes de visite pour... pour qui donc? Une belle affaire que j'ai faite là! j'ai brouillé ensemble celles de M.<sup>r</sup> Deschamps et celles de M.<sup>r</sup> Roland... comment les distinguer maintenant? ma foi, tant pis! ils s'arrangeront eux-mêmes là-dessus; je n'irai pas perdre mon temps à les démêler: j'ai trop à faire à présent dans la maison. Depuis un mois que M.<sup>r</sup> Roland est sorti du collège, je n'ai plus un moment de repos. Comme s'il ne pouvait pas y rester un an ou deux de plus! M.<sup>r</sup> Deschamps, son oncle et tuteur, le trouve assez savant; il en est enthousiasmé, et ne pense plus qu'à produire dans le monde cette huitième merveille que, tout bête que je suis, je trouve la plus insipide et la plus ennuyeuse que la terre ait ja-

mais admirée. Parlez-moi de M.<sup>r</sup> Michel, son frère de lait; pauvre orphelin dont feu ma maîtresse, M.<sup>me</sup> de Savenay, voulut bien prendre soin, et qu'elle a fait élever comme son fils : voilà un jeune homme accompli ! toujours à l'étude, toujours simple, modeste, discret envers les domestiques ; avec lui, on n'a pas à se fatiguer les jambes du matin au soir. (*on sonne*) Mais on sonne, voyons qui c'est.

## SCÈNE II.

Pascal, Bonnefoi.

Pascal

M.<sup>r</sup> Bonnefoi ! vous, chez nous ? quelle bonne fortune !

Bonnefoi

Tu veux dire quelle rareté ! en effet ma présence en ces lieux doit t'étonner, après deux ou trois ans que je n'y ai mis les pieds ; mais les affaires, mon garçon, ne me permettent guère de m'éloigner de mes bureaux. Le soir, me diras-tu, je pourrais fort bien venir rendre ma visite à M.<sup>r</sup> Deschamps : sans doute ; mais alors ton maître n'est jamais chez lui. Homme du monde par excellence, grâce à ses nombreuses relations et à son indépendance de célibataire, Deschamps à 60 ans continue, sinon sa vie de jeune homme, du moins celle de son âge mûr ; de sorte qu'il vit plus chez les autres que dans son logis. Aussi, pour être certain de le rencontrer, je suis venu de bonne heure.

Pascal

Où, mais c'est trop tôt.

Bonnefoi

Comment trop tôt ?

Pascal

Sans doute. Vous oubliez donc ce que vous me disiez à l'instant même, c'est-à-dire que M.<sup>r</sup> Deschamps est un homme du monde ? Or un homme du monde ne se lève jamais et n'est jamais visible avant dix heures du matin.

Bonnefoi

Tu as raison. Mais je pense que ce genre de vie subira une modification, maintenant que Roland a quitté son collège, et va vivre auprès de son tuteur.

**Pascal**

Ah ! bien oui : c'est cent fois pis depuis un mois que Monsieur Roland s'est retiré à la maison.

**Bonnefoi**

Pis ! Je ne crois pas cependant que Deschamps veuille donner à Roland son exemple à suivre, comme complément d'une éducation modèle.

**Pascal**

Son exemple ! Mon maître le trouve excellent. Il a mené toujours une joyeuse vie, exempte de soucis, d'embarras. Que peut-il souhaiter de mieux à son pupille ?

**Bonnefoi**

Et Roland ?

**Pascal**

M.<sup>r</sup> Roland a les meilleures dispositions pour profiter des leçons de son tuteur. Vif, léger, étourdi, ardent pour le plaisir, et par conséquent ayant dit un adieu éternel aux livres qu'il n'a guère feuilletés à la pension.

**Bonnefoi**

Pauvre mère, quel chagrin pour elle, si elle vivait encore !

**Pascal**

Oh ! oui, Monsieur, elle en mourrait, la digne femme, si elle n'était pas morte déjà. Quelle tendre mère ! quelle douceur ! quelle bonté ! Nous avons tous bien perdu avec elle ; surtout ce brave Monsieur Michel...

**Bonnefoi**

Michel Dubuisson, le fils de l'ancien régisseur de ses biens ?

**Pascal**

Précisément, le frère de lait de M.<sup>r</sup> Roland, que M.<sup>me</sup> de Sa-venay regardait presque comme un fils, et à qui elle a fait donner la même éducation qu'à son propre enfant.

**Bonnefoi**

Eh bien ? où est-il maintenant ?

**Pascal**

Ici, Monsieur : il est sorti de la pension en même temps que M.<sup>r</sup> Roland.

**Bonnefoi**

Et il est aussi avancé que lui dans ses études ?

**Pascal**

Quelle différence ! M.<sup>r</sup> Michel, voyez-vous, est un ange d'ap-



plication et de sagesse. Il est continuellement dans son cabinet à méditer sur ses livres, ou occupé à tracer des ronds et des carrés, enjolivés d'une foule d'*x* et d'*y* si mignons, que ça fait plaisir à voir. Deux fois le prix d'honneur à son collège!

**Bonnefoi**

Vraiment?

**Pascal**

Oui, Monsieur. Mais ce cher enfant, je vous le dis en confidence, me paraît triste: je l'ai surpris une ou deux fois pleurant à chaudes larmes.

**Bonnefoi**

Est-ce qu'on manquerait de soins et d'égards?

**Pascal**

Pas précisément, mais on le laisse seul dans sa petite chambre. On ne lui propose jamais de partager quelques-unes des nombreuses distractions auxquelles M.<sup>r</sup> Roland est invité journellement. Peut-être se figure-t-il qu'il est de trop dans la maison.

**Bonnefoi**

Le lui aurait-on fait sentir?

**Pascal**

Non, Monsieur; mais c'est tout comme.

**Bonnefoi**

Je comprends. Michel a terminé ses études classiques, selon les intentions de M.<sup>me</sup> Savenay, et l'on se croit quitte envers lui. Pauvre jeune homme! sa bienfaitrice, si elle eût vécu, n'aurait pas laissé son œuvre imparfaite. Ce n'est pas elle qui l'aurait abandonné avant d'avoir assuré son avenir, en lui ouvrant une carrière honorable. — Et où est-il maintenant?

**Pascal**

Dans sa chambre, à étudier, pendant que M.<sup>r</sup> Roland est au tir chez Faucheux, avec son ami Ernest, autre jeune fou comme lui.

**Bonnefoi**

Pourrais-je le voir et lui parler?

**Pascal**

Rien de plus facile: — tenez, justement le voici; il se dispose à sortir.

**Bonnefoi**

C'est bien, laissez-nous.

**Pascal, s'en allant.**

Dites-lui quelque bonne parole... là, qui lui donne du courage. *(il sort)*

SCÈNE III.

**Bonnefoi, Michel.**

**Michel, à part.**

Oui, j'ai manqué à un devoir sacré... Mon bon proviseur qui m'avait tant recommandé d'aller le voir, et j'ai négligé jusqu'à ce jour...! Mais aujourd'hui... *(apercevant Bonnefoi)* Monsieur...

**Bonnefoi**

Bonjour, M.<sup>r</sup> Michel... vous ne me reconnaissez pas?

**Michel, le regardant.**

M.<sup>r</sup> Bonnefoi, je crois.

**Bonnefoi**

Lui-même, le banquier de M.<sup>me</sup> de Savenay, et je vous assure que j'é suis enchanté de vous avoir rencontré.

**Michel**

Monsieur, le plaisir est pour moi.

**Bonnefoi**

J'ai appris avec une douce satisfaction vos succès dans vos études, que vous avez si brillamment terminées.

**Michel**

Terminées! oh! non, Monsieur; il me reste tant à faire pour les compléter!

**Bonnefoi**

J'entends bien, surtout si vous désirez suivre la carrière des lettres ou des sciences... serait-ce là votre intention?

**Michel**

Quand je le voudrais, le pourrais-je?

**Bonnefoi**

Pourquoi pas?

**Michel**

Tenez, Monsieur, vous aviez la confiance entière de M.<sup>me</sup> de Savenay. Cette excellente dame, dont je bénirai éternellement la mémoire, avait pour vous une sincère amitié. Vous paraissez

vous intéresser à moi ; Eh bien ! je vous ouvrirai mon cœur comme à ma bienfaitrice elle-même.

**Bonnefoi**

Parlez, mon jeune ami ; et disposez ensuite de moi, si je puis vous être utile.

**Michel**

Depuis un mois qu'à mon grand regret j'ai quitté la pension pour ne plus y rentrer, j'ai réfléchi mûrement à ma position, et je vous avoue que souvent je ne me l'ai pas envisagée sans effroi. Mais j'ai confiance en Dieu, et je sais qu'il bénit toujours le travail de ceux qui se remettent pleins de foi et d'espérance dans ses mains providentielles. J'ai fait ce qu'on appelle communément mes études ; c'est-à-dire que j'ai appris à déchiffrer l'abécédaire du savoir. Or je ne me fais pas illusion : pour suivre la carrière de l'enseignement, des sciences, des arts ou du barreau, et m'y créer une existence à l'abri du besoin, il me faudrait cinq ou six années au moins de travail et d'études spéciales. Le puis-je ? qui m'en fournirait les moyens ?

**Bonnefoi**

Mais... M.<sup>r</sup> Deschamps ?

**Michel**

M.<sup>r</sup> Deschamps est un homme bon, généreux ; je n'en disconviens pas, mais il doit penser à Roland avant tout. La délicatesse ne me permet pas d'accepter dans cette maison au-delà de ce que ma bienfaitrice avait probablement l'intention de faire pour son petit orphelin, comme elle m'appelait. J'ai dix-huit ans ; je me flatte d'en savoir assez pour gagner mon pain. Il y en a tant d'autres plus jeunes que moi qui se suffisent à eux-mêmes ! Par conséquent je sortirai de la maison ; je travaillerai, et avec l'aide de Dieu...

**Bonnefoi**

Vous réussirez, car vous avez à mettre en œuvre tout de suite deux capitaux qui fructifient toujours : l'amour du travail et la confiance en Dieu. Mais vous ne vous éloignerez pas encore de cette maison. Ce n'était nullement l'intention de M.<sup>me</sup> de Savenay, je vous assure, que vous quittassiez la demeure où elle vous avait accueilli avec tant d'affection, avant que vous eussiez une profession bien établie. Elle était trop bonne, trop charitable, pour ne pas faire du bien même après sa mort. Ainsi pour être fidèle à ses volontés dernières, c'est un devoir

pour ses héritiers que d'accomplir ses bonnes œuvres commencées, en faisant ce qu'elle aurait fait elle-même. Je vous en prie donc, restez : je parlerai à Deschamps, à Roland qui doit vous aimer comme un frère ; car, outre que vous avez sucé le même lait, vous avez été camarades de collège pendant une dizaine d'années.

**Michel**

Je crois bien que Roland a de l'attachement pour moi, mais il est riche ; il se sent appelé à une vie de luxe et de plaisirs, au milieu de cette société privilégiée qu'a toujours fréquentée son tuteur ; et moi je suis un pauvre orphelin, qui n'a vécu et ne vit encore que par les bienfaits d'autrui. Ce n'est pas que ces bienfaits pèsent à ma reconnaissance ; mais il me semble que le pain gagné à la sueur de son front doit être si doux !

**Bonnefoi**

Il l'est sans contredit ; cependant je vous engage à ne rien précipiter, afin de gagner ce pain plus honorablement dans la suite. D'ailleurs votre brusque retraite ferait mal penser de vous : on attribuerait à de l'ingratitude votre empressement à vous soustraire à de nouveaux bienfaits, sitôt que quelque chose a blessé ici votre amour-propre.

**Michel**

Mais c'est au contraire par délicatesse.

**Bonnefoi**

Je le sais ; malheureusement le monde ne juge pas ainsi, et vous devez respecter l'opinion du monde où vous allez entrer. *(Lui tendant la main avec amitié)* Michel, voulez-vous de mon amitié ?

**Michel**

Ah ! Monsieur, en doutez-vous !

**Bonnefoi**

Eh bien ! laissez-vous guider par mon expérience.

**Michel**

Je vous le promets... Tenez, je sortais pour aller trouver mon excellent Directeur, et lui demander quelque répétition dans le collège ou au dehors : vous pouvez être assuré que ma visite se bornera à un simple témoignage d'affection et de reconnaissance.

**Bonnefoi**

C'est bien. Nous nous reverrons plus tard. *(regardant à sa*

*montre*) Mais voilà bientôt dix heures, et Deschamps ne paraît pas encore. Une affaire importante me réclame... je reviendrai. Adieu, au revoir. (*il sort; Michel l'accompagne*)

## SCÈNE IV.

**Michel, revenant.**

Quel excellent homme que ce M.<sup>r</sup> Bonnefoi ! Je comprends maintenant l'estime que M.<sup>me</sup> de Savenay avait pour lui... Oui, je suivrai ses conseils : je resterai encore.

## SCÈNE V.

**Michel, Pascal.**

**Pascal, qui est entré et a entendu les derniers mots prononcés par Michel.**

Je crois bien que vous resterez, M.<sup>r</sup> Michel ; et où diable ! voudriez-vous aller ?

**Michel**

Tu écoutais.. ?

**Pascal**

M.<sup>r</sup> Michel, ne dites plus de ces bêtises-là, voyez-vous : ça me ferait trop de peine.

**Michel, lui prenant la main.**

Mon bon Pascal ! Tranquillise-toi... je suis encore là.

**Pascal**

C'est que l'on vous aime, entendez-vous bien ?.. Si M.<sup>r</sup> Deschamps n'a des yeux que pour son extravagant de filleul, qu'il gâte, Dieu sait comme, moi... je pense tout autrement. Si vous vous en alliez, c'est sûr, je décamperais aussi.

**Michel**

Je te remercie de ton amitié, mais ce serait folie à toi que de quitter une si bonne maison.

**Pascal**

Une bonne maison ! Autrefois oui, mais à présent, c'est à n'y pas tenir. Hier, par exemple, tout patient et tout bon chrétien que vous me connaissez, j'ai envoyé mille malédictions à tous les bottiers, tailleurs, coiffeurs, chapeliers et parfumeurs

de Paris. M.<sup>r</sup> Roland m'y a renvoyé vingt fois pour une, chez ces honorables fournisseurs; j'étais sur les dents. Et pour tout remerciement on me traitait à chaque commission d'imbécile et de vieille tortue! vous conviendrez, Monsieur Michel, que c'est humiliant d'être rangé dans la classe des reptiles-crustacés.

**Michel, écoutant.**

Silence! il me semble entendre la voix...

**Pascal, de même.**

De M.<sup>r</sup> Roland? Oui; et de plus celle de M.<sup>r</sup> Ernest, son ami! En voilà encore un qui a des dispositions pour faire le joli cœur! A seize ans, singer le jeune homme à la mode! Ma parole, ce serait trop révoltant, si ce n'était pas si ridicule.

**Michel**

Je m'éloigne par l'autre escalier, afin de les éviter.

**Pascal**

Vous faites très-bien, M.<sup>r</sup> Michel: ce n'est pas une bonne compagnie pour vous. Allez, et que le ciel vous conduise. —  
(*Michel sort*) Brossons maintenant l'habit de mon maître qui ne tardera pas à m'appeler.

#### SCÈNE VI.

**Roland, Ernest, Pascal, brossant un habit dans le fond,  
à gauche.**

**Roland, jetant une boîte de pistolets sur la table.**

Décidément ces pistolets sont trop *rococo*: il faudra que M.<sup>r</sup> Deschamps en achète une autre paire. Ils ne sont pas justes; la double détente n'a pas le sens commun.

**Ernest**

Je le crois aussi: je n'en ai pas cassé une!

**Roland**

Il n'y a rien d'étonnant: tu es encore si gauche! vrai, je t'admirais: tu étais là avec ton bras tendu, comme si tu jouais au volant... ce n'est pas cela du tout: tiens... (*il ouvre la boîte et prend un pistolet*) Rappelle-toi qu'il y a des principes au pistolet comme en grammaire. La position avant tout, le corps droit, d'aplomb sur les hanches, le bras gauche passé en arrière, le poignet droit à la hauteur de l'œil, et tu vises la poupée. (*il exécute ces divers mouvements*)

**Pascal, à part.**

Je vous demande si ce n'est pas cocace que de grands garçons comme ça jouent à la poupée!

**Ernest, prenant le pistolet et se plaçant dans la position indiquée par Roland.**

Je comprends ce que tu dis, (il vise du côté de Pascal)

**Pascal, étendant l'habit devant lui comme pour éviter le coup.**

M.<sup>r</sup> Ernest, ne tirez pas sur moi.

**Ernest**

Eh! les pistolets ne sont pas chargés, imbécile!

**Pascal**

C'est égal; un malheur est si vite arrivé.

**Roland, reprend le pistolet, le remet dans la boîte qu'il donne à Pascal.**

Tiens, toi; reporte cela sur le secrétaire de M.<sup>r</sup> Deschamps.

**Pascal**

M.<sup>r</sup> Roland, vous m'assurez qu'il n'y a pas de danger?

**Roland et Ernest**

Mais non, mon pauvre garçon.

**Pascal, sortant.**

Dans ce cas...

**Roland, le rappelant.**

Pascal?

**Pascal, revenant.**

Monsieur?

**Roland**

Staub a-t-il apporté mon pantalon?

**Pascal**

Oui, Monsieur; il est dans votre chambre.

(il va pour sortir)

**Roland, le rappelant.**

Pascal?

**Pascal**

Monsieur.

**Roland**

Naquet a-t-il envoyé la douzaine de gants glacés que je lui ai commandés?

**Pascal**

Pas encore, Monsieur.

**Roland**

Alors, tu passeras chez lui.

**Pascal**

C'est bien, Monsieur. *(il va pour sortir)*

**Roland, à Pascal.**

Ah!..Par la même occasion tu prendras à la Civette<sup>1)</sup> la boîte de cigares, pur Havane, que j'ai choisie hier au soir.

**Pascal, à part en s'en allant.**

Sauvons-nous, autrement les commissions vont me tomber sur le dos comme la grêle.

## SCÈNE VII.

**Roland, Ernest.**

**Ernest**

Je t'admire, mon cher ami. Le ton facile, dégagé, avec lequel tu donnes tes ordres m'enchanté. Il n'y a pas de jeune élégant que tu ne surpasses déjà : on croirait, parole d'honneur, que tu fréquentes le beau monde au moins depuis dix ans.

**Roland**

C'est la conséquence de la civilisation dont nous sommes appelés à recueillir les fruits. Mon ami, dans un siècle de lumières comme le nôtre, l'âge ne compte pas. Comme tout suit la loi du progrès, les jeunes gens en ont subi naturellement l'heureuse influence; l'émancipation arrive beaucoup plus vite. Le temps n'est plus où nos braves aïeux gémissaient jusqu'à vingt ans sous la férule magistrale d'un pédant de collège. Les écoliers aujourd'hui se sentent hommes à quinze ans; à cet âge ils ont dépassé, sous le rapport des idées, leurs maîtres encroutés de latin et de grec, et se traînant avec peine dans l'ornière du passé. On dit généralement que le progrès actuel a affranchi, émancipé la femme : c'est vrai; mais il a bien plus affranchi les écoliers !

**Ernest, avec feu et s'exaltant.**

Tu as raison, mille fois raison; aussi je m'attache à toi et

<sup>1)</sup> Le débit de tabac, connu sous le nom de *Civette*, a été jusque dans ces derniers temps le plus accrédité de Paris.



ne te lâche plus. Plus jeune que toi de deux ans, je suis arriéré, un peu jobard, je le sens; il faut que je me forme... Roland, je t'en prie, forme-moi, ne m'abandonne pas.

**Roland, d'un ton protecteur.**

Allons, sois tranquille, mauvais sujet; je me charge de toi... mais, tu n'as pas fini tes études; tu n'es qu'à la veille d'entrer en Rhétorique... Tes parents t'obligeront à rentrer au collège.

**Ernest**

Moi! rentrer au collège? jamais; je l'ai bien signifié à mes parents; et tu sais qu'ils m'aiment trop pour me contrarier.

**Roland**

Oui, je sais qu'ils sont à la hauteur du progrès. Ils savent fort bien qu'on n'exige plus aujourd'hui d'un fils une soumission aveugle, une crainte respectueuse, une tendresse portée jusqu'à l'abnégation. C'était bon il y cinquante ans! à présent un père raisonnable prie et ne commande plus.

**Ernest**

Pourquoi cela? parce qu'il sait que son fils à 16 ans est un homme. Et mon père est tellement convaincu de cette vérité, que par anticipation il me le répète depuis trois ou quatre ans. Tu te souviens lorsqu'il venait me voir au collège, et qu'il me faisait ses admonitions amicales: Ernest, me disait-il sans cesse, tu n'es plus un enfant: tu entres dans ta 13<sup>e</sup> année; travaille; tu es déjà un homme! Je sens maintenant la justesse de ses paroles. Oui, je suis un homme, et je veux l'être.

**Roland**

Laisse-moi faire: tu es à bonne école. Mon tuteur Deschamps nous donnera ensuite un bon coup d'épaule. C'est lui qui a été un grand farceur dans son temps!

**Ernest**

Il ne l'est pas mal encore.

**Roland**

Sans doute, mais il commence à baisser...! En revanche, c'est un homme dont l'expérience a mûri le jugement; qui connaît à fond tous les moyens de réussir dans le monde. Personne mieux que lui n'a possédé l'art de prolonger sa jeunesse jusque sur le déclin de l'âge; nous profiterons de ses admirables secrets.

**Ernest**

Nous en profiterons... Mais en attendant que ferons-nous aujourd'hui?

**Roland**

Parbleu ! la promenade à la mode. Une cavalcade au bois de Boulogne.

**Ernest**

Délicieux !

**Roland, appelant.**

Pascal ?

SCÈNE VIII.

*Les précédents, Pascal.*

**Pascal, paraissant.**

Monsieur.

**Roland**

Tu vas aller au manège Pellier, rue du faubourg S. Martin.

**Pascal**

Encore une course ! mais il n'y a pas de bon sens ; je n'ai plus de jambes !

**Roland, sévèrement.**

Une fois pour toutes, mon cher, retenez bien que quand je commande je veux être obéi, sans réflexion ni commentaire... Va-t'en au manège.

**Ernest**

Et dépêche-toi.

**Roland**

Tu diras que l'on m'envoie Diane et Buridan.

**Ernest**

C'est cela, je monterai Buridan.

**Roland**

Non, tu monteras Diane : Buridan est trop fougueux pour toi.

**Ernest**

Soit ; je monterai Diane.

**Roland, à Pascal.**

Avant de partir, donne-nous une lumière.

**Pascal**

Une lumière ?

**Roland**

Oui, une bougie allumée.

**Pascal**

Très-bien... vous voulez cacheter une lettre ? *(il sort)*

**Roland**

Décidément, ce petit bonhomme n'entend rien au service.

**Ernest**, *d'un ton suffisant.*

Il n'y entend rien du tout... il te faut un valet de chambre bien formé... à la hauteur du progrès.

**Pascal**, *apportant la bougie.*

Voilà, Messieurs... *(il la met sur la table)*

**Roland**

En route maintenant... je te donne sept minutes et demie.

*(Pascal sort)*

### SCÈNE IX.

**Roland, Ernest.**

**Roland**, *tirant de sa poche un porte-cigares.*

Fumes-tu un cigare ?

**Ernest**

Ma foi, non...! merci, je ne m'en soucie pas trop. Faut-il te l'avouer ? ça me trouble l'estomac et puis me fait tousser.

**Roland**, *allumant son cigare.*

Pauvre novice ! Il me fait rire, parole d'honneur ! tu ne fumes pas, alors tu n'es pas à la mode... Comment veux-tu te présenter dans le monde, si tu ne fumes pas ?

**Ernest**

C'est vrai, tout le monde fume.

**Roland**, *fumant.*

C'est le complément de l'éducation. Dans ce siècle de prodiges et de merveilles, un jeune homme ne croit véritablement avoir rompu ses lisières que lorsqu'il met le cigare à la bouche.

**Ernest**

Eh bien, je fumerai...! mieux que cela, je boirai au besoin des petits verres ; et si Pascal n'était pas parti, je l'enverrais chercher un bol de punch !

**Roland**, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien, fort bien...! nous ferons quelque chose de toi.

## SCÈNE X.

*Les précédents, Michel.**Roland, d'un ton protecteur.*

Mais te voilà, mon petit Michel! Quoi! tu étais déjà sorti? Est-ce que tu voudrais par hasard rompre avec ta louable habitude de pâlir sur tes bouquins? tu te déranges, mon cher, tu te déranges.

*Ernest, de même.*

Vrai, Michel, tu te déranges.

*Michel, avec aisance.*

Vous croyez? parce que je suis allé saluer notre digne proviseur, à qui nous devons tant de reconnaissance les uns et les autres? Il me semble au contraire que c'est un devoir sacré dont je viens de m'acquitter.

*Ernest*

C'est juste...! notre proviseur mérite une semblable attention : c'était un brave homme au fond.

*Roland, à Ernest.*

Oui, mais bien ennuyeux avec ses admonitions paternelles.

*Michel*

Eh bien! moi j'ai eu le bonheur de m'en entendre adresser une encore ce matin, si sage, si affectueuse, qu'elle suffirait pour me ramener dans le droit chemin que j'ai promis de suivre, si je n'avais déjà dans le cœur profondément gravées les paroles d'une personne qui nous a été bien chère!

*Roland*

Qui donc?

*Michel, avec émotion.*

Votre mère, Roland! (*Roland baisse la tête*)

*Roland, ému.*

Ma mère!

*Michel*

Elle-même! Quelque temps avant sa mort, elle m'envoya prendre à la pension. Je la trouvai dans son grand fauteuil, pâle et languissante; mais la maladie qui la consumait peu à peu n'avait pas altéré ce regard doux et aimable, ni cette expression de bonté qui était le caractère distinctif de sa physio-

nomie. En la voyant dans cet état, je sentis mon cœur se serrer. Je tressaillis... elle s'en aperçut : Vous voyez, me dit-elle avec un sourire angélique, pourquoi je vous ai appelé auprès de moi : je n'ai pas voulu vous quitter sans vous dire adieu ! — Mes larmes furent ma seule réponse.

**Roland**

Pauvre mère ! (*il laisse tomber son cigare*)

**Michel**

Elle me fit asseoir, et continua ainsi : mon enfant, votre mère a partagé avec Roland le lait que la nature ne lui avait donné que pour son fils. Il était juste qu'à mon tour je vous fisse partager cette nourriture intellectuelle que je procurais à mon fils dans une bonne éducation. Je devais en outre récompenser les services de votre père, qui jusqu'à ses derniers moments a régi mes biens avec tant de zèle et d'intégrité. Mon désir était de faire plus pour vous ; mais Dieu m'appelle, il me faut aller à lui avant de vous avoir vus, Roland et vous, entièrement élevés et situés convenablement, chacun dans sa sphère. Je n'ai point de patrimoine à vous léguer : mais vous avez une dot plus précieuse que toutes les richesses, qu'aucune puissance humaine ne pourra vous ravir, c'est-à-dire une instruction solide et chrétienne. Avec cela on arrive à tout aujourd'hui. Mais que l'ambition de parvenir ne vous fasse jamais dévier du sentier de l'honneur et de la vertu. Ne prenez jamais les chemins de traverse, quand vous avez le droit chemin devant vous. Celui-ci est quelquefois un peu plus long, mais il est plus sûr, et l'on ne risque pas de s'égarer. Né pauvre, voulez-vous la fortune ? cherchez-la dans votre travail. Voulez-vous toujours bien agir ? Ne transigez jamais avec votre conscience ; et dans le doute, abstenez-vous. Promettez-moi de suivre ces instructions, et je ne doute pas de votre bonheur. Adieu, mon enfant : si je ne puis veiller sur vous ici-bas, je le ferai du moins du haut des cieux. — J'arrosai de mes pleurs la main qu'elle me présentait... je sortis... et je ne l'ai plus revue ! Mais son image est toujours pleine de vie dans mon cœur... je la vois encore ; je l'entends m'adresser ses dernières recommandations, auxquelles je serai fidèle tant que j'aurai un souffle de vie. — Moi ! me déranger... ? dites, Roland, est-ce possible ?

**Roland**

Non, ce n'est pas possible... pour toi du moins.

**Michel**

Pourquoi pas pour vous aussi ?

**Roland**

Parce que tu n'as pas à rencontrer sur ta route les écueils contre lesquels un homme du monde peut aller échouer...! — Tiens, avant ton arrivée, je me sentais gai, heureux; je m'élançais avec ivresse dans la vie... maintenant, ce n'est plus cela: ton récit m'a troublé, attristé...

**Ernest**

Moi aussi, je me sens troublé, attristé...

**Michel**

J'en suis fâché: soyez persuadés que si j'avais cru vous causer le moindre ennui...

**Deschamps**, *en dehors, après avoir sonné.*

Pascal ! Pascal !

**Michel et Ernest**

M.<sup>r</sup> Deschamps !

**Roland**

Mon oncle !

SCÈNE XI.

*Les précédents, Deschamps.*

**Deschamps**, *paraissant.*

Comment? ce drôle de Pascal ne me répondra pas, quand je l'appelle! Depuis quelque temps ce garçon-là n'est plus à son poste... c'est intolérable.

**Roland**

Tout-à-fait intolérable. Figurez-vous que voilà plus d'une demi-heure qu'il est parti pour aller au manège Pellier, et il n'est pas encore de retour! Décidément il nous faut un autre domestique.

**Deschamps**

C'est donc toi qui as disposé de lui?

**Roland**

Oui, mon oncle; mais, comme vous voyez, pour un service de quelques minutes.—Pascal est un brave garçon, sans doute; mais c'est lourd, c'est gauche, point de tenue, de sagacité...

**Deschamps**

Oui, j'en conviens, il nous faudrait un domestique...

**Roland**

Un peu Régence.

**Deschamps**, *avec satisfaction.*

Diable! comme tu y vas!... déjà? quels progrès dans un mois!..  
Mais tu n'es pas seul... (*reconnaissant Ernest*) M.<sup>r</sup> Ernest de  
Préval, si je ne me trompe?

**Ernest**

Qui a bien l'honneur de vous présenter ses civilités.

**Deschamps**

Enchanté de vous voir; Roland m'a parlé souvent de vous;  
de l'amitié qui vous unit... Venez le plus souvent que vous  
pourrez, ça me fera plaisir... (*bas à Roland*) tâche de le ren-  
voyer: j'ai à te parler.

**Roland**, *bas à Deschamps.*

Impossible, je dois sortir avec lui: nous allons au bois;  
les chevaux nous attendent.

**Deschamps**, *bas.*

Vous partirez un peu plus tard. Renvoie-le.

**Roland**, *bas de même.*

Puisque vous le voulez absolument... (*à Ernest*) Ernest, je  
vois que Diane et Buridan n'arrivent pas... si tu allais toi-mê-  
me au manège? Qu'en dis-tu?

**Ernest**

Comme tu voudras.

**Roland**

C'est l'affaire d'un petit quart d'heure; pendant ce temps je  
pourrai m'entendre avec mon oncle pour une certaine partie...  
va, au revoir.

**Ernest**, *sortant.*

Sans adieu alors. (*Deschamps le salue de la main*)

## SCÈNE XII.

**Deschamps, Roland, Michel.**

**Michel**, *saluant Deschamps.*

Je vois que vous avez à parler à votre neveu: permettez-moi,  
Monsieur, de me retirer.

**Deschamps**

Quoi ! tu étais là, Michel ? je ne m'en étais pas aperçu.

**Michel**

C'est tout naturel : le pauvre orphelin occupe dans le monde une place si petite et si obscure, qu'on a toujours de la peine à l'apercevoir.

**Deschamps, le regardant.**

Tiens, elle est jolie ton épigramme ; mais je te conseille de renoncer à ce genre : il est dangereux, et il y a bien peu de gens qui aient le privilège d'en user impunément.

**Michel**

Aussi je n'ai pas eu l'intention... surtout avec vous..!

**Deschamps**

C'est bien... va dans ta chambre : j'ai à te parler aussi.

**Michel**

À moi ?

**Deschamps, gravement.**

Oui, à toi. — Crois-tu que ce soit en vain que j'ai la double qualité d'oncle et de tuteur ? — va, laisse-nous.

**Michel**

J'obéis. (*à part*) Qu'aura-t-il à me dire ?

SCÈNE XIII.

**Deschamps, Roland.**

**Deschamps**

Maintenant, assieds-toi là. (*il lui montre un siège, et en prend un autre pour lui*)

**Roland**

Savez-vous, mon oncle, que vous commencez à m'intriguer ? Jamais je ne vous ai vu cet air mystérieux : que de préparatifs, de précautions !

**Deschamps, assis.**

Depuis un mois que tu es à la maison, je t'ai laissé faire à peu près tout ce que tu as voulu. C'était permis : nous sommes en vacances ; mais il est temps de parler raison.

**Roland**

Parlons raison, mon cher oncle : j'aime assez cela avec



vous, parce que vous êtes un homme raisonnable, et nullement raisonneur.

**Deschamps**

Laissons les jeux de mots, et écoute-moi sérieusement. (*Roland fait un signe d'assentiment*) Mon garçon, je suis ton oncle et ton tuteur, de plus ton parrain : ces trois titres m'imposent de graves obligations envers toi. Tu as fait tant bien que mal tes études classiques ; il s'agit maintenant de te situer dans le monde, d'une manière conforme à ton rang et à ta fortune. Sans me vanter, je crois en avoir la capacité et les moyens.

**Roland**

Pour cela, vous avez fait vos preuves depuis longtemps.

**Deschamps**

Crois-tu que j'aie mené et que je mène encore une vie heureuse ?

**Roland**

Sans doute.

**Deschamps**

Eh bien ! Je veux que tu en aies une plus heureuse que la mienne. Dans quelques années tu seras, il est vrai, un peu moins libre, moins indépendant que moi, puisqu'au lieu de rester célibataire comme ton oncle, tu devras te marier.

**Roland**

Oh ! nous avons le temps d'y penser.

**Deschamps**

Sans contredit ; mais nous devons tenir compte des éventualités plus ou moins rapprochées. Ta mère désirait que tu eusses une occupation fixe ; je le désire aussi. Mais il te faut une place qui te mette en évidence, en rapport avec les sommités de l'époque. J'ai sous la main, du moins je l'espère, ce qui te convient. C'est ce dont j'ai voulu te prévenir.

**Roland**

Je vous remercie, mon cher oncle : mais où est la nécessité, je vous prie, d'aller enchaîner ma chère indépendance ?

**Deschamps**

D'abord pour t'ouvrir au besoin le chemin des honneurs ; ensuite, mon ami, pour augmenter sur ton budget le chapitre des recettes ; car, puisqu'il faut te le dire, ta fortune est loin d'être aussi considérable que tu pourrais te le figurer.

**Roland**

Que me dites-vous là ?

**Deschamps**

Ne t'effraie pas de cela; que ce soit au contraire le moindre de tes soucis. Tel que tu me vois, je n'ai jamais eu plus de dix mille livres de rente; j'ai paru toujours en avoir trente mille. Il en sera de même pour toi, si tu sais suivre mes conseils en temps et lieu. J'ai étudié profondément l'art de figurer et de réussir dans le monde, et je me suis convaincu que le *savoir-faire* vaut mieux que le *savoir*, et que la ligne droite est le chemin le plus long. Pour parvenir dans la société il est plus essentiel de *paraître* que d'*être*; sans doute le savoir, l'honneur et la vertu sont une monnaie courante dont il faut toujours être muni; mais les droits de péage de la faveur ne se paient qu'en fausse monnaie.

**Roland**

Mon oncle, je suis tout émerveillé de ce que vous voulez bien me révéler. Je m'étais bien douté que les doctrines que l'on nous débitait au collège n'avaient pas trop le sens commun, mais je ne me serais jamais douté que ce fût à ce point-là.

**Deschamps**

Mon ami, lorsqu'à vingt ans j'entrai dans le monde, je ne savais pas un mot de tout le fatras des écoles; mais j'étais jeune, aimable, gai, doué d'un peu d'esprit naturel, et j'avais peu de rivaux dans l'art de faire caracoler avec grâce un cheval dans les allées aristocratiques de nos promenades à la mode; de plus, j'eus le bonheur de fixer tout de suite sur moi l'attention publique, grâce à une de ces soi-disant affaires d'honneur dont je sus me tirer avec éclat.

**Roland**

Un duel !

**Deschamps**

La morale condamne cet usage barbare, mais la mode le défend et l'admire suivant les circonstances : ce qu'il y a de certain c'est que pour un débutant dans le monde, c'est la queue du chien d'Alcibiade.

**Roland**

Mais comment peut-on doubler ses revenus ?

**Deschamps**

Il y a deux moyens : le premier c'est de paraître dépenser le

double de ce que l'on dépense réellement, et cela suffit aux yeux du monde pour vous faire deux fois plus riche que vous n'êtes; le second... ceci est un peu plus difficile à t'expliquer.

**Roland**

Parlez, mon oncle; je vous assure que vous m'intriguez au dernier point.

**Deschamps**

Eh bien! puisque je vois que tu es un élève docile et intelligent, qui ne demande qu'à faire des progrès, je te dirai en confidence que le second moyen consiste dans l'art de faire des dettes et de les acquitter, quand on le peut; dans la science profonde de donner un prix, une valeur à ses services comme à ses complaisances.

**Roland**

Pardon, mon cher oncle; mais je ne comprends pas très-bien ce que vous entendez par services et complaisances...

**Deschamps, se levant.**

Oh! tu veux trop en savoir dans une première leçon. Que diable! on ne saute pas ainsi tout-à-coup de sixième en Rhétorique. Va, ou aura soin de t'instruire à mesure que les circonstances l'exigeront. Ce n'est qu'avec précaution qu'il faut s'engager dans les chemins de traverse: il n'est pas aussi facile que tu crois de marcher en zig-zag. Tu peux aller maintenant faire ta promenade avec Ernest: quant à moi, j'attends M.<sup>r</sup> Bonnefoi pour régler tes comptes.

**Roland**

Que de peine je vous donne, mon cher oncle, que de reconnaissance ne vous dois-je pas!

**Deschamps**

Tes succès seront ma plus douce récompense.

#### SCÈNE XIV.

*Les précédents, Pascal.*

**Pascal**

M.<sup>r</sup> Roland, pardon si je vous dérange, mais il y a là-bas M.<sup>r</sup> Ernest qui vous attend avec Diane et Buridan.

**Roland**

Me voilà... vous permettez, mon oncle?

**Deschamps**

Je te recommande la prudence, Roland : tu n'es pas encore un cavalier bien expert.

**Roland**

Laissez donc... je vous dirai comme dans le Cid :  
mais aux âmes bien nées.

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Adieu! (*il sort*)

SCÈNE XV.

**Deschamps, Pascal.**

**Deschamps**

Il est gentil, mon neveu...! il ira loin; plus loin que moi peut-être. Dans les sommités de l'ordre social; dans la sphère politique, le peuple est la mine d'exploitation de l'homme de génie; mais dans un champ moins vaste, l'homme d'esprit trouve encore à glaner avec avantage.

**Pascal, à part.**

C'est singulier! je ne comprends pas un mot de ce que mon maître baragouine.

**Deschamps**

Pascal, je rentre dans mon cabinet. Dès que M.<sup>r</sup> Bonnefoi sera venu...

**Pascal**

Il est déjà venu, Monsieur.

**Deschamps**

Et tu ne m'en as pas prévenu?

**Pascal**

Vous étiez encore couché... Il était à peine huit heures quand il a frappé à votre porte. Il s'est entretenu quelques instants avec M.<sup>r</sup> Michel, et puis il s'est retiré... Mais il a promis de revenir plus tard. (*on entend sonner*) Tenez, on sonne; je ne serais pas surpris que ce fût lui.

**Deschamps**

Va voir.

**Pascal, après avoir ouvert.**

Justement, M.<sup>r</sup> Bonnefoi. (*il sort*)

## SCÈNE XVI.

**Deschamps, Bonnefoi.**

**Deschamps, avec expansion.**

Mon cher Bonnefoi, enfin vous voilà ! Pardon, si je n'ai pu vous recevoir plus tôt. Prendre la peine de revenir !.. c'est trop vraiment... je suis confus.

**Bonnefoi**

C'est ma faute. J'avais oublié que les gens du monde ne sont pas matineux.

**Deschamps**

C'est vrai, et c'est un tort sans doute ; surtout pour moi que les années devraient rendre plus sage. Car, tel que vous me voyez, je touche à la cinquantaine.

**Bonnefoi**

Vraiment ! On ne s'en douterait pas... ! (*à part*) voilà dix ans au moins qu'il me parle de sa cinquantaine.

**Deschamps**

Mais je ne puis songer à la retraite, à mon grand regret. J'ai mon neveu Roland à produire, je dois lui servir de guide, en tuteur prudent et sage.

**Bonnefoi**

Je comprends...

**Deschamps**

Asseyez-vous donc, mon cher Bonnefoi. (*ils s'assient*) M'avez-vous apporté le compte-rendu de la succession de M.<sup>me</sup> de Savenay, et du patrimoine de son fils ?

**Bonnefoi, lui remettant une liasse de papiers.**

Le voici. Vous trouverez également ci-inclus le relevé de toutes les dépenses que nous avons faites pour l'éducation et l'entretien de Roland, depuis la mort de sa vertueuse mère jusqu'à ce jour ; les frais de pension encore pour Michel...

**Deschamps, prenant les papiers.**

C'est bien... nous examinerons cela, et nous ne doutons pas que ce ne soit parfaitement en règle. De sorte que l'actif de Roland s'élève aujourd'hui à... (*feuillettant les papiers*)

**Bonnefoi**

Deux cent-vingt-sept mille-trois cent-quarante-neuf francs, et 35 centimes.

**Deschamps**

Juste le chiffre... C'est bien peu, M.<sup>r</sup> Bonnefoi. Il y a à peine de quoi vivre. Voilà les conséquences des sublimes générosités de M.<sup>me</sup> de Savenay, ma bonne et digne sœur.

**Bonnefoi**

Oh! M.<sup>r</sup> Deschamps, pourriez-vous élever le moindre blâme contre sa mémoire vénérée?

**Deschamps**

Non, non; mais on doit songer à ses enfants, avant d'être prodigue envers les autres.

**Bonnefoi**

Feriez-vous allusion à sa conduite envers Michel?

**Deschamps**

Envers Michel, comme envers une foule d'intrus qui ont dévoré en partie le patrimoine de Roland. Et dire que nous avons dû continuer ces prodigalités, même après sa mort!

**Bonnefoi**

Oui, quelques legs pieux, quelques secours à de vieux serviteurs de la maison Savenay, ou à leurs enfants, comme Michel, par exemple, dont le père, par sa sage administration, sauva les restes de la fortune de ses maîtres que les événements politiques avaient presque entièrement ruinés. Sans lui, Roland n'aurait pas même aujourd'hui ces dix mille livres de rente dont vous déplorez l'exiguité. Et vous trouvez que votre sœur a trop fait pour Michel?

**Deschamps**

Je ne dis pas cela... Mais il y a des bornes à tout.

**Bonnefoi**

Vous êtes célibataire, M.<sup>r</sup> Deschamps, et homme du monde; par conséquent vous êtes habitué à faire converger vers vous tout ce qui vous entoure. Votre sphère d'action n'a guère connu que la force centripète.

**Deschamps, d'un ton goguenard.**

Diable! M.<sup>r</sup> Bonnefoi, vous faites rentrer l'égoïsme dans le domaine de la physique! Je vous ai toujours estimé pour un négociant habile, prudent et sage; mais pour un physicien moraliste, je ne vous connaissais pas ce mérite.

**Bonnefoi**

Que voulez-vous, mon cher Deschamps : nous autres négociants nous ignorons les abstractions métaphysiques. Positifs par état, spéculateurs plutôt que spéculatifs, un peu matériels même si l'on veut, il n'y a rien d'étonnant que nous empruntons parfois nos expressions à une science qui s'occupe avant tout des propriétés de la matière. Mais je vous demande pardon, si une mauvaise application d'une des lois de la nature a pu vous offenser...

**Deschamps**

Pas le moins du monde : vous m'amusez au contraire : je vois que j'ai à faire à forte partie, et j'aime cela.

**Bonnefoi, froidement.**

Je continue alors. Je disais donc qu'il est tout naturel qu'avec votre existence d'homme personnel, vous ne puissiez pas comprendre ce que vous appelez les prodigalités de feu M.<sup>me</sup> de Sa-venay, et ce que j'appelle, moi, des actes de pure reconnaissance et de charité chrétienne.

**Deschamps**

C'est ce qui vous trompe : je comprends cela parfaitement, au contraire ; mais quand notre fortune nous le permet. Or moi, Felix Deschamps, en ma qualité de tuteur de Roland, je dois m'opposer à toute dilapidation ultérieure.

**Bonnefoi**

Est-ce une dilapidation, d'après vous, que d'assurer des moyens d'existence à Michel, selon les intentions de votre sœur ?

**Deschamps**

Michel en sait assez maintenant pour prendre une profession. Il a fait d'excellentes études, à ce qu'on dit.

**Bonnefoi**

Mais cela suffit-il ?

**Deschamps**

Au-delà. Faut-il même vous l'avouer ? Je trouve qu'une éducation au-dessus de sa naissance, de son rang, est une entrave pour prendre une carrière. Allez donc maintenant déterminer Michel à se faire menuisier ou serrurier ? Je vous en défie.

**Bonnefoi**

Sans doute.

**Deschamps**

En développant son intelligence, vous avez élargi le cercle

de ses aspirations; mais au moment de faire le choix d'une profession, vous lui avez fermé bien des portes.

**Bonnefoi**

Pour lui en ouvrir d'autres. Ainsi donc, d'après vous, l'éducation devrait être l'apanage exclusif du noble et du riche? A ce compte, la plupart des grands hommes qui ont illustré la France dans les derniers siècles, auraient dû ensevelir leur génie dans l'échoppe de leurs parents. L'intelligence, M.<sup>r</sup> Deschamps, est le plus bel attribut de l'homme; chaque membre de la grande famille humaine a un droit égal à l'étendre, à la perfectionner. Nul n'en est déshérité: point de droit d'aînesse, lorsque, par l'échelle de la science, il s'agit d'embrasser la création et de monter jusqu'à Dieu. C'est l'ignorance, plutôt que la couleur de la peau, qui distingue la race maudite de Cham, et la rend esclave de celle de Japhet.

**Deschamps**

Mon cher Bonnefoi, savez-vous que ce que vous dites là est fort beau... en théorie. Si jamais la faveur de mon souverain m'appelle à composer un ministère, je vous promets d'avance de vous placer à la tête de l'instruction publique.

**Bonnefoi**

Plaisanter, ce n'est pas répondre. Mais venons au fait: que prétendez-vous faire à l'égard de Michel? Je ne vous adresse cette question que parce votre sœur, en mourant, m'avait recommandé ce cher enfant.

**Deschamps**

Je serai franc avec vous. Vous connaissez nos ressources; le jeune homme serait une charge trop forte pour Roland. Il faut donc qu'il se cherche un emploi, et qu'il sorte de la maison le plus tôt possible.

**Bonnefoi**

Pauvre jeune homme! il l'avait bien pressenti! mais vous vous emploierez pour lui: vous avez tant de relations, qu'il vous sera facile de le caser.

**Deschamps, se levant.**

Sans doute... je tâcherai... occupez-vous-en aussi, mon cher Bonnefoi, vous qui lui portez tant d'intérêt.

**Bonnefoi, se levant aussi.**

Et quel est votre projet pour Roland?



**Deschamps, lui frappant sur l'épaule.**

C'est mon secret... dans deux ans, vous m'en direz des nouvelles. Soyez sans inquiétude sur son compte.

**Bonnefoi, à part.**

Je tremble pour lui au contraire avec un tel maître.

SCÈNE XVII.

**Deschamps, Bonnefoi, Pascal.**

**Pascal, tout effaré.**

Ah! Monsieur!

**Deschamps**

Qu'y a-t-il? Tu parais tout bouleversé.

**Pascal**

Il y a bien de quoi.

**Deschamps et Bonnefoi**

Parle alors.

**Pascal**

Voici l'affaire... M.<sup>r</sup> Roland...

**Deschamps et Bonnefoi**

Eh bien!

**Pascal**

Est arrêté.

**Deschamps et Bonnefoi**

Arrêté!

**Pascal**

Oui, arrêté avec M.<sup>r</sup> Ernest.

**Deschamps**

Comment? Pourquoi?

**Pascal**

Et parbleu, à cause de Diane et de Buridan. J'avais bien raison de me méfier de ces vilains animaux.

**Deschamps**

T'expliqueras-tu?

**Pascal**

Figurez-vous donc que je traversais tranquillement le boulevard des Capucines, pour aller chez le bottier de M.<sup>r</sup> Roland, de là chez son gantier, et de là à la Civette pour prendre des cigares, lorsque j'aperçois au coin de la rue Louis-le-Grand un

attroupement considérable. Quoique pressé, je n'ai pu résister à la curiosité de voir ce dont il s'agissait. Je cours, j'interroge la foule qui, trop préoccupée de regarder, n'a pas la politesse de me répondre. Enfin un honorable badaud m'apprend que deux petits jeunes gens, qui se tenaient assez mal à cheval, soit imprudence, soit maladresse, avaient eu la singulière idée de choisir pour leur promenade la boutique d'un marchand de porcelaine et de cristaux.

**Deschamps et Bonnefoi**

Ah ! mon Dieu !

**Pascal**

Naturellement la bousculade a été des plus solennelles. Pour juger un peu mieux de l'effet, je m'approche... Qu'aperçois-je, ô ciel ! M.<sup>r</sup> Roland entre deux agents de police, et escorté par quatre hommes et un caporal du poste voisin ; car le marchand avait aussitôt appelé la garde. Je n'y tiens plus : je bouscule à mon tour ceux qui s'opposent à mon passage. J'arrive près de votre neveu et de son ami, qui par parenthèse boitait passablement ; je leur crie aussitôt : me voilà ! M.<sup>r</sup> Roland, me voilà ! — Le caporal me repousse avec une incivilité sans pareille : ces militaires, c'est sans éducation ! Mais M.<sup>r</sup> Roland qui m'a reconnu me dit : « Va chercher mon oncle... qu'il vienne tout de suite au commissariat du quartier. » Je ne me le fais pas répéter deux fois. Je fends la presse comme un forcené ; je ne prends pas même le temps de constater le dégât commis par votre neveu dans la boutique, et me voilà !

**Deschamps**

Je cours... Vite ma canne, mon chapeau.

**Pascal**

Voilà, Monsieur.

**Deschamps**

Tu m'assures que Roland n'est pas blessé, lui ?

**Pascal**

Du tout ; du moins il n'en a pas l'air... ses habits, par exemple, sont un peu déchirés, son chapeau défoncé et crotté, la figure idem...

**Deschamps**

C'est bon... ça lui servira de leçon... l'expérience est un grand maître.

**Bonnefoi**, à part.

Qui souvent coûte cher.

**Deschamps**

Bonnefoi, vous permettez, n'est-ce pas?

**Bonnefoi**

Je vous accompagne.

**Deschamps**

Non, je vous remercie... (*il donne un coup-d'œil à la glace, et va pour sortir*).

### SCÈNE XVIII.

*Les précédents, Michel.*

**Michel**, à *Deschamps*.

Et moi, Monsieur, me permettrez-vous de me rendre avec vous auprès de mon ami d'enfance... de mon frère?

**Deschamps**

De quelle utilité lui serais-tu? Reste, je n'ai besoin de personne. (*il sort*)

**Michel**, avec sentiment.

Pas même cette faveur!

**Bonnefoi**

Vous savez donc l'accident qui vient d'arriver?

**Michel**

Oui; j'étais dans le cabinet ici à côté, et j'ai tout entendu.

**Pascal**

En voilà une soignée! n'est-il pas vrai? et encore vous ne savez pas tout: car je n'ai pas voulu tout dire à la fois, pour ne pas porter un coup trop violent à M.<sup>r</sup> Deschamps.

**Michel**

Qui a-t-il donc encore?

**Pascal**

J'ai dit tout-à-l'heure que je n'avais pas constaté le dégât; mais vous sentez que ce n'était pas possible: je suis entré au contraire dans la boutique. Il paraît qu'on n'avait jamais vu un spectacle semblable depuis l'invention de la porcelaine: des piles d'assiettes renversées, des soupières qui sautaient toutes seules; un tas de saladiers qui dansaient la galope. Buridan a mis les pieds dans une douzaine de plats, et M.<sup>r</sup> Ernest est

tombé dans un service complet. Quand je suis parti de là, on avait déjà rempli sept paniers de casse.

**Bonnefoi**

Deschamps ne s'en tirera pas à moins d'un billet de mille francs.

**Michel**

C'est affreux ! Mais quelle folie aussi.. !

**Pascal**, *les ramenant avec mystère sur le devant de la scène.*

Quelle folie, dites-vous?... attendez donc, ce n'est pas tout.

**Bonnefoi**

Il y a encore quelque chose ?

**Pascal**

Et qui n'est pas indifférent. Vous sentez que la foule, spectatrice de ce tremblement, n'a pu s'empêcher de rire, et s'est mise à se moquer des deux gentils cavaliers. Un monsieur, fort respectable, a poussé la franchise jusqu'à les appeler *gamins*.

**Bonnefoi**

L'épithète était juste.

**Pascal**

La garde n'était pas encore venue, et M.<sup>r</sup> Roland était appliqué alors à ramasser son chapeau en marmelade. À cette qualification de *gamin*, lui qui se voyait si humilié au milieu des huées de la multitude, s'est avancé vers le Monsieur avec un air tout-à-fait crâne, et lui a dit d'un ton plein de colère : M.<sup>r</sup>, vous êtes un lâche d'insulter ainsi deux jeunes gens, victimes d'un accident qui peut arriver à de plus experts que vous. Vous m'en rendrez raison. — Le Monsieur pour toute réponse se met à lui rire au nez. M.<sup>r</sup> Roland était furieux. — Votre adresse, M.<sup>r</sup> ; je la veux, je l'exige... Si vous êtes un homme d'honneur, vous ne me refuserez pas la satisfaction que j'ai le droit d'attendre de vous, du moment que je suis insulté. — Ah ! il s'agit d'un duel ? Eh bien ! j'accepte, car vous avez besoin d'une leçon ; et je vous la donnerai comme il la faut à des enfants comme vous. Voici mon adresse. Mais comme je suis le provoqué, j'ai le choix des armes. Avec les garçons de votre espèce, je vous préviens que je ne me sers que d'une fêrule et d'une cravache. Et il s'en est allé en riant aux éclats, et en haussant les épaules de pitié.

**Michel**

Pauvre Roland ! comme il a dû souffrir !

**Bonnefoi**

Il n'a eu que ce qu'il méritait. Deschamps va recueillir les premiers fruits de ses principes en fait d'éducation.

**Michel**

Oh ! Monsieur, ne croyez pas que le tuteur de Roland approuve une conduite semblable.

**Bonnefoi**

C'est ce qui vous trompe : Deschamps est persuadé que les enfants doivent commencer à agir en hommes dès l'âge de 16 ou 18 ans, sans songer qu'ils courent le risque alors d'être de grands enfants toute leur vie.

**Pascal, regardant.**

On vient.

**Michel, vers le fond.**

M.<sup>r</sup> Deschamps qui ramène Roland ! Enfin, il ne lui est rien arrivé !

SCÈNE XIX. *et dernière.*

*Les précédents, Deschamps, Roland.*

*(ce dernier un peu en désordre, le chapeau écrasé)*

**Michel, courant à lui.**

Roland ! Enfin te voilà ! Que j'étais impatient de te revoir !

**Roland**

Merci de ton intérêt, mon bon Michel... Mais remettons à un peu plus tard tes condoléances. — Pascal ! vite, qu'on prépare tout ce qu'il faut pour ma toilette.

**Pascal**

Comment, Monsieur, vous pensez encore à sortir ?

**Roland, avec ironie.**

Mon oncle, voyez donc : il me demande si je vais sortir !

**Deschamps**

C'est moins pressé pour toi que pour moi.

**Bonnefoi**

Eh ! peut-on vous demander de quoi il s'agit ?

**Roland**

C'est une affaire en dehors de la banque et des spéculations

mercantiles, M.<sup>r</sup> Bonnefoi; par conséquent vous n'y comprendriez rien du tout.

**Bonnefoi**

Si c'est une affaire raisonnable, je me flatte d'y comprendre quelque chose.

**Deschamps, avec importance.**

Non, mon cher Bonnefoi, ce n'est pas de votre ressort.

**Pascal, bas à Bonnefoi et à Michel.**

Je gagerais que c'est pour la provocation de Monsieur Roland à ce Monsieur qui s'est moqué de lui.

**Bonnefoi, à Pascal.**

Tais-toi. — (*haut*) Vous avez raison, Deschamps: ce n'est pas de mon ressort; car il s'agit d'une folie.

**Roland, indigné.**

D'une folie!

**Bonnefoi, froidement.**

Sans doute.

**Roland**

Comment! un homme se verra insulté, bafoué, en pleine rue, devant une foule qui rira à ses dépens, et l'on avalera l'injure, sans en demander la réparation, sans la laver dans le sang de l'offenseur?

**Bonnefoi, riant.**

Ah! ah! ah!

**Roland**

Quoi! vous riez?

**Bonnefoi**

Comment s'en empêcher? Je te croyais seulement un étourdi, un jeune fou, mais voilà que tout-à-coup je m'aperçois que tu joins à tes aimables qualités celle de ridicule.

**Pascal, à part.**

Bien répondu... (*se frottant les mains*) ça m'amuse, moi!

**Roland, irrité.**

Moi! un ridicule! — Mon oncle, je ne sais qui me retient...

**Bonnefoi, riant.**

Tu me défieras peut-être aussi, ah! ah!

**Roland, furieux.**

M.<sup>r</sup> Bonnefoi!

**Bonnefoi, de même.**

Eh ! bien, comme ton adversaire de la rue Louis-le-Grand, je t'attendrai avec une férule !

**Pascal**

Mais sans cravache !

**Roland, furieux.**

Mon oncle ! mon oncle !

**Michel**

Roland, je t'en prie. Sont-ce là les principes de religion que tu as reçus ! (*il s'approche de lui*)

**Roland, brusquement.**

Eh ! Laisse-moi... va-t'en, toi aussi.

**Deschamps, sévèrement.**

Silence, tous. Vous oubliez un peu trop que vous êtes chez moi, et que l'on m'offense quand on offense mon neveu. Je me suis tû jusqu'à présent; j'ai voulu connaître à fond ce que vous étiez les uns et les autres. Mais par la sambleu ! il faut aussi que chacun de vous apprenne par ma voix ce qui lui revient de tout ceci. Bonnefoi, commençons par vous. Vous êtes un honnête homme, fort estimable sans doute, fort entendu en matière de Bourse et de change, mais fort ignorant des usages du monde. Voilà ce qui excuse à mes yeux votre conduite envers mon pupille. Parce qu'on ne saurait être un bon négociant avant 30 ans, vous vous figurez qu'on ne peut pas être un homme, selon l'esprit du monde, à 18, ni en soutenir les droits et l'honneur. Vous vous trompez : Roland vous a montré qu'il a déjà le courage et la dignité d'un homme. Par conséquent, trêve de sarcasmes envers lui : je ne le supporterais pas plus longtemps.

**Bonnefoi**

Je me tiendrai à une telle distance qu'ils ne frapperont plus votre oreille.

**Deschamps**

Vous ferez sagement. — Pour toi, mon petit Michel, si simple, si ingénu, si religieux, ta mine en dessous nous apprend assez que tu condamnes notre vie qualifiée de mondaine par toi. Si notre conduite blesse trop ta conscience timorée, tu es libre de choisir un autre asile, où tes principes seront moins en opposition avec les nôtres.

**Michel, avec douleur.**

Ainsi... vous me chassez de votre maison ?

**Deschamps**

Je n'ai pas dit le mot...

**Bonnefoi, avec bonté.**

Non, Michel, M.<sup>r</sup> Deschamps t'a prié seulement d'échanger sa maison contre la mienne, où tu seras reçu comme un fils.

**Michel**

Ah! Monsieur, que de bonté!

**Bonnefoi, de même.**

Mon garçon, tu as accepté ce matin mon amitié, et je tiens à te prouver qu'elle vaut quelque chose dans l'occasion. D'ailleurs j'ai besoin d'un commis de plus, et tu en occuperas la place.

**Deschamps, avec ironie.**

Et là tu pourras suivre scrupuleusement ce droit chemin dont M.<sup>r</sup> Bonnefoi ne s'est jamais départi.

**Bonnefoi**

Tandis que vous suivrez avec Roland ce chemin de traverse...

**Deschamps, l'interrompant.**

Qui est le plus court, et qui par conséquent mène plus vite au but.

**Bonnefoi**

C'est ce que nous verrons.

**Deschamps**

Je l'espère bien. — Quant à toi, Pascal...

**Pascal, à part.**

Voici mon tour... il n'oublie personne, ce diable d'homme!

**Deschamps**

Il t'est échappé un mot qui te coûtera cher.

**Pascal, étonné.**

Quoi donc? Monsieur.

**Deschamps**

Tu as parlé d'une certaine cravache... fort mal à propos. J'avais pensé d'abord à t'en faire sentir les effets, mais je suis dans un moment d'indulgence; aussi je me contente de te flanquer à la porte.

**Pascal**

Vous voulez plaisanter, Monsieur? quoi! pour un mot?

**Deschamps**

Te voilà libre, les os intacts et la peau parfaitement saine... remercie-moi et va-t'en.



**Pascal**

Soit, Monsieur; j'accepte ma démission... Aussi bien je voulais vous la donner, car le service n'était plus tenable depuis l'arrivée de M.<sup>r</sup> Roland.

**Roland**

Qu'oses-tu dire, insolent?

**Pascal**

Que mes jambes, grâce à la gymnastique que vous leur imposiez chaque jour, auraient fini par s'user avant un an. Il y avait certains soirs, sans mentir, où je me les sentais disloquées et flexibles comme une mèche de coton trempée dans l'huile.

**Deschamps**

Alors pourquoi n'es-tu pas parti plus tôt?

**Pascal**

Eh! parce qu'il y avait ici ce bon M.<sup>r</sup> Michel que j'aime, voyez-vous, comme un frère! Et si M.<sup>r</sup> Bonnefoi voulait bien me permettre de l'accompagner chez lui, je le servais pour rien.

**Bonnefoi, souriant.**

Ce n'est pas impossible... Viens me voir demain.

**Pascal**

Bien vrai? vous me prendrez pour faire... je ne sais quoi! comptez sur moi à la vie, à la mort.

**Deschamps**

Ainsi vous voyez que, loin d'être un égoïste, je m'entends aussi à faire des heureux.

**Michel**

Pour moi, je ne puis que rendre grâce au ciel du bonheur qu'il m'envoie. Sans doute la carrière que vous avez l'intention de faire parcourir à Roland a quelque chose de séduisant: cependant j'aime mieux une vie de travail et de peine, mais utile et pure, que cette existence, dite à la mode, qui vous enlève à vous-même, et se consume dans un tourbillon de plaisirs factices, enfants de l'ennui et d'une oisiveté coupable.

**Deschamps**

C'est-à-dire que M.<sup>r</sup> Roland de Savenay devrait travailler comme un misérable, au lieu de soutenir son rang dans le monde, et de se procurer les jouissances que lui permet sa fortune.

ne ! Tu aurais encore besoin de faire un cours de logique, mon garçon.

**Roland**

Et te bien persuader, comme me disait hier mon oncle, qu'il y a dans le monde deux tables de mises : à la première sont assis le riche, le grand, le fort et l'adroit ; les petits mangent leurs restes à la seconde.

**Michel**

Je suis fâché de contredire votre oncle, mon bon Roland ; mais il y a trois tables au lieu de deux, et celle que vous n'avez pas mentionnée est la préférable de toutes.

**Roland et Deschamps**

Laquelle ? parle.

**Michel**

Roland, c'est celle où votre mère du haut des cieux désire le plus vous voir assis : c'est la table où l'on n'est admis que par le travail et la vertu.

**Bonnefoi, lui prenant la main avec affection.**

Bravo, Michel ! Bravo, mon garçon ! Avec ces sentiments, sois-en bien sûr, Dieu te bénira.

**Pascal, appuyant.**

Il vous bénira.

**Michel, allant à Roland.**

Et il bénira mon frère Roland aussi, car il est bon : je connais son cœur ! Si par la fougue de l'âge, il se laisse transporter à des actions que la raison réproouve, il se repent dès qu'il peut rentrer en lui-même. S'il s'égare, sachez-le bien, il retrouve aussitôt son chemin. O toi, que j'ai toujours aimé comme un frère ; toi qui t'es assis avec moi sur les genoux de ma pauvre mère, et as bu à la même source la santé et la vie ; Roland, après avoir partagé pendant 18 ans les mêmes plaisirs et les mêmes peines, les mêmes désirs et les mêmes illusions ; après avoir vécu en un mot de la même vie, nous voici au moment de nous séparer : toi, pour courir après les jouissances que la société présente à ses élus, et moi pour me créer une position qui me donne du pain et assure mon existence. Crois-le bien, cet instant est bien douloureux pour moi : je vois en effet se rompre pour la première fois ce que ta mère avait si bien uni sur la terre ! Mais le ciel l'ordonne ainsi ; par conséquent, adieu !.. Pourtant, de loin comme de près, je réclame ma part

de tes joies comme de tes ennuis. Si tu prospères, comme je n'en doute pas, un mot à Michel, afin qu'il sort heureux aussi; si l'adversité, par malheur, vient à te frapper, oh! alors plus que jamais appelle-moi; et si ceux que tu croyais tes amis s'éloignent, Roland, je serai là pour soulever le fardeau de tes peines: à nous deux ce fardeau sera toujours léger.

**Roland, ému.**

Michel!.. Michel! Et c'est toi qui me parles ainsi, après t'avoir repoussé tout-à l'heure!.. (*avec expansion*) Va, quoi qu'il arrive, tu seras toujours l'ami de mon cœur, le frère que ta mère m'avait donné (*Roland lui ouvre les bras*)

**Michel, s'y précipitant.**

Ah! Roland, je te retrouve encore!

**Bonnefoi, s'essuyant les yeux.**

Brave garçon! qui serait insensible à de telles paroles?

**Pascal, pleurant aussi.**

Pour moi, ça me suffoque..! (*à Bonnefoi*) Avais-je raison de vous dire ce matin que M.<sup>r</sup> Michel était un ange de douceur et de bonté?

**Bonnefoi, à Deschamps.**

Eh bien! qu'en dites-vous? Êtes-vous revenu sur le compte de Michel?

**Deschamps, froidement.**

Sans doute... c'est fort beau, ce sont de nobles sentiments..! (*à part, au public*) mais avec tout cela, à quoi parvient-on? à n'être qu'un honnête homme toute sa vie!..

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND

Le Théâtre représente l'extérieur d'une maison de campagne donnant sur des jardins. A gauche du spectateur, un pavillon; un site pittoresque dans le fond.

---

### SCÈNE I.

**Ernest, arrivant par le fond. Il a le bras gauche en écharpe.**

Personne...! j'ai beau regarder de tous côtés, pas un être à qui je puisse m'adresser. Monsieur Bonnefoi a sans contredit une magnifique maison de campagne, mais il peut se vanter d'y vivre dans une parfaite solitude. Ma foi, entrons dans la maison... probablement elle ne sera pas déserte comme les allées de ses jardins. — (*il va pour entrer dans la maison à gauche, il aperçoit Pascal*) mais voici quelqu'un... et si je ne me trompe... (*examinant avec attention*) C'est le bon Pascal. (*il s'arrête*)

### SCÈNE II.

**Ernest, Pascal.**

**Pascal, sans voir Ernest, avec transport.**

Superbe!.. Mirobolant! Jamais on n'a vu une ovation pareille. On a bien fait des maires, depuis que la France est divisée en 37,000 communes; mais à aucune époque un maire n'a été élu ni accueilli par ses administrés avec autant d'affection et d'enthousiasme que M.<sup>r</sup> Bonnefoi. Rien n'a manqué:

Pendant la messe même, le premier acolyte a encensé par trois fois mon maître, qui avalait la fumée qu'on lui lançait au nez avec une modestie ravissante. J'en pleurais de joie ! . . Et l'on m'avait consigné ici pour surveiller la maison..! Ah bien, ouiche ! Moi , Pascal, ne pas assister à une telle cérémonie..! La fête n'aurait pas été complète.

**Ernest, s'approchant.**

Tu as raison, mon brave : personne mieux que toi ne méritait d'y assister.

**Pascal, le regardant ébahi.**

M.<sup>r</sup> Ernest, vous ici ?

**Ernest**

Oui, mon garçon... puisque je ne puis vous trouver à Paris, il faut bien que je vienne vous relancer à Fontenay-aux-Roses.

**Pascal**

Mais que je vous regarde : vous qui êtes parti il y a quatre ans à peine comme simple soldat, vous voilà officier !

**Ernest**

Eh ! mon ami, c'est que j'ai fait partie d'une expédition où l'on montait vite en grade... il y en avait tant qui descendaient ! Dans la nécessité de remplir les vides qui se faisaient chaque jour, on prenait les remplaçants que l'on avait sous la main ; j'ai été du nombre.

**Pascal**

Il paraît qu'il fesait chaud dans cette infernale Crimée !

**Ernest**

Et bien froid aussi, je t'assure, mais le feu du canon nous réchauffait.

**Pascal**

Je préfère le feu de la cuisine... Est-ce que vous avez été blessé ? Je vous vois le bras gauche un peu récalcitrant à la manœuvre.

**Ernest, souriant.**

Mon bras gauche récalcitrant ! Il y a un an qu'il ne peut plus l'être.

**Pascal**

Comment ?

**Ernest**

Il a eu la sotte idée de rester en Orient.

**Pascal**

Vous l'avez perdu..? Alors?

**Ernest**

Alors cè que tu vois n'est qu'un bras postiche.

**Pascal**

Eh bien ! vous le portez joliment : au premier abord on ne se douterait jamais que vous soyez réduit à gesticuler de ce côté avec de l'étope ou du coton ; tranchons le mot, avec une pelote... ça doit pas mal vous vexer tout de même.

**Ernest**

Un peu dans le commencement ; mais à présent je m'y suis fait... j'ai fini même par trouver que deux bras étaient du luxe.

**Pascal**

Comme ces militaires prennent tout avec indifférence !

**Ernest**

Excepté pourtant de devoir prendre son congé à 26 ans !

**Pascal**

Vous renoncez déjà à ce glorieux métier de se faire casser jambes et bras ?

**Ernest**

Eh ! mon ami, tu vois bien que je suis déjà dans les invalides..! Mais ne pensons pas à cela. Et parle-moi plutôt de Monsieur Bonnefoi et de Michel, à qui je ne te dis pas de m'annoncer pour le moment ; car je sais par ton monologue qu'ils sont à une fête.

**Pascal**

Qui fera époque dans les annales de la Mairie. (*avec importance*) Oui, M.<sup>r</sup> Ernest, nous sommes maire de la Commune de Fontenay-aux-Roses ; suave bouquet qui nous a été offert pour le jour de notre fête.

**Ernest, avec intention.**

Je vous en fais mon compliment.

**Pascal**

Je dis *nous*, M.<sup>r</sup> Ernest, parce que je prends toujours la moitié de ce qui arrive d'heureux à mes maîtres : je ne conçois pas le véritable attachement, si l'on ne partage pas les plaisirs et les peines de la personne que l'on prétend aimer. C'est comme pour M.<sup>r</sup> Michel : je le regarde tellement comme une partie de moi-même, que je vous dirai, sans aucun scrupule, que nous sommes encore montés plus haut depuis votre départ pour l'ar-

mée. Grâce à notre intelligence et à notre travail assidu, nous avons mérité de devenir les associés de la maison.

**Ernest**

Associé! lui, Michel?

**Pascal**

Oui, M.<sup>r</sup>; c'est aujourd'hui la maison Bonnefoi et Dubuisson qui est si bien famée en Europe, et qui continue à prospérer, en dépit des temps de crise que nous avons traversés.

**Ernest**

Je vous en fais encore mon compliment.

**Pascal**

Merci, M.<sup>r</sup> Ernest; il n'y a pas de quoi. Mais dites donc, quelle chance nous eûmes, il y a dix ans, en quittant la baraque de M.<sup>r</sup> Deschamps.

**Ernest**

Ah! ne me parle pas de cet homme-là, si tu ne veux empoisonner le plaisir que je vais goûter en passant ici une journée auprès de vous! C'est lui qui par ses perfides conseils, et son exemple plus funeste encore, a été cause de tous mes malheurs.

**Pascal**

Comment cela?

**Ernest**

J'eus la sottise pendant quelques années de marcher à la remorque de Roland. Tu sais qu'à force de prendre les chemins de traverse indiqués par Deschamps pour réussir dans le monde, Roland ne tarda pas à donner dans le travers, et moi avec lui. Mon patrimoine fut bientôt réduit à sa plus simple expression. De désespoir je me fis soldat: dernière folie où je crus devoir me retrancher, pour effacer en partie toutes celles que j'avais commises et me préserver de celles que je pouvais commettre encore. Me voilà donc couvert de gloire, comme m'a dit mon général; mais sans autre avoir qu'un bras de moins, et 20,000 francs que je sauvai du naufrage en les remettant entre les mains de M.<sup>r</sup> Bonnefoi.

**Voix, en dehors.**

Vive M.<sup>r</sup> le Maire!

**Ernest**

Qu'est-ce?

**Pascal**

C'est mon maître que l'on ramène en triomphe.

Voix en dehors.

Vive M.<sup>r</sup> le Maire ! (*on répète ce cri deux ou trois fois, et toujours plus rapproché*)

## SCÈNE III.

*Les précédents, Bonnefoi, Michel.***Bonnefoi, dans le fond, à la cantonnade.**

Merci, mes amis, merci. Nous nous reverrons plus tard. N'en doutez pas, je me procurerai le plaisir d'assister à vos danses et à vos jeux. Adieu !

Voix confuses.

Vive M.<sup>r</sup> le Maire !**Bonnefoi, s'avançant.**

Ces braves gens ! leurs acclamations me vont au cœur !

**Michel**

C'est qu'ils sont persuadés que votre sage administration allégera leurs peines.

**Ernest, s'avançant.**

Et je partage leur confiance en vous.

**Bonnefoi, Michel.**

Ernest !

**Michel**

Cher ami, que je suis heureux de te voir de retour.

**Bonnefoi**Après nous avoir fait tant trembler pour vous. (*il veut lui prendre la main gauche*).**Ernest, souriant.**

Non pas de ce côté... vous savez ? absent à l'appel.

**Bonnefoi**

En effet, nous avons appris le malheur que vous avez eu au dernier assaut...

**Ernest**

Fructus belli !

**Pascal, à part.***Belli !* Je ne trouve pas cela beau, du tout.



**Michel**

C'est bien aimable à toi que d'être venu nous rejoindre ici.

**Ernest**

Je suis passé hier au soir chez vous à Paris, et l'on m'a dit que vous resteriez aujourd'hui à la campagne... ma foi, je trouvais un peu long que d'attendre un jour de plus sans vous revoir. J'ai pris ce matin le convoi de neuf heures, et j'ai le plaisir de presser la main de mes meilleurs amis.

**Bonnefoi, à Pascal.**

Pascal ! que fais-tu là ?

**Pascal**

J'écoute, j'admire... !

**Bonnefoi**

Il me semble que tu as quelque chose de plus essentiel à faire pour le moment.

**Pascal**

Quoi donc ?

**Bonnefoi**

Parbleu ! de faire servir le déjeuner.

**Pascal, se frappant le front.**

Vous avez raison... veuillez m'excuser, je n'y pensais pas pour le quart d'heure.

**Bonnefoi**

Mais tu y as pensé pendant notre absence.

**Pascal**

Certainement, Monsieur, certainement. *(bas à Ernest)* ne lui dites pas que je ne fais que de rentrer. *(au public)* C'est drôle ! quoique à moitié de tout avec mes maîtres, je ne m'apercevais pas que j'eusse besoin de déjeuner. Il est vrai qu'avant de partir pour notre ovation, j'avais eu la précaution de me lester un peu l'estomac. *(il sort)*

#### SCÈNE IV.

**Bonnefoi, Ernest, Michel.**

**Bonnefoi**

Ainsi vous êtes en congé, mon cher Ernest ?

**Ernest**

Mon Dieu, oui... !

**Michel**

Tu en parais fâché.

**Ernest**

Comment ne le serais-je pas ? — Écoutez, mes seuls et dignes amis. J'aborde tout de suite la question que je me proposais de vous soumettre aujourd'hui.

**Bonnefoi et Michel.**

Voyons, de quoi s'agit-il ?

**Ernest**

Vous sentez qu'en ma nouvelle qualité de manchot, le service actif dans l'armée ne m'est guère plus possible. Il faut donc songer à la retraite. Mais que faire ? Rester oisif ? Non, mes amis : l'oisiveté m'a perdu une fois ; peut-être elle me perdrait encore... Et puis, suis-je assez riche pour vivre sans travailler ? Car, vous le savez : à l'exception de la petite somme que vous avez en dépôt, je ne possède plus rien.

**Michel**

Tranquillise-toi, Ernest. Si tes goûts ne sont plus ceux d'autrefois ; c'est-à-dire s'ils sont devenus simples et modérés, ta petite somme, qui n'est pas restée inactive dans nos mains, peut suffire à tes besoins.

**Ernest**

Vraiment ! elle a fructifié ?

**Bonnefoi**

Passablement. Elle est presque doublée.

**Ernest**

Doublée ! Mais, grâce à vous, je suis redevenu riche ! Un lieutenant, qui n'a vécu jusqu'à présent que de sa solde, se trouver tout-à-coup à la tête de 40,000 francs ! c'est une véritable fortune.

**Michel**

Que tu peux augmenter encore.

**Ernest**

Pas moi d'abord, car je n'entends rien à ces choses-là : je n'ai jamais su que dépenser.

**Michel**

Laissons-le faire alors. Nous avons soumissionné une fourniture de tabacs étrangers. Nous placerons ton capital dans cette affaire.

**Ernest**

Que ne vous dois-je pas, mes bons amis! ce sont vos sages conseils qui m'ont ouvert les yeux au bord de l'abîme où je me précipitais la tête baissée; c'est vous qui m'avez arraché du gouffre que font tourbillonner toutes les passions humaines, et qui engloutit tant de jeunes existences. J'écoutai votre voix un peu trop tard, il est vrai; mais j'étais fasciné par ce luxe, cet éclat, ces plaisirs, ce brillant mirage dont je poursuivais la séduisante illusion. Insensé que j'étais! je ne comprenais pas que pour posséder le bonheur sur la terre, on n'a pas besoin de le payer si cher!

**Bonnefoi**

Tel est le sort de tous les jeunes gens que l'on veut trop brusquement lancer dans le monde. Nous ne sommes plus à ces temps de la Régence et à ces années honteuses qui l'ont suivie, où un jeune seigneur pouvait impunément se ruiner en débauches de tout genre, et se glorifier du titre d'élégant et d'aimable mauvais sujet. Aujourd'hui, le jeune homme inappliqué et désoccupé est infailliblement perdu. La conscience publique, qui s'est épurée, le condamne et le réprouve. Voilà l'erreur de Deschamps. Appartenant à l'ancien régime par les goûts et les idées, homme d'intrigue et d'antichambre, il a cru préparer un brillant avenir à son pupille, en le jetant à 20 ans, sans expérience et dans la fougue des passions, au milieu d'un cercle dont chaque rayon aboutit à une déception, quand on manque de fermeté de caractère, et surtout d'adresse et de raison.

**Ernest**

Pauvre Roland! il est bien à plaindre!

**Michel**

Est-ce que tu l'as revu?

**Ernest**

J'ai demandé vainement de lui. Je suis allé même deux fois à son logis; mais il n'y était pas. J'ai appris indirectement qu'il était complètement ruiné, et qu'il était séparé de son oncle.

**Bonnefoi**

Qui s'est renfermé dans sa coquille, reconnaissant son impuissance à sauver son neveu. Ah! si nous nous trouvions jamais en présence l'un de l'autre, je lui montrerais mon élève (*il montre Michel*), et je lui demanderais: où est le vôtre?

**Michel**

M.<sup>r</sup> Deschamps est un pécheur endurci. Vous ne le convaincriez jamais que de nos jours, non seulement le travail enrichit, mais encore ennoblit.

SCÈNE V.

*Les précédents, Pascal.*

**Pascal, paraissant.**

Messieurs, vous êtes servis.

**Bonnefoi**

Venez, mon cher Ernest. J'ai eu déjà de bien douces émotions au milieu de ces bons habitants de Fontenay; mais votre visite ajoute encore au bonheur de cette journée.

**Ernest**

Le bonheur n'est pas moins grand pour moi, je vous assure.

**Michel**

Après déjeuner, si tu veux bien, nous irons faire un tour de promenade dans les environs. (*bas*) J'ai à te parler . . . de Roland.

**Ernest, lui prenant la main.**

C'est bien. Je suis tout à toi. (*ils sortent tous les trois par la droite*)

**Pascal, les regardant sortir.**

M.<sup>r</sup> Michel et M.<sup>r</sup> Ernest ont échangé quelques mots à voix basse: il y a quelque mystère là-dessous. Se cacher ainsi de moi, ce n'est pas bien! ils savent cependant que je suis la discrétion même... (*regardant vers le fond à droite*) Mais quel est cet individu qui court ainsi à toutes jambes vers notre habitation? On dirait qu'il est poursuivi... Juste ciel! en voulant franchir un fossé, il y est tombé dedans. Plumb!... heureusement pour lui qu'il n'y a que trois pouces d'eau... il se relève, et court de plus belle... Bon! il passe à présent à travers les plates-bandes! (*criant*) Holà! Eh! Monsieur, on ne passe pas par là... vous écrasez les tulipes et les giroflées...! il ne m'écoute pas... le voilà qui arrive tout essoufflé... ce sera peut-être quelque malfaiteur, quelque échappé des galères...! (*au public*) Jugez en vous-même; il est fait comme un voleur.

## SCÈNE VI.

**Pascal, Roland, tout crotté et couvert de poussière ;  
il se dirige vers le pavillon.**

**Pascal, lui barrant le passage.**

Or ça, Monsieur où allez-vous ? on ne passe pas.

**Roland, le poussant.**

Laisse-moi donc, animal...!

**Pascal**

Au voleur !

**Roland, s'élançant sur lui et lui fermant la bouche  
avec sa main.**

Pas un mot, ou je t'étrangle. Choisis.

**Pascal, terrifié.**

C'est fait... je me tairai. *(à part)* C'est un assassin !

**Roland, vite.**

Ce pavillon, a-t-il une porte par derrière ?

**Pascal, de même.**

Non...

**Roland**

Et là, dans la maison, y a-t-il quelqu'un ?

**Pascal**

Mes maîtres sont à déjeuner...

**Fortemain, en dehors.**

Par ici, par ici ! nous le tenons, vous dis-je.

*(Roland, en entendant ces cris, se sauve brusquement dans le pavillon à gauche, et en tire la porte sur lui).*

## SCÈNE VII.

**Pascal, Fortemain et deux recors.**

**Fortemain, à ses recors.**

Je vous dis qu'il est ici... Je l'ai vu, et quand je ne l'aurais pas vu, je l'aurais senti !... vous savez que l'huissier Fortemain est un fin limier, et qu'il sent de loin le gibier des mauvais débiteurs, décrétés de prise de corps.

**Pascal, à part.**

Ah ! c'est un huissier !... Il poursuit probablement notre individu : ainsi nous avons affaire non seulement à un assassin qui veut étrangler les gens, mais encore à un de ces débiteurs de mauvaise foi... (*déclamant en cherchant ses mots*) dont l'indélicatesse et la cupidité... ruinent le crédit... social. — (*d'un ton naturel*) Voilà que je ne sais plus ce que je dis ; quand je veux faire des phrases, je m'embrouille toujours.

**Fortemain, à Pascal.**

Dites donc, l'ami, est-ce que vous n'avez pas vu tout à l'heure un individu, sec, maigre, dans une toilette assez désordonnée, le jarret dégagé comme un cerf, courant dans ces parages ? Vous l'avez aperçu, n'est-ce pas ?

**Pascal, hésitant.**

Pas... précisément.

**Fortemain**

Mais à peu près... (*aux recors*) il l'a vu. (*à Pascal*) Il vous a même demandé asile ?

**Pascal, à part.**

Soyons circonspect : l'infâme serait capable de nous occire.

**Fortemain**

Répondez, mon cher ; ne craignez rien ; je ne verbaliserai qu'à bon escient. Il est du devoir de tout bon citoyen de prêter main forte à la loi ; par conséquent... notre fugitif..?

**Pascal**

Eh bien, votre fugitif ?

**Fortemain**

Est passé par ici, et peut-être il y est encore ?

**Pascal, avec une dignité exagérée.**

Quand cela serait, Monsieur, sachez que je ne trahirais jamais les droits de l'hospitalité.

**Fortemain**

Il a donc trouvé un refuge sous votre toit ? (*vivement à ses recors*) Mes amis, quand je vous disais que nous le tenions ! À l'œuvre : Sans doute, nous sommes en trop petit nombre pour cerner la maison, mais nous sommes assez pour garder les issues.

**Pascal**

Messieurs, un moment. Je vous avoue que je ne serais pas fâché que votre homme fût pincé, mais un semblable esclandre

dans notre maison, ce serait par trop inconvenant. Sachez que vous êtes chez M.<sup>r</sup> le Maire de Fontenay.

**Fortemain**

Tant mieux, morbleu, tant mieux! (*aux recors*) Messieurs mes adjudants, vous êtes appelés à l'honneur de travailler devant le 1.<sup>er</sup> magistrat de ces lieux. De l'ordre, de la dignité, du sang-froid... Je compte sur vous, comme vous pouvez comptez sur moi.

**Pascal, à part.**

Est-il bête, l'huissier! à l'entendre, ne dirait-on pas qu'il va livrer la bataille des Pyramides?

### SCÈNE VIII.

*Les précédents, Roland, perruque grise, des lunettes, en robe de chambre, un livre à la main.*

**Roland, sortant gravement du pavillon.**

Qu'est-ce, Pascal? pourquoi tout ce tapage? que veulent ces Messieurs?

**Pascal, à part.**

Ah! le mauvais gueux! le voilà maintenant avec la défroque de mon maître, avec sa perruque même... En a-t-il du toupet, celui-là?

**Roland, sévèrement.**

Pascal, il me semble que je vous ai interrogé; et quand votre maître vous adresse une question, vous n'avez pas l'habitude de faire attendre si longtemps votre réponse.

**Pascal**

C'est vrai, Monsieur... je réponds toujours... mais en ce moment, je ne sais pourquoi, ma langue s'embarrasse... et... si vous vouliez bien questionner ces messieurs, peut-être vous apprendraient-ils mieux que moi ce qu'ils désirent de vous.

**Roland, à Fortemain.**

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

**Fortemain, s'avançant.**

C'est à M.<sup>r</sup> le Maire que j'ai l'honneur de parler?

**Roland**

Lui-même.

**Pascal, à part.**

Oh ! l'effronté coquin !

**Fortemain, avec importance.**

M.<sup>r</sup> le Maire, je m'appelle Fortemain, huissier patenté, assermenté, et en la dite qualité exploitant de par la loi. Depuis huit jours je suis à la poursuite d'un sieur Roland de Savenay, décrété de prise de corps pour une somme de 10,000 francs, au paiement de laquelle les tribunaux civils l'ont condamné avec intérêts, frais et dépens.

**Pascal, à part.**

M.<sup>r</sup> Roland ! quoi ! ce serait lui !

**Roland**

Après ?

**Fortemain**

Voici, M.<sup>r</sup> le Maire. Ce matin, Jeudi 24 Juin 1858, jour de la S. Jean, nous avons appris, par des moyens à nous connus, que le dit sieur Roland, qui ne sortait plus qu'au crépuscule du soir, voulait profiter de celui du matin pour s'échapper de Paris, et aller à Sceaux, respirer un peu l'air de la campagne. J'ai apposté mes hommes, mais notre rusé compère, au lieu de sortir par la barrière d'Enfer, a pris la clé des champs par celle de Mont-Parnasse. Heureusement j'ai rencontré mon honorable collègue Joseph Dossier, qui revenait de porter un exploit *extra muros*, et qui m'a dit avoir rencontré mon homme marchant dans la direction du Bourg-la-Reine : jugez de ma joie. Je suis monté avec mes gens dans un cabriolet de place...

**Roland**

Je comprends, Monsieur : vous avez rejoint votre débiteur insolvable, qui, en vous apercevant, s'est enfui à travers champs. Vous vous êtes mis à ses trousses ; mais lui, plus alerte que vous, est parvenu à se sauver. M.<sup>r</sup> Fortemain, vous êtes un peu prolix dans vos récits.

**Fortemain**

J'appartiens au barreau, M.<sup>r</sup> le Maire.

**Roland**

Eh bien ! sans tant de préambules, comme je tiens à ce que votre course ne soit pas infructueuse, je vous dirai que tout à l'heure, par la fenêtre de mon pavillon, j'ai aperçu votre fugitif.

**Fortemain**

Où, Monsieur ?



**Roland**

Là-bas, le long de l'allée des marronniers. Je lui ai vu prendre le sentier détourné qui mène à Sceaux.

**Fortemain**

A Sceaux ? — C'est lui ; car c'est là qu'il a l'intention de se rendre chez un de ses amis.

**Roland**

Mais vous ferez bien de ne pas perdre de temps, car il courrait passablement ; et pour l'attraper, je crois qu'il vaudrait mieux vous appeler Fortejambes que Fortemain.

**Fortemain**

C'est mon affaire. Merci, M.<sup>r</sup> le Maire . . . (*à ses gens*) En avant, vous autres : de l'ardeur, de l'activité... qu'on marche sur mes pas. Je vous promets en ce jour quelque nouvel exploit. (*il sort en courant avec les recors*)

#### SCÈNE IX.

**Roland, Pascal.**

**Roland, les regardant partir.**

Allez, courez, mes amis... vous l'atteindrez, je vous jure.

**Pascal**

En voilà une bonne ! Faut-il être habitué à ne pas payer ses dettes, et à regarder les huissiers en face, pour agir avec cette assurance !

**Roland, lui frappant sur l'épaule.**

Eh ! bien, mon petit Pascal ; tu vois comment on se tire d'affaire.

**Pascal**

M.<sup>r</sup> Roland ! vous !

**Roland**

Tu m'as enfin reconnu ! maintenant oublie-moi. Tes maîtres, M.<sup>r</sup> Bonnefoi et Michel, sont ici probablement ?

**Pascal**

Oui, Monsieur.

**Roland**

Dans ce cas, pas un mot sur mon compte, ni sur ce qui vient de se passer ; autrement...

**Pascal**

Vous m'étrangleriez peut-être encore?

**Roland**

Point de plaisanterie, Pascal; j'ai le cœur trop brisé.— Mais je pourrais être surpris; laisse-moi partir au plus vite...

**Pascal**

Dans ce costume?

**Roland**

Tu as raison: je n'y pensais plus... allons reprendre nos effets. *(au moment de rentrer dans le pavillon, il se retourne)* Silence, entends-tu? — *(apercevant Michel qui paraît)* Dieu! Michel! *(il se cache précipitamment)*

SCÈNE X.

**Pascal, Michel, puis Roland.**

**Michel, sortant par la droite.**

Quelqu'un s'est caché dans ce pavillon. Qui est-ce, Pascal?

**Pascal, troublé.**

Quoi! Monsieur, vous avez vu quelqu'un?

**Michel**

Comme toi, puisque ce quelqu'un te recommandait le silence.

**Pascal**

Puisque vous avez été témoin du fait, je ne dis pas non; mais, s'il n'était pas nécessaire que vous sussiez...

**Michel**

Qui est chez nous? c'est un peu fort que je doive l'ignorer!

**Pascal**

Sans doute, c'est la règle; mais toute règle a ses exceptions.

**Michel**

On t'a fait promettre de te taire, n'est-il pas vrai? et tu veux tenir ton serment? Soit: je ne te forcerai point à le violer; mais je saurai qui c'est. *(il va pour entrer dans le pavillon, paraît Roland qui s'arrête tout confus à la porte; il a repris ses habits).*

**Pascal, à part.**

Boum! voilà le coup de théâtre.

**Michel, à Pascal.**

Laisse-nous... va-t'en.

**Pascal**

Je me retire. *(à part)* j'aurais bien voulu assister pourtant...  
*(se ravisant)* n'importe ! je saurai tout. *(il sort)*

SCÈNE XI.

**Michel, Roland.**

**Roland, paraissant.**

C'est moi, Michel.

**Michel**

Roland !.. toi ! Après t'avoir si longtemps attendu, enfin tu viens à moi !

**Roland**

Et Michel ; malgré le passé qu'il y a entre nous, me tient ce langage ! il ne me repousse pas.. ?

**Michel**

Au contraire, il te tend les bras !

**Roland, s'y précipitant.**

Ah ! je ne croyais pas avoir encore un frère.

**Michel**

Tu avais donc oublié nos adieux chez ton oncle ? Mais te voilà... je te remercie d'être venu.

**Roland**

Je suis fâché de détruire cette illusion de ton amitié ; mais ce n'est pas de mon propre mouvement que je me trouve ici : poursuivi par des recors, le hasard seul a conduit mes pas...

**Michel**

Le hasard, Roland ! non, c'est ta mère qui te ramène auprès de ton frère, et qui veut nous réunir encore.

**Roland**

Ma mère, dis-tu ?

**Michel**

Elle-même.

**Roland**

Ai-je donc été son digne fils sur la terre ?

**Michel**

Malheureusement non, jusqu'à ce jour; mais tu peux l'être; elle t'y invite par ma voix.

**Roland, d'un ton grave.**

Ecoute, Michel. J'étais né, je crois, avec de nobles instincts, et j'avais reçu de la nature assez d'intelligence, non seulement pour acquérir une instruction solide, mais encore pour me distinguer dans la carrière que j'aurais embrassée. Malheureusement je n'étais pas né pauvre comme toi!

**Michel**

Où vois-tu que ce soit un avantage?

**Roland**

Je savais un peu trop que j'étais fils unique, héritier d'un beau nom et d'une assez jolie fortune. Je me figurai sans peine qu'avec ces avantages, joints à un peu d'esprit naturel, on n'avait pas besoin, pour parvenir, de tant de travail et d'efforts. Mon oncle acheva de confirmer ces fausses idées. Il crut me former par le contact du monde, en m'en offrant toutes les séductions. Après avoir laissé un libre cours à mes passions de jeune homme, il espéra pouvoir y mettre un frein, en faisant retentir à mon oreille la voix de l'intérêt, et en me présentant l'image d'une ruine prochaine. Il était trop tard pour m'arrêter: habitué à l'oisiveté, je refusai successivement avec dédain deux emplois qu'il m'avait procurés par son crédit. Dans mon aveugle amour-propre, j'espérais tout réparer par un mariage avec une riche héritière, ainsi qu'il me l'avait fait entrevoir lui-même. Mais aujourd'hui les parents sont d'une curiosité désespérante, à l'endroit des jeunes gens qui demandent la main de leurs filles. Quand je me présentai avec des intentions matrimoniales, le chapitre des informations fut entamé, et je fus éconduit. Cependant mon petit patrimoine était dissipé. Il fallait vivre, et soutenir son rang. Alors commencèrent les dettes usuraïres. J'étais trop fier pour m'occuper. Mes amis, tant qu'ils ignorèrent ma détresse, m'ouvrirent assez facilement leur bourse; mais, quand la fatale vérité fut connue...

**Michel**

Elle te fut fermée; c'était tout naturel. Mais ton oncle?..

**Roland**

Il fit comme les autres, dès que je voulus puiser dans la sienne. Il finit même par me refuser sa porte, me déclarant qu'il

m'abandonnait, du moment que je n'avais voulu suivre aucun de ses conseils; qu'il m'avait proposé plusieurs fois les moyens de me sauver, et de me faire briller dans le grand monde que je fréquentais; que j'étais un ingrat et un insensé...

**Michel**

Mais que te proposait-il donc ?

**Roland**

La honte et l'ignominie !

**Michel**

Mais encore ?

**Roland**

Michel, ignore-le toujours, comme je voudrais l'ignorer moi-même.

**Michel**

Et comment as-tu vécu jusqu'ici ?

**Roland**

Mon ami, je ne saurais te l'expliquer; mais c'est un prodige ! Il y a deux ans, au moment de ma plus grande détresse, lorsque mes créanciers étaient le plus exigeants, que dénué de tout, je croyais n'avoir plus d'autre ressource pour sortir de là que de me brûler la cervelle, je reçois un petit billet, conçu en ces termes : « Cher Roland, vous êtes malheureux, et vous devez l'être : vous avez oublié Dieu et votre mère. Cependant votre salut ne peut venir que d'eux; et la preuve, c'est que je suis envoyé pour vous tendre une main secourable au bord de l'abîme. Passez demain chez M.<sup>r</sup> Houdard, notaire, rue de Pronence n.<sup>o</sup> 10; il vous comptera 10,000 francs pour faire face à vos besoins les plus urgents. On ne vous demande qu'un peu de reconnaissance, en portant parfois vos regards vers le Ciel où sont vos bienfaiteurs !

Signé :

Votre Ange Gardien. »

**Michel**

C'est plus qu'un prodige, mon ami : je vois là un de ces traits inattendus de la Providence qui veille incessamment sur nous, et dont l'homme ne doit jamais désespérer. Eh bien ? tu allas chez M.<sup>r</sup> Houdard ?

**Roland**

Qui me compta mes 10,000 francs avec lesquels je parvins à calmer ceux de mes créanciers qui étaient les plus impitoyables. Je pris des arrangements avec les autres qui se montrèrent, par

parenthèse, assez accommodants. L'un d'eux même, qui était un des principaux actionnaires des chemins de fer du midi, m'offrit une place d'inspecteur dans l'administration. Je l'acceptai; mais, te l'avouerai-je? Quand je me vis avec de bons appointements, moins pressé pour le paiement de mes dettes, mes goûts de dépense se réveillèrent, je repris mes habitudes de plaisirs, je négligeai les soins que réclamait mon emploi... je fus remercié de mes services.

**Michel**

Et cela, parce que tu manques de reconnaissance envers tes bienfaiteurs.

**Roland, avec douleur.**

C'est vrai, je fus un ingrat! et je le fus encore bien plus quelque temps après, car si je les avais oubliés, eux pensaient toujours à moi! Je retombai dans la misère; c'était justice.

**Michel**

Tu reçus peut-être un nouveau billet de ton bon génie, de ton ange gardien?

**Roland**

Précisément; mais cette fois j'eus la fausse honte, je dirai plus, la lâcheté de ne pas me rendre à l'invitation qui m'était faite.

**Michel**

Et pourquoi?

**Roland, baissant les yeux.**

Parce qu'on m'engageait à venir chez toi, au lieu de m'envoyer chez M.<sup>r</sup> Houdard.

**Michel**

Moi! ton ami, ton frère...! moi qui t'attendais chaque jour!

**Roland**

Je le sais: mais tu t'étais enrichi par le travail; mais tu étais honoré, respecté, aimé de tous; ta vie était la condamnation de la mienne... j'aurais eu à rougir devant toi!

**Michel**

Rougir! non; mais tu aurais épanché ton cœur dans le mien, comme aujourd'hui, et je t'aurais dit aussi: fils de ma seconde mère, Roland, que j'appelais de tous mes vœux; tu es malheureux, tu souffres, tu as besoin de secours et d'appui: me voilà!

**Roland**

J'en étais persuadé, mon bon Michel, comme à présent.

**Michel**

Et pourtant tu fuyais loin de moi !

**Roland**

Ah ! c'est que tu ne connais pas toutes les misères de l'orgueil !

**Michel**

Tu m'as appris à les connaître en ne recourant pas à moi dans tes malheurs. Mais tu as eu beau faire, le ciel t'a conduit dans mes bras.

**Roland**

Dans quel état ? couvert de mépris et de honte, obligé de fuir de Paris où je ne saurais plus me montrer, et poursuivi par mes créanciers, qui ont envoyé même jusqu'ici pour me priver de ma liberté.

**Michel**

Et c'est ici que tu as trouvé un refuge assuré : douteras-tu maintenant de la protection de ton bon génie ?

**Roland**

Non, elle est trop visible... mais il a tant à faire pour réparer les erreurs du passé, et pourvoir au présent ainsi qu'à l'avenir, que tu ne trouveras pas étrange si ma foi chancelle encore.

**Michel, avec sentiment, lui prenant la main.**

Roland, j'ai contracté une dette immense envers ta mère. Tout ce que je suis, c'est à elle que je le dois. Si je ne puis m'acquitter envers elle, je tâcherai de le faire envers son fils.

**Roland**

Merci, Michel, merci... mais tu ignores le point où j'en suis ; je ne t'imposerai jamais de si grands sacrifices que ceux qu'il te faudrait faire. Merci, te dis-je : le mal est sans remède.

**Michel**

Laisse-moi donc ! nous le trouverons, le remède.

**Roland**

Comment ?

**Michel**

Esclave de l'orgueil, aie seulement la force de rompre tes chaînes, et de te laisser guider dans ce chemin que du séjour des bienheureux t'indique le doigt de ta mère.

**Roland, avec résolution.**

Je l'aurai, Michel ; je serai digne de toi et de ma mère.

**Michel**

Silence ! on vient.

SCÈNE XII.

**Roland, Michel, Ernest.**

**Michel**

C'est Ernest.

**Roland, à Michel.**

Ernest ! — permets que je m'éloigne.

**Michel**

Où donc est le courage que tu me promettais à l'instant ?

**Roland**

Je reste.

**Michel, à Ernest.**

Et arrive donc... il y a ici un ami qui t'attend.

**Ernest**

Qui ? Roland !

**Roland**

Lui-même, mon cher Ernest

**Michel**

Qui est venu, ainsi que toi, visiter enfin son ami Michel.

**Ernest, à Roland.**

Or ça, Monsieur l'introuvable, il fallait donc que j'eusse l'heureuse idée de me rendre à Fontenay pour avoir le plaisir de te rencontrer ?

**Roland**

Je te le demande, pouvions-nous nous donner un meilleur rendez-vous ?

**Ernest**

Tu as raison ! Et ce m'est une joie bien grande que de nous retrouver ainsi réunis après une si longue séparation.

**Michel**

Bien longue en effet, car pour moi elle date de notre sortie du collège.

**Ernest**

C'est vrai. Que d'espérances, que d'illusions, quand nous quittâmes cet asile paisible où s'éleva notre enfance ! quels magnifiques projets d'avenir ! Eh bien, dans quelles conditions



nous trouvons-nous? (*à Michel*) toi, tu as marché droit et te voilà un riche négociant de la Capitale; pour moi, qui ai marché de travers, j'ai abouti à me faire soldat, et à mériter une place aux invalides. Quant à Roland...

**Roland**

Laisse-le de côté, mon cher Ernest. Il s'est tellement fourvoyé, qu'il n'a pu parvenir à rien du tout; pas même aux invalides.

**Ernest, avec ironie.**

Faites donc des projets sur les bancs du collège!

**Michel**

Ou peut en faire, Ernest, qui se réaliseront toujours: ce sont ceux où l'on se propose de conquérir une position honorable par le travail et la vertu.

**Roland**

Hélas! ce n'est que trop tard que l'on reconnaît cette vérité!

### SCÈNE XIII.

*Les précédents, Pascal.*

**Pascal, accourant par le fond, à Michel.**

Ah! Monsieur, en voilà bien d'une autre!

**Michel, Ernest, Roland.**

Quoi donc?

**Pascal**

Il paraît qu'il n'y a pas seulement ici M.<sup>r</sup> Roland de poursuivi pour dettes...

**Ernest**

Roland, poursuivi pour dettes!

**Michel, à Pascal.**

Veux-tu te taire?

**Pascal**

Je me tais, Monsieur; mais laissez-moi parler... Je vous donne en quatre, en dix, en vingt, en cent, de deviner qui l'on vient d'arrêter au bout du jardin anglais.

**Michel**

Qui? voyons.

**Pascal**

Vous renoncez? vous aussi, Messieurs?

Tous

Veux-tu parler?

Pascal

Eh bien ! puisqu'il faut absolument vous le dire... J'aurais bien désiré pourtant que vous essayassiez de deviner.

Michel

T'expliqueras-tu enfin ?

Ernest

Sais-tu que si tu ne te dépêches pas de parler, je vais t'étriller d'importance ?

Pascal, désignant Roland.

Et vous, vous allez m'étrangler ! pour vous épargner cette peine à tous les deux, je vous dirai donc que l'huissier, qui était naguère ici, vient d'arrêter... l'oncle de M.<sup>r</sup> Roland.

Roland

Mon oncle !

Pascal

Oui, M.<sup>r</sup> Deschamps en chair et en os.

Michel

Serait-il possible ?

Roland

Et tu l'as vu ?

Pascal

De mes propres yeux vu... tenez, si vous en doutez encore, regardez là-bas. (*tous regardent par le fond*).

Roland, regardant.

En effet... C'est lui, entre les mains de mon impitoyable huissier.

Ernest

Vraiment, c'est lui.

Michel

On l'amène ici, autant que je puis en juger.

Pascal

Vous ne vous trompez pas : vous voyez qu'ils ont pris la grande allée que les conduit vers nous.

Roland

Dans ce cas, je regagne ma retraite : (*à Michel*) tu comprends qu'il ne me convient pas de me trouver en sa présence.

**Pascal**

Et surtout en présence de l'huissier, qui aurait ainsi l'occasion de faire une double prise.

**Michel, à Roland.**

Les voici; rentre. (*Roland rentre dans le pavillon*)

**Pascal, à part.**

Quel singulier incident! Je ne donnerais pas ma place à ce spectacle pour un mois de gages.

#### SCÈNE XIV.

**Michel, Ernest, Pascal, Deschamps, Fortemain et recors.**

**Deschamps**

Mais enfin, Monsieur, me laisserez-vous tranquille? C'est par trop fort! Quand je vous affirme que je ne suis pas Roland de Savenay.

**Fortemain**

C'est possible, Monsieur; mais en attendant je ne vous lâche pas. Diable! depuis quatre heures du matin, je suis sur pied et je cours après mon débiteur qui est passablement ingambe... Moi! rentrer à Paris les mains vides, quand je tiens mon homme!

**Deschamps, avec colère.**

Mais quand ce n'est pas votre homme?

**Fortemain**

N'importe! nous confronterons lorsque je vous aurai écroué.

**Deschamps**

Je suis connu ici, Monsieur, et l'on vous certifiera que vous vous trompez.

**Michel, s'avançant, à Fortemain.**

Pour ma part, je puis vous assurer que j'ai l'avantage de connaître Monsieur, et qu'il se nomme Joseph Deschamps.

**Deschamps**

Michel!

**Michel**

Lui-même qui s'estime heureux de pouvoir vous donner cette attestation.

**Deschamps**

Merci. — (*à Fortemain*) Vous voyez.

**Fortemain**

Cela ne suffit pas: *Testis unus, testis nullus.*

**Ernest**

Eh bien! s'il faut un témoignage de plus, j'atteste ici que c'est M.<sup>r</sup> Joseph Deschamps que vous avez arrêté, et nullement Roland de Savenay.

**Fortemain**

J'accepte vos dépositions; mais il me faut une dernière preuve, pour me déterminer à mettre Monsieur en liberté.

**Tous**

Quoi donc?

**Pascal**

Et moi, j'affirme aussi...

**Fortemain**

Silence! vous n'avez pas la parole.

**Pascal**

Pourquoi pas?

**Fortemain**

Les domestiques ne doivent parler que lorsqu'on les interroge.

**Deschamps, levant sa canne.**

Avec quel plaisir je lui casserais ma canne sur la figure!

**Fortemain**

Point d'épithètes, je vous en prie; car vous me rendriez intraitable.

**Deschamps**

Comme si vous ne l'étiez pas déjà!

**Fortemain**

Monsieur, ma défiance est toute naturelle. Vous n'êtes pas huissier; par conséquent vous ne pouvez connaître toutes les ruses des mauvais débiteurs, pour échapper à la juste rigueur des lois.

**Deschamps**

Mais quelle ruse y a-t-il ici?

**Michel et Ernest**

Puisque nous vous attestons qu'il y a erreur de votre part.

**Pascal**

Et moi avec...

**Deschamps**

Confrontez en outre mon signalement avec celui que vous devez avoir de votre débiteur.

**Fortemain**

Formalité équivoque, imprudente.

**Tous, se récriant.**

Oh! par exemple.

**Fortemain**

Combien de fois nous est-il arrivé, à nous autres pauvres huissiers trop crédules, de rencontrer ceux que nous devons appréhender au corps déguisés au point d'être méconnaissables? Et qui me dit que M.<sup>r</sup> Roland de Savenay, pour se soustraire à notre action coercitive, ne s'est pas vieilli, en prenant une perruque grisonnante, en se teignant la moustache et les favoris? or j'ai l'œil bon : Monsieur (*montrant Deschamps*) porte perruque dans ce moment, et a teint les poils qui ombragent sa figure.

**Deschamps**

Insolent!

**Fortemain**

Cela est notoire : vous portez une chevelure qui n'est pas la vôtre, et vos favoris sont teints et reteints avec un art admirable, je l'avoue; mais pour un œil exercé comme celui d'un huissier, l'imposture est visible.

**Deschamps, à Michel et à Ernest.**

M.<sup>r</sup> Ernest, M.<sup>r</sup> Dubuisson, il va arriver ici quelque malheur, c'est certain!

**Michel, à Deschamps.**

Calmez-vous. (*à Pascal*) Pascal, appelez M.<sup>r</sup> Bonnefoi.

**Deschamps**

Oui, qu'il vienne : c'est pour avoir son témoignage précisément que je me suis fait conduire ici.

**Pascal, sortant.**

Voilà pourtant l'embarras où les folies d'un neveu peuvent mettre un oncle au moment où il s'y attend le moins! C'est décidé : je ne veux jamais avoir de neveux!

**Michel**

Je pense que M.<sup>r</sup> Fortemain ne récusera pas l'assertion de M.<sup>r</sup> le Maire?

**Fortemain**

Non certainement : j'ai eu déjà l'avantage de le voir ici. C'est un homme honorable, digne de toute confiance. Et s'il certifie, après que Monsieur, en sa présence, aura ôté sa perruque et

par un lavage convenable rendu à ses favoris leur couleur naturelle...

**Ernest**, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! excusez-moi, mon cher Deschamps, mais je n'y tiens plus: c'est trop comique un vérité! ah! ah! ah!

**Michel**, *étouffant un éclat de rire.*

Ernest... je t'en prie... ne ris pas ainsi ou j'éclate aussi.  
(*il rit sous cape*)

**Fortemain**

Et ces Messieurs qui rient!

**Deschamps**, *exaspéré.*

Et sans doute: qui ne rirait pas de votre proposition saugrenue?

**Ernest**, *à part, à Michel.*

Et de ta position ridicule?... ah! ah! ah! (*Michel rit, mais moins fort qu'Ernest, et cherchant toujours à se contenir.*)

SCÈNE XV.

*Les précédents, Bonnefoi, Pascal.*

**Bonnefoi**, *entrant.*

Il paraît que l'on m'appelle pour une affaire des plus amusantes, car j'entends rire aux éclats.

**Pascal**

Oh! oui, Monsieur, c'est des plus cocasses, et je vous assure que vous allez vous épanouir la rate.

**Bonnefoi**

Qu'est-ce donc? — (*apercevant Deschamps*) Deschamps, lui? chez moi!

**Deschamps**

Cela vous étonne, n'est-ce pas, mon cher Bonnefoi?

**Bonnefoi**

Je n'en disconviens pas; mais quel bon vent vous amène?

**Deschamps**

Dites plutôt quel démon.

**Bonnefoi**

Comment cela?

**Deschamps**

Eh! oui, puisque c'est ce maudit huissier avec ses recors.

**Bonnefoi**

Vous, arrêté pour dettes!

**Deschamps**

Pour dettes, moi? — je n'en ai pas.

**Bonnefoi**

Alors expliquez-vous.

**Michel**

M.<sup>r</sup> Deschamps a été arrêté à la place de son neveu Roland, qui en revanche en a beaucoup. C'est une méprise de M.<sup>r</sup> l'huissier.

**Fortemain, gravement.**

Nous verrons si c'est une méprise.

**Deschamps**

Voici le fait, mon cher Bonnefoi. J'étais invité à venir passer la journée chez mon ami D'Étanges, dans la maison de campagne qu'il vient d'acheter à Fontenay.

**Bonnefoi**

Ici tout près, à droite de la station du chemin de fer.

**Deschamps**

Précisément. Mais, je ne sais comment, il m'a semblé que D'Étanges m'avait donné l'indication à gauche. Avec cette idée, je me suis mis à marcher dans cette direction. J'ai aperçu votre magnifique maison de plaisance, et je me suis persuadé que c'était celle de D'Étanges. Pour éviter le grand soleil de l'avenue, j'ai pris une allée détournée, ombragée de superbes marronniers. A peine j'avais fait une vingtaine de pas, que je me suis senti saisi au collet par cet imbécile qui m'a pris pour mon neveu.

**Fortemain**

Nous verrons si je suis un imbécile.

**Deschamps**

N'en soyez pas en peine, Monsieur; nous l'avons déjà vu, et un *bis* n'est pas impossible avec vous.

**Fortemain**

Monsieur, prenez garde, ou je verbalise, et vous attaque pour injures personnelles. Déjà votre affaire n'est pas si bonne!

**Bonnefoi, à Fortemain.**

Calmez-vous.

**Fortemain**

Me calmer! quand j'aurai écouré Monsieur, alors je me calmerai.

**Ernest**

Eh! comment pouvez-vous aller écourer Monsieur? Vous voyez bien que M.<sup>r</sup> Le Maire a reconnu comme nous M.<sup>r</sup> Deschamps.

**Fortemain**

M.<sup>r</sup> Le Maire?

**Michel**

Sans doute.

**Fortemain**

Et où est-il, M.<sup>r</sup> Le Maire?

**Ernest, Michel et Pascal**

Là, devant vous.

**Fortemain**

Devant moi?

**Bonnefoi**

Oui, Monsieur Fortemain, c'est moi qui suis le Maire de Fontenay.

**Fortemain**

Vous! Laissez-moi donc la paix: vous n'êtes pas plus le Maire de Fontenay que ma pantoufle.

**Bonnefoi**

Oh! par exemple!

**Ernest, à part.**

De plus fort, en plus fort!

**Deschamps**

Quand je vous ai dit que c'était une bête à manger du foin.

**Fortemain, aux recors.**

Vous le voyez? ai-je eu raison de ne pas lâcher ma prise? Est-ce prouvé que tous ces nobles Messieurs s'entendent comme larrons en foire?

**Bonnefoi, avec sévérité.**

Pas d'insolences, Monsieur.

**Fortemain, à Bonnefoi.**

Vous avez un air respectable; votre figure prévient en votre faveur; en vous voyant paraître, j'ai cru avoir affaire avec un homme d'honneur.

**Bonnefoi**

Et il me semble que je n'ai pas cessé de l'être.



**Fortemain**

Laissez-moi achever. Je trouve que ce n'est pas bien à vous de vous prêter par amitié à l'imposture de mon prisonnier.

**Bonnefoi**

Comment imposture?

**Fortemain**

Sans doute c'est fort généreux; mais malheureusement pour vous tous, j'ai eu l'avantage de voir ici tout à l'heure le véritable maire de Fontenay... et ce n'était pas vous.

**Bonnefoi**

Je le sais que ce n'était pas moi.

**Deschamps**

Ah! je respire! je m'aperçois enfin que nous parlons à un échappé de la maison des fous. Bonnefoi, donnez l'ordre qu'on l'arrête et qu'on le ramène à son hospice.

**Ernest**

Je commence à croire réellement que c'est un fou.

**Michel, bas à Ernest.**

Non, Ernest, ce n'est pas un fou; je comprends le quiproquo... dans un instant tu sauras tout.

**Bonnefoi, à Fortemain.**

Et vous soutenez que vous avez vu ici un autre que moi, s'arrogeant le titre de maire de Fontenay?

**Fortemain**

Oui, Monsieur, en robe de chambre, avec des lunettes et un livre à la main. Il est sorti de ce pavillon, m'a reçu fort poliment, et m'a indiqué même les grands marronniers où il avait vu M.<sup>r</sup> Roland de Savenay diriger sa fuite. En effet, c'est là que je l'ai pincé; mais déguisé comme vous voyez.

**Deschamps**

Ainsi, c'est à ce coquin effronté que je dois mon arrestation?

**Bonnefoi**

C'est vraiment curieux!

**Fortemain**

Et s'il vous faut un témoin, cet honnête garçon était présent à notre entrevue. (*il montre Pascal*).

**Bonnefoi**

Pascal!

**Ernest**

Comment tu as vu le Sosie de ton maître, et tu ne dis mot?

**Pascal**

Pardon, mais j'ai promis de me taire, sous peine d'être étranglé.

**Bonnefoi et Ernest**

Que dit-il?

**Michel**

Eh bien! si Pascal ne peut parler, je le ferai, moi qui n'ai pas promis de garder le silence.

**Bonnefoi**

Explique-toi.

**Michel**

Celui qui pendant quelques instants a usurpé le nom et la qualité de M.<sup>r</sup> Bonnefoi, est un jeune homme qui, pour se rendre digne de la famille dont il est issu, n'avait besoin que d'une direction prudente et sage. Il a eu le malheur de croire, comme tant d'autres, qu'il suffisait d'être noble et riche pour occuper un rang honorable, oubliant que quand on ne joint pas à ces avantages une occupation de chaque jour, des talents acquis et alimentés par l'étude, et une âme fortement trempée contre le vice et ses séductions, on ne doit s'attendre qu'à une chute honteuse et rapide. Il est venu à moi, il m'a montré toutes les plaies de son cœur, il a reconnu et pleuré ses égarements passés. Il a compris que dans notre siècle les hommes sont solidaires les uns des autres; qu'il n'est plus permis d'être inutile; que chacun est tenu d'apporter son tribut de travail et de peine à la ruche commune, pour avoir droit au rayon de miel qu'elle renferme et pouvoir dire avec un noble orgueil: et moi aussi je contribue au bien-être de mes frères; je ne m'assieds pas en parasite à leur table; je gagne ma vie, et ne la vole pas!

**Pascal**

Que c'est beau! que c'est bien dit!

**Bonnefoi, à Deschamps.**

Deschamps, que pensez-vous de mon élève?

**Deschamps**

Mon cher, vous avez réussi... le succès légitime le moyen.

(à Michel) Mais, ce jeune homme?..

**Michel**

Ce jeune homme, que j'aime depuis mon enfance, il m'a dit: «Sauve-moi de la misère, du désespoir!» Je lui ai promis aide et protection: mais seul, je ne puis accomplir sa régénération. (à

*Bonnefoi, avec sentiment*) J'implore votre concours, ô vous qui fûtes mon second père. Faites pour lui ce que jadis vous fîtes pour moi. Unissez vos efforts aux miens pour donner du pain, pour rendre l'honneur au fils de ma bienfaitrice.

**Tous**

Roland !

**Fortemain, à part.**

Pour le coup, je patauge, je n'y comprends plus rien.

**Bonnefoi**

Quoi ! c'est pour Roland de Savenay que tu m'implores ? Michel, je t'ai associé à ma maison pour récompenser tes services et la vertu ; le Ciel m'a béni avec toi. Notre fortune est doublée : fais-moi plus riche encore en m'associant à tes bonnes œuvres. — Mais où est Roland ?

**Michel, désignant le pavillon.**

Là ! Là ! *(il s'approche du pavillon ; Roland en sort. Michel prend son ami par la main et le conduit dans les bras de Bonnefoi)* ou plutôt... le voilà dans vos bras.

SCÈNE XVI et dernière.

*Les précédents, Roland.*

**Bonnefoi, pressant Roland sur son cœur.**

Oui là, toi aussi... tu partageras cette place avec Michel. *(Michel est à droite de Bonnefoi, Roland à gauche).*

**Fortemain, à part.**

Enfin je vois mon véritable débiteur !

**Pascal, à Ernest.**

Vous n'avez plus envie de rire, n'est-ce pas, M.<sup>r</sup> Ernest ? Ni moi non plus, mais en revanche je pleure comme une Madeleine.

**Roland, à Bonnefoi.**

Oh ! le meilleur des hommes ! pourquoi vous ai-je méconnu si longtemps ?... et toi, Michel, *(lui tendant la main)* mon bon frère, pourquoi ai-je dédaigné de marcher sur tes traces ?

**Bonnefoi, à Roland.**

Tu y marcheras désormais, et le bonheur luiira pour toi comme pour lui.

**Ernest**

Comme pour tous !

**Pascal**, à Fortemain.

Et vous, vous restez là insensible comme un soliveau? — vous n'êtes pas attendri?

**Fortemain**, froidement.

Moi?... non.

**Pascal**

Cela se comprend: un huissier, c'est impassible comme la loi.

**Deschamps**, à part.

Je crois que je fais ici une triste figure...! personne ne s'inquiète de moi... tâchons de reprendre nos avantages. (*haut*) Il me semble, M.<sup>r</sup> Bonnefoi, et vous M.<sup>r</sup> Michel, que vous ne devriez pas oublier que le plus proche parent de Roland de Savenay est au milieu de vous; qu'il a le droit, plus que tout autre, de le retirer de l'abîme où il est plongé, et de lui fournir les moyens de relever sa fortune. Nous sommes en état de lui créer une position indépendante, maintenant que l'adversité l'a rendu plus sage.

**Roland**

Pardon, mon oncle, si en reparaisant à vos yeux, j'ai couru d'abord dans les bras de ces deux amis, dont vous devez admirer vous-même l'âme grande et généreuse.

**Deschamps**

C'est tout naturel, et tu es tout pardonné; mais à présent que ton oncle te tend la main, j'espère que tu ne la repousseras pas.

**Roland**, lui prenant la main.

Non, et je la presse avec affection; mais permettez-moi, pour le moment, de n'avoir d'autre guide que Michel, de régler toutes mes actions sur les siennes. Avez-vous un meilleur modèle à me proposer?

**Bonnefoi**

Deschamps, reposez-vous sur notre amitié, et soyez sans inquiétude sur l'avenir de votre neveu. Surtout ne vous mêlez de rien: avec vos idées d'un autre âge vous gâteriez tout. Roland a besoin de commencer une nouvelle vie. Foulant aux pieds tout préjugé de caste, il travaillera avec nous. Loin de vouloir parvenir par des voies détournées, il marchera droit devant lui, comme Michel, certain que la fortune et la considération sont au bout du chemin.

**Deschamps**

Soit!.. mais j'ai été arrêté pour payer une somme de 10,000 francs; vous voudrez bien permettre au moins que j'acquitte ma dette?

**Roland**

Oh! mon oncle..!

**Fortemain, montrant Deschamps.**

Donc je ne me suis pas trompé: c'est Monsieur qui doit payer!

**Deschamps**

Oui, M.<sup>r</sup> Fortemain, et je me réjouis de l'ennui que vous m'avez causé, puisque je vous dois d'avoir retrouvé mon neveu tel que je le désirais, et deux amis comme on en voit rarement. (*à part*) L'honneur est sauf, et j'en suis quitte à bon marché.

**Roland, à Ernest.**

Et toi, Ernest? tu marcheras aussi avec nous?

**Ernest**

Moi? ma conversion, tu le sais, est opérée depuis longtemps: Michel a été mon bon génie!

**Roland, vivement.**

Ton bon génie! (*il regarde Michel qui baisse les yeux*) comme le mien! (*il lui prend la main avec tendresse*) Mais toi, Michel, pour devenir si bon, quel a été le tien?

**Michel**

Je te l'ai dit déjà: ta mère!

**Roland**

Elle! toujours elle!

**Michel**

Oui, Roland, oui, mes amis, c'est elle qui m'a répété sans cesse: « Veux-tu acquérir de l'aisance? travaille; veux-tu être honoré et aimé de tous? sois utile à tes semblables; veux-tu vivre heureux? ne prends jamais *les chemins de traverse!* »

FIN DU SECOND ACTE.

# LE CHÊNE ET LE ROSEAU

---



## PERSONNAGES

---

LE COMTE DE BEAUVILLE.

MATHIEU, *fermier du Comte.*

FRANÇOIS, *son fils.*

GRIFFON, *intendant du Comte.*

PUBLICOLA, *commissaire du gouvernement.*

CHEVROTEAU, *garçon de ferme.*

LÉGER, *premier danseur de l'Opéra.*

*La scène se passe dans les domaines du Comte de Beauville,  
près de Rouen.*

---

# LE CHÊNE ET LE ROSEAU

DRAME EN DEUX ACTES.

---

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'extérieur d'une ferme.

### SCÈNE I.

**Chevroteau**, *sortant de la maison à gauche du spectateur, et parlant en tenant la porte entr'ouverte.*

Oui, M.<sup>r</sup> Mathieu, les fèves seront semées dans le champ à gauche, à côté des petits-pois et des betteraves. Je vais communiquer vos ordres aux travailleurs. — Hein ? qu'est-ce que vous dites encore ? (*écoutant*) ah ! il faut encore bêcher les artichauts ? c'est bien. (*s'avançant*) En voilà un qui s'entend à administrer une ferme ! Il n'oublie jamais rien. Ce n'est pas lui qui laisserait un pouce de terrain inculte, et les mauvaises herbes l'occuper inutilement. Aussi, tout ici prospère admirablement ; et j'en suis tout fier. Car c'est aussi mon œuvre ; et comme mon maître je puis dire : je suis agriculteur. L'agriculteur est le membre le plus utile du corps social. Sans lui le genre humain mourrait d'inanition, et pourrait dire adieu à la galette et au fromage à la crème, pour lesquels comestibles j'ai une



estime toute particulière. Aussi je ne conçois pas pourquoi M.<sup>r</sup> Mathieu n'a pas voulu que son fils prit un état si honorable. Il a préféré l'éloigner de chez nous, et l'envoyer à Rouen pour le lancer dans les épiceries et la gelée de pommes. Je sais fort bien que tous les pères, plus ou moins, ont des idées ambitieuses à l'endroit de leurs enfants; mais je vous le demande: qu'est-ce qu'un épicier? — Depuis deux jours il est ici. C'est un bon garçon, mais un peu fier, aux idées exaltées, volcaniques, n'estimant les gens que par l'utilité dont ils sont à leur pays. — Travaille donc la terre, lui ai-je dit hier au soir; puisque c'est la chose la plus utile. Il s'est mis à sourire, et m'a entamé un fort beau discours où je n'ai rien compris. Aussi... je reste garçon de ferme.

## SCÈNE II.

**Chevroteau, Léger.**

**Léger, paraissant.**

Et tu feras bien: à chacun selon sa capacité.

**Chevroteau**

M.<sup>r</sup> Léger, vous ici?

**Léger**

Oui, mon garçon. J'ai accompagné notre jeune Comte de Beauville dans ses domaines. Tu sais qu'il ne peut se passer de moi.

**Chevroteau**

Et son père, M.<sup>r</sup> le Marquis, n'est pas venu avec vous?

**Léger**

Non, il s'est trouvé un peu indisposé à la suite des importants travaux dont la cour l'a chargé. Ces enragés d'états généraux qui vont s'ouvrir ont donné la fièvre à tout le monde.

**Chevroteau**

Excepté à votre serviteur, M.<sup>r</sup> Léger.

**Léger**

Pour toi, cela ne m'étonne pas.

**Chevroteau**

Pourquoi donc ça ?

**Léger**

Eh! parce que tu n'as jamais su distinguer une pirouette d'un *jeté-battu*.

**Chevroteau**

Ça, c'est vrai, et je n'en suis pas plus malheureux pour cela. Le bonheur n'est pas dans la tête, ni dans les jambes.

**Léger**

Ni dans les jambes!... je te pardonne cette allusion saugrenue, parce que tu ne sais ce que tu dis; tranchons le mot, parce que tu es un imbécile. Avec mes jambes, que tu calomnies, je me suis élevé plus haut que bien des célébrités de notre époque. Les hôtels somptueux de nos sommités aristocratiques se sont ouverts devant mes pas, et j'ai été traité d'égal à égal avec nos dédaigneux courtisans de Versailles. Je suis devenu leur commensal; chacun d'eux a mis son amour-propre à me combler de dons; et tandis que le poète Gilbert, avec tout son génie, mourait à l'hôpital, et que Malfilâtre, son jeune collègue, expirait de misère et de faim dans un grenier, moi Léger, premier danseur noble de l'Académie royale de musique, j'entassais de l'or dans mon escarcelle, et je savourais les mets de la table des grands. Avise-toi maintenant de rire aux dépens de mes jambes.

**Chevroteau**

Je m'en garderais bien. Je n'ignore pas qu'au bout de chacune d'elles il y a un pied solide, qui pourrait m'apprendre à les respecter.

**Léger**

Tu es plus prévoyant que je ne pensais. — Mais laissons cela: je n'aime pas à parler de mes avantages. Je suis fatigué des louanges dont on m'a assassiné jusqu'à ce jour. — Où est M.<sup>r</sup> Mathieu?

**Chevroteau**

Dans la maison, à faire des comptes tandis que M.<sup>r</sup> François son fils...

**Léger**

Ah! le petit François est ici?

**Chevroteau**

Depuis deux jours. Il est venu faire une visite à son père.

**Léger**

C'est fort louable. Va prévenir papa Mathieu que j'ai à lui parler d'une petite affaire qui ne lui déplaira pas.

**Chevroteau**

C'est une bonne nouvelle?

**Léger**

Excellente; du moins je le crois.

**Chevroteau**

Tout de suite. — Mais le voici; ma commission est remplie.

**Léger**

Laisse-nous. (*Chevroteau sort*)

### SCÈNE III.

**Léger, Mathieu.**

**Léger**

M.<sup>r</sup> Mathieu, j'ai bien l'honneur...

**Mathieu, lui tendant la main.**

M.<sup>r</sup> Léger...! quel bon vent vous amène! Puisque vous voilà, M.<sup>r</sup> le Marquis doit être au château.

**Léger**

Il est vrai que M.<sup>r</sup> de Beauville ne peut faire un pas sans moi. Mais il est resté à Versailles. Je suis venu avec le comte, son fils.

**Mathieu**

Pour respirer un peu l'air des champs?

**Léger**

Vous n'y êtes pas. Je viens au contraire prendre possession de mon domaine.

**Mathieu**

Expliquez-vous.

**Léger**

Voici le fait. Vous savez que grâce à la perfection sublime où je me suis élevé dans mon art, j'ai arrondi une assez jolie petite fortune. Que voulez-vous? les entrechats sont à la hausse. De sorte que j'ai quelques capitaux à placer. Or M.<sup>r</sup> le Marquis a obtenu un régiment pour M.<sup>r</sup> le Comte son fils. Mais il faut équiper ce régiment, et M.<sup>r</sup> le Marquis n'a pas le sou.

**Mathieu**

Comment avec les rentes considérables que lui donnent chaque année ses domaines?..

**Léger**

Mon cher Mathieu, vous ne savez pas ce que c'est que de vivre à Versailles, ni combien il en coûte pour être trop assidu au balcon de l'opéra! Bref, M.<sup>r</sup> le Marquis a fait dette sur dette. Comme il ne paie personne, on lui demande maintenant des garanties pour l'argent qu'on lui prête. C'est le cas où je me trouve.

**Mathieu**

Vous, le commensal de la maison Beauville!

**Léger**

Laissez-moi achever. — Il y a trois jours de cela, le Marquis me fait appeler: Léger, me dit-il, j'ai besoin de 20,000 francs. Vous devez m'avancer cela. — Plus encore, si vous voulez, M.<sup>r</sup> le Marquis. — J'accepte, répond-il aussitôt. — J'ose cependant, lui dit-je, mettre une petite condition à mon offre, et la voici: — je désirerais bien acquérir votre ferme de S. Julien! Elle me plaît à ravir. Oui, après avoir joué tant de rôles de berger, l'envie m'est venue d'aller vivre aux champs. — Volontiers m'a-t-il répondu. Je vous avertis cependant qu'il existe encore un bail de deux ou trois ans entre moi et M.<sup>r</sup> Mathieu qui fait valoir mon domaine, et dont je suis fort content. — Ce n'est pas une difficulté, répliquai-je aussitôt. Je respecterai le bail de M.<sup>r</sup> Mathieu. Il ne fera que changer de propriétaire, et je suis persuadé que nous nous entendrons fort bien ensemble. N'est-ce pas, M.<sup>r</sup> Mathieu?

**Mathieu**

Sans doute, M.<sup>r</sup> Léger, et je vous remercie de votre bienveillance pour moi; mais je ne puis vous cacher...

**Léger**

Quoi? voyons.

**Mathieu**

Puisque vous voulez le savoir, c'est de perdre un aussi bon maître que M.<sup>r</sup> de Beauville.

**Léger**

Vous n'êtes pas flatteur, M.<sup>r</sup> Mathieu.

**Mathieu**

Ce n'est pas que je ne sois très-flatté que vous lui succédiez

plutôt que tout autre; mais enfin depuis mon jeune âge j'ai vécu sur les terres du Marquis. Je n'ai jamais trouvé en lui un seigneur dur et exigeant; au contraire, il a été toujours disposé à protéger le pauvre paysan attaché à ses domaines. De sorte que, sans vous offenser, je suis peiné de voir que la nécessité l'oblige à se défaire de la ferme que j'occupe depuis 25 ans.

**Léger**

Ce sont des sentiments qui vous font honneur, M.<sup>r</sup> Mathieu. Je conviens avec vous que le Marquis est un fort honnête homme; mais le Comte, son fils..?

**Mathieu**

Hé! il n'est que trop vrai que son orgueil a quelque chose de révoltant; que méconnaissant l'époque où nous vivons, il ne voit partout qu'une classe privilégiée de maîtres et des serfs qui en dépendent d'une manière absolue. Caractère altier et superbe, qui n'a jamais réfléchi que Dieu renverse les puissants et exalte les humbles.

**Léger**

Allez donc lui persuader cela, lorsqu'il se croit inébranlable dans sa position élevée, autant que les pyramides d'Egypte. Lui qui, nous regardant tous en pitié, ne parle que de sa haute protection, à l'ombre de laquelle il faut nous réfugier si nous voulons vivre en sûreté.

**Mathieu**

Hélas! l'orage n'est peut-être pas loin! J'ignore sur qui tombera la foudre; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce ne sera pas sur l'humble habitant des campagnes.

**Léger**

Voilà pourquoi je renonce aux grandeurs, et viens me fixer parmi vous.

**Mathieu**

Vous fixer?

**Léger**

Entendons-nous: je viendrai pendant la belle saison. L'hiver c'est différent; vous sentez même que c'est impossible: Paris ne peut se passer de moi.

**Mathieu**

En effet vos obligations avec l'Opéra.

**Léger**

Mes obligations! enfoncées les obligations; je m'en suis af-

franchi. J'ai condamné l'opéra à un éternel veuvage de ma personne.

**Mathieu**

Vraiment !

**Léger**

Oui, M.<sup>r</sup> Mathieu, je vous conterai cela . . . après déjeuner ; car je dois vous dire que je n'ai pas déjeuné.

**Mathieu**

J'en suis fâché, car au château vous auriez fait un meilleur repas qu'ici... Mais il me semble entendre la voix de notre fils François.

**Léger**

Et celle de M.<sup>r</sup> le Comte. — Regardez donc, papa Mathieu, comme ils sont animés l'un et l'autre ! . . Ils paraissent se quereller.

**Mathieu**

Grand Dieu ! que sera-t-il arrivé ?

**Léger**

M.<sup>r</sup> le Comte est rouge comme un coq. Silence, les voici.

SCÈNE IV.

*Les précédents, Le Comte, François.*

**Le Comte, avec animation à François.**

Oui, je le répète, vous êtes un insolent !

**François, noblement.**

M.<sup>r</sup> le Comte, cherchez une autre épithète si vous voulez que je l'accepte. L'insolence n'est pas l'apanage des gens de ma classe.

**Le Comte, furieux.**

M.<sup>r</sup> François, jusqu'ici je me suis contenu... prenez garde que dans ma juste indignation...

**Mathieu, se plaçant entre son fils et le Comte.**

M.<sup>r</sup> le Comte, je vous en prie ; quel sujet de mécontentement a pu vous donner mon fils ?

**François**

Aucun mon père... voici le fait, et jugez vous-même.

**Mathieu, avec autorité.**

Taisez-vous, mon fils : ce n'est pas à vous que je m'adresse.

**Léger**, *bas à François.*

Oui, tais-toi : tu vas tout gâter avec ta mauvaise tête.

**Le Comte**

Aucun motif de mécontentement, ose-t-il dire ! (*à François*)  
Dois-je donc rappeler ici ton impertinence, lorsque dans ma bonté je te faisais l'offre bienveillante de ma protection ? Tu ignorais donc qui je suis et qui tu es ? — Mais ce serait déroger à ma dignité que de me justifier devant mes inférieurs, devant des misérables qui ne doivent que travailler et obéir.

**Mathieu**, *respectueusement.*

Pardon, M.<sup>r</sup> le Comte ; mais vous exagérez votre position et la nôtre. Grâce à la sagesse paternelle de notre bon roi, il n'y a plus de gens corvéables à merci ; le paysan n'est plus attaché à la glèbe...

**Le Comte**

Cela reviendra ; et votre arrogance en montre assez la nécessité.

**Mathieu**

Permis à vous de vous leurrer de ces idées chimériques.

**Le Comte**

Chimériques ! nous verrons.

**Mathieu**

Mais du moins puis-je savoir la cause de cette scène, que je déplore, entre mon fils et M.<sup>r</sup> le Comte ?

**François**

Puisque M.<sup>r</sup> le Comte dédaigne de se justifier devant nous, permettez-moi, mon père, de vous exposer le fait tel qu'il est arrivé.

**Léger**, *bas à François.*

Sois modéré dans tes expressions... on a toujours tort avec les grands... (*à part*) aussi j'ai l'habitude de leur donner toujours raison.

**François**

Comme je passais près du parc du château, j'ai eu l'honneur de rencontrer M.<sup>r</sup> le Comte. J'ai cru de mon devoir de le saluer et de lui présenter l'assurance de mon respect.

**Léger**

C'est bien jusque-là.

**François**

M.<sup>r</sup> le Comte a daigné me demander ce que je faisais ; si j'es-

pérais réussir dans la carrière que j'ai embrassée. Sur ma réponse affirmative, comme un homme déjà fatigué de ma présence: C'est bien, m'a-t-il dit, nous vous protégerons quand il sera temps. Surtout si vous venez vous établir à Paris ou à Versailles, je pourrai plus efficacement vous recommander et vous étayer de mon crédit. — M.<sup>r</sup> le Comte, ai-je répondu; je vous remercie de votre bienveillance. Je me propose de rester en province, où j'ai la confiance de me créer une position indépendante. — Ces roturiers osent parler toujours d'indépendance, lorsque le moindre souffle peut les abattre! — Vous vous trompez, M.<sup>r</sup> le Comte: c'est sur les plus grands chênes que tombe la foudre, tandis que l'humble roseau se courbe sous les efforts impétueux de la tempête, mais il ne se rompt pas.

**Le Comte**

Et moi je le briserai ce roseau fragile.

**François, avec ironie.**

Vous!

**Le Comte**

Oui, moi. Ah! vous croyez, manants, que nous ne sommes pas assez forts pour étouffer, dans leur germe encore, ces doctrines insensées qui menacent de tout envahir, de tout bouleverser? Détrompez-vous. La cour, appuyée sur sa fidèle noblesse et sur le clergé, a la conscience de son devoir et de sa force. Aucun des grands corps de l'État n'est disposé à se dépouiller de son autorité en votre faveur. Cette autorité, consacrée par le respect de plusieurs siècles, saura sauvegarder les grands principes d'ordre et d'existence sociale. Elle continuera à protéger la France, et à lui conserver ce lustre dont les autres nations sont jalouses. Ce n'est pas d'en bas, c'est d'en haut que jaillit la lumière. Contentez-vous donc, vous autres que le ciel a placés au-dessous, d'en recevoir les rayons bienfaisants, et rendez grâce à Dieu que, malgré votre ingratitude, nous voulions bien encore ne pas vous abandonner à votre faiblesse, et veus offrir un abri tutélaire contre les orages qui vous menacent chaque jour.

**François**

M.<sup>r</sup> le Comte, votre compassion pour les gens placés au-dessous de vous, votre bienveillante protection, partent, je n'en doute pas, d'un sentiment généreux. Nous pourrions même vous en savoir gré, si vous nous les faisiez sentir un peu moins votre



supériorité, qui contribue par trop à établir ces catégories humiliantes de maîtres et d'esclaves. Vous dites : à nous les richesses, les grandeurs, la puissance ; à vous le travail, la misère, le servage. Pourquoi ce partage inégal ? L'âme du vilain, comme vous nous appelez, n'a-t-elle pas été, ainsi que la vôtre, créée à l'image de Dieu ? Jésus-Christ a-t-il fait une distinction, quand il a versé son sang pour racheter l'une et l'autre ? Or donc si nos droits sont égaux à ses yeux, pourquoi les lois sociales les méconnaîtraient-elles ? Soyez riches, nobles, honorés, possédez des charges, des dignités, rien de mieux ; mais n'oubliez pas que nous sommes des hommes comme vous.

**Le Comte, avec mépris.**

Des hommes comme nous !.. vous !

**François, avec force.**

Oui, Monseigneur, comme vous...

**Mathieu, à François.**

Mon fils..!

**Léger, le tirant par l'habit.**

De la prudence !

**François, avec impatience.**

Eh ! laissez-moi lui dire une fois pour toutes ce que j'ai sur le cœur. *(au Comte)* Je conçois qu'élevé avec l'orgueil et les préjugés de votre classe, vous ayez de la peine à vous persuader que nous sommes tous les enfants du même Dieu. Mais si cette vérité si simple pouvait éclairer votre esprit et votre cœur, le mot de *Patrie* aurait aussi une signification pour vous. Alors vous sauriez que c'est une bonne mère qui aime également tous ses enfants ; qu'elle n'admet point de majorats ni de privilèges dans son riche héritage, encore moins des distinctions de race et de caste. Seulement elle se plaît à voir couronner et applaudir ceux qui s'élèvent au-dessus de leurs frères par leur intelligence, leur mérite et leur vertu.

**Le Comte**

Des misérables avoir tant de prétentions, eux qui ne vivent que par nous !

**François**

Ajoutez, M.<sup>r</sup> le Comte, et pour nous.

**Le Comte**

Et c'est ce qui devrait cesser d'après vous !

Je l'espère bien !

**François**

**Le Comte**

Taisez-vous, manants que vous êtes... Si vos propos ne faisaient pas pitié...

**François**

Eh bien ? que feriez-vous ?

**Le Comte, indigné.**

Je vous châtierais , mon petit monsieur , et je vous ferais . comprendre que c'est à nous de commander et à vous d'obéir.

**François, se contenant à peine.**

Me châtier...!

**Mathieu, à François, s'interposant.**

Je vous ordonne de vous taire, mon fils.

**Léger; bas à François.**

Tais-toi donc, tu te perds !

**Mathieu, au Comte.**

M.<sup>r</sup> le Comte, veuillez excuser...

**Le Comte, l'interrompant.**

C'est bien, Mathieu... en voilà assez; c'est trop même pour ma dignité. (à Léger) Léger, n'oubliez pas que je vous attends au château.

**Léger, s'inclinant.**

Oui, M.<sup>r</sup> le Comte; je suis à vos ordres.

**Mathieu, saluant le Comte qui sort.**

Monseigneur...!

(Le Comte sort en regardant François avec mépris et colère.)

SCÈNE V.

**Mathieu, François, Léger.**

**François, regardant sortir le Comte.**

L'insolent ! avec quelle morgue il nous laisse... ! Oser me menacer...!

**Mathieu**

Mais aussi, mon fils, tu as été bien imprudent.

**François**

Pouvais-je supporter, je vous le demande..?

**Léger, l'interrompant.**

Tu as été un imprudent ; je dirai plus : un insensé !

**François**

Un insensé !

**Léger**

Oui, mon garçon. Que diable ! le pot de terre ne doit pas aller se frotter contre le pot de fer.

**François, avec feu.**

Ainsi je n'avais pas raison..?

**Léger**

Si, tu avais raison, cent fois raison ; mais tu n'as pas été raisonnable. Pour dire en face ces choses aux grands, il faut attendre qu'ils ne puissent plus vous nuire. L'homme d'esprit exploite leur vanité, et finit alors par trouver qu'ils sont bons à quelque chose.

**Mathieu**

Et puis c'est le fils de notre excellent maître et seigneur, le marquis de Beauville.

**Léger**

Sans doute, un honnête seigneur celui-là... mais aussi il savait danser.

**François, étonné.**

Danser ! quel rapport..?

**Léger**

Cela t'étonne ce que je dis là ? — Crois-tu que tu auras une conduite si inconsidérée si tu savais danser ?

**François**

Par exemple..!

**Léger**

Mon ami, celui qui sait danser, sait ménager ses pas, il sait faire la révérence à qui de droit, et n'embrouille jamais les figures d'un quadrille ; il est toujours bien posé. Tout est mesuré, cadencé chez lui ; il ne se jette point dans les jambes des autres ; il les respecte pour qu'on respecte les siennes, et il conserve sa tête et son sang-froid au milieu de la pirouette la plus excentrique. Est-ce clair ?

**François**

Fort clair ; malheureusement je ne sais pas danser ; et alors . . .

**Léger**

Tu continueras, n'est-ce pas? tu auras tort. Il est une manière plus noble de se venger des injustices des hommes.

**François**

Voyons votre secret.

**Léger**

Sachez que je suis aussi du nombre des mécontents.

**Mathieu**

Vous!

**Léger**

Oui, mes amis, l'injustice dont j'ai été victime m'irrite au point que j'en deviens misanthrope. Voilà pourquoi je viens me reléguer dans la solitude.

**Mathieu**

Que vous est-il donc arrivé.

**Léger**

Une infamie! — Le croiriez-vous? Le 3.<sup>e</sup> arrondissement de Paris a refusé de me nommer député aux états généraux!

**François, avec un peu d'ironie.**

Vraiment!

**Léger**

Refusé net... moi, le premier danseur de l'Opéra, le héros du ballet, l'Achille de la danse; moi, dont les pirouettes ont ébloui la cour, et fait tourner la tête à la France entière; moi, dont tous les pas ont été marqués par des triomphes et des ovations frénétiques. Eh bien! je me vois préférer un Condorcet, un Bailli, un Roland, un Mirabeau, hommes obscurs, qui n'ont jamais su faire un entrechat en leur vie.

**François, à Mathieu, avec ironie.**

Que pensez-vous, mon père, de cette injustice?

**Léger**

Tu ris, toi qui jouis de la même incapacité.

**François**

M.<sup>r</sup> Léger, je vous respecte trop...

**Léger**

C'est bon... mais vos rires se changeront bientôt en regrets amers. Ma vengeance ne s'est pas fait attendre.

**Mathieu et François**

Comment cela?

**Léger**

Parbleu, j'ai donné à l'instant ma démission. J'ai déshérité l'Opéra de l'homme qui faisait sa prospérité et sa gloire. Moi absent, l'Académie royale de musique, la première institution de France, est en désarroi, enfoncée, perdue!

**François**

Ce que vous avez fait là est cruel!

**Léger**

Il est bon que l'on sache enfin jusqu'où peut arriver un danseur de caractère, qui se venge de l'ingratitude du public.

**Mathieu**

D'autant plus que votre fortune...

**Léger**

Sans doute ma fortune... Et comment l'ai-je gagnée ma fortune? n'est-ce pas par mon génie? Il y a des gens qui ont de l'esprit jusqu'au bout des doigts; c'est beaucoup: Eh bien, moi, j'en ai eu jusqu'au bout des pieds; ce qui est bien plus extraordinaire.

## SCÈNE VI.

*Les précédents, Chevroteau.*

*Chevroteau, avec mystère.*

M.<sup>r</sup> Mathieu!

**Mathieu**

Quoi! que veux-tu?

**Chevroteau**

Rien... ne vous effrayez pas...

**Mathieu**

Pourquoi m'effrayer? Qu'ai-je à craindre?

**Chevroteau**

Je ne sais... mais il se machine quelque chose de terrible contre vous...

**Mathieu**

Contre moi!

**Chevroteau**

Oui, M.<sup>r</sup> Mathieu.

**François et Léger**

Parle... dépêche-toi.

**Chevroteau**

M.<sup>r</sup> Le Comte sort d'ici, n'est-ce pas?... Eh! bien, je l'ai vu se diriger vers le château tout ému, gesticulant avec colère, marchant d'un pas convulsif...

**Mathieu, François et Léger**

Après ?

**Chevroteau**

Ça m'a intrigué. Je l'ai suivi de loin en me cachant le long des haies. Arrivé à la grille du parc, il a aperçu son grand escogriffe d'intendant.

**Mathieu**

M.<sup>r</sup> Griffon ?

**Chevroteau**

Juste. Il l'appelle et lui dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique : Vous allez régler les comptes du père Mathieu. S'il doit quelque chose, vous en exigerez immédiatement le paiement, et vous lui signifierez de faire partir son fils à l'instant. Je ne veux pas qu'il reste une demi-heure de plus sur mes terres.

**Mathieu**

Renvoyer mon fils ! lorsqu'il arrive à peine... !

**François**

Le lâche ! Voilà comme nos bons maîtres nous traitent !

**Chevroteau**

C'est indigne !

**Mathieu**

Qu'en dites-vous, M.<sup>r</sup> Léger ?

**Léger**

Ce que j'en dis, moi?... Rien, mais... je n'en pense pas moins.

**Mathieu, à François, avec tendresse.**

Mon cher François... si vite nous séparer !

**François**

Du courage, mon père... la séparation ne sera pas longue.

**Léger**

Et peut-être n'aura-t-elle pas lieu.

**Mathieu et François**

Comment ?

**Léger**

Laissez-moi faire. Que diable ! je suis l'ami de la maison : M.<sup>r</sup> le marquis de Beauville a de l'affection pour moi. J'ai été

le professeur de son fils ; c'est par moi que celui-ci a fait une entrée si brillante dans les salons de Versailles et dans les bals intimes de Trianon... on n'oublie pas ces choses-là. Et puis... et puis... Est-ce que je ne deviens pas acquéreur de cette ferme?...

**François**

Alors nous serons chez vous.

**Léger**

Vous serez chez moi... Venez, père Mathieu. Allons ensemble au château... Devancez monsieur l'intendant ; ça ne peut que faire du bien. Prenez vos livres de comptes, et de l'argent, si vous avez quelque arrérage.

**Mathieu**

Je ne dois rien du tout.

**Léger**

Encore mieux... allez et revenez vite. Vous verrez que Léger marche toujours de pied ferme. (*Mathieu sort*)

#### SCÈNE VII.

**François, Léger, Chevroteau.**

**Chevroteau, à Léger.**

M.<sup>r</sup> Léger, vous êtes un brave homme.

**Léger**

Comment ! ce n'est qu'à présent que tu t'en aperçois ?

**Chevroteau**

Non, en tout temps je m'en suis aperçu... mais dans ce moment encore davantage.

**Léger**

C'est fort heureux... (*à François qui est resté soucieux*) François, te voilà bien soucieux, mon garçon... douterais-tu de moi, par hasard ?

**François**

Non, M.<sup>r</sup> Léger ; mais cette démarche que vous allez faire me révolte, m'humilie...

**Léger**

Pourquoi cela ?

**François**

Et vous me le demandez?... (*apercevant Mathieu*) Silence, voici mon père.

SCÈNE VIII.

*Les précédents, Mathieu, un livre sous le bras.*

**Mathieu**

M.<sup>r</sup> Léger, je suis à vos ordres.

**Léger**

Et moi aux vôtres, père Mathieu... (*à François*) Sois tranquille, tout ira bien. Je n'ai jamais fait un mauvais pas en ma vie.

**Mathieu à François.**

Au revoir, mon fils.

**François**

Surtout, mon père, point d'excuses de ma part, point de supplications.

**Léger**

Reste en paix, te dis-je; ça me regarde. (*il sort avec Mathieu*)

SCÈNE IX.

**François, Chevroteau.**

**François, hochant la tête.**

Ça me regarde. . ça me regarde..! oui, tu feras grand' chose, va !

**Chevroteau**

Comment? Vous croyez que M.<sup>r</sup> Léger..?

**François**

A les meilleures intentions du monde; mais arrivé en présence du Comte, il courbera le front comme il a fait jusqu'ici. Commensal des grands, flatteur de leurs caprices, et même de leurs vices les plus décriés, tu te figures qu'il aura le courage de reprocher son injustice à l'arrogant qui veut m'arracher de ces lieux? tu te trompes.

**Chevroteau**

Mais votre père..?



**François**

N'obtiendra qu'un refus accompagné d'un insultant mépris. Je connais ces messieurs : aussi mon aversion pour eux augmente chaque jour.

**Chevroteau**

Pour moi, M.<sup>r</sup> François, je ne les aime ni les déteste. Je sais que ma condition est de servir : que ce soit l'un plutôt qu'un autre, qu'importe ?

**François**

Qu'importe, dis-tu ?

**Chevroteau**

Sans doute. Tenez, M.<sup>r</sup> François, je ne suis qu'un garçon de ferme, attaché à la glèbe du matin au soir ; un pauvre diable qui est bien loin d'en savoir aussi long que vous, car votre père a voulu vous faire éduquer à la ville quasiment comme un gentilhomme. Eh bien ! je ne suis pas triste et malheureux comme vous.

**François**

Qui te fait supposer que je sois malheureux ?

**Chevroteau**

Parbleu, ça se voit assez. Mais comme je l'avais prédit à M.<sup>r</sup> Mathieu, ça ne pouvait pas manquer d'arriver. Chacun son état dans ce monde : vous étiez né dans une ferme, fils de fermier, il vous fallait rester fermier. Si vous saviez le plaisir que l'on éprouve à remuer cette terre ingrate et féconde, à la couvrir de riches moissons, à l'orner de bouquets de fleurs et de verdure ! Si vous saviez comme le cœur s'épanouit au milieu de tout cela, et comme le Dimanche on danse avec joie sur la pelouse ou sous le porche de l'Eglise du village.. !

**François, soupirant.**

Ah ! Chevroteau, tu as bien raison !

**Chevroteau**

Et puisque vous reconnaissez que j'ai raison, pourquoi ne laissez-vous pas de côté votre indigne commerce de suif et de cannelle, et ne venez-vous pas, comme M.<sup>r</sup> Léger, respirer notre air, plus salubre que celui de la ville ?

**François**

Pourquoi ? Parce que malgré moi j'aspire au-delà ; parce que je ne puis résister au besoin impérieux de secouer le joug dont le pauvre peuple est accablé. Tu le vois : il ne m'est pas mên-

me permis de passer quelques jours auprès de mon père : on m'enjoint de fuir sa maison, après m'avoir jeté le mépris et l'insulte à la face ! mais l'heure de la vengeance approche ; la nation se réveille , et se redressant de toute sa hauteur , elle dit à son tour : la France, c'est moi !

SCÈNE X.

*Les précédents, Léger.*

**Léger**, *tout essoufflé.*

Ah ! mes amis... mes amis !

**François**

Qu'est-ce, M.<sup>r</sup> Léger ? seul... et mon père ?

**Léger**

Ton père?... Laissez-moi reprendre haleine, car je n'ai pas marché, mais volé.

**Chevroteau**

Il me semble que ce doit être moins fatigant.

**Léger**

Moins fatigant ? — Je t'aurais voulu voir, dans mon ballet de Flore et Zéphyre, suspendu à 30 pieds du sol par un fil de fer...

**François**

M.<sup>r</sup> Léger, je vous en prie, laissons-là Flore et Zéphyre ; qu'est-il arrivé ? Je suis dans une inquiétude mortelle en n'apercevant pas mon père avec vous.

**Léger**

Calme-toi... tout s'arrangera... mais voici le fait. Nous aurions au château, ton père et moi. Nous demandons à parler à M.<sup>r</sup> le Comte. Il nous fait dire qu'il ne reçoit pas. Nous insistons ; le Comte nous envoie l'ordre de nous adresser à Monsieur Griffon, son intendant. Ce n'était pas notre affaire ; mais comment forcer la consigne ?

**Chevroteau**

En mettant en avant votre crédit, votre influence.

**Léger**

Sans contredit, j'en ai du crédit, de l'influence ; et je vous l'aurais montré si j'avais pénétré jusqu'au Comte.

**Chevroteau**

Eh bien alors ?

**Léger**

Alors... nous nous rendons auprès de M.<sup>r</sup> Griffon, occupé à écrire, précisément dans un bureau situé à côté du cabinet où se tenait le Comte. Il n'a pas même relevé la tête à notre entrée. C'était de mauvais augure. M.<sup>r</sup> Mathieu, dit-il, je m'occupe de vous; je termine votre compte, vous restez encore débiteur envers nous, pour arrérages sur l'année 1788, de la somme de 237 livres, 4 sous, 6 deniers. — Moi, Monsieur, répond votre père! vous faites erreur: je ne dois rien; veuillez vérifier, je vous prie. — Vérifier! c'est inutile; mes calculs sont exacts. — Veuillez m'excuser, M.<sup>r</sup> Griffon: jetez un coup d'œil sur mon livre de comptes que voici, vous y verrez tous les versements que j'ai faits, reconnus et signés par vous. — C'est possible; mais vous étiez tenu à des redevances que vous n'avez pas acquittées, et que j'ai dû évaluer en argent.

**Chevroteau**

Le voleur! il voulait mettre ça dans sa poche.

**Léger**

Probablement.

**François**

Et qu'a répondu mon père?

**Léger**

Il a répondu en ces termes: M.<sup>r</sup> Griffon, notre gracieux seigneur le Marquis de Beauville, m'avait dispensé de ces redevances en considération de la récolte presque nulle de l'année dernière et de l'hiver rigoureux que nous venons de passer. — Dispensé! s'est écrié l'intendant: M.<sup>r</sup> le Marquis ne m'en a pas soufflé mot; par conséquent permettez que j'en doute. — Monsieur Griffon, a répliqué votre père avec dignité, je suis incapable d'en imposer à qui ce soit. — Peuh! tout le monde dit cela, et en attendant...

**François**

Et je n'étais pas là pour punir son insolence!

**Chevroteau**

Oser douter de la bonne foi de M.<sup>r</sup> Mathieu, l'homme le plus honnête du pays!

**Léger**

C'est indigne ! Je me sentais bouillir le sang ; mais par prudence...

**François**

Après ?

**Léger**

Après . . . on s'échauffe de part et d'autre : votre père veut qu'on écrive sur le champ à M.<sup>r</sup> le Marquis pour faire constater le fait ; on l'envoie promener. Il demande justice, il exige une réparation, et déclare qu'il ne sortira pas du château avant que l'intendant ait rétracté ses paroles injurieuses pour son honneur... Au milieu de ce grabuge, le Comte, qui avait tout entendu de son cabinet, paraît tout-à-coup. — Ah ! M.<sup>r</sup> Mathieu refuse de payer et de sortir, dit-il avec un accent de colère mêlé d'ironie ; Eh bien ! on lui accorde cette dernière grâce : qu'on l'enferme dans une aile du château jusqu'à ce que sa dette soit acquittée. Votre père devient pâle d'indignation ; il veut articuler une excuse, on lui coupe la parole : Tais-toi, manant, dit le Comte, ou je te fais appliquer vingt-cinq coups de verges !.. et il s'en va.

**François, pensif.**

Mon père emprisonné au château comme un malfaiteur.. ! un tel abus de pouvoir ! *(avec force)* Non, non, ça ne sera pas !  
*(il va pour sortir)*

**Léger**

Où vas-tu, François ?

**François**

Parbleu ! délivrer mon père, ou mourir avec lui.

*(François sort)*

**Léger, à François qui s'éloigne.**

Malheureux ! tu vas te perdre sans le sauver !

SCÈNE XI.

**Léger, Chevroteau.**

**Chevroteau, appelant François.**

M.<sup>r</sup> François, M.<sup>r</sup> François ! *(revenant sur le devant de la scène avec Léger)* Il ne nous écoute pas ! Comme il court !

**Léger**

Il court à sa ruine. Quelle tête, mon Dieu, quelle tête! Sans doute, je suis du parti des mécontents... l'arbitraire m'irrite... je veux des réformes... mais doucement. Mon exaltation est réfléchie.

**Chevroteau**

On le voit! — Cependant M.<sup>r</sup> Léger, il faudrait agir. Nous ne pouvons pas laisser ainsi M.<sup>r</sup> François affronter tout seul le courroux d'un seigneur du calibre de M.<sup>r</sup> le Comte.

**Léger**

Un moment... du sang-froid... examinons d'abord...

**Chevroteau**

Que voulez-vous examiner? — (*vivement et comme se ravissant*) Dites donc? une idée...

**Léger**

Tu as une idée, toi?

**Chevroteau**

Oui, M.<sup>r</sup> Léger, elle me pousse à la minute.

**Léger**

Voyons ton idée.

**Chevroteau**

Vous savez l'estime et l'affection que l'on a ici pour Monsieur Mathieu.

**Léger**

Eh bien?

**Chevroteau**

Si j'ameutais tout le village?

**Léger**

Une sédition, une révolte contre son seigneur! n'anticipons pas, Chevroteau. Tu es par trop exalté, toi aussi.

**Chevroteau, s'animant.**

Exalté ou non, si l'on fait le moindre mal à mon maître, voyez-vous ce château? malgré ses fossés et ses tourelles, mes amis et moi nous l'escaladons et le réduisons en cendres.

**Léger, à part.**

Décidément dans cette ferme il n'y a que des révolutionnaires enragés.

**Chevroteau, regardant dans le fond.**

Mais... à propos de cendres, regardez donc quelle épaisse fumée s'élève au-dessus du corps de logis à droite.

**Léger, regardant.**

C'est vrai... serait-ce un incendie?

**Chevroteau**

Je le crains... ça augmente toujours, il me semble encore distinguer des flammes qui s'ouvrent un passage.

**Léger**

Silence ! entends-tu ces cris ?

**Voix en dehors.**

Au feu ! au feu ! au secours ! au secours !

**Chevroteau**

Plus de doute. On accourt de tous côtés. — Allons, M.<sup>r</sup> Léger, allons aussi faire notre devoir.

**Léger**

Va, mon garçon, va où ton devoir t'appelle. — Je te suis.

**Chevroteau**

Oui, M.<sup>r</sup> Léger. (*il sort en courant*) Me voilà, me voilà ! en avant vous autres.

## SCÈNE XII.

**Léger, seul.**

Dieu ! que c'est terrible un incendie ! — C'est singulier l'effet que cela me produit. Et cependant je devrais y être habitué, moi qui en ai tant vu à l'Opéra... ! dans le ballet de Jupiter et Sémélé entr'autres, lorsqu'au dernier tableau le palais s'embrasait au milieu de la foudre, des éclairs et des flammes de Bengale, c'était effrayant de beauté. Eh bien ! je ne craignais pas alors, sous le costume du père des Dieux, d'aller parmi les débris enflammés retirer l'enfant Bacchus du sein de sa mère, pour le loger dans ma cuisse, selon la tradition mythologique ; et aujourd'hui, je ne sais pourquoi, j'hésite à voler en aide à ceux que menace le sort de Sémélé. — D'honneur, je ne me reconnais plus. Suis-je bien Léger, le mime, le danseur par excellence ? — Mais que vois-je ? M.<sup>r</sup> le Comte et son intendant.

## SCÈNE XIII.

Léger, Le Comte, Griffon.

Griffon, au Comte.

Arrêtons-nous ici, M.<sup>r</sup> le Comte: vous voilà en lieu de sûreté. Rassurez-vous surtout. A l'ardeur avec laquelle on travaille, il est facile de juger que le feu sera bientôt éteint.

Le Comte

Il faut l'espérer... mais pourquoi m'avez-vous amené ici?

Griffon

Parce que, Monseigneur, ce n'était pas votre place au milieu du désordre et des dangers qui accompagnent un incendie.

Léger

Sans doute, ce n'est pas votre place : il vaut mieux même que vous entriez dans la ferme.

Le Comte

Où il y a M.<sup>r</sup> François?

Léger, avec indifférence.

François! vous ne le connaissez guère, si vous croyez qu'il est chez lui à se croiser les bras. Il a été un des premiers à courir au feu. — Tenez, regardez là-bas... cet homme avec une échelle, armé d'une hache, qui se dispose à grimper au premier étage, en encourageant la foule à le suivre... C'est François.

Le Comte, regardant.

En effet, c'est lui.

Léger

C'est un garçon un peu vif, j'en conviens, mais plein d'honneur, de dévouement...

Le Comte

Taisez-vous, Léger: c'est peut-être lui qui par esprit de vengeance, ou pour délivrer son père retenu par mes ordres, a mis le feu au château.

Griffon

C'est fort possible..!

Léger, s'animant.

Dussé-je encourir votre disgrâce et celle de M.<sup>r</sup> le Marquis votre père, permettez-moi de vous dire que François est inca-

pable de commettre une si méchante action. (*à part*) Enfin, je retrouve mon audace!

**Le Comte**

Ces gens-là, vous dis-je, sont capables de tout.—Vous avez été témoin de son manque de respect envers moi, de son insolence.

**Léger**

Permettez...

**Griffon**

Je n'affirmerai pas que M.<sup>r</sup> François est coupable de ce forfait; mais pour moi il est certain que l'incendie ne peut être que l'effet de la malveillance. Personne n'habitait dans la partie qui est la proie des flammes; et c'est de ce côté précisément que Mathieu était renfermé, près de l'archive.

**Léger**

Vraiment! mais alors ce brave homme se trouve dans un péril imminent, si on ne le secourt pas à temps... à moins que vous n'ayez donné des ordres.

**Le Comte**

Comment penser à donner des ordres au milieu de cette confusion?

**Léger, à part.**

Pauvre Mathieu! ma foi, je me risque... Et je vais d'un pas rapide et dégagé... (*ou entend du bruit en dehors*)

**Voix en dehors.**

Nous voulons M.<sup>r</sup> Mathieu!

SCÈNE XIV.

*Les précédents, François, paysans.*

**François, hors de lui, apercevant le Comte.**

Enfin je le rejoins! (*au Comte*) M.<sup>r</sup> le Comte, mon père... Qu'en avez-vous fait? quel est le lieu où il se trouve? vous avez pu, dans un moment d'injuste colère, le maltraiter, l'incarcérer dans votre château; mais je ne vous crois pas cependant assez inhumain, assez dénaturé pour vouloir qu'il périsse au milieu des flammes.



**Le Comte**

Changez de ton, si vous désirez que je vous réponde. N'oubliez pas à qui vous parlez.

**François, avec force.**

Monseigneur... mon père, vous dis-je... où est-il? parlez vite, je le veux, je l'exige. Vous voyez bien que la douleur m'égare, que je ne suis plus maître de moi..!

**Le Comte, noblement.**

Arrière, Monsieur! je m'aperçois en effet que je suis en présence d'un insensé, d'un fou.

**François**

Vous avez raison, je suis fou d'espérer de trouver dans votre cœur de la pitié, une ombre d'humanité; je suis fou d'avoir exposé ma vie pour arrêter les progrès de l'incendie, d'avoir pensé que le souvenir de votre père vous attendrirait en faveur du mien.

**Le Comte**

Assez! je n'ai jamais eu l'intention de faire le moindre mal à votre père.

**Léger**

Certainement, M.<sup>r</sup> le Comte n'a jamais eu l'intention de nuire à ton père... je te l'ai déjà dit. Va donc sans perdre de temps, va le prendre: il est près de l'archive.

**François, se frappant le front.**

Malheureux! c'est de ce côté que le feu a éclaté avec le plus de violence. (à Léger) Et vous ne parliez pas plus tôt?

**Léger**

Tu ne m'en as pas donné le temps.

**François, aux paysans.**

Parlons, mes amis, parlons.

## SCÈNE XV.

*Les précédents, Chevroteau.*

**Chevroteau, arrivant en courant.**

Victoire, M.<sup>r</sup> François: il est trouvé!

**François**

Mon père!

**Chevroteau**

De la joie ! sauvé, vous dis-je.

**François**

O mon Dieu, je te remercie !

**Le Comte**

Et le feu ?

**Chevroteau**

Enfoncé le feu ! Est-ce qu'on s'en inquiète du feu, quand il s'agit de secourir un honnête homme comme le père Mathieu !

**François**

Et tu m'assures qu'il n'a rien souffert ?

**Chevroteau**

Rien souffert... pas tout-à-fait; car il était temps d'arriver. La fumée l'avait presque asphyxié; mais, après l'avoir descendu du lieu où il était claquemuré, nous l'avons porté près du ruisseau, où je l'ai laissé reprenant ses sens... Venez, il vous demande.

**François**

J'y cours. *(au Comte)* M.<sup>r</sup> le Comte, l'incertitude cruelle où j'étais du sort de mon père avait égaré ma raison, je le confesse; mais votre injuste procédé envers lui légitimait mon indignation et mon emportement. Le Ciel me le rend. Ivre de joie et de bonheur je vole dans ses bras, et j'oublie le passé, comme j'espère que vous l'oublierez vous-même. Après cet acte de déférence, libre à vous de dire encore que je suis fou.

**Léger, avec enthousiasme.**

Eh ! non, personne n'osera le dire : on dira seulement que tu es un bon fils. *(au public)* Quel dommage que ce garçon n'ait pas appris à danser ! *(La toile tombe)*

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND

(Même décors qu'au premier acte.)

---

### SCÈNE I.

*Léger, seul, sortant de la maison à gauche.*

Je crois que je puis hasarder sans crainte une petite promenade dans ma paisible et chère campagne de S. Julien, quelque monotone qu'elle commence à me paraître. Sans doute la nature a ses charmes; mais, je ne sais pourquoi, les paysages de l'Opéra étaient à mes yeux plus frais et plus riants. Là, en effet, la végétation est toujours luxuriante, et jusque dans l'hiver j'errais au milieu de la verdure et des fleurs. Temps heureux! Temps à jamais perdu pour moi! Dieu! quand je compare cette année 1793 qui vient de s'écouler à celles qui ont précédé 89, mes cheveux se hérissent d'horreur, et je deviens chair de poule. Mais qu'y faire? Je dois encore bénir le Ciel de m'avoir accordé cette retraite loin de Paris, pendant l'affreuse tourmente qui gronde de toutes parts, et inonde de sang mon malheureux pays. Ce n'est pas qu'ici on soit parfaitement tranquille, tant s'en faut: il y a bien quelques enragés patriotes qui se chamaillent du matin au soir; mais du moins ce ne sont pas des septembriseurs, ni des sans-culotte forcenés. C'est déjà quelque chose. Et puis je suis ici protégé par le pacifique père Mathieu devenu officier municipal, et par son fils François dont le civisme est à l'abri de tout soupçon. De sorte que, sans être entièrement rassuré, nous vivons aussi bien que possible, en attendant que des jours plus sereins se lèvent pour nous.

SCÈNE II.

**Léger, Chevroteau arrivant avec empressement.**

**Chevroteau, à Léger.**

Vous n'avez pas vu le citoyen François, M.<sup>r</sup> Léger, ni le citoyen municipal Mathieu ?

**Léger**

Non, mon garçon; que leur veux-tu? je te vois inquiet, agité...

**Chevroteau, avec mystère.**

Une découverte importante que je viens de faire... un conspirateur... il est là, caché près de l'oseraie...!

**Léger**

Toujours des conspirateurs! à vous entendre on ne voit plus que cela aujourd'hui. Laisse-moi la paix.

**Chevroteau**

Ah! vous n'y croyez pas, vous, aux conspirateurs? Eh bien! sachez que la patrie a été sauvée neuf fois ce mois-ci. Les traitres ont été arrêtés et punis. C'est écrit, ça, voyez-vous! hier soir au comité on l'a lu dans les derniers journaux de Paris.

**Léger**

Encore des victimes!

**Chevroteau**

Dame! puisque ce sont des traitres... (*se croisant les bras*) Citoyen Léger, est-ce que vous seriez de la classe inique des suspects?

**Léger**

Veux-tu te taire, et ne pas prononcer ce mot qui me donne le frisson.

**Chevroteau**

Je me tais, M.<sup>r</sup> Léger, pour vous obéir... (*se ravisant*) mais que dis-je moi-même? Imprudent, je me compromets et je vous compromets.

**Léger, étonné.**

Tu me compromets?

**Chevroteau**

Et oui, depuis un quart d'heure je vous traite de *Monsieur*, et je vous donne du *vous* gros comme le bras.

**Léger**

C'est juste : comme signe d'égalité il est enjoint à tous les citoyens de se tutoyer. Eh bien, tutoie-moi.

**Chevroteau**

Soit, pour vous obéir... (*se ravisant*) Tiens, voilà que je m'embrouille encore ; ce que c'est que l'habitude ! Moi, démocrate incorruptible, j'ai de la peine à me conformer à la loi ! — Je te disais donc... qu'est-ce que je disais ?

**Léger**

Que sais-je ? que nous sommes entourés de traîtres...

**Chevroteau**

C'est cela : mais on s'y prend mal pour les réprimer et les anéantir.

**Léger**

Tu trouves ? il me semble cependant...

**Chevroteau**

On s'y prend mal ; c'est ce que j'ai démontré hier à ma section. Je leur z'y ai dit : Citoyens, vous voulez la liberté, l'égalité et la fraternité, ou la mort ? — Oui, Oui ! — Eh bien ! ai-je dit, c'est absurde. — Récrimination sur tous les bancs, parce qu'on n'avait pas compris mon idée. — J'ajoute aussitôt avec calme : certainement c'est absurde, car avec la mort vous enterrez précisément ce que vous demandez. Le cadavre du cimetière n'est plus libre, puisqu'il est enfermé et cloué dans une bière ; il n'est pas mon égal, puisque moi je mange, je bois, je chante et je ris à la barbe des ci-devant, tandis que lui est privé de ces charmantes prérogatives. Il est encore moins le frère de qui que ce soit : vous l'avez tué ! Est-ce que l'on tue son frère ? Donc il faut rayer la mort comme impuissante à établir la liberté, l'égalité et la fraternité. — Applaudissements frénétiques !

**Léger, lui frappant sur l'épaule.**

Bravo, Chevroteau. (*à part*) Il est amusant ce garçon-là !

**Chevroteau, s'animant.**

Ce n'est pas tout ; écoutez la fin. — Citoyens, ai-je dit, voulez-vous vraiment l'égalité ? En voici le moyen : divisez en portions égales tous les biens des riches et des ex-nobles, et donnez-les au peuple : En d'autres termes, partagez en frères. Alors étant tous également riches, nous serons tous égaux. — À ces mots,

ce ne sont plus des applaudissements, mais des cris d'enthousiasme, on voulait me décerner une couronne civique.

**Léger**

Continue, et tu l'auras.

**Chevroteau**

Ce n'est pas pour me vanter, mais, vrai, j'ai été z'éloquent. J'ai enfoncé Cicéron le cordonnier et Cassius le rempailleur. Je sens qu'il y a z'en moi l'étoffe d'un municipal. — Mais j'aperçois le citoyen François sur la place avec nos braves volontaires. Je cours le rejoindre pour aller ensemble dépister notre conspirateur, et sauver la patrie pour la dixième fois. — Adieu, citoyen Léger; *(lui prenant la main, et d'un ton solennel)* Liberté, Égalité, Fraternité... mais sans la mort.

**Léger**

Sans la mort, c'est entendu.

**Chevroteau, toujours gravement.**

L'accolade..! *(Léger et Chevroteau se donnent l'accolade)*

**Chevroteau, à part.**

C'est décidé: il faut que je sois municipal. *(il sort en chantant la Marseillaise).*

### SCÈNE III.

**Léger, puis Mathieu.**

**Léger, regardant sortir Chevroteau.**

Il deviendra fou! — Et c'est dommage car, dans le fond, c'est un excellent sujet. — Mais voyez donc qu'elle idée biscornue de vouloir arriver à l'égalité, en réduisant à la mendicité tous les propriétaires! si l'on ne fait pas un chassé général de toutes ces utopies, où irons-nous, grand Dieu?

**Mathieu**

Je viens d'apercevoir Chevroteau tout affairé, il vous quitte, ce me semble: qu'y a-t-il de nouveau?

**Léger**

Rien... malheureusement.

**Mathieu**

Comment malheureusement?

**Léger**

Et sans doute, puisque nous sommes dans le même état dé-

plorable ; continuellement sur le qui-vive, avec la guillotine en permanence.

**Mathieu**

Vous avez raison... il est temps que le sang cesse de couler.

**Léger**

Et cependant, si j'ai bonne mémoire, vous et votre fils appeliez de tous vos vœux cette révolution.

**Mathieu**

Je distingue, M.<sup>r</sup> Léger : nous désirions, il est vrai, la révolution qui devait détruire les abus, enfants de l'arbitraire et du privilège, pour asseoir la société sur des bases plus justes, c'est-à-dire sur le respect des lois, protectrices des droits de chacun ; mais j'étais loin de prévoir les excès et les malheurs dont nous sommes les témoins...

**Léger**

Et dont nous serons peut-être les victimes.

**Mathieu**

Que voulez-vous ? le bien ne s'achète qu'au prix du mal : telle est la triste condition de l'humanité. La Religion du Christ elle-même, pour s'établir dans le monde et le régénérer, a fait verser des torrents de sang. Comment prétendre que la régénération d'un peuple s'opère sans de violentes secousses ?

**Léger**

Je comprends qu'il y ait des secousses ; mais du genre de celles que nous éprouvons permettez-moi de ne pas en reconnaître la légitimité. *Brou !* J'en ai les jambes paralysées !

**Mathieu**

Un conseil d'ami. Ces sentiments que vous exprimez pourraient vous nuire s'il étaient entendus par d'autres que par moi. Tâchez d'être plus réservé, surtout maintenant qu'il nous est arrivé hier soir un certain Publicola, commissaire du comité de salut public, assisté d'un homme perfide et cruel qui n'hésiterait pas à nous perdre l'un et l'autre pourvu qu'il y trouvât son intérêt.

**Léger**

Et qui est cet homme perfide et cruel ?

**Mathieu**

Quoi ! vous l'ignorez ? *(avec intention)* Griffon, l'ex-intendant des seigneurs de Beauville.

**Léger, effrayé.**

Griffon !

**Mathieu**

Oui, Griffon, qui s'est affublé aujourd'hui du surnom de Régulus. L'infâme, non seulement s'est approprié les revenus des domaines de ses anciens maîtres, pendant leur émigration, mais encore, dans l'espoir d'obtenir la moitié de leurs biens, il a pris le masque d'un zélé patriote, et a lâchement dévoilé au gouvernement les secrets les plus importants de cette noble famille, de prétendus complots de leur part contre le nouvel ordre de choses, de sorte que leurs biens ont été confisqués, et seront vendus probablement à vil prix.

**Léger**

Quelle horreur ! M.<sup>r</sup> Mathieu.

**Mathieu**

Par conséquent de la prudence devant lui. Ne m'appellez plus M.<sup>r</sup> Mathieu, mais simplement Citoyen... Le *tu* est encore de rigueur.

**Léger**

C'est entendu, citoyen ! — Je te remercie de ton avertissement. — Est-ce bien comme cela ?

**Mathieu**

Parfaitement. — Mais qui vient là ?

**Léger, apercevant le Comte.**

Attention ! Cet individu me paraît bien mystérieux !

#### SCÈNE IV.

*Les précédents, Le Comte entrant avec précaution, et comme s'il était poursuivi par quelqu'un.*

**Le Comte, sans voir Mathieu et Léger.**

J'espère qu'ils auront perdu mes traces... ; grâce à ce massif d'arbres touffus j'ai pu me soustraire à leurs regards. — (*regardant*) Mais me voici à l'entrée du village, près de notre ancienne ferme de S. Julien... Oui, je revois, là-bas, l'antique château de mes pères... mais en fuytif, en proscriit..!

**Léger, bas à Mathieu.**

Comme il est agité, ému... ! Chevroteau y a mis le nez dessus : c'est un conspirateur.



**Mathieu, observant le Comte.**

Silence !

**Le Comte, de même.**

Me voilà pourtant chez moi..... et je tremble que quelqu'un ne m'y aperçoive. — A qui en effet me confier en ces lieux ? Tous ceux qui s'inclinaient naguères devant leur seigneur, se feraient un mérite d'en livrer la tête au bourreau!.. — Mais, malgré ce déguisement qui m'a protégé jusqu'ici, je puis être reconnu. Cachons-nous jusqu'à ce que la nuit me permette de pénétrer dans le château. Du courage ! Le ciel ne m'a pas conduit jusqu'en ces lieux à travers tant de périls, pour me faire échouer au moment de recueillir le fruit de mon entreprise = Voyons ; de quel côté diriger nos pas ? (*Apercevant Mathieu qui s'est un peu approché*) Je suis découvert !

**Léger, bas à Mathieu.**

Il s'est troublé à notre vue.

**Mathieu, s'avancant près du Comte qui se détourne pour n'être pas reconnu.**

Citoyen, tu n'es pas de ce village..... tu paraiss avoir de la peine à t'y orienter ?

**Le Comte, troublé.**

Moi ? pas du tout... Je cherchais seulement...

**Mathieu, l'interrompant.**

Parle franchement, si tu ne veux pas élever des soupçons.

**Le Comte, à part.**

Dieu ! cette voix... ! Je ne saurais en douter... C'est Mathieu !

**Mathieu**

Pourquoi ce trouble que j'observe en toi ? Si tu viens dans de bonnes intentions, tu dois être sans crainte. La loi ne frappe que les traîtres et les malfaiteurs.

**Le Comte, à part.**

Lui, que j'ai offensé autrefois d'une manière si cruelle... ! Me voilà à sa discrétion.

**Mathieu**

Tu n'as rien à répondre ?

**Léger, bas à Mathieu.**

C'est un suspect !

**Le Comte, de même.**

Mais Mathieu était un homme de cœur ; incapable de trahir qui que ce soit... En me confiant à lui, peut-être...

**Mathieu, noblement.**

Citoyen, tu m'obliges à remplir un pénible devoir: mais ainsi le prescrit la charge dont nos concitoyens m'ont revêtu. — En ma qualité d'officier municipal et de premier magistrat de cette commune, au nom de la loi, je t'ordonne de me suivre.

**Le Comte, se tournant vers Mathieu.**

Vous m'arrêtez, vous, M.<sup>r</sup> Mathieu!

**Mathieu et Léger, le reconnaissant.**

Le Comte de Beauville!

**Le Comte, avec résignation.**

C'est justice que ce soit votre tour aujourd'hui. Jadis, aveuglé par l'orgueil et la prospérité, je commis envers vous un acte injuste et barbare, que je me suis souvent reproché depuis que le malheur m'a instruit... Eh bien! le Ciel achève en ce jour de me donner ses terribles enseignements: il me livre aux mains de celui dont je méprisais le plus la faiblesse, et qui, plus que tout autre, a le droit de se dire mon ennemi.

**Mathieu**

Moi, votre ennemi!

**Le Comte**

N'êtes-vous pas l'homme que j'ai le plus indignement offensé? — M.<sup>r</sup> Mathieu, me voici prêt à vous suivre: faites votre devoir comme magistrat.

**Mathieu, s'inclinant.**

Je le ferai d'abord comme ancien serviteur du Marquis de Beauville.

**Le Comte, lui serrant affectueusement la main.**

Homme vraiment grand et généreux! Je t'avais bien jugé... Je n'attendais pas moins de toi!

**Léger, lui prenant la main de l'autre côté.**

Nous ferons aussi notre devoir comme ancien maître de danse du Comte de Beauville.

**Le Comte, le reconnaissant.**

Léger! Encore un ami dévoué que Dieu m'envoie!

**Léger**

Je le crois bien: à la vie, à la mort. — Mais, ce n'est pas prudent de rester ici... Dites donc, papa Mathieu, il faut prendre un parti au plus vite.

**Mathieu**

Il faut avant tout savoir pourquoi M.<sup>r</sup> le Comte s'est hasardé à venir parmi nous, lui que nous croyions à Coblentz!

**Le Comte**

Vous le saurez; mais jurez-moi auparavant que si ma présence peut vous compromettre...

**Chevroteau, en dehors.**

Par ici, M.<sup>r</sup> François, par ici.

**Le Comte**

Quelqu'un!

**Mathieu, regardant.**

C'est Chevroteau avec mon fils.

**Le Comte, regardant.**

Ceux qui me donnaient la chasse. Que je me dérobe à leurs yeux.

**Léger**

Là, là, chez moi; ne craignez rien.

**Chevroteau, à l'entrée à gauche.**

Je vous dis qu'il n'a pu s'échapper que par ici.

**Mathieu et Léger, au Comte.**

Dépêchez-vous. (*Léger pousse le Comte dans la maison à droite, et en ferme vivement la porte, au moment où François et Chevroteau paraissent*).

#### SCÈNE V.

**Mathieu, François, Chevroteau.**

**Chevroteau, indiquant la porte à François.**

As-tu vu?

**François, observant.**

En effet...!

**Chevroteau, de même.**

Il est là: j'en mettrais la main au feu.

**François, réfléchissant.**

C'est singulier... car enfin Léger est incapable de donner asile...

**Mathieu, à François et à Chevroteau.**

Que contemplez-vous là, vous autres? vous voilà en admi-

ration devant une porte comme si c'était une des sept merveilles du monde.

**François, à Mathieu.**

Mon père, vous étiez ici ? — qui est entré chez Léger ?

**Mathieu**

Chez Léger..?

**Chevroteau**

Oui, papa Mathieu. Il faut vous dire que depuis ce matin nous sommes aux aguêts...

**Mathieu**

Pourquoi ?

**Chevroteau**

Pour saisir un *quidam* passablement suspect, qui se cachait là-bas derrière les grands arbres...

**François**

Et que nous avons perdu de vue.

**Mathieu, hésitant.**

Ma foi... je ne puis vous dire...

**François, interrogant son père du regard.**

Non ? — bien sûr... ? (*Mathieu lui fait signe de se taire.*)

**François**

C'est bien ; je m'en rapporte à vous.

**Chevroteau, se frappant le front.**

Tenez, hâchez-moi comme chair à saucisses, mais rien ne m'ôterait de l'idée qu'il n'est pas loin... (*se ravisant*) Parbleu ! je suis bien bête de ne pas m'assurer... Entrons chez Léger.

**François, l'arrêtant.**

Mais quand mon père t'affirme une chose, il me semble que cela doit te suffire.

**Chevroteau**

Pardon, citoyen ; mais aussi nous savons que ton père est un modéré... un Girondin, capable, par bonté de cœur, de compromettre le salut de la patrie.

**Mathieu, souriant.**

Et toi, tu es un montagnard, n'est-ce pas ? de plus, tu veux faire de l'éloquence... !

**Chevroteau**

Tout comme un autre : J'ai des dispositions monstrueuses. — Mais cette phrase que vous venez d'entendre et d'admirer, n'est

pas de moi; elle est du citoyen Mutius Scévola, le tonnelier, qui l'a prononcée hier au comité.

**François**

Tu feras mieux de la garder pour toi et de ne plus la répéter; et puis... d'aller voir à la commune, si notre présence n'est pas nécessaire.

**Chevroteau**

J'obéis... toujours à l'ordre. — Qui vient là? — Si je ne me trompe, c'est Griffon.

**Mathieu et François.**

Lui-même.

**François**

Que nous veut-il? (*à Chevroteau*) Va-t'en.

**Chevroteau, à part en s'en allant.**

Ils se méfient de moi; ils veulent m'écarter des affaires publiques... mais ils ont beau faire, je serai municipal, (*avec emphase*) et je sauverai la patrie! (*il sort*)

## SCÈNE VI.

**Mathieu, Griffon, François.**

**Griffon, paraissant.**

Bonjour, citoyens. Salut et fraternité!

**Mathieu et François, le saluant.**

Citoyen...

**Griffon, avec aisance.**

Eh bien, qu'est-ce? on dirait que vous n'êtes pas très-flattés de me revoir.

**François**

Comment donc? au contraire...

**Griffon**

Non... j'aperçois un peu de méfiance à mon égard; n'est-il pas vrai, père Mathieu?

**Mathieu**

Quand cela serait, y aurait-il rien d'étonnant?

**Griffon**

C'est juste: aussi je vous le pardonne; expliquons-nous alors clairement.

**François**

Nous t'écoutons.

**Griffon**

Je conçois que vous soyez surpris de trouver un délégué du gouvernement en moi, qui, pendant tant d'années, ai été attaché aux seigneurs de Beauville. Je conviens que j'ai servi avec zèle les aristocrates. Nourri dès l'enfance dans des idées de servitude, j'ai défendu leurs intérêts que je croyais basés sur des droits acquis. Mais ce n'était pas le cœur, c'était la force de l'habitude qui me retenait auprès d'eux ; et la preuve, la voici : aussitôt que la lumière a frappé mes yeux, aussitôt que j'ai compris qu'au-dessus des intérêts d'une caste il y avait ceux de la nation, j'ai rompu à tout jamais avec mes anciens préjugés. Sous les drapeaux de la démocratie, j'ai défendu avec ardeur les droits du peuple, d'abord aux Cordeliers, ensuite aux Jacobins. On a reconnu mon civisme, au point que le comité du salut public a exigé que j'accompagne le citoyen Publicola envoyé comme commissaire inspecteur dans ce département.

**Mathieu, à part.**

Le fourbe !

**François, bas à Mathieu.**

Modérez-vous... dissimulons...

**Griffon, à part.**

Je crois les avoir convaincus.

**François, à Griffon.**

Je t'en fais mon compliment... mais, dis-moi, quelle est la mission de Publicola et la tienne auprès de nous ?

**Griffon**

Vous connaissez le nouveau décret de la Convention nationale ? Tous les biens des émigrés deviennent biens nationaux : on va procéder à la vente.

**François**

Et comme tu connais l'étendue des domaines des seigneurs de Beauville, naturellement on t'a choisi pour présider à l'enchère.

**Griffon**

Précisément.

**Mathieu**

Et c'est l'intendant des sires de Beauville, celui à qui ils

avaient tout confié en partant pour l'émigration, qui vient dépouiller ses anciens maîtres!

**Griffon**

Mes anciens maîtres! Je ne les connais plus. Ils ont été les oppresseurs du peuple, ils ont fait et font encore cause commune avec nos ennemis. Toi-même, citoyen Mathieu, rappelle-toi leurs vexations... ce jour entr'autres où tu faillis périr au milieu des flammes, par l'ordre du ci-devant Comte de Beauville.

**Mathieu**

Je l'ai oublié depuis que je le sais proscrit et malheureux.

*(François fait des signes à son père)*

**Griffon, d'un ton sec.**

Vraiment! ce discours me surprend dans la bouche d'un citoyen municipal... j'espère bien que ton fils ne partagera pas ces sentiments.

**François, bas à Mathieu.**

Plus un mot, ou vous êtes compromis. *(haut)* Tu te méprends sur la nature des sentiments de mon père. Il est aussi bon patriote que toi et moi, je t'assure; et ce qu'il a fait ici pour déraciner les vieux préjugés, et y faire germer les bons principes, est l'œuvre d'un zèle et d'un dévouement sans bornes. Tu peux l'apprécier, toi qui connais le pays.

**Griffon**

Voilà pourquoi je m'étonnais...

**François**

Comment veux-tu que l'on serve et que l'on aime quelqu'un pendant quarante ans, sans qu'il vous reste au fond du cœur quelque réminiscence... un peu de pitié..? Toi-même, citoyen, si le marquis de Beauville te tendait aujourd'hui la main en te demandant secours et protection, tu te sentirais ému... tu ne pourrais te défendre...

**Griffon**

Je ne dis pas non... mais le devoir, les principes avant tout!

**Mathieu, à part.**

Hypocrite, va!

**François, à Mathieu.**

Mon père, tu devrais aller donner des ordres pour que nos

volontaires se trouvent réunis sur le place, lorsque le citoyen Publicola viendra les passer en revue.

*(il lui fait des signes d'intelligence)*

**Griffon**

C'est cela... et moi je reste encore quelques instants avec François... au revoir.

**Mathieu, sortant.**

Adieu, citoyen... François, tu viendras me rejoindre : j'ai quelque chose d'important à te communiquer.

SCÈNE VII.

**François, Griffon.**

**François, à part.**

Je vois que Griffon désire me parler en particulier... tenons-nous sur nos gardes.

**Griffon, à part.**

Abordons franchement la question... François déteste les Beauville; et puis il est le seul qui puisse seconder mes projets... d'ailleurs quelle est la conscience qui résiste à l'appât de l'or?

**François, à Griffon.**

Citoyen, tu as, si je ne me trompe, quelque ordre à me communiquer.

**Griffon**

Un ordre? non; mais une affaire où j'ai besoin de ton concours.

**François**

Parle.

**Griffon**

On va vendre à l'enchère les domaines des ci-devant seigneurs de Beauville. Attendu l'état peu prospère des finances de chaque citoyen, et de l'instabilité des choses politiques, on trouvera peu d'acquéreurs; par conséquent les dits domaines seront adjugés à vil prix.

**François**

C'est probable. Après...



**Griffon**

J'ai pensé que l'on pourrait profiter de cette circonstance favorable. Il n'y a pour cela qu'à surenchérir, et l'on devient adjudicataire.

**François**

Mais qui?

**Griffon**

Toi.

**François**

Moi? tu plaisantes . . . tu sais fort bien que le diable loge dans ma bourse.

**Griffon**

J'ai prévu le cas... c'est moi qui ferai les fonds.

**François, à part.**

Je m'en étais douté. (*haut*) Alors je ne suis qu'un prête-nom dans cette opération.

**Griffon**

Tu auras de plus 5 p. % sur le prix de la vente, parce qu'il est juste que je t'assure des avantages.

**François**

Je te remercie.

**Griffon**

Ainsi tu acceptes?

**François**

Je demande à réfléchir...

**Griffon, à part.**

Il veut réfléchir? il est à moi.

**François, à part.**

Pour connaître à fond les desseins de ce misérable, feignons toujours d'abonder dans ses idées.

**Griffon**

Je te préviens que tes réflexions doivent être brèves et décisives, car la vente aura lieu demain.

**François**

Demain?

**Griffon**

Du moins les dispositions sont prises pour cela. Songe que cela ne te compromet en rien : nous ferons un écrit sous seing privé pour notre garantie mutuelle; j'en ai préparé la minute... tu gagnes une somme assez rondelette, et tu acquies de nou-

veaux droits à mon amitié, dont tu ne saurais douter, puisque je t'offre aujourd'hui cette affaire de préférence à tout autre.

**François**

Mais réponds-moi : pourquoi n'agis-tu pas en ton nom ?

**Griffon**

Par délicatesse. Nous vivons dans un temps où le moindre doute sur notre honneur peut nous être fatal. Que ne dirait-on pas, si l'on voyait l'ex-intendant des seigneurs de Beauville occuper leurs domaines ? La calomnie ne manquerait pas de répéter que je me suis enrichi dans l'administration de leurs biens, au point de pouvoir ensuite acheter leur seigneurie, tandis que ma fortune ne provient que de mes économies, et d'honnêtes opérations sur les grains.

**François**

Tu as raison... pour le moment, mais plus tard ?

**Griffon**

Pensons d'abord au présent... nous aviserons ensuite. (*se rapprochant un peu plus de François*) François, la démarche que je fais auprès de toi, te prouve l'estime que je fais de ta personne, et quelle confiance j'ai dans ta probité.

**François**

Merci de nouveau.

**Griffon**

Tu es incapable de trahir un secret qu'on t'aura confié...

**François**

Où veux-tu en venir ?

**Griffon**

J'ai besoin de ton concours dans une autre opération plus délicate encore que la première.

**François**

Voyons... (*à part*) une autre infamie, j'en suis sûr.

**Griffon**

En compulsant les papiers de la maison Beauville qui sont restés entre mes mains, j'ai lu que dans un souterrain du château, il y a scellée dans un mur une cassette contenant des valeurs considérables en pierreries, en titres sur la banque d'Angleterre, etc. etc.

**François**

Et c'est considérable, dis-tu ?

**Griffon**, *en confidence.*

Il y a là renfermé près d'un million. Le vieux marquis, prévoyant les désastres de la révolution, avait accumulé peu à peu ces valeurs, et les avait mises en lieu de sureté pour y avoir recours au moment de la détresse.

**François**

Et ce moment est venu.

**Griffon**

Et c'est nous qui en profitons; car je t'offre ta part.

**François**

Ton intention est donc?..

**Griffon**

D'aller la nuit prochaine, avec toi et un homme de confiance, nous emparer de la cassette... C'est une précaution à prendre: si par hasard il se présentait à l'enchère quelqu'un de plus riche que moi, qu'on lui adjugeât le château...

**François**

Prudemment imaginé... (*à part*) quelle infamie, grand Dieu! mais je déjouerai ses projets.

**Griffon**

Ainsi, je puis compter sur toi?

**François**

Nous nous reverrons à la commune.

**Griffon**

C'est cela... (*à part*) l'affaire est enlevée. (*il sort*)

#### SCÈNE VIII.

**François**, puis **Léger**.

**François**, *seul.*

Ainsi voilà le but humanitaire qu'il s'est proposé dans sa mission à S. Julien! S'emparer des richesses de ses anciens maîtres qui vivent dans la misère à l'étranger, et frustrer la nation de la moitié au moins de la valeur que représentent leurs domaines. Et le traître m'a fait l'injure de croire que je m'associerais à sa trahison! Je comprends: il comptait sur mon inimitié contre les Beauville, il lui fallait en outre un homme esclave de sa parole, incapable de délation... J'étais cet homme. Quelle

violence j'ai dû m'imposer pour feindre d'entrer dans ses vues! mais sans cela comment les pénétrer et trouver le moyen de les déjouer? — Voyons mon père et concertons-nous ensemble.

**Léger, s'approche avec précaution.**

François!

**François**

Qu'y a-t-il?

**Léger**

Je suis plus mort que vif!

**François**

Encore de tes terreurs paniques!

**Léger, de même.**

François, qu'est venu faire ici cet infâme Griffon.

**François, ironiquement.**

De fort belles choses, je t'assure.

**Léger**

Pour ne pas en perdre l'habitude. Que t'a-t-il dit? restera-t-il longtemps ici?

**François**

Avant tout réponds à mes questions: à combien s'élève ta fortune?

**Léger**

Quelle curiosité te prend?

**François**

Réponds-moi, te dis-je.

**Léger, hésitant.**

Mais... tu sais que j'ai éprouvé des pertes, que nous autres pauvres diables qui possédons quelque chose, nous avons été les seuls à payer les frais de mise en scène du drame que l'on joue aujourd'hui; puis est venu le *maximum*, les contributions volontaires sous peine d'être décapité; puis...

**François**

Ce n'est pas là ce que je te demande: de combien peux-tu disposer en tout?

**Léger, hésitant.**

Eh!... je puis disposer à la rigueur... Dans quelle intention me fais-tu subir cet interrogatoire?

**François**

Je n'ignore pas que chacuu aujourd'hui a un certain intérêt à cacher son avoir; mais me ferais-tu le tort de te méfier de moi?

**Léger**

Dieu m'en préserve.

**François**

Alors tu ne dois pas craindre de répondre à ma demande. Je te donne ma parole d'honneur que nul autre que moi ne saura ce que je te prie de me confier, et qu'il ne s'agit ici que d'assurer ta fortune, de l'accroître et d'empêcher une grande injustice.

**Léger**

Pour te prouver que j'ai entièrement confiance en toi, je t'avouerai qu'outre cette ferme il me reste encore cent-cinquante mille francs.

**François**

En argent ou en assignats?

**Léger**

Une partie en argent que j'ai eu la prudence de soustraire aux regards avides de mes chers concitoyens, et le reste en bons billets sur la première maison de banque de nos voisins d'outre-mer.

**François**

C'est bon... cela me suffit... du courage! tout ira bien.

**Léger**

Mais du moins m'expliqueras-tu..?

**François**

Pour le moment c'est inutile : laisse-moi faire . . . tiens-toi prêt seulement à me seconder.

**Léger, à part.**

Il fait de moi tout ce qu'il veut. — (*haut*) François, il paraît que je te tire d'embarras dans cette mauvaise affaire que je ne connais pas... Eh bien, mon ami, à ton tour maintenant.

**François**

Dispose de moi.

**Léger, à voix basse.**

Sache que je me trouve dans une position des plus compromettantes.

**François**

Toi?

**Léger**

Oui, moi qui ne sais plus sur quel pied danser, depuis cette maudite loi des suspects... Apprends donc que chez moi...

**François**, *l'interrompant vivement.*

Silence!... le commissaire Publicola.

SCÈNE IX.

*Les précédents, Publicola.*

**Publicola**, *toujours d'un ton important.*

Citoyens, sans vous commander, indiquez-moi la demeure du citoyen François Duroseau.

**François**

C'est moi-même, et voilà ma maison.

**Publicola**

Ah! c'est toi!... pourquoi ne t'ai-je pas encore vu? Il me semble que ton devoir...

**François**

Était d'aller te saluer, et de te rendre compte de ce que nous avons fait dans cette commune... mais tu n'es arrivé que d'hier au soir. Ce matin j'ai dû m'occuper de nos jeunes volontaires, afin de te les présenter, et je me disposais à me rendre auprès de toi, quand tu as paru en ces lieux.

**Publicola**

Nous connaissons ton patriotisme, les services que tu as rendus au pays, et nous excusons ton incivilité, convaincus qu'il n'y a dans ton fait aucun mépris de notre autorité ni de notre personne.

**François**

Tu peux en être persuadé.

**Publicola**, *apercevant Léger.*

Tu n'es pas seul...! quel est cet intrus qui reste là planté comme un piquet?

**François**

C'est le citoyen Léger... homme intègre... aux sentiments éprouvés...

**Publicola**

Pur Montagnard?... C'est bon. Avance alors, citoyen... (*Léger s'avance timidement*) ta main : salut et fraternité! (*il lui tend la main*)

**François**, *bas à Léger.*

Réponds sur le même ton.

Léger

Salut et fraternité!

Publicola, *lui secouant le bras.*

Liberté... ou la mort!

Léger

Ou la mort! (*à part*) le diable t'emporte, va.

Publicola, *à François.*

Citoyen Duroseau, quand pourront partir tes volontaires?

François

Demain, après-demain; quand tu l'ordonneras.

Publicola

C'est bien. Ils seront dirigés sur le Rhin, où paraissent se concentrer les efforts de la coalition européenne, malgré les terribles leçons que nous lui avons données à Fleurus, à Jemmapes et à Valmy.

François

Que veux-tu? La coalition a la tête dure: ce n'est qu'à force de répéter la même chose et de lui infliger des corrections, qu'on parviendra à la rendre plus docile et plus raisonnable.

Publicola

Nos soldats sont de bons maîtres d'école pour cela.—Mais, dites-moi donc, citoyens, vous n'avez pas ici de meilleure auberge que celle du *Cheval blanc*?

François

Non, citoyen.

Publicola

Mais c'est un taudis que votre *cheval blanc*; un véritable casse-cou... des lits atroces, du vin détestable... Encore si elle était située sur la place, ou ici! (*montrant la maison de Léger, à droite*) Par exemple, voilà une maison assez proprette.

Léger

C'est la mienne, citoyen commissaire.

Publicola

Je t'en fais mon compliment.

François

Elle est à ta disposition; et si pendant ton séjour parmi nous...

Publicola

J'accepte.

**Léger**, *épouvé, bas à François.*

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

**François**

Hein ? *(il regarde Léger qui reste interdit)*

**Publicola**, *qui s'en aperçoit.*

Est-ce que cela dérangerait le citoyen ?

**François**

Peux-tu le supposer ?

**Publicola**

Qu'il le dise franchement... liberté entière.

**Léger**, *cherchant ses mots.*

Comment donc?... au contraire... Je serai très-flatté que le citoyen commissaire...

**Publicola**

Dans ce cas je m'installe chez toi... tu n'as pas de local pour mon adjoint le citoyen Régulus ?

**Léger**

Régulus !

**François**, *à Léger.*

Oui, Griffon. — *(à Publicola)* Impossible, citoyen : la maison est petite ; ce serait vous gêner réciproquement.

**Publicola**

Dans ce cas Régulus restera au Cheval blanc. *(Il remonte un peu la scène et examine la maison)*

**Léger**, *à part.*

Et le Comte qui est là... ! Je suis perdu, si ce damné de Publicola entre chez moi avant que l'autre ait eu le temps de s'esquiver.

**François**, *bas à Léger.*

Qu'as-tu donc ?

**Léger**

Tu as achevé de me compromettre.

**François**, *de même.*

Tu as donné asile à quelqu'un ?

**Léger**, *avec effort.*

Oui ! Amuse Publicola le plus que tu pourras ; pendant ce temps...

**Publicola**, *redescendant.*

Charmante propriété ! — Eh bien, entrons-nous ?



**Léger**

Quand il te plaira.

**Publicola, s'acheminant.**

Sur-le-champ.

**Léger**

Citoyen, si tu pouvais différer quelques instants...

**Publicola**

Pourquoi?

**Léger, embarrassé.**

C'est que... je ne sais comment t'expliquer cela.

**François, à Publicola.**

Tu ne comprends pas son embarras? — Le citoyen désirerait auparavant aller disposer les choses de manière à te recevoir selon ta qualité et ton mérite.

**Publicola**

A ton aise. Comme je te l'ai déjà dit, liberté entière! Tu peux même donner des ordres pour le déjeuner, si cela t'est agréable.

**Léger, sortant.**

Je respire!

#### SCÈNE X et XI.

**François, Publicola, puis Le Comte et Chevroteau.**

**Publicola**

Nous disions donc, Citoyen, que l'esprit de la population de ces contrées...

**François**

Est excellent; tous dévoués au nouvel ordre de choses; tous prêts à verser leur sang pour la cause nationale.

**Publicola**

Et nous savons que c'est en grande partie grâce à toi et à ton père. Mais les communes voisines?

**François**

Un peu agitées. La majorité hésite encore à se prononcer en notre faveur, à cause de l'influence qu'exerce sur elles le voisinage de la Vendée et de la Bretagne, où l'insurrection fait chaque jour des progrès.

**Publicola**

On craint en effet que le soulèvement ne devienne général ; mais on y mettra bon ordre.

**François**

Je l'espère bien.

**Publicola**

Carrier vient d'être envoyé à Nantes avec des pouvoirs discrétionnaires ; et c'est un gaillard qui tape dru ! — Dis-moi : y aurait-il moyen d'établir une correspondance avec les provinces insurgées ?

**François**

Pour être instruits du moindre mouvement ? C'est déjà fait : j'attends aujourd'hui même des nouvelles par la voie de Rouen où je compte des amis dévoués.

**Publicola**

Tu as bien mérité de la patrie. J'en ferai mon rapport au gouvernement. *(Dans ce moment le Comte sort avec précaution de la maison ; Chevroteau qui le guettait dans le fond, l'aperçoit, s'avance et lui barre le passage.)*

**Chevroteau**

Halte-là ! on ne passe pas. *(Le Comte veut passer, et Chevroteau se place devant lui.)*

**Publicola et François, se retournant.**

Qu'est-ce ?

**Chevroteau**

Oh ! tu as beau faire, tu ne passeras pas. M.<sup>r</sup> François, c'est lui... le conspirateur que nous poursuivions ce matin... Je le savais bien, moi, qu'il était là !

**François, à part.**

L'individu recueilli par Léger... ! *(il court au-devant de Chevroteau et du Comte)* Eh bien ! quoi ! animal... qu'y a-t-il d'étonnant que le citoyen sorte de cette maison ?

**Chevroteau, reconnaissant le Comte.**

Dieu ! qu'ai-je vu ?

**François, le reconnaissant aussi.**

Le Comte de Beauville !

**Le Comte, lui prenant la main.**

M.<sup>r</sup> François... !

François, *bas au Comte.*

Silence!

Publicola, *à part.*

Que leur arrive-t-il donc? (*haut*) Citoyens, m'expliquerez-vous..?

François

Volontiers.

Publicola

Avancez alors.

François

C'est une méprise de cet imbécile (*il fait des signes d'intelligence à Chevroteau.*)

Chevroteau, *interdit.*

En effet je n'aurais jamais supposé...

François, *à Chevroteau.*

A présent tu reconnais le citoyen, n'est-ce pas?

Chevroteau

Oui, je le reconnais.

François

Eh bien! alors tais-toi, et laisse-le aller à ses affaires.

Le Comte, *bas à François.*

Merci!

Publicola

Un moment. — Puisque vous connaissez si bien le citoyen, vous autres, vous permettrez que je fasse aussi sa connaissance. Il me paraît assez taciturne...! (*Le Comte serre la main de François*)

François, *bas au Comte.*

Du courage! — (*haut à Publicola*) Dis plutôt triste. Mon cousin Guillaume s'est fait volontaire. Il est au moment de quitter sa famille, les objets qui lui sont chers...

Publicola

Je comprends. — Ah! c'est ton cousin!

François

Oui, citoyen, qui part ce soir pour aller rejoindre son détachement. Il est venu me dire adieu avant de se rendre à sa destination.

Publicola

Et comment se trouve-t-il chez le citoyen Lèger?

**François**

Parbleu ! Léger est un de nos amis intimes.

**Publicola**

Je comprends. — (*au Comte*) Ainsi, citoyen, tu vas aussi défendre la patrie menacée de toutes parts ?

**Le Comte**

Oui, citoyen : je suis dirigé sur la frontière du Nord.

**Publicola**

Il y fait chaud ! . . . mais que cela ne t'intimide pas. (*Déclament*) Tu as vu ces armées coalisées qui se vantaient d'anéantir la France, de la rayer du nombre des nations ? Elles se sont fondues comme la cire devant nos intrépides soldats, la plupart mal armés, plus mal vêtus, manquant de vivres et de munitions : mais ils combattaient pour l'indépendance, pour la liberté de leur pays, et rien ne leur a résisté. Va donc, jeune homme, va aussi t'immortaliser sur les champs de bataille. Vainqueur ou vaincu, la gloire est là qui t'attend. Je te donne l'accolade fraternelle : 1.<sup>o</sup> comme citoyen ; 2.<sup>o</sup> comme soldat de la patrie ; 3.<sup>o</sup> comme cousin du vertueux François Duroseau, dont le patriotisme mérite une couronne civique.

**Le Comte, avec émotion.**

Oh ! oui, une couronne civique... plus encore, car où trouver un cœur plus grand, plus généreux !

SCÈNE XII.

*Les précédents, Mathieu.*

**Mathieu, à Publicola.**

Voici une dépêche que je reçois à l'instant du comité de salut public. Elle est à ton adresse, et je te l'apporte.

**Publicola, prenant la lettre.**

Donne... y aurait-il du nouveau ? (*il lit à part*)

**Mathieu, apercevant le Comte, bas.**

Vous ici, M.<sup>r</sup> le Comte ! quelle imprudence !

**François, bas à Mathieu.**

Il n'y a ici que mon cousin Trochu.

**Le Comte, à François et à Mathieu.**

Vous vous vengez noblement. J'espère dans des temps meilleurs me montrer digne de vous.

**Publicola**

Écoutez donc, vous autres ce que l'on m'écrit de Paris : (*il lit*) « Citoyen commissaire, le ci-devant Comte de Beauville, que l'on croyait à Coblenz avec son père, a reparu en France. On a vu cet émigré à Paris, d'où il est reparti depuis trois jours, sous le nom de Pierre Landri. Il est déguisé en paysan bas-normand : ce qui ferait supposer qu'il a l'intention de se rendre dans ses anciens domaines où sont cachées, assure-t-on, des valeurs considérables. Une lettre interceptée nous a confirmé ces diverses circonstances. Tiens-toi donc sur tes gardes : surveillance et activité.

Salut et fraternité!

9 Germinal, an II. »

Qu'en dites-vous, citoyens? En voilà un excès d'audace! Un Beauville oser franchir la frontière et reparaitre parmi nous!

**François**

En effet c'est le comble de la témérité.

**Mathieu**

Pour moi je ne m'y serais jamais attendu, surtout si le ci-devant a le projet de venir à son château.

**François, avec force.**

Qu'il y vienne!.. (*à Publicola*) je t'assure qu'il y sera reçu comme il le mérite.

**Mathieu**

Et que l'on fera son devoir.

**Publicola, prenant le milieu de la scène.**

Répondez : vous le connaissez tous?

**François**

Tous. (*au Comte*) Toi aussi, n'est-ce pas, Guillaume?

**Le Comte**

Parfaitement. Je ferai observer cependant que depuis trois ans qu'il erre en proscrit sur la terre étrangère, il a dû s'opérer en lui un grand changement.

**François**

N'importe; nous sommes gens à le reconnaître à la première vue.

**Publicola, prenant le bras du Comte et de François.**

Dans ce cas, mes amis... faisons des vœux pour que sa mauvaise étoile le conduise ici, et nous le tenons.

**François, appuyant.**

Nous le tenons !

**Publicola**

Surveillance et activité, ainsi qu'on nous le recommande de Paris. (à Mathieu) Citoyen municipal, tu feras placer quelques hommes en vedette autour du château, et si quelqu'un de suspect se présente, arrêté, incarcéré et livré au tribunal révolutionnaire. Pas de pitié pour les traitres...!—J'entre dans mon nouveau domicile pour accuser réception de sa lettre à Fouquier Thiville. Au revoir. (il sort)

SCÈNE XIII.

**Le Comte, François, Mathieu, Chevroteau.**

**Le Comte, avec émotion.**

Mes amis, comment reconnaître jamais le service que vous me rendez ?

**Mathieu**

M.<sup>r</sup> le Comte, croyez que nous sommes trop heureux, mon fils et moi, de vous prouver que ceux que vous avez méprisés et outragés le plus, étaient dignes de votre estime et de votre affection.

**Le Comte**

Oh ! oui, je le reconnais aujourd'hui. Vous m'avez pardonné, quand vous pouviez me perdre. Les grands cœurs seuls sont capables d'une telle vertu.

**Chevroteau, à part.**

Quel changement !

**François**

Se venger d'un ennemi, lorsqu'il est abattu, c'est une lâcheté. Quand vous étiez encore dans tout l'orgueil de votre grandeur éclipsée, je pouvais me révolter contre ce joug honteux que l'on voulait faire peser sur moi. Je désirais le secouer, le briser à tout jamais ; mais aujourd'hui je ne vois plus que le

puissant tombé, redevenu homme grâce au malheur, et je lui tends une main amie pour le relever et le sauver.

**Le Comte**, *pressant la main de François.*

Et je la presse avec reconnaissance . . . et la vôtre aussi, M.<sup>r</sup> Mathieu.

**Mathieu**, *lui prenant la main.*

M.<sup>r</sup> le Comte...!

**Chevroteau**, *à part.*

Voyez s'il me tendra la main, à moi premier garçon de ferme! Ils ont beau dire et beau faire, c'est toujours un aristocrate.

**François**

Mais le temps presse. M.<sup>r</sup> Le Comte, quel a été votre but en venant dans vos anciens domaines?

**Le Comte**

Vous savez, mes amis, qu'en partant pour l'émigration, nous avions confié tous nos biens à notre intendant Griffon. Il devait nous en faire passer les rentes à l'étranger. Par cette précaution, nous espérions vivre à l'abri du besoin. Mais Griffon, depuis un an, non seulement ne nous a plus rien envoyé, mais encore il a cessé de nous donner de ses nouvelles. La misère, le dénûment sont arrivés à grands pas. Je me suis décidé alors à venir en France pour réaliser quelques fonds, et empêcher peut-être la ruine totale de ma famille.

**François**

Et vous arrivez à temps: deux jours plus tard, c'en était fait.

**Le Comte**

Comment cela? Griffon...

**François**

Est ici depuis hier. Il a fait publier la vente de vos domaines, et prétend s'en rendre acquéreur.

**Le Comte**

L'infâme! nos soupçons étaient donc une réalité.

**François**

Tranquillisez-vous: j'avais tout disposé pour parer le coup; ce n'est pas lui qui aurait acquis vos biens.

**Le Comte**

Et qui donc?

**François**

Léger . . . et alors , après les temps exceptionnels où nous vivons...

**Le Comte, vivement.**

Je comprends votre intention généreuse, d'autant plus méritoire, qu'elle passe pour un crime aux yeux de ces hommes fanatiquement cruels qui veulent dominer par la terreur et le sang !

**François**

Comme vous, M.<sup>r</sup> le Comte, nous déplorons les actes barbares et sanglants de notre époque, si brutalement réparatrice. Mais comment en serait-il autrement ? Le travail d'une nation qui se rajeunit est toujours fort pénible. Songez donc qu'il nous faut remettre à la fonte l'avenir de l'humanité ; par conséquent travailler au milieu du feu, et, cyclopes nouveaux, retremper les ressorts amollis des vieilles sociétés.

**Le Comte**

En attendant vous renversez, vous détruisez tout.

**François**

Oui, tout ce qui est contraire au droit, à la justice, à la dignité humaine. — Mais laissons cela : nous ne saurions nous entendre ; vous avez besoin d'autres épreuves pour comprendre notre prodigieux travail. Pensons à vous. Vous désirez aller à votre château ?

**Le Comte**

Sans doute... dites-moi : depuis quand Griffon n'y est-il pas venu ?

**Mathieu**

Depuis près d'une année.

**Le Comte**

Nous sommes sauvés !

**François**

Mais il se propose d'y aller ce soir, pour s'emparer d'une certaine cassette. .

**Le Comte**

Comment savez-vous ?

**François**

Il m'en a fait la confidence, ayant besoin d'un aide pour accomplir son dessein.



**Le Comte**

Le traître?

**Mathieu**

Et tu l'as repoussé avec indignation!

**François**

Au contraire.

**Mathieu**

Comment, mon fils?

**François**

Et sans doute : si je refusais de l'accompagner, il s'adressait à quelqu'autre moins scrupuleux, et tout était perdu; tandis que j'étais à même, par ma coopération, de conserver une partie de la fortune des Beauville.

**Le Comte**

Généreux ami!

**Mathieu**

Dans ce cas il faut le prévenir.

**François**

C'est urgent. (à *Chevroteau*) tu viendras avec moi et Monsieur le Comte; munis-toi d'une pioche, d'un levier.

**Chevroteau**

Oui, citoyen François; en passant nous prendrons cela dans la grange.

**François**

M.<sup>r</sup> le Comte, soyez notre guide.

**Le Comte**

Comme vous voudrez. — (*sortant*) le juste Ciel ne laissera pas tant de vertu sans récompense! (*il sort avec François et Chevroteau*)

SCÈNE XIV.

**Mathieu, puis Léger.**

**Mathieu, à part.**

Pauvre Comte! dans quel état nous le retrouvons! Quels dangers il a courus, et combien il en doit courir encore pour rejoindre la frontière! Voyons : comment lui faciliter le voya-

ge? en lui fournissant un passe-port, une feuille de route . . .  
oui, c'est cela...

**Léger, dans le plus grand abattement.**

C'est fait de moi! Je ne résisterai pas à des secousses si terribles.

**Mathieu**

Vous voilà bien abattu, Léger! Est-ce que vous auriez eu quelque démêlé avec votre hôte Publicola?

**Léger**

Moi, me quereller avec un commissaire du Comité de salut public! vous êtes fou. Mais croyez-vous que ce qui vient d'arriver ne soit pas suffisant pour abattre un homme, et l'anéantir?

**Mathieu**

Quoi donc?

**Léger**

Et le Comte que j'ai recueilli chez moi, vous comptez cela pour rien? vous savez la loi, vous magistrat municipal: « Qui-conque donnera asile à un émigré, à un ci-devant, à un ennemi de la patrie, sera passible de la peine de mort. »

**Mathieu**

Eh! bien, ne suis-je pas dans le même cas que vous?

**Léger**

Il est vrai que c'est une consolation d'aller à la guillotine en bonne compagnie; mais ce n'est pas moins fort pénible: je défie quelqu'un dans ce moment d'avoir le cœur à la danse.

**Mathieu**

Du courage, allons: l'homme qui remplit son devoir, qui a confiance en Dieu, doit fouler aux pieds ces craintes puériles.

**Léger**

Puériles, tant que vous voudrez. Je comprends que vous vous sentiez un peu plus à votre aise, vous plébéien de naissance et fonctionnaire démocratique; mais songez donc que moi j'appartiens en quelque sorte à l'aristocratie: j'étais un danseur noble!

**Mathieu**

Mon cher Léger, vous vous mettez dans la tête certaines chimères...

**Léger**

Des chimères! — Silence, voici Griffon.

## SCÈNE XV.

*Les précédents, Griffon.*

**Griffon**, à part, sans voir Mathieu et Léger.

Toutes les précautions sont prises. Les affiches sont posées; les annonces que j'avais envoyée d'avance aux journaux du département ont été publiées... François est à moi. — il ne s'agit plus que de nous entendre pour l'expédition de la nuit prochaine. — Mais, voilà Mathieu et Léger... De la prudence!

**Léger**, bas à Mathieu.

Qu'a-t-il à ruminer?

**Mathieu**, à Léger.

Quelque méchanceté, soyez-en sûr.

**Griffon**, à Mathieu.

J'espérais, citoyen, rencontrer ici ton fils François.

**Mathieu**

Si tu as quelque chose d'important à lui demander, et que je puisse le remplacer...

**Griffon**

Je te remercie: c'est François seul que j'ai besoin d'entretenir en particulier. Vous n'auriez pas vu non plus le citoyen Publicola?

**Léger**

Il est chez moi.

**Griffon**

Chez toi?

**Léger**

Oui, il a bien voulu accepter un logement dans ma maison, qui est un peu plus décente que le *Cheval blanc*.

**Griffon**

Il paraît que le citoyen Publicola aime le confortable...! (à part) je n'en suis pas fâché: je serai plus libre.

SCÈNE XVI.

*Les précédents, Chevroteau, puis Le Comte et François.*

**Chevroteau, à Mathieu.**

C'est fait, papa Mathieu : succès rapide et complet ; la cassette retrouvée et en sûreté.

**Mathieu, bas à Chevroteau.**

Tais-toi !

**Léger, de l'autre côté à Chevroteau.**

Tais-toi ! — Griffon..! (*Chevroteau reste muet*)

**Griffon**

Pourquoi, citoyens, ordonner à ce brave garçon de se taire devant moi ? savez-vous qu'en agissant ainsi devant un délégué du gouvernement, on devient suspect ? (*François et le Comte paraissent à gauche.*)

**Mathieu, les apercevant.**

Mon fils !

**Léger, apercevant le Comte.**

Le Comte ! impossible de me tirer de ce mauvais pas.

**Griffon**

Que signifie cela ? votre trouble augmente ! . . (*apercevant François*) et c'est parce que le citoyen François parait en ces lieux... avec... (*François court à Griffon, lui saisit le bras avec force et l'entraîne à droite.*)

**François**

Avec mon cousin Guillaume Trochu.

**Griffon, examinant le Comte.**

Ton cousin, lui ! — (*reconnaissant le Comte*) le Comte !

**François, bien accentué.**

C'est mon cousin Guillaume, te dis-je, et rien de plus . . . sinon je dévoile au Comité tes malversations, tes perfidies, ton hypocrite patriotisme, les propositions infâmes que tu m'as faites ce matin...

**Griffon**

C'était donc pour me trahir que tu acceptais !

**François**

Et tu as pu espérer de trouver en moi un complice ! Griffon, si tu veux vivre, pas un mot devant Publicola qui puisse éveiller en lui le moindre soupçon. Tu sais que je suis homme de parole . . . j'aurai l'œil sur toi. — (*au Comte*) Remets-toi, cousin ; sois sans crainte. Tu as cru reconnaître dans le citoyen (*désignant Griffon*) un ancien ennemi de ta famille ; tu t'es trompé. C'est le délégué Régulus, adjoint du commissaire Publicola, aussi vrai que tu n'es plus maintenant à ses yeux que mon cousin Guillaume qui se prépare à partir pour la frontière.

**Le Comte**

Soit ; je souscris à avouer ma méprise, puisqu'il consent à reconnaître la sienne.

**Griffon, à part.**

Oh ! je trouverai le moyen de me venger !

**François, qui a entendu ces derniers mots.**

Te venger ! Tu serais assez lâche pour me dénoncer comme ayant accordé asile et protection au fils de tes anciens maîtres, que tu devais aimer et respecter, et dont tu veux au contraire accaparer les richesses ! Eh bien, je te déclare que je dénoncerai à mon tour ton infâme conduite, et que ma tête seule ne roulera pas sur l'échafaud.

**Léger, à Mathieu et à Chevroteau.**

Il paraît que François donne à Griffon un galop...

**Chevroteau**

Qui est soigné... voyez comme il est interdit !

**SCÈNE XVII et dernière.****Les précédents, Publicola.****Publicola, tenant des lettres à la main.**

J'ai terminé mon courrier. Il ne s'agit plus que de l'expédier.

**Mathieu**

Si tu veux me remettre tes lettres, je les joindrai aux miennes, et demain elles partiront.

**Publicola**

Demain! attendre un jour! non, citoyen; il faut sur-le-champ trouver quelqu'un qui les porte au chef-lieu.

**Mathieu**

Nous le trouverons.

**Publicola**

D'autant plus qu'il y a là une relation confidentielle de mon voyage jusqu'ici, que le comité attend avec impatience. — Si l'on avait même un homme sûr qui allât tout droit à Paris, en prenant la poste à Rouen, cela n'en vaudrait que mieux.

**Mathieu**

Voyons, qui pouvons-nous charger de cette mission?

**François**

Parbleu! la personne est toute trouvée. Nous avons là mon cousin Guillaume qui doit passer par Paris pour se rendre à son corps.

**Mathieu**

C'est vrai.

**Léger, à part.**

Comme c'est adroit!

**François**

Au lieu de partir demain, il partira à l'instant même.

**Publicola**

Parfaitement.

**François, au Comte.**

Cela t'est indifférent, n'est-ce pas, cousin, d'anticiper de quelques heures, maintenant que tu as terminé toutes tes petites affaires à S. Julien?

**Le Comte**

Je suis prêt. Seulement je fais observer que je devrai perdre un peu de temps à Rouen pour prendre ma feuille de route.

**Publicola**

Nous allons te la faire, ta feuille de route. Un simple laissez-passer, signé par moi, te suffira.

**François**

Admirablement imaginé. Tu es un grand homme, citoyen commissaire.

**Publicola, se rengorgeant.**

Grand homme!... c'est possible... en tout cas je suis expédi-

tif. (*à Mathieu*) Citoyen municipal, va écrire toi-même le laissez-passer... je l'apostillerai.

**Mathieu**

Sur-le-champ. (*il sort*)

**Publicola, à Griffon.**

Citoyen Régulus, te voilà bien silencieux! On dirait que quelque chose te contrarie.

**Griffon**

Moi! pas du tout.

**Le Comte**

Je crois que le citoyen est plutôt préoccupé des moyens à prendre pour arrêter le Comte de Beauville, qui, d'après ce qu'on te mande, serait assez insensé pour venir à S. Julien.

**Publicola, à Griffon.**

Allons, que ta mauvaise humeur se dissipe. Nous le pincerons ton ci-devant Comte de Beauville; viens déjeuner avec moi. (*à Léger*) Le déjeuner est prêt, citoyen?

**Léger, sortant de sa torpeur.**

Ah! oui, le déjeuner...! sans doute...

**Publicola**

Tu es un homme exact; j'en ferai mon rapport.

**Léger, à part.**

Il a le courage de penser à déjeuner!... tandis que moi je n'aurais pas la force dans ce moment de faire, je ne dis pas un jeté-battu, mais le plus petit glissé.

**Chevroteau, à François qui lui a parlé à part.**

C'est convenu: j'envelopperai la cassette dans un linge, comme un paquet de hardes, et je la porterai au bout d'un bâton, en accompagnant le cousin Guillaume jusqu'à la ville.

**Mathieu, reparaissant.**

Voici la feuille de route en règle... tu n'as qu'à y mettre ton visa. — Voici une plume et de l'encre.

**Publicola, prenant le papier.**

Voyons cela. (*il lit*) Laissez passer et circuler librement le citoyen Guillaume Trochu, volontaire, se rendant, par Paris, à l'armée du Rhin, et porteur de nos dépêches au gouvernement. — Signalement: front large, yeux bleus, bouche moyenne, etc. C'est bien. (*il écrit sur son genou*) Vu et approuvé par nous, commissaire du Comité de salut public... (*au Comte.*) Tiens, voilà ton affaire; décampe au plus vite.

**Le Comte**

Et sois sûr que je ferai diligence. Adieu, cher oncle ; adieu cousin. — Le citoyen Publicola permettra bien que je vous embrasse, si toutefois cela peut vous être agréable.

**Publicola**

Comment donc ? faites.

**Le Comte**, *embrassant Mathieu et François.*

Adieu, les meilleurs des hommes ! — Léger, une poignée de main. (*bas*) Comptez aussi sur ma reconnaissance.

**Léger**, *au Comte.*

M.' Le Comte... croyez que . . . (*à part*) je ne sais plus ce que je dis. La frayeur m'a hébété de la tête aux pieds.

**François**, *à Chevroteau.*

Chevroteau, accompagne le cousin, et reviens au plus vite nous rendre compte de sa première étape.

**Chevroteau**

Soyez tranquille : Chevroteau connaît son devoir.

**Le Comte**

Adieu de nouveau. (*saluant Publicola et Griffon*) Citoyens...

**Publicola**

Salut et fraternité ! — en route nous aussi ; allons déjeuner.

**Léger**, *respirant.*

Le voilà parti . . . ! mes jambes commencent à se dégourdir. (*Le Comte est dans le fond avec Chevroteau ; il se retourne et salue encore Mathieu et François. Publicola entre dans la maison avec Griffon ; le rideau tombe.*)

FIN DU SECOND ACTE.





# LARIDON ET CÉSAR

ou

LE PÈRE ET LE FILS

---



## PERSONNAGES

---

LARIDON, *vieux vitrier, père putatif de Paulin.*  
LE PROVISEUR *du collège.*

PAULIN,	}	<i>Collégiens.</i>
CÉSAR,		
ADRIEN,		
AUGUSTE,		
RATON,		

*La scène est à Paris, dans un collège.*

---

# LARIDON ET CÉSAR

OU

Le Père et le Fils

COMÉDIE EN 1 ACTE

---

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente la cour intérieure d'un collège.  
A droite les parloirs; à gauche l'entrée.

### SCÈNE I.

**César, Paulin**

*(au lever du rideau on entend un bruit confus de cris en dehors.)*

**César**, en colère, à la cantonnade, comme s'il donnait  
encore un coup à quelqu'un.

Tiens, voilà encore pour toi! Et si tu n'es pas content, je  
vais répliquer.

**Paulin**, le retenant.

César, modère-toi, je t'en prie.

**César**, brusquement.

Eh! laisse-moi la paix, toi aussi.

**Paulin**

Mais si je tâche de te calmer, d'être prudent, c'est dans ton  
intérêt.

**César**

Dans mon intérêt? Je vois au contraire qu'ils s'acharnent après moi, lorsque je cesse de leur montrer les dents.

**Paulin**

C'est ce qui te trompe. Plus tu t'irrites de leurs plaisanteries, plus ils les redoublent. Le moyen de les faire finir, c'est de bien prendre la raillerie; de s'y prêter même au besoin, de bonne grâce.

**César**

Mais c'est intolérable, de la dernière inconvenance! (*avec mépris*) A leurs actes on reconnaît le sang qui coule dans leurs veines! Enfants de rien du tout, et par conséquent ne respectant rien.

**Paulin**

C'est-à-dire que tu t'attendais ici à trouver le même respect, les mêmes égards que dans le manoir de tes pères, où tout le monde s'inclinait devant le fils de M.<sup>r</sup> le marquis de Beauville.

**César**

Pourquoi pas? Ne suis-je plus le même?

**Paulin**

Non: quand tu as franchi il y a 3 mois le seuil de ce colège, tes titres de famille, ta fortune quelle qu'elle soit, l'adulation dont tu étais l'objet, les basses complaisances dont tu étais accablé, tout cela est resté à la porte; tu es entré avec ton seul mérite personnel.

**César**

Eh bien?

**Paulin**

Eh bien!.. (*lui prenant la main*) écoute, César; au risque de te déplaire, je te parlerai avec franchise: mais je t'aime, vois-tu... comme un frère; je crois t'en avoir donné la preuve, depuis que tu es parmi nous.

**César**

C'est vrai: toi seul as pris ma défense dès le premier jour. Eh bien? parle.

**Paulin**

Je disais donc que tu es entré ici escorté seulement de ton mérite personnel: avoue que ton bagage n'était pas lourd.

**César**

Que veux-tu dire? un fils de maison qui arrive parmi des enfants de je ne sais qui...

**Paulin, l'interrompant.**

Doit, au lieu de faire l'arrogant, montrer par son savoir et ses qualités personnelles qu'il vaut mieux qu'eux. Le pouvais-tu? non, car on a vu tout de suite en toi l'absence des premiers éléments sur lesquels reposent les études; une ignorance complète des usages de nos collèges; mais en revanche un orgueil excessif qui a révolté et soulevé tout le monde contre toi.

**César**

C'est l'envie qui les fait agir ainsi.

**Paulin**

Non : l'envie est inconnue ici; et puis, la main sur la conscience : que pouvait-on envier en toi?

**César**

Mon rang, ma naissance, ma fortune!

**Paulin**

Je te l'ai déjà dit : à la pension tout cela ne compte pas. Un fils de Roi n'aurait pas plus de privilèges que moi, humble fils de Pierre Laridon, pauvre vitrier de cette ville. Ce qu'on estime seulement c'est l'intelligence, l'application à ses devoirs et la bonne conduite.

**César**

Ma grand'mère cependant m'avait assuré...

**Paulin**

Eh ! la digne femme vit toujours dans l'illusion de ses vieux préjugés. Elle t'a laissé grandir jusqu'à 15 ans, abandonné à toi-même, à tous tes caprices, consacrant à courir dans les champs le temps que tu ne passais pas dans l'écurie à voir laver et bouchonner tes chevaux. César, la fortune et les titres ne dispensent pas, ils obligent au contraire.

**César**

Aussi je connais mes obligations.

**Paulin**

Tant mieux, si tu comprends dans ces obligations celle de t'instruire.

**César**

Qu'ai-je besoin de pâlir sur les livres? c'est bon pour vous autres qui ne pouvez avoir d'autre moyen d'être un jour quelque

chose; mais moi!... Que m'importe tout ce bagage scientifique? aussi je vais écrire à ma grand' mère qu'elle me retire d'ici au plus vite: j'en ai assez!

**Paulin**

Ah! si ton père vivait encore, si par sa position à la cour il n'eût pas été obligé de vivre toujours loin de toi, parce qu'il était toujours chargé de missions à l'étranger, tu ne parlerais pas ainsi: il t'aurait inspiré d'autres sentiments, et tu ne me donnerais pas les inquiétudes dont je ne puis me défendre pour ton avenir.

**César**

Bah! mon avenir; il est tout fait.

**Paulin**

Mon ami, aujourd'hui il s'est élevé une nouvelle aristocratie plus grande, plus puissante et plus réelle que toute autre: c'est celle du talent. Celle-là ne fait jamais défaut, quels que soient les revers de la fortune. Retiens bien cette vérité. — Mais voici quelques camarades qui viennent vers nous; tâche de ne pas les blesser avec tes airs de grandeur.

**César**

Je les méprise trop pour m'occuper d'eux; aussi je vais me retirer.

## SCÈNE II.

*Les précédents, Auguste, Adrien et Raton.*

**Auguste, à César.**

Quoi! tu fuis à notre approche! Ce n'est pas gentil de ta part.

**Adrien**

Est-ce que tu nous prends pour des ennemis?

**Raton**

Pour des vampires?

**César**

Et pour quoi voulez-vous que je vous prenne?

**Auguste**

Pour des amis au contraire.

**Adrien et Raton**

Oui, pour des amis.

**Auguste**

Après la scène absurde où nos camarades se sont moqués de toi d'une manière si sotte et si indigne, j'ai dit à Adrien et à Raton que voici : il ne faut pas cependant que ce brave César croie que nous sommes de moitié dans toutes les niches dont on le rend victime pour lui faire payer sa bienvenue. Mes amis, vous vous intéressez à lui, vous l'aimez comme moi ?

**Adrien et Raton**

Oui, oui, comme toi.

**Auguste**

Et c'est justice. Un garçon, beau de sa personne, issu d'une famille dont la noblesse date de Philippe-Auguste, destiné à posséder un jour des domaines jusque sur les flancs de l'Himalaya et du Chimborazo... un jeune homme qui pour s'élever au faite des honneurs, ne suivra pas l'escalier banal où grimpe la foule, mais saisira d'une main hardie les échelles du levant, et y montera de pied ferme.

**Adrien**

Les échelles du levant, en effet, sont non seulement plus solides, mais encore plus distinguées que celles que l'on construit dans notre pays. *(il rit en dessous avec Raton)*

**Auguste, gravement.**

C'est reconnu.

**Paulin, à part.**

Bon, voilà qu'ils recommencent... ! si César s'en aperçoit, il va y avoir encore du grabuge.

**César, après avoir regardé comme ébahi Auguste et Adrien, et s'adressant à Paulin.**

Paulin, est-ce qu'ils veulent eux aussi se moquer de moi ?

**Paulin**

Non...

**César**

Cependant avec leur air narquois qu'ils cachent en vain sous des paroles d'intérêt... qu'ils y prennent garde!... *(il s'éloigne un peu)*

**Paulin, passant entre Auguste et Adrien.**

Auguste, Adrien, je vous en prie : ne renouvelez pas le scandale de tout-à-l'heure...



**Auguste**

Nous ! point du tout . . . puisque nous venons au contraire nous déclarer ses protecteurs.

**Paulin**

Oui ! et de quelle manière ? avec l'ironie la plus amère.

**Adrien, à Paulin.**

Quoi donc ! ce grand benêt d'orgueilleux voudra nous ravaler avec ses airs insultants, et nous ne nous vengerons pas, en lui faisant payer un peu cher sa bienvenue ? Il sera *bec-jaune* dans toute l'acception du mot.

**Auguste**

Et gare à toi, si tu te mets entre nous et lui !

**Raton**

Oui, gare à toi !

**Paulin**

Et que me ferez-vous, si je continue à prendre le parti de l'opprimé ?

**Auguste, Adrien et Raton**

Tu le verras.

**Paulin**

J'espère bien ne pas le voir : je crois au contraire que je gagnerai dans votre estime.

**Auguste**

Immensément, en effet ! Va, nous savons pourquoi tu agis ainsi.

**Paulin**

Pourquoi ? je suis curieux de le savoir.

**Adrien, avec ironie.**

Parce que M.<sup>r</sup> Paulin Laridon, fils de M.<sup>r</sup> Pierre Laridon, vitrier émérite de son quartier, se trouve honoré de se frotter familièrement à M.<sup>r</sup> le Marquis de la Nigaudière.

**Raton**

C'est cela... !

**César, à Paulin.**

Tu vois bien que c'est toujours la même chose !... seconde-moi, et tu vas voir comment on met ces crétins à la raison.

**Auguste, Adrien, Raton**

Nous, des crétins !

**Paulin, tâchant de les calmer.**

Mes amis, du calme... ! César.. !

**César**

Le fils d'un gentilhomme ne peut souffrir une telle chose : il faut en finir.

**Auguste**

En finir ! nous ne sommes encore qu'au commencement.

**Paulin**

Et moi je vous dis que pour aujourd'hui du moins c'est fini ; et la preuve, c'est que je m'en vais avec César. (*à César*) Viens, suis-moi.

**César**

Laisse-moi en assommer un auparavant.

**Paulin, l'entraînant.**

Suis-moi, te dis-je : la meilleure vengeance que tu puisses tirer d'eux, c'est de ne pas écouter leurs méchancetés, et de fuir leur compagnie. (*il sort avec César*)

SCÈNE III.

**Auguste, Adrien, Raton.**

**Auguste**

Oh ! les lâches, ils fuient !.. ils ont peur !

**Adrien**

Avec quelle expression de mépris il a dit *fuir leur compagnie* !

**Raton**

Nous fuir ! Est-ce que nous ne les valons pas ? Le sang me bout dans les veines.

**Adrien**

Mon indignation est telle que s'il était là, voyez-vous... je ne sais pas ce que je lui ferais.

**Auguste**

Quelle que soit notre juste colère, gardons-nous de la témoigner : comme il l'a dit, il aurait obtenu sa vengeance.

**Adrien**

Se taire, c'est se déclarer vaincus.

**Raton**

Et moi, je ne veux pas qu'on me croie vaincu.

**Auguste**

Croyez-vous que je veuille rester les mains dans les poches?  
Je veux la vengeance, mais réfléchie.

**Adrien**

Réfléchie, soit; mais prompte.

**Raton**

Oui, prompte. Monsieur Paulin Laridon, parce qu'il est le premier de la classe, et qu'il espère avoir le prix d'honneur, voudrait-il s'ériger en censeur de nos actions? Ce ton de protecteur qu'il prend avec nous, me déplaît souverainement.

**Auguste**

Conçoit-on qu'il se soit pris d'une amitié sans borne pour cet arrogant, pour cette buse de César, qui ne sait pas encore décliner *Rosa*, la rose!

**Adrien, riant.**

Lui, qui nous entendant parler du Pont-Euxin, nous demanda gravement s'il était fort élevé, et s'il avait plus d'arches que le pont de Bordeaux!

**Raton, riant.**

Et à qui nous avons fait croire que la Porte Ottomane avait de hauteur deux mètres de plus que la porte S. Denis!

**Tous les trois, riant.**

Ah! ah! ah!

**Auguste, écoutant.**

Chut!

**Adrien et Raton**

Qu'est-ce?

**Auguste, de même.**

Chut!

**Adrien et Raton**

Eh bien?

**Auguste**

Ce n'est rien... J'ai cru reconnaître de ce côté la voix de notre Censeur. En nous surprenant ici, il aurait pu soupçonner que nous tramons quelque complot.

**Adrien**

Il ne se serait pas trompé.

**Raton**

Mais si, il se serait trompé, puisque nous n'avons rien comploté encore.

**Auguste**

Nous en avons toutefois l'intention : *Voluntas pro facto habetur.*

**Adrien**

Alors, puisque la volonté est réputée pour le fait, et que nous serons également punis si nous agissons ou n'agissons pas, que notre complot ait son plein effet.

**Auguste**

Ce que je vais proposer, mes amis, est quelque chose de terrible.

**Adrien et Raton**

Tant mieux.

**Auguste**

C'est en un mot une vengeance exceptionnelle.

**Adrien et Raton**

Parle, voyons.

**Adrien**

Pourvu que Paulin soit humilié, tu as mon assentiment.

**Auguste, gravement.**

Mes amis, c'est aujourd'hui le concours général. Il ne faut pas se le dissimuler ; la vérité est trop manifeste : Paulin est le meilleur élève du collège ; le grand prix sera enlevé par lui.

**Adrien**

C'est probable ; mais ce n'est pas sûr.

**Auguste**

Qui veux-tu qui le lui dispute ? Or c'est un triomphe sans égal, qui, malgré sa naissance obscure, place le notre camarade au-dessus de nous tous, et attire sur lui les regards et les faveurs même du Souverain.

**Adrien et Raton**

Hé bien ?

**Auguste**

Eh bien ! Empêchons ce triomphe.

**Adrien**

Comment ?

**Auguste**

Le moyen est des plus simples : il ne s'agit que de faire disparaître sa composition, aussitôt qu'il l'aura déposée sur le bureau.

**Raton**

Bravo!

**Adrien, réfléchissant.**

Sans doute; mais de quelle manière?

**Auguste**

L'un de nous en allant déposer la sienne après Paulin, au moment où le professeur fait un petit tour dans la salle pour surveiller de plus près chaque élève...

**Adrien**

J'ai compris: on s'empare adroitement...

**Auguste**

De celle du futur triomphateur.

**Raton**

Adopté...! c'est admirable!

**Auguste**

Ainsi...?

**Adrien, lui donnant la main.**

*Pedibus et manibus descendo in sententiam tuam.*

**Auguste, mettant un doigt sur sa bouche.**

Et surtout...

**Raton**

Recommandation inutile! Diable, je n'ai pas envie d'être chassé du collège, quoique je m'y ennuie terriblement.

*(on entend sonner à la porte.)*

**Adrien**

On sonne!

**Auguste**

Quelque visite, sans doute... voyons qui c'est. *(regardant à gauche)* Dieu me pardonne! Je crois que c'est le père Laridon.

**Adrien, regardant.**

Je le crois aussi.

**Raton, regardant.**

C'est lui! J'en suis sûr.

**Auguste**

Attention alors, et tâchons de nous amuser un peu. Secondez-moi tous.

**Adrien et Raton**

Sois tranquille; nous ne manquerons pas à la réplique.

*(Laridon entre par la gauche.)*

## SCÈNE IV.

*Les précédents, Laridon.*

**Laridon**, à la cantonnade.

C'est bien... ! je connaissons les lieux... ne vous dérangez pas ; restez : je ne voulons que voir notre garçon. (*entrant*)  
Bonjour, Messieurs, bonjour.

**Auguste**

Hé ! Bonjour, papa Laridon ; quel plaisir de vous voir !

**Laridon**, *saluant*.

Trop bon, trop honnête !

**Adrien**

Ça va toujours bien, n'est-ce pas ?

**Laridon**

Pas mal, pas mal, comme vous voyez. Quant à vous, ça ne se demande pas : vos physionomies riantes sont une enseigne qui annonce assez la bonté de la marchandise.

**Raton**

Et vous venez voir votre *fillot* ?

**Laridon**

C'est bien naturel : il y a huit jours que je ne l'avons pas vu, ce cher *poulot*.

**Auguste**, à *Raton*.

Va donc prévenir Paulin que son père l'attend pour l'embrasser. (*il lui fait un signe d'intelligence*)

**Laridon**

Ne vous donnez pas cette peine, mon gentil Monsieur ; probablement le portier a dû déjà avertir quelqu'un de vos chefs de ma visite.

**Raton**

N'importe : Paulin va être si heureux ! (*il sort en courant*)

## SCÈNE V.

Laridon, Auguste, Adrien.

Laridon

Il est bien aimable votre jeune camarade!.. Comment s'appelle-t-il?

Auguste, à part, à Adrien.

Attention! je commence l'attaque. (*haut*) Il s'appelle Dufraisier!

Laridon

Dufraisier!

Auguste

Oui, et mon camarade que voici se nomme Adrien Poirier.

Laridon

Et vous?

Auguste

Moi, je m'appelle Auguste Framboisi.

Laridon, surpris.

Quels singuliers noms! tous d'arbres fruitiers.

Adrien

Nous en avons beaucoup comme cela au collège: il y a encore Jules Prunières, Édouard Amandier, Ernest Figuier, Jean Dunoyer...

Laridon

C'est drôle tout de même!

Auguste

Oui, mais riche d'espérance: avec de tels éléments, le collège est certain de recueillir quelques bons fruits à la fin de l'année.

Adrien

D'autant plus que ces jeunes plantes sont toutes cultivées selon les préceptes latins de Port-Royal. Il est dommage seulement que le terrain sort un peu ingrat pour y implanter les racines grecques.

Laridon, naïvement.

Comment ça n'y pousse pas!

**Adrien**

Difficilement! (*bas à Auguste*) C'est charmant! comme il mord à l'hameçon!

**Auguste, bas à Adrien.**

Il a vécu sous la tente du patriarche Abraham! (*haut*) Mais en revanche les sciences naturelles y fructifient à merveille. Aussi les nouvelles inventions pullulent, même ici.

**Laridon**

Même ici!

**Auguste**

Ici plus qu'ailleurs; parce qu'ici, voyez-vous, on est plus isolé, plus concentré... Votre fils surtout est sous ce rapport un vrai prodige.

**Laridon, avec joie.**

Vraiment!

**Auguste**

L'invention qu'il vient de faire le prouve assez.

**Laridon**

Quelle invention?

**Auguste**

Comment! il ne vous l'a pas communiqué?

**Laridon**

Pas le moins du monde.

**Adrien, ironiquement.**

C'est par excès de modestie.

**Auguste**

En effet il est si modeste, ce cher Paulin!

**Laridon, avec intérêt.**

Mais dites-moi donc, quelle invention?

**Auguste**

Elle est sublime! non seulement elle lui fera le plus grand honneur dans le monde savant, mais encore elle assure sa fortune.

**Laridon, ému.**

Parlez, je vous en conjure.

**Auguste**

Voici.

**Adrien, à part.**

Que diable va-t-il lui conter?



**Auguste**

Votre fillet a trouvé le moyen, par des procédés chimiques...  
Vous savez ce que l'on entend par procédés chimiques?

**Laridon**

Allez toujours, allez toujours.

**Auguste**

Eh bien! il a découvert le moyen d'utiliser les coquilles de noix.

**Laridon**

Les coquilles de noix! que me chantez-vous là?

**Auguste**

La vérité: il en fait du noir d'ivoire de la première qualité.

**Adrien**, comprimant un éclat de rire.

Oui, M.<sup>r</sup> Laridon, rien moins que cela: sa fortune est faite.

**Laridon**

Je n'en reviens pas! — Et vous m'assurez...?

**Auguste**

Me croyez-vous capable de vous en imposer?

**Laridon**

Dieu me garde de vous faire cette injure!.. Comme il me tarde de l'embrasser!.. Paulin avoir fait une telle découverte... avec des coquilles de noix!

**Auguste**

Sans doute, c'est beau; mais demandez à Poirier, demandez celle que j'ai faite aussi. (*à part à Adrien*) À ton tour, paillasse.

**Laridon**

Vous aussi?

**Auguste**

Racontez-lui cela, Poirier, vous qui êtes mon confident intime... vous sentez que la modestie m'empêche de le faire moi-même.

**Adrien**, cherchant.

Ah! oui... cette invention... dont hier tu me fis part...

**Auguste**

Précisément.

**Adrien**, à part.

C'est-à-dire que c'est moi qui dois être l'inventeur.

**Laridon**

Parlez, M.<sup>r</sup> Poirier; je vous assure que je suis très-curieux des nouvelles inventions.

**Adrien**

Mon ami Framboisi, qui s'occupe essentiellement de l'étude des fossiles . . . Vous savez probablement ce que c'est que les fossiles?

**Laridon**

Allez toujours, allez toujours.

**Auguste**

Va toujours: on connaît les fosses et les fies.

**Adrien**

Alors vous devez avoir entendu dire qu'on a retrouvé des côtelettes fossiles, qui paraissent avoir appartenu à l'espèce *bovine*, ou pour le moins à l'espèce *ovine*.

**Laridon, émerveillé.**

Oh!

**Adrien**

Jusqu'ici les naturalistes n'ont vu rien d'extraordinaire dans ce phénomène: ils ont dit qu'au moment du grand cataclysme terrestre, les individus étaient occupés à manger des côtelettes de veau ou de mouton, et que les dites côtelettes nous étaient parvenues à l'état fossile avec ceux qui en faisaient leur nourriture.

**Auguste**

Cette explication vous paraît juste au premier abord, mais écoutez le reste.

**Laridon**

J'écoute de toutes mes oreilles.

**Adrien**

Après une profonde méditation, mon ami s'est dit: Non, ces côtelettes n'ont pas été extraites des animaux auxquels elles semblent appartenir: il est impossible que les veaux et les moutons pussent alors se multiplier assez, et par conséquent fournir assez de côtelettes à cette foule de géants carnassiers et voraces connus sous le nom de *Mastodontes*; donc cette substance alimentaire était un produit agricole: elle devait pousser dans les bois comme les champignons, ou bien être cultivée dans les champs comme un légume.

**Laridon, se récriant.**

Oh! c'est trop fort! — Vous voulez plaisanter, M.<sup>r</sup> Poirier?

**Adrien**

Moi? point du tout.

**Auguste, à Laridon.**

Écoutez le reste; laissez le finir; vous jugerez après.

**Laridon, à part.**

Écoutons... je crains cependant qu'ils ne se moquent de moi.

**Adrien**

Mon ami, poursuivant ses investigations, s'est dit encore : Nous habitons la même terre que les *Mastodontes*; si elle produisait au temps de ces honorables citoyens des côtelettes de veau, pourquoi n'en produirait-elle pas aujourd'hui? Donc il est possible de les cultiver, d'en faire des plantations considérables.

**Auguste**

Et voyez les conséquences de ma découverte: quelle diminution dans le prix de la viande, devenue de jour en jour plus abondante! par suite, l'homme mieux nourri...

**Adrien**

C'est une chose immense dans ses résultats! Ah! M.<sup>r</sup> Laridon, tous les jours on voit combien on'était plus civilisé que nous avant le déluge!

**Auguste**

C'est effrayant comme nous sommes arriérés! Alors, un *Ichtyosaurus* en savait plus au bout de son petit doigt que le plus docte de nos académiciens.

**Laridon, à part.**

Le sang-froid, l'air de conviction avec lequel ils me débattent toutes ces choses étranges, leur prête une apparence de vérité... ensuite je ne puis admettre que des jeunes gens qui paraissent si bons, si polis, veuillent rire aux dépens d'un vieillard qui vient embrasser son fils bien-aimé... Eux aussi ont un père! Mais je m'en éclaircirai avec Paulin que voici. (*Pendant cet aparté, Auguste et Adrien rient entre eux, et par derrière font des niches à Laridon.*)

## SCÈNE VI.

*Les précédents, Paulin, Raton.*

**Raton**, *paraissant.*

Enfin je puis vous amener votre *poulot*; j'ai eu toutes les peines du monde à le trouver.

**Paulin**, *sautant au cou de Laridon.*

Mon père, mon bon père!

**Laridon**, *l'embrassant avec émotion.*

Mon garçon! — Tu aimes donc toujours ton vieux papa?

**Paulin**

Comment ne pas l'aimer? ne lui dois-je pas tout ce que je suis?

**Laridon**

Cher enfant!

**Auguste**, *à Laridon et à Paulin.*

Nous vous laissons dans ces tendres épanchements: nous craindriens de vous gêner.

**Laridon**

Pas le moins du monde, M.<sup>r</sup> Framboisi...

**Paulin**

Que dites-vous, mon père? Framboisi! Pardon, Auguste, si mon père se méprend sur ton nom. *(Les élèves se regardent en souriant)*

**Laridon**

Je ne me méprends pas du tout: c'est lui-même qui m'a dit s'appeler Framboisi.

**Paulin**, *étonné.*

Il vous l'a dit..!

**Laridon**

De même que ce monsieur-là *(indiquant Adrien)* se nomme Poirier, et cet autre Dufraisier. Est-ce par hasard que cela n'est pas vrai?

**Paulin**, *regardant avec indignation ses camarades.*

Si... peut-être!

**Auguste**, *à Adrien et Raton.*

Gare la bombe!

**Laridon**

Ces messieurs m'ont encore annoncé une nouvelle qui m'a fait le plus grand plaisir...

**Paulin, froidement.**

Et laquelle ?

**Raton, à Auguste.**

Qu'est-il arrivé pendant mon absence ?

**Adrien, bas à Raton.**

Tais-toi et tu vas voir si la farce est bonne.

**Laridon**

M.<sup>r</sup> Framboisi et M.<sup>r</sup> Poirier m'ont appris, à ma grande satisfaction, que tu as fait une découverte admirable qui fera ta fortune.

**Paulin**

Une découverte ?

**Laridon**

Oui... ne fais donc pas tant le modeste : tu as trouvé le moyen avec des coquilles de noix de faire du noir d'ivoire.

**Raton, riant.**

Ah ! ah ! ah !

**Auguste et Adrien, à Raton.**

Ne ris donc pas ainsi !

**Laridon, à Paulin qui regarde toujours fixement ses camarades.**

Ils rient !... qu'ont-ils à rire ainsi, tes bons amis ?... Je crois que je commence à comprendre.

**Paulin, indigné à ses camarades.**

Il est donc vrai ! vous avez eu le courage... !

**Auguste**

Voyons, ne vas-tu pas te fâcher, toi aussi ? on sait l'importance qu'il faut attacher à une espèglerie d'écolier.

**Adrien et Raton**

Oui, une espèglerie d'écolier.

**Paulin, avec dignité.**

Et vous qualifiez d'espèglerie votre conduite envers mon père ! Respect au vieillard, respect aux cheveux blancs, Messieurs ; respect à la vertu, sous quelque habit qu'elle se présente ; respect au père qui vient embrasser son enfant en qui il vit, aime et espère ! Ce sont des êtres sacrés ; les jeter en pâture à la moquerie, au ridicule, à l'espèglerie, c'est un crime !

**Laridon**, *avec bonté.*

Ne t'échauffe pas ainsi, mon garçon : peut-être ces messieurs, étourdis comme on l'est à leur âge...

**Paulin**

Tant que leurs railleries ne se sont adressées qu'à moi, ces messieurs vous diront que je les ai supportées sans murmure ; mais quand elles vont jusqu'à vous, en qui se concentrent toutes mes affections, vous que vos vertus et votre dévouement paternel rendent si digne de respect, oh ! alors, voyez-vous, je ne suis plus maître de mon indignation.

**Auguste**

Mais personne ici n'a eu l'intention d'offenser M.<sup>r</sup> Laridon.

**Paulin**, *avec ressentiment.*

M.<sup>r</sup> Laridon ! — C'est parce que le père de votre camarade Paulin est simplement le vitrier Laridon, que vous l'accueillez ainsi ! C'est parce qu'il ne se présente pas à vos yeux escorté d'une réputation de noblesse ou de fortune, que vous devez en faire un objet de risée ! Eh bien ! c'est précisément ce qui devrait le rendre aussi estimable à vos yeux qu'il est cher à mon cœur. La plupart de vos parents vous ont reçus à votre naissance au sein de l'abondance, au milieu des splendeurs du luxe. Pour élever votre enfance, ils vous ont entourés de serviteurs, de bonnes, de pédagogues ; mais pour tous les soins que réclamait votre première éducation, ils n'ont eu que la peine de puiser dans leur bourse. Moi au contraire, — et je suis loin d'en rougir, sachez-le bien, — mon enfance s'est écoulée dans un humble logis où régnait la pauvreté. Pour soutenir leur fils, mon père et ma bonne mère qui n'est plus, étaient obligés de travailler le jour et une partie de la nuit, veillant sans cesse sur ce fils bien-aimé, développant en lui le sentiment du devoir, lui apprenant à prier, à aimer Dieu, à bénir sa Providence infinie qui récompensait leur travail en nous envoyant notre pain de chaque jour. Puis, grâce à eux et à la protection de quelques personnes vraiment chrétiennes qui s'intéressaient à nous, cet asile m'a été ouvert, et je touche au moment de recueillir le fruit de tant d'étude et d'efforts. Dites, dites maintenant si vos moqueries et vos sarcasmes ne sont pas un crime, lorsqu'ils s'adressent à un vieillard qui a tant travaillé, tant souffert pour son fils ! Comparez ce père avec les vôtres : qui a fait plus pour son enfant ? quel est le plus digne de res-

pect? quel est le plus digne d'être aimé? (*en prononçant ces derniers mots il se jette dans les bras de Laridon*).

**Laridon, attendri.**

Paulin, mon enfant chéri!... ah! s'il fallait renoncer à toi, te perdre...! j'en mourrais!

(*Adrien, Auguste, Raton restent stupéfaits; dans ce moment entre le Proviseur, qui s'est montré de temps en temps durant cette scène.*)

## SCÈNE VII.

*Les précédents, Le Proviseur.*

**Le Proviseur**

Très-bien, Paulin; très-bien, mon enfant!

**Tous**

**M.<sup>r</sup> le Proviseur!**

**Le Proviseur**

Lui-même qui a tout vu, tout entendu, et qui se trouve à même de mieux vous apprécier, Paulin! (*il lui serre la main avec affection; puis avec sévérité*) Il a été témoin encore de l'indigne conduite de ces messieurs!

(*Auguste, Adrien et Raton baissent la tête.*)

**Laridon**

Veillez les excuser, M.<sup>r</sup> le Proviseur: voyez leur confusion, leur repentir... ce sont des enfants après tout. Comme les petits chats, vous savez, il faut qu'ils jouent avec tout ce qui leur tombe sous la patte.

**Le Proviseur, sévèrement.**

**M.<sup>r</sup> Laridon,** il est juste cependant que ces messieurs...

**Laridon, continuant et s'adressant aux enfants.**

N'est-ce pas, mes enfants, qu'une autre fois vous serez plus sages, plus circonspects? Vous comprenez déjà, j'en suis sûr, qu'il ne faut jamais se jouer de la tendresse toujours respectable d'un vieux père, sous quelque forme qu'il se présente à vos yeux. Que voulez-vous? Dieu lui a refusé la fortune et les moyens de s'instruire comme vous; ce n'est pas sa faute! Loïn de se moquer de lui, on doit le plaindre au contraire, et voir si sous son écorce dure et grossière il n'y a pas

quelques qualités qui puissent lui faire pardonner ses défauts extérieurs.

**Auguste**

Oh! oui, nous comprenons maintenant combien nous avons eu tort.

**Adrien et Raton**

Oui, nous le comprenons.

**Paulin**

Je joins mes prières à celles de mon père, Monsieur.

**Le Proviseur, aux élèves.**

Remerciez encore votre camarade de son intercession, et allez à l'étude vous préparer pour le grand concours annuel; ensuite vous viendrez prendre mes ordres. — Sortez.

**Auguste, à Laridon.**

Merci bien, M.<sup>r</sup> Laridon...

**Adrien**

Et toi aussi, Paulin.

**Laridon**

Il n'y a pas de quoi... adieu, Messieurs.

**Auguste, à Adrien, en sortant.**

Après une scène comme celle-là, le complot ne va plus.

**Adrien**

La recommandation est inutile. *(Auguste et Adrien sortent)*

**Raton, à Laridon.**

Agréez aussi...

**Paulin, à Raton.**

Mais toi, Raton, tu n'étais pas ici avec eux; par conséquent tes excuses sont superflues.

**Raton**

J'étais absent, il est vrai, lorsque Auguste et Adrien ont fait leurs farces à M.<sup>r</sup> Laridon: j'étais allé te chercher pour embrasser ton père; mais j'ai été dix minutes à te trouver, afin de leur donner le temps d'exécuter leurs espiègleries, par conséquent je dois être pincé comme eux.

**Paulin, à Raton qui sort.**

Non, va; tu seras pardonné comme eux.

**Raton, sortant.**

Ainsi soit-il!

**Le Proviseur, à Paulin.**

Vous-même, Paulin, dites adieu à votre père: voici l'heure



du concours. Pensez que tout le collège a les yeux sur vous. Tâchez de ne pas tromper notre espérance et de l'emporter cette année sur nos rivaux.

**Paulin, embrassant Laridon.**

Adieu donc, puisqu'il le faut; mais revenez vite me voir: aujourd'hui j'ai si peu joui de votre présence.

**Laridon**

Adieu, mon gros chéri; adieu, et songe à faire ton devoir, comme te l'a recommandé M.<sup>r</sup> le Proviseur. *(Paulin sort)*

#### SCÈNE VIII.

**Le Proviseur, Laridon.**

**Laridon, avec embarras.**

Je suis bien aise de me trouver quelques instants seul avec vous, M.<sup>r</sup> le Proviseur.

**Le Proviseur**

Et moi aussi, M.<sup>r</sup> Laridon.

**Laridon**

Vraiment! voyez comme cela se rencontre.

**Le Proviseur**

Oui, j'étais au moment de vous envoyer chercher pour vous entretenir d'une affaire qui vous intéresse vivement.

**Laridon**

Et moi, connaissant votre bonté et votre affection pour Paulin, je désirais vous confier un secret que ma délicatesse ne me permet plus de tenir caché.

**Le Proviseur**

Peut-être ce secret se rattache-t-il à l'affaire que je dois vous communiquer.

**Laridon**

Vous croyez?

**Le Proviseur**

Voyons, parlez.

**Laridon, hésitant.**

Je dois vous avouer, Monsieur, que Paulin...

**Le Proviseur**

Eh bien?

**Laridon**

Eh bien !... Paulin... cela me coûte terriblement à dire... mais enfin, vous êtes un brave homme, et cela n'ira pas plus loin... Paulin, M.<sup>r</sup> le Proviseur... n'est pas mon fils ! (*vivement*) Oh ! il l'est bien sous le rapport du dévouement et de l'affection : jamais père au monde n'a aimé son enfant plus que je n'aime Paulin... mais il n'est pas mon fils selon la nature et selon la loi.

**Le Proviseur**

Je le sais.

**Laridon, étonné.**

Comment ? vous le savez !

**Le Proviseur**

Oui, depuis hier, d'une manière positive ; mais je m'en doutais depuis deux ans.

**Laridon, avec intérêt.**

Comment cela, M.<sup>r</sup> le Proviseur ? je vous en prie, expliquez-moi...

**Le Proviseur, montrant des papiers.**

Hier on m'a remis ces papiers. Ils avaient été confiés par le marquis de Beauville...

**Laridon, vivement.**

Attendez... le marquis de Beauville, un grand, sec, bel homme, avec une balafre sur l'œil gauche !

**Le Proviseur**

Précisément. Or le marquis, gouverneur de la Martinique, où il est mort il y a six mois, avait confié ces papiers à un de ses amis qui devait rentrer en Europe et se chargeait de me les remettre en mains propres. Hier seulement cet ami s'est acquitté de sa commission.

**Laridon**

Eh ! que contiennent ces papiers ?

**Le Proviseur**

Vous allez l'apprendre par la lettre que le marquis m'a adressée avant sa mort, et dans laquelle était inclus un précieux document qui atteste que Paulin est un fils unique, issu du premier mariage du dit marquis avec Madame de Sancerre ; mariage qu'on avait été obligé momentanément de tenir secret.

**Laridon**

Ainsi Paulin est réellement le fils du marquis de Beauville ?

### Le Proviseur

Ecoutez la lecture de sa lettre : — (*il lit*) « L'homme par  
 « faiblesse ou par orgueil transgresse souvent ses devoirs les  
 « plus sacrés ; par respect humain, il diffère encore souvent  
 « de réparer ses torts. Si je n'ai pas eu jusqu'ici la force et le  
 « courage de réparer les miens, je l'aurai aujourd'hui. Veuil-  
 « lez être mon intermédiaire pour cela : votre noble caractère  
 « et vos vertus me sont un sûr garant que vous ne déclinerez  
 « pas un semblable mandat, car il s'agit de faire du bien, et  
 « d'assurer l'avenir d'un enfant qui vous est confié. »

*Laridon, avec émotion.*

Eh ! que prétend-il par là ? me l'arracher peut-être ?

*Le Proviseur, reprenant sa lecture.*

Ecoutez : — « Lorsque j'épousai secrètement Mad.<sup>me</sup> de San-  
 « cerre, ma première femme, j'en eus un fils qui fut remis aux  
 « soins d'une nourrice chargée de l'élever à la campagne,  
 « jusqu'à ce que des circonstances plus favorables me per-  
 « missent de ne plus faire un mystère de mon mariage, et de  
 « rappeler mon fils sous le toit paternel ; mais cette femme  
 « mercenaire, à qui nous avions anticipé trois ans de pension,  
 « disparut après avoir exposé l'enfant sur les marches de l'é-  
 « glise de S. Roch. Il fut impossible de découvrir par qui cet  
 « enfant avait été recueilli. Mais deux ans après, à la mort de  
 « sa bonne mère, le curé de S. Roch, appelé pour assister la  
 « marquise dans les derniers moments de sa vie, lui révéla que  
 « la femme d'un honnête vitrier, juste à l'époque de la dispa-  
 « rition de la nourrice et de mon fils, avait trouvé un matin de  
 « bonne heure sur le perron de l'église, un enfant qu'elle dé-  
 « sirait adopter. »

*Laridon*

C'est l'exacte vérité : ma bonne et digne femme fit cette dé-  
 claration, dans le cas où les parents du pauvre abandonné vou-  
 lussent un jour le réclamer. — Continuez, je vous prie.

*Le Proviseur*

Voici : — (*lisant*) « La marquise mourut laissant un acte par  
 « lequel son fils, s'il se retrouvait, était appelé à jouir de ses  
 « droits d'enfant légitime, et déclaré habile à hériter des biens  
 « de sa mère. Chargé par le roi d'une mission importante, je  
 « dus partir presque aussitôt après la mort de ma femme. Je

« restai cinq ans à l'étranger où je me remariai et eus mon second fils César maintenant auprès de vous. »

**Laridon**

Ainsi, M.<sup>r</sup> César, pour qui Paulin a tant d'amitié, se trouve être le frère de notre enfant !

**Le Proviseur**

Précisément. — (*il lit*) « Lors de mon dernier voyage en France, le bon curé de S. Roch, que j'avais chargé de s'informer du sort de mon enfant avec toute la réserve possible, m'assura que ce précieux enfant vivait; que le bon vitrier et sa femme, qu'il croyait ses parents, avaient toujours pour lui tous les soins imaginables, qu'il était placé au Collège dirigé par vous, et qu'il donnait les espérances les plus flatteuses. C'est alors que j'eus l'honneur de vous voir, Monsieur le Proviseur. Je vous recommandai Paulin comme un fils, et à l'émotion avec laquelle je l'embrassai, vous vous doutâtes probablement pourquoi je lui témoignais tant d'intérêt. Au moment où il va quitter le collège, il est juste qu'il entre dans le monde sous son véritable nom. Je réparerai ainsi en partie les torts que j'ai envers lui. Je vous envoie deux pièces au moyen desquelles Paulin prouvera sa naissance et ses droits comme fils du marquis de Beauville et de Anne de Sancerre. Les titres relatifs à la succession de sa mère sont déposés chez M.<sup>r</sup> Hardouin, notaire à Paris, rue Blanche n. 7. »

**Laridon, avec sentiment.**

Ainsi je n'ai plus de fils!... Paulin va être riche, va porter un nom distingué...! Vous comprenez ce qui doit se passer là dedans, Monsieur...! Mais enfin, quel était mon but en lui sacrifiant mon existence? qu'il occupât un rang honorable, qu'il fût riche, heureux...! Eh bien! il le sera; pourquoi me plaindre? (*il dit ces derniers mots avec des larmes dans la voix*)

**Le Proviseur**

Pourriez-vous croire que Paulin dans sa nouvelle position oublie tout ce qu'il vous doit? qu'il vous abandonne? Non, non; il vous aime trop pour cela.

**Laridon, avec sentiment.**

C'est possible... j'en suis persuadé même... mais il ne m'appellera plus son père !

**Le Proviseur**

Du reste le marquis ne vous a pas oublié. Certain de la tendresse de Paulin pour vous, il ajoute : « Pour récompenser le « digne homme de vitrier qui a servi de père à mon fils avec « tant d'abnégation, j'en laisse le soin à Paulin lui-même : son « bon cœur lui dictera amplement son devoir. Tant de dévouement et d'affection ne se rémunère pas avec de l'argent seulement ; pour moi, je ne puis lui offrir autre chose que ma « reconnaissance ; c'est donc à mon fils à lui donner la récompense qu'il mérite si justement. »

**Laridon**

Eh ! que peut-il me donner en échange de ce titre de père qui faisait ma gloire et mon bonheur ?

**Le Proviseur**

Voyons, mon cher Monsieur, parlons raison, et avec calme si c'est possible.

**Laridon, avec effusion.**

Il ne me quittera pas, n'est-il pas vrai ? (*avec découragement*) il est vrai qu'il va être grand seigneur !

**Le Proviseur**

Cela ne changera en rien son cœur, soyez-en sûr... si vous voulez, nous différerons de quelques jours à lui annoncer sa nouvelle position.

**Laridon**

Non, Monsieur : si cela doit le rendre heureux, qu'il le soit le plus tôt possible, quelque peine que je doive en ressentir après. Sans doute il n'était pas mon fils dans toute l'acception du mot, mais j'avais tellement rempli envers lui les devoirs d'un père, que je m'étais habitué à croire que je l'étais réellement ; et j'espérais que cela durerait toujours ainsi. Que voulez-vous ? l'amour paternel est un peu égoïste ! — Cependant comme l'avenir de Paulin doit passer avant tout, vous voyez que je suis venu aujourd'hui vous dévoiler le secret de sa naissance, dans l'intention de vous demander un conseil sur la conduite que j'avais à tenir. Je trouve les choses plus avancées que je ne croyais... je ferai ce que votre sagesse jugera à propos.

**Le Proviseur**

Eh bien ! agissons avec prudence. Le marquis est mort, et son fils Paulin est mineur : allez chez M.<sup>r</sup> Hardouin, montrez-lui ces papiers, et priez-le de les confronter avec les titres qu'il

a en dépôt. Informez-vous de l'héritage de la mère de notre cher enfant. J'irai moi-même demain voir M.<sup>r</sup> Hardouin, pour le consulter sur les dispositions à prendre... Allez, et revenez vite.

**Laridon, sortant.**

J'y vais... ne dites rien à Paulin avant mon retour.

**Le Proviseur**

Je vous le promets.

## SCÈNE IX.

**Le Proviseur**

Quel excellent homme ! que de noblesse, que de vertu sous cette enveloppe que l'éducation n'a point polie ! Je comprends son chagrin de se séparer de ce bon fils pour lequel il s'est imposé tant de privations, et dont l'affection est tout pour lui. Mais cette affection ne lui fera pas défaut : je connais Paulin ; il n'est pas de ceux dont les richesses peuvent altérer les sentiments. Seulement il voudra faire son nid à part . . . En vain nous murmurons contre cette loi de la nature ; nos enfants sont comme les petits oiseaux : aussitôt qu'ils peuvent voler de leurs propres ailes, ils abandonnent le nid paternel... mais qui vient là ? — César !

## SCÈNE X.

**Le Proviseur, César.**

**César, avec indignation.**

C'est une indignité ! une infamie !

**Le Proviseur, avec douceur.**

Qu'y a-t-il encore, mon enfant ?

**César**

Il y a que je ne veux plus rester ici.

**Le Proviseur**

Pourquoi cela ? que vous est-il arrivé ?

**César**

Ma dignité me défend de prolonger ici mon séjour.

**Le Proviseur**

Votre dignité ! personne, je pense...

**César, avec force et dépit.**

Je veux m'en aller, là !

**Le Proviseur**

Est-ce que vos camarades vous ont encore tourmenté ?

**César**

Pis que cela.

**Le Proviseur**

Pis ?

**César**

Oui, Monsieur. — Figurez-vous que notre préfet d'études s'est avisé de me mettre au pain sec à diner.

**Le Proviseur**

Probablement il aura eu un juste motif...

**César, vivement**

Aucun ; jugez vous-même. Un de mes camarades m'a dit : César, j'ai su qu'après l'étude quelques élèves de notre section, pour se moquer encore de toi, ont résolu de t'adresser une question à laquelle il est certain que tu ne sauras pas répondre : tu comprends qu'ils seraient bien attrapés si tu la résolvais sur-le-champ ; je n'en connais pas la solution non plus ; par conséquent va demander au préfet pourquoi les grenouilles n'ont pas de queue, tandis que les Chinois en portent une d'un mètre de long. Je suis allé faire cette question, afin de pouvoir répondre ensuite catégoriquement à mes camarades, et voilà que le surveillant m'a mis au pain sec, et que tout le monde s'est mis à me rire au nez. Je vous le demande : est-ce juste ? c'est une atrocité inouïe.

**Le Proviseur, avec calme.**

Le surveillant a cru, et non sans raison, mon enfant, que vous vouliez vous moquer de lui, en lui adressant cette demande saugrenue.

**César**

Mais non, Monsieur, je n'avais pas cette intention.

**Le Proviseur**

Mais lui a pu le supposer, et a dû par conséquent vous infliger une punition.

**César**

Il devait plutôt considérer que l'on ne doit pas me traiter, moi fils de famille, comme le dernier des artisans. Quand je

suis entré dans collège, vous avez dit vous-même à ma grand' mère que l'on aurait des égards.

**Le Proviseur**

Quels égards? Ceux que réclamait votre faiblesse et votre ignorance. Votre première éducation, entièrement nulle, nous en faisait un devoir. Mais les lois de cette maison sont les mêmes pour tous; il n'est pas permis de les violer. Quand je vous ai connu, j'ai eu pitié de votre état.

**César, avec ressentiment.**

Pitié! moi, faire pitié!

**Le Proviseur**

Oui, Monsieur, pitié quand je me suis aperçu de votre ignorance complète et des sots préjugés dont vous êtes imbu. Pour dissiper ces ténèbres et ouvrir vos yeux à la lumière, que de peine, de temps et de soins ne faudra-t-il pas? Ensuite je prévoyais ce qui malheureusement est arrivé, c'est-à-dire, que vous donneriez lieu à une grande irritation de vos camarades contre vous.

**César**

Moi? j'ai donné lieu...

**Le Proviseur**

Sans doute, avec vos airs hautains et dédaigneux. Oh! mon cher enfant, si vous voulez vivre en paix avec vos camarades, et plus tard dans le monde, il faut vous dépouiller de ces vieux habits et de ces vieux gallons dont vous êtes si fier, et qui sont passés de mode. Pendant que vos bons parents vivaient avec leur passé dans l'émigration, il s'accomplissait dans le présent, au profit de l'avenir, un changement radical dans les mœurs et dans les institutions. L'égalité passait son niveau sur toutes les conditions, excepté pourtant sur l'intelligence et le mérite personnel, où la nature, le savoir et la vertu établiront toujours des différences.

**César, surpris.**

Vraiment!... et alors..?

**Le Proviseur**

Alors il faut unir à la fortune et au nom que l'on tient de son père, un peu de mérite personnel que l'instruction seule peut nous donner. Il n'y a pas d'autre distinction possible aujourd'hui. La fortune ne défend ni du ridicule ni de l'épithète injurieuse d'imbécile. Vous en faites la triste expérience: voyez



à combien de sarcasmes et de moqueries vous avez été en butte, depuis votre entrée au collège, du moment que vos camarades se sont aperçus de votre ignorance, que faisait ressortir encore davantage votre vanité et votre maintien insultant; voyez quelle terrible leçon ils vous ont donnée, et vous donnent encore chaque jour. Profitez-en, mon petit ami; vous êtes un enfant gâté : tâchez de devenir un homme.

*César, avec soumission.*

Oui, Monsieur; mais comment?

**Le Proviseur**

En remplissant tous les devoirs qui vous seront imposés ici; en suivant avec soumission les conseils de vos supérieurs; et surtout en réfléchissant, vous plus que tout autre, que Dieu exalte les humbles et abaisse les superbes. Vous avez perdu votre père; vous le retrouverez en moi; un peu moins indulgent peut-être, mais tout aussi affectueux.

*César, ému.*

Que vous êtes bon, Monsieur! que vous me faites de bien, en me parlant ainsi! Tenez, vos discours ont une telle influence sur moi, que si vous voulez bien toujours me protéger et me servir de guide, je crois que j'aurai le courage de travailler à acquérir cette instruction qui me manque.

**Le Proviseur**

Eh bien! vous l'aurez, ce courage, car mon appui ne vous manquera pas. — Je vous laisse... tenez, justement avec Paulin qui vient de ce côté, après avoir probablement terminé son concours. Tâchez de vous en faire un ami, maintenant surtout... vous ne sauriez croire combien il vous est attaché, et combien il mérite que vous l'aimiez... Adieu. (*il sort*)

## SCÈNE XI.

*César, puis Paulin.*

*César, à part.*

Oh! oui, Paulin m'aime, je le sais; comme un frère, m'a-t-il dit encore ce matin...! Moi aussi, je me sens porté vers lui par un sentiment, que j'ai cherché en vain de combattre... car dans mon orgueil j'ai voulu le combattre. — Oui, je me sentais hu-

milié qu'un garçon, d'une basse extraction, comme lui, fût le premier du collège, qu'il obtint tous les honneurs, tous les éloges . . . mais en est-il de même maintenant? non, je sens là (*mettant la main sur son cœur*) quelque chose d'inaccoutumé... il me semble que j'ai là un poids de moins...

**Paulin, paraissant.**

Que fais-tu seul dans ce coin, César? tu parais triste, pensif.

**César**

Je pense en effet, je réfléchis; mais je ne suis pas triste, je t'assure; au contraire je me sens plus léger, plus dispos.

**Paulin**

Que t'est-il arrivé? voyons.

**César**

Il m'est arrivé que M.<sup>r</sup> le Proviseur m'a dit des choses, vois-tu, qui ont fait sur moi une vive impression.

**Paulin**

Oh! tant mieux: tu ne saurais me donner une plus agréable nouvelle.

**César**

Si bien qu'au lieu de quitter la pension comme j'en avais l'intention, je veux y rester, étudier, et devenir un homme distingué comme toi.

**Paulin, avec modestie.**

Oh! comme moi... je suis si peu de chose.

**César**

Allons, ne fais pas le modeste avec moi; je comprends enfin ce que tu vaux, et combien je suis loin de te valoir; je comprends combien j'étais insensé et ridicule.

**Paulin**

Et par conséquent tu comprends la nécessité de ne l'être plus. Jamais je n'ai éprouvé une plus grande joie que celle que tu me donnes en ce moment. Car je vois un changement certain en toi: qui reconnaît vraiment son ignorance, sa nullité, son ridicule, travaille infailliblement à se réformer. Oh! suis toujours les conseils affectueux de notre proviseur: ils te conduiront dans la voie du bien.

**César**

Et je veux encore suivre les tiens: du reste il sont les mêmes... mais tu quittes le collège, toi; tu ne pourras plus m'assister, m'encourager; tu vas m'oublier.

**Paulin**

Moi, t'oublier? Jamais. — Sois en sûr, César; je te prouverai, de loin comme de près, que je t'aime réellement comme un frère. *(il lui serre la main avec sentiment)*

**César**

Merci; je compte sur toi.

**Paulin**

Tu peux y compter, comme si le même sang coulait dans nos veines.

## SCÈNE XII.

*Les précédents, Auguste, Adrien, Raton, quelques élèves.*

*(Ils entrent en chantant le refrain de leur Marche, dont on a entendu le prélude à la fin de la scène précédente.)*

Et en avant, bon lycéen,  
Et va toujours, et va ton train.

**Auguste, montrant César et Paulin.**

Les deux inséparables! les voilà; je vous disais bien que nous les trouverions ensemble dans quelque coin.

**Paulin**

Nous sommes amis: il n'y a rien d'étonnant à cela. Auguste, Adrien et Raton ne sont-ils pas aussi inséparables?

**Adrien**

*Sicut in terra et in cælo.*

**Raton**

Mais pour cela nous ne faisons pas bande à part.

**Auguste, appuyant.**

Nous nous plaçons à vivre en communauté.

**Adrien, de même.**

Nous n'évitons personne.

**César**

Écoutez, si je vous ai fui quelquefois, vous avouerez que ce n'est pas sans raison.

**Adrien**

Nous le confessons; mais M.<sup>r</sup> le Marquis avouera à son tour

que ce n'est pas sans motifs que nous lui avons fait sentir qu'il n'était qu'un modeste écolier comme nous.

**César**

Je l'avoue ; le plus chétif même de tous.

**Auguste, vivement.**

Vraiment ! il l'avoue !

**Adrien et Raton**

Il l'avoue !

**Paulin**

Oui, mes amis : César reconnaît ses torts, et vous demande à vivre désormais avec vous en bon camarade.

**Auguste**

Bien vrai ? tu es son répondant.

**Paulin, lui tendant la main.**

Je le suis, et de grand cœur.

**César**

En attendant que par ma conduite je vous prouve que je ne suis pas indigne de votre amitié.

**Tous, excepté Paulin.**

Bravo ! accepté !

**Auguste, seul.**

Cela arrive d'autant plus à propos, que nous venions vous proposer de signer non la paix diplomatique dont la guerre est la suite inévitable ; mais une paix cimentée par la bonne foi et la cordialité. *(il tend la main à César et à Paulin)*

**Adrien**

D'autant plus encore que nous sommes à la veille des vacances, et de bons et braves lycéens ne doivent pas se quitter avec une rancune sur le cœur.

**Raton**

Par conséquent jetons un voile sur le passé, et vive la concorde et la joie !

**Paulin**

Oui, vive la concorde, la paix, l'harmonie et la joie qui en est la conséquence ! Y a-t-il rien en effet de plus doux au monde que de s'aimer ?

**Auguste**

Et pour garder encore un souvenir ineffaçable de cet instant de concorde fraternelle qui nous réunit, répétons notre grande marche du Lycéen.

**Adrien**

C'est cela; et que tout le monde fasse son devoir au refrain.  
Il ne s'agit pas ici de filer des sons; mais de chanter avec âme  
et conviction.

**Raton**

En avant la musique!

**LE LYCÉEN.***Chanson.***Auguste**

Voulez-vous tous savoir l'histoire  
D'un franc luron de lycéen,  
Rêvant la fortune et la gloire,  
Et ne faisant que le gamin?  
Pour se venger de la fêrûle,  
Suppôt du grec et du latin,  
Au nez d'un *Pion* ridicule,  
Il va chantant ce gai refrain:  
Et en avant, bon Lycéen,  
Et va toujours, et va ton train.

**Tous, en chœur.**

*(En exécutant une espèce de marche)*

Et en avant, bon lycéen,  
Et va toujours, et va ton train.

**Auguste**

L'hiver, dans les froids trop sensibles,  
Quand le tambour vient l'éveiller,  
Il a mille raisons plausibles  
Pour éviter de s'habiller.  
Il souffre avec une angelure,  
Il a la fièvre, et cœtera...  
Il ne peut mettre de chaussure,  
Un peu de lit le guérira:  
Et en avant etc. etc.

**Tous, en chœur.**

Et en avant, bon lycéen,  
Et va toujours, et va ton train.

*(à chaque refrain, ils exécutent toujours leur mouvement de marche.)*

**Auguste**

Des haricots lorsqu'il se lasse,  
Et de ses éternels ragoûts,  
À la dépense, quoi qu'on fasse,  
Il va choisir selon ses goûts.  
Vite en un coin, et la maraude  
Fournit un splendide festin.  
On crie, on veut punir la fraude,  
Et lui répète son refrain :

Et en avant etc.

**Tous**

Et en avant etc.

**Auguste**

Mais de l'étude voici l'heure :  
Que l'on se garde de broncher ;  
Sur ses cahiers que l'on demeure  
Jusqu'à l'instant de se coucher.  
Pour ne point dormir à l'étude  
Entre le grec et le latin,  
Au milieu d'un travail si rude  
On glisse un roman clandestin...

Et en avant etc.

**Tous**

Et en avant etc. etc.

*(on entend sonner)*

**Auguste, à César.**

Bravo, César ! Tu vois qu'il vaut mieux chanter ainsi avec nous, que de passer ton temps à te renfermer dans le silence de ta grandeur. Apprends comment on chasse la mélancolie : je continue... *(on sonne de nouveau)*

**Adrien, regardant vers la porte.**

On sonne... Voici quelqu'un... un étranger.

**Auguste**

On vient... alors nous renvoyons à plus tard les 40 autres couplets de la chanson du Lycéen.

**Tous**

Oui, à plus tard.

**Raton**

« Ménager les plaisirs, c'est les multiplier ! »

*Bouffés, Théâtre etc.*

**Auguste**, *en battant des mains.*

Bravo la citation..! *Plaudite, cives; plaudite Raton!*  
(Tous rient)

SCÈNE XIII.

*Les précédents, Laridon.*

**Laridon**, *entrant tout essoufflé.*

Où est M.<sup>r</sup> le Proviseur? vite où est-il?

**Paulin**, *à Laridon.*

Qu'y a-t-il, mon Dieu? mon père, vous êtes tout bouleversé.

**Auguste, Adrien, Raton**

En effet.

**Laridon**, *faisant un effort sur lui-même.*

Non... je suis parfaitement au contraire... Seulement j'avons couru un peu vite, parce que... je suis enchanté de ce qui t'arrive.

**Paulin**, *surpris.*

De ce qui m'arrive? quoi donc?

**Laridon**, *se reprenant.*

Non, de ce qui nous arrive, veux-je dire...

**Paulin**, *inquiet.*

Que nous arrive-t-il?

**Laridon**

Rien... rien, te dis-je... que diable! Je voulons voir seulement M.<sup>r</sup> le Proviseur au plus vite.

**Paulin**

Je cours l'appeler... mais, mon père, vous me cachez quelque chose, c'est sûr.

**Laridon**

Moi, cacher! ah! bien oui... quand je le voudrais, est-ce que je le pourrais?... Va vite, va, et amène-moi monsieur le Proviseur. Mais... sois sans inquiétude... sois gai... comme moi. Dépêche-toi.

**Paulin**, *sortant.*

Vous ne m'attendrez pas longtemps. *(il sort)*

## SCÈNE XIV.

Laridon, Auguste, Adrien, Raton.

*Les élèves, parlant entre eux.*

Il y a du nouveau, c'est certain!

*Laridon, à part.*

Tâchons de nous remettre pourtant . . . du courage . . . du sang-froid!

*Auguste, à ses camarades.*

Essayons de savoir quelque chose. Laissez-moi faire. — *(il s'approche de Laridon avec intérêt)* M.<sup>r</sup> Laridon, excusez . . . vous savez l'intérêt que nous vous portons ainsi qu'à Paulin... est-ce quelque malheur que vous venez nous annoncer?

*Laridon*

Un malheur! non, Dieu merci! un bonheur, un grand bonheur au contraire... Paulin ne pouvait jamais espérer une chose semblable, ni moi non plus... car le père en mourant...

*Tous, excepté Laridon.*

Son père est mort!

*Auguste*

Qui êtes-vous donc?

*Adrien*

Voilà du curieux!

*Raton, à part.*

Il radote, le brave homme!

*Laridon, à part.*

Qu'ai-je dit? je me serai trahi... *(haut)* Ne faites pas attention aux paroles qui m'échappent en ce moment: comme le dit fort poliment ce gentil petit monsieur, je radote.

*Auguste et Adrien, l'entourant.*

Est-ce que nous ne pouvons pas savoir un peu de quoi il s'agit? — *(Laridon les regarde étonné)* Hein!

*Laridon*

De quoi il s'agit?

*Auguste et Adrien*

Oui; vous nous mettez autrement dans une anxiété...



**Laridon**

Impossible... puisque je m'embrouille au point de ne pas le savoir moi-même. Mais voici M.<sup>r</sup> le Proviseur qui m'éclaircira les idées. (*Paulin rentre avec le Proviseur; les élèves se rangent avec respect.*)

## SCÈNE XV.

*Les précédents, Paulin, le Proviseur.*

**Laridon, saluant.**

M.<sup>r</sup> le Proviseur...!

**Le Proviseur**

Soyez le bien-venu, M.<sup>r</sup> Laridon; vous savez que je vous attendais avec impatience. (*aux élèves*) Éloignez-vous, messieurs; vous aussi, Paulin: on vous rappellera avant le départ de votre père.

**Paulin, bas à Laridon.**

Il n'y a rien de fâcheux pour vous, n'est-ce pas ?

**Laridon**

Non, obéis à M.<sup>r</sup> le Proviseur.

**Auguste, à Adrien en sortant.**

Et dire que nous ne pourrions rien pénétrer !

**Adrien, de même.**

Peut-être... ne nous séparons pas.

**César, à part, en sortant.**

Pour moi, je n'y comprends encore rien du tout. Suivons Paulin, et attendons que la lumière se fasse.

## SCÈNE XVI.

**Laridon, Le Proviseur.**

**Le Proviseur**

Eh bien ?

**Laridon**

J'ai vu M.<sup>r</sup> Hardouin; un fort aimable homme, très-obligant... Il m'a dit qu'il n'y a pas de temps à perdre.

**Le Proviseur**

Comment cela ?

**Laridon**

Vous m'excuserez, n'est-il pas vrai, si je pataugeons un peu en vous racontant la chose; mais, voyez-vous; cette succession de tuiles qui vous tombent coup sur coup sur la tête, est bien faite pour vous troubler la cervelle.

**Le Proviseur**

Je comprends cela... parlez.

**Laridon**

Or M.<sup>r</sup> Hardouin m'a dit, que la succession du marquis de Beauville était ouverte depuis quelque temps; que par conséquent il était urgent d'établir au plus vite les droits de Paulin.

**Le Proviseur**

C'est juste. — Après ?

**Laridon**

Après... attendu la minorité de Paulin, il faut lui nommer encore au plus vite un tuteur.

*(Pendant cette réplique de Laridon, on voit à droite une balle rouler sur la scène; Raton vient la ramasser en écoutant avec indifférence.)*

**Le Proviseur**

C'est en effet la première opération à faire.

**Laridon**

Mais qui nommer ?

**Le Proviseur**

Vous, qui lui avez servi si longtemps de père... *(apercevant Raton)* Que faites-vous là, Monsieur ?

**Raton**

C'est ma balle, Monsieur, qui a roulé jusqu'ici, et je suis venu la ramasser. *(il sort)*

**Laridon**

Non, M.<sup>r</sup> le Proviseur : ça ne peut être moi... je n'entendons rien à faire le tuteur; j'ai pu tout au plus remplir les obligations d'un père, parce que dans ces fonctions il ne s'agit que d'avoir du cœur; mais pour une tutelle, il faut s'entendre en affaires, et, modestie à part, j'ai à peine su gérer celles de mon petit commerce : donc il faut choisir quelque autre personne... vous, par exemple.

**Le Proviseur**

Nous verrons cela avec M.<sup>r</sup> Hardouin. Et vous a-t-il dit quelle était à peu près la fortune de la mère de Paulin?

**Laridon**

Selon les apparences, elle doit être considérable; mais je vous avouerons, M.<sup>r</sup> le Proviseur, que j'étais si bouleversé, que le cœur me battait si fort en pensant à mon petit chéri, que j'ai oublié la fortune. (*Un volant lancé de gauche vient tomber au milieu du théâtre, et Auguste vient le ramasser*) C'est étrange, n'est-ce pas, d'oublier la fortune, surtout lorsque comme moi on vit à grand'peine du fruit de son travail; mais quand on aime un garçon, comme j'aime le mien, et que ce garçon ne va plus être le vôtre...! (*il s'essuie les yeux*)

**Le Proviseur**

Il le sera toujours de cœur! Mais quel coup pour son frère, quand il connaîtra la terrible vérité! — (*il aperçoit Auguste*) Mais il me semble que j'ai défendu que l'on s'approchât de ce lieu.

**Auguste, timidement.**

Pardon, Monsieur... C'est mon volant, comme vous voyez, qui lancé trop loin est venu tomber ici.

**Le Proviseur**

Allez jouer ailleurs.

**Auguste**

Oui, Monsieur... (*à part*) mais j'ai attrapé quelque chose.

**Le Proviseur**

D'après cela, M.<sup>r</sup> Laridon, il n'y a plus à balancer, il faut prévenir Paulin.

**Laridon**

Prévenons-le... mais avec précaution... vous comprenez... ce cher enfant n'étant pas préparé... ça pourrait lui faire un effet... comme à moi, par exemple; et je pouvons vous assurer que ce n'est pas gai.

**Le Proviseur, regardant dans la coulisse.**

Laissez-moi faire... Je crois que ces messieurs, avec leur balle et leur volant, n'avaient d'autre but que de surprendre notre conversation... je les aperçois là-bas en groupe, parlant mystérieusement et avec animation: plus de doute!

**Laridon**

Vous croyez qu'ils ont surpris...?

**Le Proviseur**

Suivez-moi dans mon cabinet.

*(il sort par la droite avec Laridon)*

## SCÈNE XVII.

**Auguste, Adrien, Raton, quelques élèves;  
puis Paulin et César.**

**Adrien, à Auguste et à Raton.**

Voyons, récapitulons bien ce que vous avez pu entendre l'un et l'autre.

**Tous les autres élèves.**

Oui, voyons !

**Adrien**

Autrement nous ne parviendrons jamais à rien démêler : c'est si confus, si étrange ce que vous nous rapportez !

**Raton**

Moi, j'ai entendu de mes propres oreilles le papa Laridon, toujours fort agité, qui disait : « il est urgent d'établir au plus vite les droits de Paulin ; mais , attendu la minorité du jeune homme, il faut lui nommer un tuteur au plus vite. »

**Adrien**

Un tuteur ! et il a son père !

**Auguste**

Le papa Laridon est peut-être interdit.

**Raton**

Non, car le Proviseur a répondu : « Eh bien ce sera vous le tuteur, vous qui lui avez servi si longtemps de père... »

**Tous, étonnés.**

Servi de père !

**Adrien**

Il ne l'est donc pas réellement ? *(à Raton)* Après ?

**Raton**

Après ? Le Proviseur qui m'a aperçu m'a ordonné de décamper au plus vite.

**Auguste**

Moi, j'ai entendu parler seulement d'une fortune considéra-

ble oubliée par le père Laridon, tandis que son garçon ne va plus être son garçon... avez-vous compris?

**Adrien**

Pas trop... (*Paulin et César paraissent dans le fond*)

**Auguste**

Eh bien, moi, je crois avoir compris: M.<sup>r</sup> Laridon n'est que le père nourricier de Paulin. Son trouble d'abord nous l'a fait soupçonner.

**Paulin, à part.**

Que dit-il?

**Auguste**

Et Paulin qui a un frère, à ce que dit M.<sup>r</sup> le Proviseur, doit être le fils de quelque richard, de quelque seigneur peut-être, qui en mourant lui laisse, à ce qu'il paraît, une fortune considérable, dont il ne peut jouir à cause de sa minorité.

**Paulin, s'avançant.**

A quel propos, mes amis, débitez-vous des contes semblables?

**Auguste et Adrien**

Tu étais là?

**Paulin**

Moi, le fils d'un grand seigneur, d'un richard! quelles inventions ridicules! Je n'ai jamais connu et ne reconnaitrai jamais d'autre père que celui qui est là, chez notre Proviseur.

**Adrien**

Cela n'empêche pas que nous n'ayons entendu M. Laridon et le Proviseur parler d'un autre père, d'une fortune dont tu hérites, d'un frère que tu as...

**Paulin, un peu ému.**

Un frère! moi, j'ai un frère? Allons, je vois que vous voulez plaisanter.

**Auguste**

Pas le moins du monde.

**Raton**

Je t'assure même que nous nous en réjouissons pour toi.

**Paulin**

Détrompez-vous, mes amis. Le vitrier Laridon n'aurait jamais eu pour un enfant étranger autant d'affection et de soins qu'il en a eus pour moi: un père seul est capable de tant de dévouement; un fils seul peut l'aimer comme je l'aime. Quant

au frère que vous me donnez si gratuitement, je vous certifie que je ne l'ai jamais vu sous l'humble toit de mon père.

**Auguste**

Alors notre Proviseur et M.<sup>r</sup> Laridon sont des imposteurs !

**Paulin**, *toujours un peu ému.*

Non, mais vous avez mal entendu, et par conséquent mal interprété leurs paroles.

**César**

Cependant Paulin, tu as observé le trouble, l'inquiétude de ton père, son anxiété pour parler au Proviseur...

**Adrien**, *appuyant.*

Le mystère dont ils s'entouraient...

**Paulin**, *réfléchissant.*

En effet, il y a quelque secret que l'on me cache : jamais mon père n'a été dans une agitation pareille... ses mots entrecoupés... Ô mon Dieu, assistez-moi ! Tenez, mes amis ; vous avez eu tort de me dire cela. Je vois bien qu'il se prépare quelque chose de grave à mon égard, et cette incertitude, je l'avoue, me fait mal ; mais quoi qu'il advienne, pourvu que mon excellent père me reste et que je conserve ton affection, — César et la vôtre aussi, mes amis, — je puis tout braver, tout supporter !

**Auguste**

Je te jure que nous partageons ton angoisse.

**Adrien**

Oui, comme toi, nous désirons que cet état d'incertitude cesse.

**Raton**

Comment, en effet, ne pas désirer d'être édifié sur sa véritable position ?

#### SCÈNE XVIII et dernière.

*Les précédents, Le Proviseur, Laridon.*

**Le Proviseur**, *entrant.*

Vous allez l'être, Messieurs.

**Tous**

M.<sup>r</sup> Le Proviseur.. ! *(ils veulent s'éloigner, le Proviseur leur fait signe de rester).*

**Le Proviseur**

Non, restez; vous en savez trop ou trop peu. Par conséquent il faut que vous connaissiez la vérité tout entière. Oui, il se présente pour Paulin un nouveau mode d'existence.

**Paulin, ému.**

O mon Dieu! que va-t-on m'annoncer? (à Laridon) Mon père, vous tremblez!

**Laridon**

Un peu.

**Le Proviseur**

Calmez-vous, Paulin: en tout ceci il n'y a rien que d'heureux pour vous.

**Laridon**

Oui, pour toi.

**Paulin**

Et pour vous aussi, sans doute; car si vous ne les partagez pas, à quoi me serviraient les avantages que vous me laissez entrevoir?

**Laridon**

Cher enfant!

**Le Proviseur**

Du reste, Paulin, personne ne veut exercer ici de violence sur vous: vous êtes entièrement libre d'accepter ou de refuser le bien qui vous est offert. Lisez cet écrit; décidez vous-même. Vous verrez qui vous a donné la vie, le nom que vous pourriez porter à l'avenir, et la fortune à laquelle ce nom vous donne droit.

**Paulin, avec sentiment.**

Moi! quitter le nom que j'ai porté jusqu'ici? Eh! qui donc est véritablement mon père, si ce n'est celui qui en a rempli tous les devoirs? (il repousse l'écrit) C'est inutile, Monsieur.

**Laridon, ému.**

C'est bien! c'est bien!... mais lis toujours, et puis . . . tu verras.

**Le Proviseur**

Oui, lisez, Paulin.

**Paulin, prenant le papier.**

Puisque vous le voulez... (il lit à part)

**Tous les élèves**

Comme il est ému!

**Paulin, avec feu.**

Qu'ai-je lu? moi le fils du marquis de... (*s'interrompant*)  
César... ô ciel!

**César**

Eh bien...? Achève je t'en prie.

**Paulin, cherchant à se contenir.**

Oh! ne t'alarme pas... c'est un mouvement dont je n'ai pas été maître... tu sais que je t'aime déjà comme un frère, et en lisant ce papier...

**Le Proviseur**

Remettez-vous, Paulin.

**Paulin, à part, faisant un effort.**

Modérons en effet nos transports; que ce secret meure au moment où il commence à transpirer. Si je dois le jour au marquis de Beauville, eh bien! qu'aucun blâme ne flétrisse sa mémoire. M'avouer publiquement son fils, c'est publier qu'il a abandonné honteusement ce fils jusqu'à 18 ans; c'est publier encore que ma noble mère... ah! chassons cette idée: non, paix et respect à leur cendre; que leur nom reste sans tâche! Si mes illustres parents ont oublié leur devoir, leur fils remplira le sien. — (*au Proviseur*) Monsieur, ce papier que je tiens est le seul titre qui prouve et atteste ce qui vient de m'être révélé?

**Le Proviseur**

Oui, avec cet autre. (*il le lui remet*)

**Paulin, déchirant l'un et l'autre.**

Eh bien! ils n'existent plus!

(*Tous les élèves poussent une exclamation de surprise.*)

**Le Proviseur**

Qu'avez-vous fait?

**Laridon**

Paulin!

**Paulin, à Laridon.**

Vous avez consacré votre existence à la mienne; c'est sous votre nom que j'ai vécu jusqu'ici, que j'ai grandi, que j'ai acquis peut-être quelques talents et quelques vertus; et je renoncerais à ce nom qui doit m'être si cher, pour un autre que je connais à peine? Je vous le demande: à qui dois-je, à mon tour, consacrer mon existence? n'est-ce pas à vous, le meil-



leur des pères! à vous, dont ma reconnaissance égale à peine l'affection et le dévouement? (*Il embrasse Laridon*)

**Laridon**, *essuyant ses yeux*.

Ah! c'en est trop... Merci, mon Dieu, merci du bonheur que tu m'envoies en ce jour!

**Auguste**, *à ses camarades*.

C'est vraiment beau! c'est même attendrissant!

**Adrien**, *de même*.

Je ne suis pas fort tendre de ma nature, mais ça vous émeut tout de même.

**Raton**

Et moi, j'ai presque envie de pleurer.

**Le Proviseur**, *à Paulin*.

Et moi, vous m'oubliez! vous ne venez pas m'embrasser?

**Paulin**, *courant l'embrasser*.

Oh! Monsieur! (*à César, avec sentiment*) Et toi, César, toi aussi viens là, mon bon frère!

**César**, *ému, à voix basse à Paulin*.

Oui, ton frère... et toujours, quoique tu aies déchiré...

**Paulin**, *vivement*.

Chut!... tu as donc compris?

**César**, *de même*.

J'ai compris! (*Paulin lui presse la main en lui faisant signe de se taire.*)

**Le Proviseur**, *à Paulin*.

O mon enfant, que tu me rends fier de mon ministère! Pourquoi si peu suivent ton exemple!

**Auguste**, *avec force*.

Nous le suivrons, Monsieur: je vous promets, au nom de tous mes camarades, que cette scène touchante ne sera pas perdue pour nous.

**Tous les élèves**

Oui, oui, nous le promettons.

**Auguste**, *au Proviseur*.

Avant de nous retirer, permettez-moi seulement d'adresser deux mots à nos bienveillants spectateurs; car nous ne sommes pas les seuls ici qui aient été témoins du triomphe du devoir paternel et de la tendresse filiale.

**Le Proviseur**

Faites.

**Auguste , au Public.**

Messieurs , nous n'avons pu vous dire , il y a quelques instants , que les quatre premiers couplets de notre chanson du Lycéen; comme nous craindrions de vous fatiguer en vous chantant les 40 autres , nous vous prions d'écouter au moins le dernier ; et cela afin de vous convaincre que si le Lycéen est un étourdi et un diabolin du premier ordre , il a par contre du bon dans le cœur. (*après un prélude , au public*)

Quoique léger , parfois peu sage ,  
Du triomphe il chérit l'honneur ;  
Ainsi , ce soir votre suffrage  
Mettrait le comble à son bonheur.  
Qu'il obtienne cette victoire ,  
Vous l'entendrez , ivre de gloire ,  
Redire en chœur , soir et matin ,  
Son éternel et gai refrain :

Et en avant , bon Lycéen ,  
Et va toujours , et va ton train.

**Tous , en chœur.**

Et en avant , etc. etc.

(*La toile tombe*)

FIN DE LARIDON ET CÉSAR.



# TABLE

---

	Dédicace . . . . .	Page 3
I.	Le Rat de ville et le Rat des champs . . . . .	» 7
II.	Un Verre d'eau . . . . .	» 85
III.	La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf . . . . .	» 161
IV.	Le Chemin de traverse . . . . .	» 241
V.	Le Chêne et le Roseau. . . . .	» 315
VI.	Laridon et César . . . . .	» 383

FIN DE LA TABLE.



# LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Romance d'Eugène

Musique  
de P. I. Boucée.

N<sup>o</sup> 1 *Andantino*

Piano



Chant

*con espressione*

Pourquoi des regrets i - nu -

ti - les Dans cet a - si - le fa - stu - eux Me

font rêver les jours tranquil \_ les De mon enfance et de ses

jeux Eh quoi \_ l'éclat de la ri\_ chesse Nesuf

fit donc plus a mes vœux I \_ ci quand on me croit heu

reux Tout bas je répète sans cesse Tou.

*mf*

jours tou-jours Mon pays sera mes a-

*pp* *p* *cres:*

mours Tou-jours tou-jours Mon pa

*p* *pp* *p*





jours      tou-jours

*cres:*

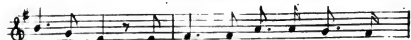
*dim:*

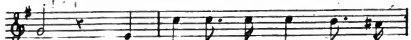
1

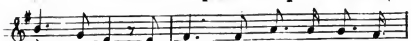
2<sup>d</sup> COUPLET

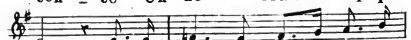
Chant 

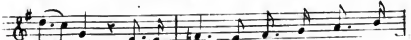
Pour quoigrand Dieu te vi - de im -

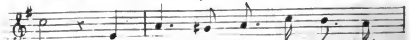
 men - se Que rien i - ci ne peut com -


 bler Ain - si quand on perd l'in - no -

 cen - ce On ne sau - rait la rap - pe -

 ler Rendez moi la ter - re ché

 ri - e Où ma mè - re me mit au

 jour De ma Bre - ta - gne ma pa -

 trie non rien ne vaut le doux sé - jour tou - jours

**LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS I**  
**ACTE 1<sup>r</sup> SCÈNE FINALE.**

Après les paroles, Oui tu as raison.,,

N<sup>o</sup>2 (Eugène s'assied à une table et écrit une let-  
 tre.)

*Larghetto*  
*con*  
*molta*  
*espressione*

Jeannot s'approche lentement et observe Eugène, puis il

lui dit, Romps donc tes chaînes, esclave de la fortune et

de l'ambition. Elles ne sont pas moins lourdes

2 pour être dorées!

Sois homme

enfin ou plutôt soit bon fils ton pere t'ai

tend! Il ne répond rien qu'écris il donc? Eugè

ne! Eugène! un mot de grâce, t'ai je envain rappe

2

lé a ton devoir?

Ne pour<sup>3</sup>

rai-je le rendre heureux!,, Eugene qui a fini de

crier se lève et dit,, Je serai digne de toi!,,

(Il agite une sonnette)

Après les paroles.,, Je le savais bien moi que je le ramè  
nerais à son père!,,

Eugène et Jeannot, en s'éloignant.

Tou - jours

tou - jours

mon pa.

Lo stesso movimento

font rêver les jours tranquil \_ les De mon enfance et d ses

jeux Eh quoi \_ l'éclat de la ri\_chesse Nesuf

fit donc plus a mes vœux . I \_ ci quand on me croit heu

reux Tout bas je répète sans écs ... se Tou.

*mf*

jours tou-jours Mon pays sera mes-

*pp* *p* *cres:*

mours Tou-jours tou-jours Mon pa

*p* *pp* *p*

1



*a piacere* / 1. fois

ys se-ra me-sa mours

*colla parte* *trem.* 6

*D.C. au signe ⊕*  
*pour le 2. couplet*

*rit.*

2. fois.

mours Tou-jours tou-jours tou

*p* *con espres-sion*

jours      tou-jours

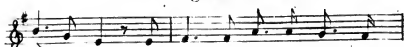
*cres:*

*dim:*

2<sup>e</sup> COUPLET

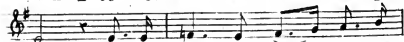
Chant 

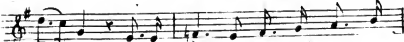
Pour quoigrand Dieu ce vi - de im -

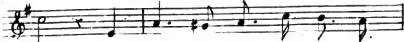
men - se Que rien i - ci ne peut com -

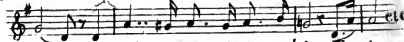
bler Ain - si quand on perd l'in no -

cen - ce On ne sau - rait la rap - pe -

ler Rendez moi la ter - re ché

ri - e Où ma mè - re me mit au

jour De ma Bre ta - gne ma pa -

trie non rien ne vaut le doux sé jour l'ou - jours

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS 1

ACTE 1<sup>r</sup>. SCÈNE FINALE.

Après les paroles, Oui tu as raison.,,

N<sup>o</sup> 2

(Eugène s'assied à une table et écrit une lettre.)

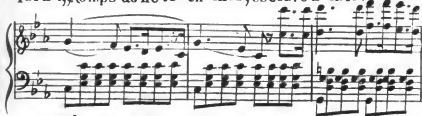
*Larghetto  
con  
molta  
espressione*



Jeannot s'approche lentement et observe Eugène, puis il



lui dit, Romps donc tes chaînes, esclave de la fortune et



de l'ambition. Elles ne sont pas moins lourdes



2 pour être dorées!

Sois homme

enfin ou plutôt soit bon fils ton père t'a

*dim:* *cres:*

8<sup>a</sup>

This system shows the first two staves of a musical score. The upper staff is for the voice, and the lower staff is for the piano. The key signature has one flat (B-flat). The time signature is 2/4. The lyrics are 'enfin ou plutôt soit bon fils ton père t'a'. There are dynamic markings 'dim:' and 'cres:'.

*cres: a poco a poco* *cres: assai*

tend! Il ne répond rien qu'il écrit il donc? Eugè

This system continues the musical score. The lyrics are 'tend! Il ne répond rien qu'il écrit il donc? Eugè'. There are dynamic markings 'cres: a poco a poco' and 'cres: assai'.

*dim:* *cres:*

ne! Eugène! un mot de grâce, t'ai je envain rappè

This system continues the musical score. The lyrics are 'ne! Eugène! un mot de grâce, t'ai je envain rappè'. There are dynamic markings 'dim:' and 'cres:'.

*a poco a poco* *cres:* *o assai f*

2

This system is the final one on the page. The lyrics are 'ne! Eugène! un mot de grâce, t'ai je envain rappè'. There are dynamic markings 'a poco a poco', 'cres:', and 'o assai f'. A '2' is written below the piano staff.

lé a ton devoir?

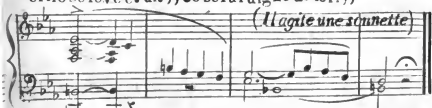
Ne pour<sup>3</sup>



rai-je le rendre heureux!, Eugene qui a fini de



crire se lève et dit,, Je serai digne de toi!,



Après les paroles., Je le savais bien moi que je le ramè  
nerais à son père!,,

Eugene et Jeannot, en s'éloignant.



ys se-ra mes a-mours - tou-jours tou -

*a piac: (Ils disparaissent.)*

-jours mon pays se-ra mes a-mours.

*colla parte*

*(Le rideau tombe)*

*pp* *F*

2

**LA RIDON ET CÉSAR** Musique 1<sup>re</sup>  
*Chanson*—Et en avant, bon Lycéen  
de  
P. I. Boubée

*Allegro moderato*

Piano



Chant

Auguste



Vou-lez vous tous sa-voir l'hi-

stoire d'un fran-cla-ronde ly-cé-en Rêvant la



for tu neet la gloire et ne fe\_sant que le ga-

The first system of the musical score consists of a vocal line and a piano accompaniment. The key signature is one sharp (F#), indicating G major. The vocal line is written in a single treble clef and contains the lyrics "for tu neet la gloire et ne fe\_sant que le ga-". The piano accompaniment is written in grand staff (treble and bass clefs) and features a steady eighth-note bass line and chords in the right hand.

min et ne fe\_sant quele ga\_min. Pour se ven.

The second system continues the musical piece. The vocal line has the lyrics "min et ne fe\_sant quele ga\_min. Pour se ven.". The piano accompaniment continues with similar rhythmic patterns, including some arpeggiated chords in the right hand.

ger de la fe\_ru.le suppôtdu grecetdu la-

The third system concludes the musical piece. The vocal line has the lyrics "ger de la fe\_ru.le suppôtdu grecetdu la-". The piano accompaniment features a more active right hand with sixteenth-note passages and sustained chords in the left hand. A piano dynamic marking (*p*) is visible at the beginning of the system.

tin Au nez d'un préfet ri-di-cu-le Il va chan

*Auguste*

tantsoiret ma-tin songai re-

*Tutti* *f*

Il va chantant

4 *Auguste*

frain . . . . . son gai re frain

*Tutti*

Il va chan\_tant son gai re -

*FF*

frain Et en a\_vant bon ly\_cé.

frain son gai re frain!

*p*

*p*

en. Et va tou jourset va ton train. Et en a -

The first system of the musical score. The vocal line (treble clef, key of D major) begins with a half note 'en', followed by a quarter note 'Et', an eighth note 'va', a quarter note 'tou', an eighth note 'jourset', a quarter note 'va', an eighth note 'ton', a quarter note 'train.', and finally a half note 'Et' followed by a quarter note 'en' and a half note 'a -'. The piano accompaniment (grand staff) consists of chords and single notes in both hands, primarily using eighth and quarter notes.

vant bon ly - cé - en Et va tou - jours et va ton -

The second system of the musical score. The vocal line continues with a half note 'vant', a quarter note 'bon', an eighth note 'ly -', a quarter note 'cé -', a half note 'en', a quarter note 'Et', an eighth note 'va', a quarter note 'tou -', an eighth note 'jours', a quarter note 'et', an eighth note 'va', and a half note 'ton -'. The piano accompaniment continues with similar rhythmic patterns, including some triplets in the right hand.

*Tous en chœur*  
train Et en a - vant bon ly - cé - en - et va tou.

The third system of the musical score, marked 'Tous en chœur' (All in chorus). The vocal line starts with a half note 'train', followed by a half note 'Et', an eighth note 'en', a quarter note 'a -', an eighth note 'vant', a quarter note 'bon', an eighth note 'ly -', a quarter note 'cé -', a half note 'en -', an eighth note 'et', a quarter note 'va', and a half note 'tou.'. The piano accompaniment features a more active bass line with eighth notes and chords, while the right hand plays chords and single notes. A forte 'f' dynamic marking is present at the beginning of the system.

-jourset va ton train et en a - vant bon ly - cé -  
 en et va toujours et va ton train. Et en a -  
 vant bon ly - cé - en et va toujours et va ton train.

*FF*  
*FF*  
*8<sup>a</sup>*  
*FF*

*D.C. pour les autres couplets au signe*









